NOSOLOGIE

MÉTHODIQUE.

NOSOLOGIE
MÉTHODIQUE,

OU

DISTRIBUTION DES MALADIES

EN CLASSES, EN GENRES ET EN ESPECES,

Suivant l'Esprit de SYDENHAM, *& la Méthode des* BOTANISTES.

PAR FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES, Conseiller & Médecin du Roi, & ancien Professeur de Botanique dans l'Université de Montpellier, des Académies de Montpellier, de Londres, d'Upsal, de Berlin, de Florence, &c.

TRADUITE sur la derniere édition latine, par M. GOUVION, Docteur en Médecine.

On a joint à cet Ouvrage celui du Chev. VON LINNÉ, intitulé *Genera Morborum*, avec la Traduction françoise à côté.

TOME TROISIEME.

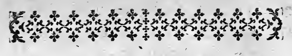


A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



SOMMAIRE

DE LA TROISIEME CLASSE.

PHLEGMASIES.

CONCOURS de Fievre avec une inflammation interne, ou de Fievre continue ou rémittente, avec exanthemes.

ORDRE I. EXANTHÉMATEUSES. *Eruption de pustules, de taches, de phlyctenes ou de boutons, avec une fievre souvent maligne.*

I. *PESTE*, éruption de bubons, de charbons, fievre inflammatoire.

II. *Petite vérole*, éruption de pustules phlegmoneuses.

III. *Pemphigus*, fievre vésiculaire, éruption de phlyctenes, semblables à des avelines, quelquefois plus grosses sur les extrémités.

IV. *Rougeole*, éruption de boutons; prélude catarrheux.

V. *Miliaire*, éruption de phlyctenes, de la grosseur d'un grain de millet.

VI. *Purpura*, pourpre, éruption de taches noirâtres, sans douleur, avec fievre continue ou rémittente.

VII. *Erysipele*, éruption de rougeur, avec fievre synoque.

VIII. *Scarlatine*, éruption de taches rouges, & de boutons qui causent des démangeaisons.

IX. *Essera*, porcelaine, éruption soudaine de petits tubercules de couleur rougeâtre sur tout le corps, qui paroissent & disparoissent alternativement sans aucune fievre.

X. *Aphtes*, éruption de pustules phlycténoïdes & d'ulceres dans la bouche, ou aux parties naturelles.

ORDRE II. MEMBRANEUSES. *Grande fievre, dont le type est le même que celui de la synoque, ou de la fievre continue, avec douleur & chaleur.*

XI. *Phrénésie*, douleur de tête, délire furieux, augmentation de pouls

& de la force des membres, fievre aiguë.

XII. *Paraphrénésie*, symptomes de la phrénésie & de la péripneumonie.

XIII. *Pleurésie*, douleur du côté, respiration & pouls fréquent, toux.

XIV. *Inflammation de l'estomac*, douleur d'épigastre, nausée, fievre ardente, ou rémittente maligne.

XV. *Inflammation des boyaux*, douleur forte autour du nombril, avec météorisme, fievre aiguë, cholera morbus, ou dyssenterie.

XVI. *Inflammation de l'Epiploon*, douleur autour de l'hypogastre & du nombril, tout le long de l'extension de l'épiploon.

XVII. *Inflammation de la matrice*, douleur & tumeur dans la région, & l'extension de la matrice, & dans les lombes & les aines, avec fievre.

XVIII. *Inflammation de la vessie*, douleur, enflure, tension de l'hypogastre, avec dysurie ou ischurie.

ORDRE III. PARENCHYMATEUSES. *Dans les visceres obstrués, qui ne sont ni creux ni en forme de poche.*

XIX. *Inflammation du cerveau*, fievre aiguë, avec assoupissement & délire, dans lequel le malade arrache le duvet de sa couverture.

XX. *Esquinancie*, douleur de gosier, avec difficulté de respirer & d'avaler, & fievre aiguë.

XXI. *Inflammation du cœur*, douleur sous le sternum, pouls inégal, fréquent, palpitation, cardialgie, anxiété de cœur.

XXII. *Péripneumonie*, fievre aiguë, difficulté extrême de respirer, oppression & pesanteur dans le sternum, toux sanguinolente, pouls mollet.

XXIII. *Inflammation du foie*, douleur, tension, chaleur dans la région du foie, avec pesanteur, toux seche, difficulté de respirer.

XXIV. *Inflammation de la rate*, douleur, enflure dans la région de la rate, qui souffre à peine le toucher, avec fievre rémittente.

XXV. *Inflammation des reins*, douleur aiguë dans la région des reins, près des uréteres, qui se communique à la vessie, avec fievre aiguë, dysurie ou ischurie, &c.



NOSOLOGIE
MÉTHODIQUE.

THÉORIE
DE LA
TROISIEME CLASSE.

MALADIES
INFLAMMATOIRES,
APPELLÉES PHLEGMASIES
PAR GALIEN.

1. CES maladies ſont appellées *Phlegmaſies par* Galien. Hippocrat. *pag. 544. aphor. 7. lib. 1.* & par les François, *maladies inflammatoires, fievres inflammatoires.*

Boerhaave, *aphorism.* 770. les appelle *maladies fébriles aiguës*, lesquelles, indépendamment de la fievre aiguë dont elles sont accompagnées, causent une inflammation singuliere dans divers organes, dont on donne le nom à toute la maladie; ceux, par exemple, de *phrénésie*, de *péripneumonie*, &c. Galien nous apprend, *Comment. in aphorism.* 66. *lib.* 4. que les Anciens ne les ont jamais mises au rang des fievres.

L. Heister, *Compend. Medicinæ*, *pag.* 116. *cap.* 7. leur donne le nom *d'inflammations*, & met de ce nombre la *phrénésie*, la *pleurésie*, &c. G. Ludwig leur donne le même nom, *Instit. medic. clinicæ*, *cap.* 2. & y joint l'*hépatite*, la *néphritique*, la *gastritide*, &c.

Elles sont appellées *fievres aiguës inflammatoires*, par Fréderic Hoffmann, *tom.* 2. *sect.* 2. qui appelle ces maladies fievres stomachiques, fievres phrénétiques, pneumoniques, hépatiques, néphritiques, & y joint les fievres hectiques, *Juncker*, *tab.* 59. *Nenter. tab.* 36.

Felix Platerus leur donne le nom de *douleurs*; il met dans cette classe la pleurésie, la péripneumonie, l'hépatite, la

gaftritide, & rapporte *aux aliénations d'efprit*, la phrénéfie, la paraphrénéfie.

Phlegmainein, dans Hippocrate, fignifie brûler, s'allumer, s'enflammer, s'embrafer, d'où vient qu'on appelle *phlegmainenta nofemata* les maladies inflammatoires, auffi-bien que les *phlegmons* ou les inflammations, fous lequel nom les Grecs ont compris toute ardeur fans tumeur, comme Gorræus nous l'apprend *dans fes définitions*. D'autres, comme les Modernes, ont donné à cette ardeur le nom de *phlogofe*, qui eft un nom dont les Grecs, entr'autres les difciples d'Erafiftrate, fe font fervis pour défigner une ardeur avec douleur & tumeur tout enfemble, au lieu que Hippocrate, comme Galien nous l'apprend, *Comment. in 1. & 2. prognoftic.* les appelloit d'un nom compofé, *œdemes durs & douloureux*.

2. Quant à l'étymologie de ces noms, elle eft tirée de la rougeur & de l'ardeur incommode qui accompagnent ces maladies; mais on ne doit faire aucun fond fur l'étymologie quand il eft queftion de définir les maladies, vu que les Grecs eux-mêmes qui appelloient les fievres *pyreta*, d'un nom tiré

du feu, de même que les maladies *phlegmoneuſes* ou *phlogiſtiques*, n'ont jamais mis la péripneumonie, ni la phrénéſie au rang des fievres, ainſi que Galien nous l'apprend, & ont donné le nom de fievres à des maladies qui ne ſont accompagnées d'aucune inflammation locale, auxquelles quelques Modernes ont joint la peſte, la petite vérole, la rougeole en forme d'appendix.

3. Le caractere de ces maladies eſt une fievre aiguë, accompagnée d'une douleur & d'une chaleur incommode dans certaine partie, le ſang tiré dans la palette eſt couvert d'une croûte qui reſſemble à du cuir.

On appelle fievre aiguë celle qui dure environ deux ſemaines, & qui met la vie du malade en danger.

La douleur de la partie enflammée eſt ou pulſative, comme dans le phlegmon; ou poignante, comme dans l'éryſipele, dans l'inflammation de pluſieurs membranes; ou gravative, comme dans la péripneumonie & l'hépatite.

La chaleur eſt plus grande qu'à l'ordinaire. Dans les adultes qui jouiſſent d'une bonne ſanté, la chaleur des aiſ-

ſelles, du dedans de la bouche eſt d'environ vingt-huit degrés du thermometre de M. de Réaumur, au lieu que celle qui ſe fait ſentir dans la vigueur des maladies inflammatoires eſt d'environ trente-trois degrés.

La croûte qui couvre le ſang, & que l'on appelle *coëne* en langue vulgaire, eſt blanchâtre, & quelquefois teinte d'une ſéroſité jaune; elle eſt plus légere que le cruor, mais ferme & tenace, & c'eſt elle qui forme ces concrétions polypeuſes que l'on trouve dans les ventricules du cœur lorſqu'on ouvre les cadavres.

4. Outre ces ſymptomes qui ſont communs à preſque toutes les maladies inflammatoires, il y en a d'autres que l'on peut obſerver lorſque l'inflammation eſt externe, ſavoir, une *tumeur* phlegmoneuſe, éryſipélateuſe, puſtuleuſe, l'anthrax, le bubon, &c.

La *rougeur* approchante de celle de la roſe, noire, livide dans la partie tuméfiée, elle blanchit à l'approche de la ſuppuration.

La *tenſion* de la partie enflammée eſt extrêmement ſenſible & élaſtique; elle augmente avec la maladie, & elle *s'a-*

mollit ensuite, lorsque la tumeur vient à suppuration. Elle dégénere en une *flaccidité sphacéleuse*, si la gangrene s'y met; en *croûte*, si le pus se desseche, comme dans la petite vérole; en *écailles*, si l'épiderme se détache, comme dans l'érysipele, la rougeole, &c.

5. Ces symptomes primitifs en occasionnent plusieurs autres; par exemple, la fievre occasionne la lassitude, la soif, la sécheresse de la langue, l'anorexie, la couleur intense de l'urine; la douleur produit l'insomnie, l'anxiété, la mauvaise humeur; la chaleur fait naître la soif, l'anxiété, l'intumescence des veines & de la peau, la chute du poil; joignez-y les symptomes des fievres énoncés dans la seconde classe, depuis le n°. 6. jusqu'au n°. 11.

6. A la fin de la maladie il survient d'autres symptomes, selon que le phlegmon se termine par la résolution, la suppuration, l'endurcissement ou le sphacele, & alors il survient une autre maladie, à moins que le malade ne guérisse ou ne meure, laquelle appartient à d'autres classes, comme le tabes, la phthisie, &c.

THÉORIE

Des Maladies inflammatoires.

7. On divise ces maladies en *pures* & en *impures*, ou en *simples* & *compliquées*. On appelle maladies inflammatoires *pures* & *simples*, celles qui, à l'exception des vices qu'occasionnent la fievre & la chaleur, n'en reconnoissent aucun autre dans la crase du sang; & dans celles-ci, le sang est ordinairement couvert d'une croûte qui ressemble à du cuir. Les *impures* sont celles dans lesquelles la crase du sang est impure, maligne, pestilentielle, dissoute, gangreneuse; de maniere que la chylification dépravée, ou la corruption des humeurs change les symptomes dont on a parlé ci-dessus, & en fait naître d'autres, comme dans la petite vérole maligne, la peste, la cynancie gangreneuse, & quantité d'autres maladies épidémiques, qui regnent dans les villes & dans les armées.

8. Les principes de l'inflammation sont mécaniques, physiologiques & physiques; mais ceux des malédies in-

flammatoires pures ſont plus mécaniques, & ceux des impures plus phyſiques; de ſorte que pour ſuivre un ordre, je traiterai des uns & des autres ſucceſſivement, en commençant par les principes mécaniques de l'inflammation.

9. La cauſe de la fievre (Nº. *91. Claſſ.* 2.) n'eſt autre qu'une trop grande diſtribution des forces dans les nerfs du cœur, à proportion de celle qui s'en fait dans ceux des membres. Or, comme les maladies inflammatoires pures ſont accompagnées de la fievre, il faut que les forces employées à contracter le cœur, ſoient plus grandes à proportion que celles qui font ordinairement agir les muſcles des membres.

10. La fievre aiguë inflammatoire augmente quelquefois du double la vîteſſe du ſang; la fréquence double ſeule donne au ſang deux fois plus de vîteſſe (*Claſſ.* 2. Nº. *86.*), & comme l'obſervation nous apprend que le pouls dans la fievre aiguë eſt deux fois plus fréquent qu'à l'ordinaire, ainſi que je l'ai remarqué pluſieurs fois, & que M. B. *Robinſon* l'a obſervé après une courſe violente, on ne ſauroit douter que

dans la fievre inflammatoire, la vîtesse du sang n'augmente quelquefois du double.

11. La vîtesse du sang, la fréquence du pouls, étant la même, est à peu près proportionnelle à la grandeur du pouls; car, comme l'orifice artériel du cœur est toujours le même, le battement des arteres ne peut augmenter constamment du double, qu'il n'y entre deux fois plus de sang. Or, afin qu'il passe dans le même espace de temps deux fois plus de sang du ventricule du cœur dans l'aorte, il faut que sous le même nombre de pulsations, le fluide s'écoule deux fois plus vîte par le même orifice du cœur; car la dépense par un même ajutage, est comme sa vîtesse, ainsi que nous l'apprenons de l'hydraulique; il faut donc dans ce cas que le sang sorte du cœur avec une vîtesse double, ou qu'elle soit proportionnelle à la grandeur du pouls.

12. La fermeté du cruor dans les fievres inflammatoires, est quatre fois plus grande que dans l'état de santé (*Class.* 2. 98); mais afin qu'un fluide visqueux, ou plus ferme qu'à l'ordi-

naire, circule avec la même vîteſſe ; & oppoſe moins de réſiſtance, il faut, ſuivant les principes de la Phyſique, une force proportionnelle à cette réſiſtance ; car un fluide n'eſt viſqueux que parce que les gouttes qui le compoſent ont de la peine à ſe ſéparer, & que ſa maſſe ſe diviſe difficilement ; or ſi le ſang viſqueux, pour circuler dans les vaiſſeaux capillaires, a beſoin d'être diviſé en petites colonnes extrêmement minces, & qu'il réſiſte deux ou trois fois plus à ſa diviſion, il faudra une force double ou triple pour le faire circuler avec ſa vîteſſe ordinaire; d'où il ſuit qu'afin que dans les maladies inflammatoires, le ſang circule avec ſa vîteſſe ordinaire, il faut employer une force qui ſoit elle-même proportionnelle à la vîteſſe de ce fluide.

13. Les forces requiſes pour faire circuler un fluide avec plus de vîteſſe dans les vaiſſeaux, ſont comme les quarrés des vîteſſes qui leur ſont imprimées par les principes de l'hydraulique. Comme donc le fluide doit ſe mouvoir avec deux, trois fois plus de vîteſſe qu'à l'ordinaire, il faut que les forces deviennent quatre fois, neuf

fois plus grandes qu'elles n'étoient.

14. Si la viscosité du fluide varie, & qu'il faille varier sa vîtesse, pour lors la force requise est en raison simple de la viscosité, & en raison doublée de la vîtesse conjointement. Par exemple, si le sang est quatre fois plus gluant qu'à l'ordinaire, & qu'on veuille qu'il circule deux fois plus vîte, il faudra que le cœur ait seize fois plus de forces qu'auparavant.

15. Il suit de ce qu'on vient de dire, qu'il se fait une grande dissipation de forces dans le travail fébrile, qui accompagne les maladies inflammatoires, indépendamment des obstructions qui les occasionnent souvent ; & dans ce cas, la dépense des forces absolument nécessaires, est beaucoup plus grande.

16. Comme la somme des orifices effectifs, par lesquels le sang passe des arteres dans les veines, est la vingtieme partie de l'orifice de l'aorte (*Hæmast. exp. 9.*) dans le cas où la moitié de ces vaisseaux est obstruée, le sang, quoique poussé par la même force, ne conservera que la moitié de sa vîtesse ordinaire dans les troncs artériels, comme le savent les Fontainiers ; &

pour qu'il acquiere sa vîtesse ordinaire, il faut qu'il s'écoule deux fois plus vîte par ces derniers orifices qui sont libres, & par conséquent (13) qu'il soit poussé par une force quadruple. Si donc la moitié des vaisseaux sanguins se trouve obstruée par un sang quatre fois plus gluant, & qu'il faille cependant qu'il circule deux fois plus vîte que dans l'état de santé, les forces doivent être soixante-quatre fois plus grandes.

17. Les forces qui font mouvoir le cœur dans l'état de santé, sont aux forces totales du corps, suivant M. *Bernoulli*, à peu près comme un à quarante; mais comme les forces de l'homme sont limitées, celles qui font mouvoir le cœur, ne peuvent constamment augmenter, que la force libre des membres ne diminue à proportion; de sorte que si de la somme quarante des forces, on en ôte seize, qui sont employées à faire mouvoir le cœur, les forces vitales du cœur seront aux forces libres des membres comme seize à vingt-quatre, à peu près comme deux à trois, d'où l'on voit que les forces libres des membres doivent nécessairement diminuer. On voit par là d'où vient que

ceux qui ont des maladies inflammatoires sont obligés de rester au lit, ne peuvent plus agir, & deviennent tous les jours plus foibles, ainsi qu'on l'a dit en parlant des fievres (73 à 78).

18. Les forces requises pour élever la même quantité de fluide à différentes hauteurs, sont en raison de ces hauteurs. Or comme les petits vaisseaux de la tête se trouvent environ trois fois plus élevés au-dessus du cœur lorsqu'on est debout, que lorsqu'on est couché, & que par conséquent la même force pousse une plus grande quantité de sang dans la tête des malades qui sont alités, que lorsqu'ils se portoient bien & qu'ils se tenoient debout, ou, ce qui revient au même, comme l'impulsion du sang est plus forte sur la tête des personnes qui sont couchées, que sur celle des personnes qui sont debout, il faut nécessairement que les vaisseaux de la tête se distendent, se gonflent; & de là naissent l'assoupissement, les pesanteurs, les maux de tête inséparables de ces maladies.

19. Le délire est souvent occasionné par l'ébranlement des fibres médullaires du cerveau, lorsque le sang agit avec

plus de force ſur quelques parties de cet organe que ſur d'autres, ou que ſes vaiſſeaux s'engorgent. Or l'impulſion du ſang ſur le cerveau augmentant, tant à cauſe de ſa ſituation horizontale, qu'à cauſe de l'augmentation de la force du cœur, & de la direction commune des carotides avec le tronc de l'aorte, il faut néceſſairement que le ſang agiſſe avec plus de force ſur la tête; & ſi l'on joint à cela la diſpoſition inégale des parties du cerveau, on ſentira la raiſon pour laquelle ceux qui ont une fievre aiguë inflammatoire, reſſentent de grands maux de tête, une chaleur dans le front, pourquoi ils ſont aſſoupis, & tombent enfin dans le délire.

20. Suivant la nouvelle théorie des frottemens dans des vaiſſeaux déliés & fort longs & diſpoſés à recevoir un fluide mû par une force médiocre, que M. *Dan. Bernoulli* a eu la bonté de me communiquer, les quantités des fluides qui s'écoulent des vaiſſeaux capillaires dans un temps donné, ſont comme les cubes des diametres de ces vaiſſeaux, réciproquement comme leurs longueurs, & directement comme les

forces qui pouffent le fluide, quoique dans les grands vaiffeaux, en faifant abftraction des frottemens, ces quantités foient en raifon compofée de la foudoublée des forces, & de la doublée des diametres.

21. Il réfulte de cette théorie, dont j'ai reconnu la vérité par plufieurs expériences, que fi une petite artere, par exemple, la bronchiale, dont le diametre eft la vingtieme partie de celui de l'aorte, & qui par conféquent ne reçoit que la quatre centieme partie du fang, acquiert un diametre deux fois plus grand, elle recevra non-feulement quatre fois, mais huit fois plus de fang qu'elle n'en recevoit auparavant.

22 Cela étant, il n'eft pas étonnant que le diametre de quelques arteres venant à changer, en forte que l'un augmente, tandis que les autres diminuent, il n'eft pas étonnant, dis-je, que la force du cœur reftant la même, le fang fe porte avec plus d'impétuofité dans certains vaiffeaux d'un vifcere que dans les autres, quoique leur capacité foit la même qu'auparavant; ou que fon impulfion dans un vifcere déter-

miné devienne plus forte que dans les autres. On ſait que les fibres circulaires des arteres ont quelquefois un mouvement muſculaire, & ſont environnées, comme l'obſerve M. *Haller*, de rênes nerveuſes, dont l'uſage eſt de tendre ces fibres ou de les relâcher, d'où vient que la capacité de ces arteres eſt tantôt plus grande & tantôt plus petite. Cela ſuppoſé, il eſt aiſé d'expliquer d'où vient que, ſans que la force du cœur augmente, le ſang ſe porte en plus grande quantité dans certaines parties que dans d'autres; par exemple, dans les corps caverneux de la verge, dans le coït, dans les joues, lorſque la honte nous ſaiſit, & ainſi des autres parties.

23. Les théories de l'inflammation ſe ſont ſi fort multipliées dans les Ecoles de Médecine, & elles varient ſi fort, que les Médecins ne ſavent laquelle choiſir, & que ceux qui ne déferent point à l'autorité n'en admettent aucune, & aiment mieux s'en rapporter à leur propre jugement. Cela n'eſt pas étonnant. Les anciens l'ont attribuée à l'accélération extraordinaire du mouvement du ſang, quelques modernes célebres à la ſtagnation & à la congeſ-

tion de ce fluide; le respect que nous devons aux anciens ne permet pas que nous ayons d'autre sentiment que le leur; d'un autre côté, l'amour de la nouveauté nous empêche d'adopter des opinions aussi anciennes & aussi surannées. Acquiescerons-nous à celle qui l'attribue à la putréfaction? mais les Chimistes, usant du même droit, prétendent qu'on doit l'attribuer à la fermentation. On voit donc qu'il y a autant de différence entre les ætiologies de l'inflammation, qu'il y en a entre le mouvement & le repos, entre la circulation & la stagnation, entre les Humoristes & les Chimistes, & entre ceux-ci & les Mécaniciens.

Les Modernes eux-mêmes, qui attribuent l'inflammation à la viscosité & à la stagnation du sang, ne s'accordent pas plus entr'eux dans les hypothèses qu'ils établissent. Les uns tranchent le nœud & assignent pour cause de cette maladie la stagnation du sang & certaines lois qu'ils appellent mécaniques; d'autres augmentent le mouvement dans les parties voisines de celle qui est enflammée, & dès qu'ils ont proféré les mots magiques & énergiques d'*irritans* & de

ſympathie, perſonne n'eſt plus en droit d'attribuer l'accélération du ſang à une puiſſance motrice, rien, ſelon eux, n'étant plus indigne d'un Mécanicien, que d'attribuer les phénomenes à toute autre choſe qu'à la ſimple diſpoſition des parties.

24. De là ſont émanées ces cauſes inouies du mouvement, dont perſonne n'avoit encore oui parler, ou, comme ils les appellent, ces lois de Mécanique & d'Hydaulique, dont deux principalement leur ſervent à expliquer toutes les maladies. La premiere eſt, *que les membranes, qui ſont élaſtiques, étant une fois pliées, elles rentrent d'autant plutôt dans leur état naturel, que l'inflexion eſt plus conſidérable, quand même la force qui preſſe & qui plie reſteroit la même.* La ſeconde, *que les vîteſſes abſolues des fluides qui s'écoulent par des orifices de différente grandeur, ſont en raiſon réciproque de ces mêmes orifices, quelle que ſoit la puiſſance motrice*, c'eſt-à-dire, *que leur vîteſſe eſt d'autant plus grande, que les orifices ſont plus petits, & d'autant plus petits qu'ils ſont plus grands.* C'eſt ainſi que par la ſeule ſuppoſition que les vaiſſeaux ſont reſſerrés & obſtrués,

qu'à laide de la ſympathie & de ces nouvelles lois, le ſang qui ſe trouve gêné dans ſon cours, frappe les vaiſſeaux, les diſtend, les rend rouges, & produit l'inflammation.

25. Comme il doit être permis à tout le monde de ſuivre ſon penchant, & que je ſuis en droit à l'exemple de mes maîtres d'abandonner les opinions reçues pour en embraſſer d'autres, car ce n'eſt que depuis vingt ans que ce mécaniſme a détruit le ſyſtême de la fermentation, on ne trouvera pas mauvais que j'adopte une opinion différente, & que je la produiſe ici.

Ne ferai-je jamais qu'écouter, & ne me ſera-t-il pas permis de parler à mon tour? Les Modernes s'en tiennent au ſimple mécaniſme, & le vantent à tout propos; qu'il me ſoit donc permis de ſuivre les lois de la mécanique approuvées par les Académies des Sciences de Paris & de Londres, & confirmées par les expériences de *Newton* & de *Bernoulli*. Je ne ferai que ſuivre la route que les maîtres de cette Académie m'ont montrée. J'en appelle au ſeul *Chirac*, qui non ſeulement a appliqué les mathématiques à la médecine (*dans*

ſon Traité du mouvement du cœur) mais qui a même exigé que ſes éleves étudiaſſent la Géométrie, avant que d'exercer la médecine, & ordonné que l'on expliquât publiquement dans nos écoles l'Ouvrage mathématique du fameux Borelli, *ſur le mouvement des animaux*. Ce grand homme étoit perſuadé par ſa propre expérience & par ſes propres lumieres qu'il n'y a pas de meilleure méthode pour perfectionner la médecine que celle dont on s'eſt ſervi pour porter la mécanique, l'hydraulique, l'aſtronomie à ce point de certitude & de ſimplicité où elles ſont parvenues.

26. Je ſai que pluſieurs perſonnes ne goûtent point qu'on traite la phyſique avec cette exactitude ſcrupuleuſe qu'exige la géométrie ; mais je ne conçois pas comment ſans le ſecours des mathématiques, ils pourroient venir à bout par la ſeule force de leur génie de découvrir la vérité dans les problêmes compliqués. Les Géometres n'ont pas plus d'intelligence & de pénétration que les autres hommes; mais ils ſavent décompoſer les phénomenes, les diviſer, & les examiner ſéparément, de maniere que ce qui, pris enſemble, étoit

étoit extrêmement difficile, devient facile & ſimple lorſqu'on l'enviſage ſéparément.

27. Les Philoſophes vulgaires accuſent les Géometres de trop s'attacher aux minuties & aux élémens, de ne point voler tout d'un coup aux nues, & de ne point franchir de plein vol les difficultés qu'ils rencontrent ſur leur route; mais que les Syſtématiques prennent garde à leur tour qu'en voulant s'élever trop haut avec des ailes de cire, leur chute n'en devienne que plus funeſte. En effet, il y a pluſieurs perſonnes, qui emportées par leur imagination, après avoir long-temps parcouru dans leur jeuneſſe les régions vagues & incertaines de l'opinion, qui lorſque la fougue de leur eſprit eſt ralentie, déſeſperent pour jamais de découvrir la vérité; ſe jettent dans le Pyrrhoniſme, & l'embraſſent comme la derniere reſſource qui leur reſte.

28. C'eſt ce qui arrive à ceux qui entrevoyant de loin la vérité, n'oſent la ſuivre ni l'étudier attentivement, & qui rougiſſent d'abandonner dans leur vieilleſſe les principes erronés qu'ils ont appris dans leur jeuneſſe.

Quæ juvenes didicere, ſenes perdenda fateri.

Ils imitent alors le renard, qui ayant perdu ſa queue dans un piege, conſeilloit à ſes camarades de ſe défaire de la leur comme d'un fardeau inutile. Si on les en croit, toutes les recherches philoſophiques ſont inutiles ; tous ſont également aveugles dans la théorie, après qu'elle a été portée au-delà de certaines limites ; les Mathématiciens eux-mêmes ne ſont pas plus d'accord entr'eux ; il ne reſte donc plus que de renoncer à la recherche de la vérité, & de ſe jeter dans la pratique.

29. Mais c'eſt trafiquer de la vie des hommes que de pratiquer la médecine ſans avoir auparavant étudié la théorie de cet art. Celui au contraire qui joint à la théorie les obſervations, les expériences, l'inſpection des cadavres, la diſſection des animaux vivans, eſt infiniment plus en état qu'un autre de découvrir les vertus des remedes & les cauſes des maladies, ſur-tout, ſi au lieu de ſe laiſſer entraîner à ſon imagination, il a ſoin d'aiguiſer la ſagacité d'eſprit qui lui eſt naturelle, par l'étude de la Géométrie. Il y en a d'autres qui mépriſent les

ouvrages des Géometres, parce qu'ils ne contiennent que des vérités nues & abstraites, & qui leur préferent des fables, pourvu qu'elles soient décorées des fleurs & des ornemens de l'éloquence. Je conviens qu'il y a peu de gens qui sachent comme M. *Astruc* joindre la précision géométrique avec les graces de l'éloquence; mais on écrit pour les personnes sensées, & non point pour les sots.

Omnia enim stolidi magis admirantur amantque,
Veraque constituunt quæ belle tangere possunt
Aures, & lepido quæ sunt fucata sonore. Lucret.

130. En un mot, je soutiens que ceux qui ignorent & qui méprisent les Mathématiques, sont hors d'état de juger de ce qu'il y a de vrai dans la Physique, ni d'entendre les ouvrages des plus célebres Médecins, de *Bellini*, par exemple, de *Pitcairn*, de *Keill*, de *Jurin*, de *Michelot*, d'*Hamberger*, de *Schreiber*, de *Sylva*, de *Morgani*, &c. & je doute que celui qui a goûté une fois la vérité, veuille se priver de pareils secours.

» Etudiez, mon fils, disoit autrefois » *Hippocrate* à *Thessalus*, la Géométrie

» & l'Arithmétique; elles vous feront
» beaucoup d'honneur, & vous en ti-
» rerez beaucoup d'utilité dans le com-
» merce de la vie; votre esprit en de-
» viendra plus pénétrant & plus éten-
» du, & vous serez plus en état d'ac-
» quérir les connoissances dont vous
» pouvez avoir besoin dans l'exercice
» de la Médecine ».

Théorie de l'Inflammation.

31. On dit qu'une partie est *enflammée*, lorsqu'on y sent une chaleur intense, incommode & douloureuse, accompagnée de tension, de rougeur & de tumeur tout ensemble; & cet état est appellé *phlogosé* par les Grecs, de *phlego*, je brûle, j'allume, j'enflamme; & par les Latins, *inflammatio*, inflammation, parce qu'elle produit une chaleur pareille à celle de la flamme.

32. Si la chaleur, la rougeur, la tension, la douleur existent dans la même partie, si la tumeur est ronde, & la douleur pulsative, ce concours de symptomes est appellé *phlegmon*, de *phlegmainein*, brûler, enflammer. De ce nombre sont les phlyctenes, l'épinyctide, le furoncle, &c.

33. S'il y a chaleur, rougeur, tension, douleur & tumeur tout ensemble, mais que la rougeur soit légere comme celle de la rose, si elle disparoît lorsqu'on la presse, & qu'elle revienne aussi-tôt, la douleur poignante, aiguë, brûlante, & la tumeur plate par-dessus, élevée d'environ une ou deux lignes; ce concours de symptomes est appellé *érysipele*, du mot *erythros* rouge; & l'on peut mettre de ce nombre l'herpe, la brûlure, l'écorchure, &c.

34. Il n'y a aucun de ces symptomes, si l'on en excepte la *chaleur intense*, que le malade ou le Médecin puisse appercevoir dans toutes les maladies inflammatoires, même dans leur état & leur vigueur. Car si le phlegmon se forme dans la boîte du crâne, ou dans la cavité de la poitrine, dans la moelle des os; il n'y a aucun de ces symptomes qui tombent sous les sens, si l'on en excepte la chaleur & la fievre qui l'accompagne, & la douleur, pourvu qu'il n'y ait ni délire ni assoupissement. A quoi bon donc définir ce concours par la tumeur, puisque la définition doit être tirée du symptome le plus notable & le plus constant?

35. L'inflammation qui n'est notable ni par l'intensité, ni par l'extension, ni par le nombre, ne doit être mise qu'au rang des affections & des *vices*, comme le furoncle, les bourgeons, le *therminthus*, les phlyctenes, &c. Lors au contraire que ce concours de symptomes est notable par l'intensité, l'extension, le nombre, ou les autres effets qui en résultent, c'est une *maladie inflammatoire*.

36. Laquelle affecte les parties internes ou externes. Si ce sont les parties internes membraneuses qui sont affectées, & que l'inflammation se forme dans les méninges, c'est une *phrénésie*; si elle se forme dans la plévre, le péricarde, le médiastin, c'est une *pleurésie*; si elle se forme dans le ventricule, une *gastritide*, &c. Si les visceres, appellés *parenchymes*, par les Grecs, sont affectés, il en résulte une *cynanchie*, une *péripneumonie*, une *hépatite*, une *néphritique*, &c.

37. Enfin, si l'inflammation affecte les parties externes, il en résulte la *peste*, la *petite vérole*, la *rougeole*, & autres maladies semblables.

38. Rien ne prouve mieux l'impor-

tance dont il eſt d'avoir une théorie juſte & exacte de l'inflammation, que le *nombre*, le danger, la fréquence & la qualité aiguë de ces maladies. Ce n'eſt point dans des matieres de cette importance qu'il faut ſe repaître d'hypotheſes & de fictions, comme c'eſt la coutume des eſprits oiſifs & ſuperficiels; mais il faut ſe ſervir du flambeau de l'Anatomie, des Mathématiques & de l'expérience, pour pénétrer les cauſes cachées de ces maladies, afin que ſi l'on marche avec peine, on marche du moins avec ſureté.

39. LEMME. Si une même quantité de fluide coule à travers les ſections tranſverſales d'un conduit flexible ou inflexible, étroit ou large, dans un temps donné, les vîteſſes de ce fluide ſeront réciproques aux ſections du conduit. Newton, *Princ. lib. 2. prop. 36.*

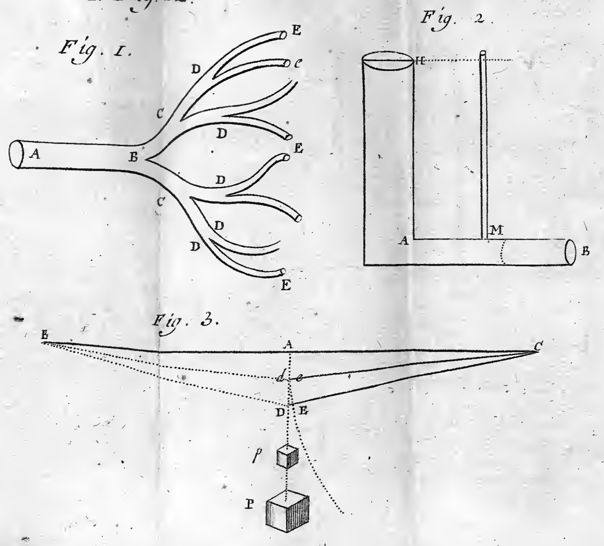
40. Les meſures anatomiques nous apprennent que le conduit artériel eſt plus étroit près du cœur que dans les premiers rameaux de l'aorte, plus étroit dans ceux-ci que dans les ſeconds, & dans les ſeconds que dans les troiſiemes, & ainſi de ſuite; & il en eſt de même du conduit veineux. *Voyez* la Figure 1.

41. Ceux qui admettent la circulation savent auſſi qu'à chaque battement du cœur il paſſe ſenſiblement la même quantité de ſang dans toutes les ſections du conduit artériel & veineux B. CC. DD. EEE, &c. ſoit qu'elle reſte la même, qu'elle augmente ou qu'elle diminue.

42. COROLLAIRE. La vîteſſe du ſang (on comprend ſous ce nom le cruor & la lymphe) eſt d'autant plus petite dans les diverſes ſections des conduits artériels & veineux, que le conduit, ou la ſomme des grandeurs des vaiſſeaux eſt plus grande, & d'autant plus grande, que la ſomme eſt plus petite.

43. L'expérience nous apprend que ſi l'on a deux tubes dont les orifices ſoient inégaux, leſquels donnent paſſage à un fluide pouſſé par la même force, que le frottement ou l'adhéſion du fluide contre les parois fait qu'il y paſſe en plus petite quantité, qu'on ne devroit l'attendre de l'orifice & de la vîteſſe, ſi l'on n'avoit aucun égard au frottement. M. *Carré*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *ann. 1705. pag. 275.*

44. La quantité du frottement, tou-


Fig. 1.
A
B
C
D
E
e
D
E
D
E
C
D
D
E
Fig. 2.
H
A
M
B
Fig. 3.
B
A
C
d
e
D
E
p
P

tes choſes étant d'ailleurs égales, eſt proportionnelle aux ſurfaces qui le ſouffrent, d'où il ſuit que l'écoulement doit être d'autant plus petit, que la ſurface eſt plus grande.

45. La ſurface des vaiſſeaux cylindriques de même longueur eſt en raiſon compoſée des diametres & du nombre des vaiſſeaux pris enſemble, comme la Géométrie nous l'apprend.

46. COROLLAIRE. La diminution du cours du ſang dans le tronc eſt moindre que la diminution de ce même cours dans les rameaux en raiſon compoſée du nombre des troncs à celui des rameaux, & de la périphérie ou du diametre des troncs à la périphérie ou au diametre des rameaux pris enſemble.

47. COROLLAIRE. La diminution du cours dans le tronc eſt moindre, eu égard à la diminution dans les rameaux du troiſieme ordre, que dans ceux du ſecond; & dans ceux du ſecond, que dans ceux du premier; parce que, comme nous l'apprend l'Anatomie, le nombre des rameaux augmente à proportion que l'artere s'allonge, en plus grande raiſon que n'augmente leur ca-

pacité. Par exemple, les premiers rameaux de la mésaraïque supérieure sont au nombre de 21, les quatriemes qui embrassent déjà les intestins, au nombre de 1200, ou cinquante-sept fois plus nombreux, & cependant leur capacité n'est pas quatre fois plus grande que la section transversale des premiers, ainsi que Mrs. *Keill* & *Hales* l'ont observé.

48. Il passe la même quantité de sang dans le tronc que dans les rameaux (41), mais le frottement est beaucoup plus considérable dans ceux-ci, que dans les autres (46); & la quantité du cours diminue à proportion du frottement (44); il faut donc que le cours du sang dans les troncs soit plus ralenti par le frottement qu'il éprouve dans les rameaux, que par la propre résistance des troncs. Si donc les troncs étoient ouverts, le sang s'écouleroit avec infiniment plus de vîtesse qu'il n'y circule en effet lorsqu'ils sont entiers.

49. Il faut aussi que le tronc étant coupé en travers, il en sorte plus de sang dans le même espace de temps donné, que de tous ses rameaux pris ensemble, s'ils étoient pareillement

coupés, quoiqu'avant la section il en passe la même quantité dans les uns que dans les autres.

50. *Expérience.* Que l'on prenne deux chiens de même force & de même âge, s'il est possible, que l'on coupe à l'un le conduit intestinal dans toute sa longueur, après avoir lié ou comprimé la mésantérique inférieure, & que l'on ramasse le sang qui s'écoulera pendant une minute de toutes les artérioles. Que l'on coupe à l'autre la mésantérique supérieure en travers, & que l'on ramasse le sang qui s'écoulera pendant le même espace de temps, cette derniere quantité sera vingt fois plus grande que l'autre.

51. *Expérience.* Adaptez dans l'aorte inférieure d'un chien vivant un tube, que vous aurez soin de tenir plein d'eau tiede par le moyen d'un grand entonnoir, vous verrez en peu de temps qu'elle balayera le sang des veines & des arteres au point que le mésentere sera aussi blanc que la neige. Coupez ensuite les intestins grêles, & observez avec une pendule & une mesure la quantité d'eau qui en sortira. Si vous coupez ensuite le tronc, après avoir

auparavant coupé les rameaux du premier ou du second ordre; observez la quantité d'eau qui en sortira dans le même espace de temps, & vous trouverez que la quantité d'eau qui s'écoule par tous les rameaux des arteres pris ensemble, est trois fois plus petite que celle qui sort du tronc, si ce sont les premiers; seize fois plus petite, si l'on coupe les rameaux dans l'endroit du mésentere qui est contigu aux intestins; & vingt fois plus petite, si l'on coupe ceux qui rampent sur le dos des intestins, qui sont les derniers & les plus petits.

52. On prouve par de pareilles expériences qu'il n'y a aucun artere dans les animaux, si l'on en excepte la pulmonaire, sur laquelle on n'a pas encore assez fait d'expériences, dans laquelle le sang ou l'eau tiede sanguinolente circule plus aisément que dans la mésentérique. Dans les expériences que j'ai faites, il n'en passe point dans les arteres renales, très-peu dans les musculaires, & peu dans les carotides.

53. On peut concevoir la vîtesse d'un fluide quelconque, comme s'il l'avoit acquise en tombant d'une hau-

teur donnée. Car il revient au même quant à la vîtesse, qu'elle vienne d'un piston qui presse sur le fluide ou de sa chute d'une certaine hauteur, & de là vient que ceux qui cultivent l'hydraulique mesurent la vîtesse par la hauteur à laquelle l'eau s'éleve, & cette hauteur est la même que la *hauteur génératrice de la vîtesse. Mémoires de l'Académie des Sciences.*

54. C'est une chose démontrée que les vîtesses qu'un fluide acquiert en tombant de différentes hauteurs, ou lorsqu'il est mû par des forces différentes, sont entr'elles comme les racines de ces hauteurs ou de ces forces. *Mémoires de l'Académie des Sciences, de l'année 1735. Pittot, Mémoires sur les Pompes.*

55. On appelle *force motrice* tout ce qui peut mouvoir un corps, & un corps ne se meut qu'à l'aide des forces supérieures aux obstacles qu'il rencontre, & il ne sauroit se mouvoir plus vîte, que les forces n'augmentent; il s'ensuit donc que les fluides doivent leurs vîtesses aux forces, & qu'elles sont d'autant plus grandes, que ces forces sont plus grandes. Ceux-là donc

ſe trompent qui croient que l'augmentation des vîteſſes des fluides n'eſt point due à l'augmentation de la force qui agit ſur eux, mais ſeulement au rétréciſſement de l'orifice par lequel ils ſortent, ce qui eſt l'erreur la plus groſſiere que l'on puiſſe avancer dans la théorie de la Médecine.

56. COROLLAIRE I. Une partie quelconque du conduit ſanguin étant obſtruée dans les dernieres arteres de tel ordre que ce ſoit, la vîteſſe par l'orifice qui reſte ſera la même qu'auparavant, à moins que la force du cœur ne change. Le Docteur Michelot a démontré, *Prænot. 2. de ſeparatione fluidorum*, que le ſang, du moins dans l'état permanent doit toute ſa vîteſſe au cœur.

57. COROLLAIRE II. Le lit du ſang venant à diminuer, ou l'orifice par lequel il paſſe des arteres dans les veines venant à augmenter, le rapport de la ſection de l'orifice à la ſection du lit dans le tronc où les rameaux antérieurs diminuent, & par conſéquent (39) le rapport de la vîteſſe dans les troncs à celle par les orifices doit diminuer, ou la vîteſſe dans le tronc eſt d'autant moindre que celle par les orifices,

que la ſection ou l'ouverture des orifices eſt moindre que celle du tronc.

58. COROLLAIRE III. Si de 1200 rameaux, par exemple, de l'artere méſentérique, il y en a 600 ou la moitié d'obſtrués, l'expérience qu'on a faite ſur des animaux vivans, & la raiſon nous apprennent, qu'il circulera la moitié moins de ſang qu'à l'ordinaire, d'où il ſuit que ſa vîteſſe par les orifices eſt la même qu'auparavant. Mais comme tout le ſang contenu dans les rameaux & les troncs ſupérieurs ne peut s'écouler que par ces orifices ; il s'enſuit (56) qu'il doit couler deux fois moins vîte. Je néglige ici l'argument de la vîteſſe dont je parlerai plus bas.

59. COROLLAIRE IV. Suppoſons que la quantité de ſang qui circule dans l'artere méſentérique dans l'état de ſanté, eſt la ſeizieme partie de celui qui paſſe dans le même temps du cœur dans l'aorte. Cela poſé, on peut regarder le tronc de la méſentérique comme n'étant que la ſeizieme partie de l'orifice de l'aorte. Si l'on ſuppoſe maintenant que l'artere méſentérique, ou que tous ſes rameaux ſoient obſtrués, le rapport du tronc de l'aorte

à ses orifices augmentera ; je veux dire que le rapport de la section de l'aorte à celle de ses rameaux sera plus grande d'un seizieme ; donc (par le lemme 39) la vîtesse du sang dans l'aorte, eu égard à celle qu'il a dans les rameaux qui sont libres, sera plus petite d'un seizieme.

60. Il n'y a point d'artere dont tous les derniers rameaux pris ensemble puissent transmettre, à cause du frottement, au-delà de la vingtieme partie du sang que pourroit transmettre le tronc, si les rameaux & les troncs pris séparément étoient ouverts. (*Expér. 50.*)

61. COROLLAIRE. Les orifices, ou *émissaires effectifs*, sont estimés plus grands ou plus petits proportionnellement à la quantité de fluide qui en sort dans un temps donné, pourvu que la force qui presse le fluide soit la même. Il n'y a point d'autre cause de la différence des dépenses ; comme donc le temps & la force sont les mêmes, il s'ensuit que la dépense est comme l'ajutage.

62. COROLLAIRE. Tout revient donc au même, quant à la quantité de sang qui circule dans les vaisseaux, que tous les rameaux pris ensemble soient plus

grands que les troncs, mais ſujets au frottement, ou que les derniers rameaux ſe débouchent dans les veines par un orifice ou émiſſaire, vingt fois plus petit que la capacité des troncs, mais exempt de frottement.

63. Le *piſton* eſt un corps qui étant pouſſé dans un vaiſſeau deſtiné à conduire un fluide, dont la figure & le diametre intérieur ſont les mêmes dans toute ſon étendue, fait avancer le fluide qu'il renferme, lorſqu'il eſt mu par une force ſuffiſante.

64. Soit A. B. C. D. l'artere rameuſe remplie d'un fluide, dans la partie A. B. dans laquelle entre le piſton E. 1°. il eſt évident que la maſſe du fluide étant égale au cylindre A B, ou à l'eſpace que le piſton occupe, avancera, ſoit que le piſton ſoit ſolide, ſoit que la colonne du fluide même faſſe l'office de piſton; 2°. Il eſt encore évident que la colonne du fluide qui occupoit auparavant l'eſpace A B, avancera avec la même vîteſſe que la partie du piſton qui porte ſur elle; 3°. on voit encore que la colonne du fluide chaſſée du tronc, s'étendra d'autant moins en longueur dans les rameaux B, C, que

ces deux rameaux pris ensemble auront plus de capacité que le tronc ; 4°. la même chose a lieu dans les rameaux du second ordre C, D, eu égard à leurs troncs B, C, & ainsi de suite ; 5°. il coulera des émissaires E, E pris ensemble autant de fluide que le piston A, B en poussera devant lui ; & son volume sera égal à celui du piston ; 6°. si la base & le volume du piston augmentent à proportion que le vaisseau se dilate, les phénomenes précédens seront les mêmes, d'autant plus que nous n'avons point déterminé le diametre des vaisseaux, & que nous eussions pu les supposer plus grands, comme dans le diastole, & plus petits, comme dans la systole. C'est donc à tort qu'on prétend que les diametres que je leur donne ne s'accordent point avec le calcul.

65. Il est évident par ce qu'on vient de dire, que la colonne de sang contenue dans tel vaisseau que ce soit, par exemple, dans C, D, est un piston, eu égard au fluide qui doit passer dans les rameaux D, E, lequel s'avance dans le tronc, à mesure que le fluide lui fait place en entrant dans les rameaux qui

ſe trouvent ouverts. Si donc l'un ou l'autre de ces rameaux eſt obſtrué, ou ne ſubſiſte point, le piſton n'avancera point, à moins que la liqueur qu'il renferme, n'entre dans le tube D E qui reſte, & dans ce cas la vîteſſe du fluide qui circule ſera à celle du piſton qui ſuit, comme la baſe de ce dernier à celle de la colonne du fluide, ou de l'orifice émiſſaire ; mais pour que le vaiſſeau ſe dilate ſenſiblement, il faut que la vîteſſe du fluide augmente.

66. On nomme *obſtacle* le corps qui reçoit en ſoi la vîteſſe, & qui la détruit totalement ou en partie ; d'où il ſuit que la colonne de ſang qui préexiſte dans les vaiſſeaux, eſt un obſtacle pour celui qui y afflue de nouveau. Que ſi la colonne de ſang qui ſe trouve dans le vaiſſeau, eſt tellement adhérente à ſes parois, qu'elle ne puiſſe point avancer ſans entraîner le vaiſſeau avec elle ; dans ce cas, l'obſtacle eſt non-ſeulement comme la maſſe de cette colonne & du vaiſſeau, mais comme la maſſe requiſe pour détacher & entraîner le vaiſſeau. Soit, par exemple, le poids néceſſaire pour lacérer une artériole égale à vingt livres, le

grumeau de ſang adhérent à ce vaiſſeau, & qu'on ne peut emporter ſans déchirer ce dernier, fait la même réſiſtance qu'une maſſe de vingt livres peſant. Si donc la force du ſang qui afflue dans le vaiſſeau donné n'excede pas ce poids, l'obſtacle devient inſurmontable pour lui. La même choſe arrive lorſqu'on lie ou que l'on comprime l'artere.

67. Comme l'obſtacle, entant que maſſe, eſt en repos & n'a aucun mouvement par elle-même, & qu'il ne réſiſte que par la force d'inertie qui lui eſt propre, ſi une colonne de ſang le heurte à chaque battement de cœur avec une force vive, quelque petite que cette force puiſſe être, la maſſe réſiſtante acquerra une vîteſſe égale au quotient de la quantité du mouvement de la colonne de ſang contenue dans le vaiſſeau, diviſée par la ſomme des maſſes : ſoit, par exemple, la vîteſſe de la colonne de ſang d'un pouce par ſeconde, ſa premiere lame égale à un grain, la maſſe qu'on veut mouvoir égale quant à ſa réſiſtance à dix livres, la vîteſſe après l'impulſion que le ſang lui a communiquée ſera égale dans

l'obstacle à la quatre-vingt-douze mille cent soixante-unieme partie d'un pouce par seconde, par les lois du mouvement. Et comme la force du cœur cesse d'agir dans la systole des vaisseaux, alors la force élastique du vaisseau qui a été dilaté, & qui s'est quelque peu allongé, se renouvelle, & remet à sa place l'obstacle qui en avoit été éloigné d'une sept mille six cents quatre-vingtieme partie de ligne.

68. C'est de ces oscillations du vaisseau que les battemens du cœur ont dilaté, & que son élasticité rétablit, que résulte le frottement du vaisseau & du sang qu'il renferme, & ce frottement, toutes choses d'ailleurs égales, excite d'autant plus de chaleur, que le fluide est plus dense & plus tenace; car la chaleur produite par le frottement des corps dont les densités sont inégales, est comme leur densité, comme *Hermann* nous l'apprend. *Phoron.*

69. La vîtesse des contractions du cœur est en raison composée de la sous-doublée des forces qui le font mouvoir, & de la simple de la capacité des émissaires qui transmettent le sang des arteres dans les veines.

1°. Les forces par lesquelles les corps agissent les uns sur les autres sont comme leurs effets, ou comme les masses mises en mouvement & leurs vîtesses ensemble, d'où il suit qu'on peut juger de la force du cœur par la masse du sang qu'il envoie, & par la vîtesse qu'il lui communique. Comme la quantité de fluide qui s'écoule par un orifice donné croît & décroît dans la même raison que la vîtesse, il s'ensuit que la force avec laquelle le cœur se contracte & pousse le sang, est en raison doublée de la vîtesse de ce dernier, & par conséquent que sa vîtesse est en raison sous-doublée des forces du cœur. Cette vîtesse croît & décroît à proportion que les parois solides du cœur occupent la place que le sang occupoit lui-même, & plus la vîtesse avec laquelle elles l'occupent, où elles se contractent est grande, & plutôt le sang leur fait place & passe dans les arteres; & comme la vîtesse des contractions du cœur est proportionnée à celle du sang qui en sort, il s'ensuit qu'elle est en raison sous-doublée des forces qui contractent le cœur.

2°. La vîtesse des colonnes de sang

varie ſelon que les orifices ou les émiſſaires des arteres varient eux-mêmes; car la vîteſſe des piſtons eſt en raiſon réciproque des émiſſaires, toutes les fois que les orifices effectifs de ceux-ci ſont moindres que les baſes des piſtons. Si vous en doutez, conſultez les fontainiers ou l'expérience ſuivante.

70. Soit une ſeringue avec ſon piſton, lequel, au moyen d'un reſſort, ou par ſon propre poids, chaſſe l'eau ou le fluide contenu dans ſa cavité par l'orifice connu dans un temps donné. Si l'orifice devient deux fois plus petit, vous verrez, ayant égard aux frottemens, qui font que les grands orifices tranſmettent une plus grande quantité de fluide qu'ils ne devroient le faire eu égard à leur grandeur, que la même force ne vuidera la ſeringue que dans un eſpace de temps double.

71. Cela poſé, plus la ſomme des orifices des petits vaiſſeaux ſera petite, moins le ſang aura de vîteſſe dans les troncs. Comme la vîteſſe des contractions du cœur, lorſqu'il eſt mû par des forces égales, eſt comme la vîteſſe du ſang qui ſe trouve dans les vaiſſeaux, il s'enſuit que plus les orifices effectifs

des vaiſſeaux ſanguins ſeront petits ; plus elle ſera petite, & que plus ils ſeront grands, plus la vîteſſe des contractions du cœur augmentera. Ce qu'il falloit prouver.

72. COROLLAIRE I. Si la force contractive du cœur eſt la même, & que la ſomme des émiſſaires dans la partie la plus étroite du vaiſſeau ſanguin varie, la vîteſſe du cœur ſera plus petite ou plus grande qu'à l'ordinaire, ſelon que la ſomme des émiſſaires ſera elle-même plus petite ou plus grande ; de ſorte que ſi la moitié des rameaux de l'aorte eſt obſtruée, la contraction du cœur ſera la moitié plus lente, & il enverra la moitié moins de ſang dans l'aorte dans un temps donné. Il faut vouloir s'aveugler ſur les principes de l'hydraulique, pour nier de pareilles vérités.

73. Ceux-là donc ſe trompent, qui prétendent non-ſeulement que le cœur & les artères conſervent leurs forces, lorſqu'il y a des obſtructions, mais qu'elles augmentent même par la réſiſtance qu'ils rencontrent dans les artérioles ſanguines, lymphatiques, lorſqu'elles ſont obſtruées & tendues.

74. COROLLAIRE II. Si le ſang devient plus fluide à l'aide des laxatifs & des délayans, & que la force contractive du cœur reſte la même, le frottement ſera pour lors moins conſidérable ; ſi les orifices effectifs de tous les vaiſſeaux, ſur-tout des capillaires, deviennent à peu près de la même grandeur que ceux des troncs, l'effet ſera le même que ſi les obſtructions naturelles étoient levées, & pour lors la vîteſſe du ſang dans les troncs, auſſi-bien que celle du cœur augmenteront.

75. COROLLAIRE III. Si les émiſſaires des arteres diminuent, & que la vîteſſe des contractions du cœur & du ſang dans les troncs, reſte la même qu'avant les obſtructions, il faut néceſſairement que les forces du cœur augmentent, & elles doivent augmenter en raiſon doublée inverſe des émiſſaires. Si la moitié des orifices eſt obſtruée, la quantité de ſang qui paſſe des arteres dans les veines, de même que la vîteſſe du piſton feront la moitié plus petites (64. n. 5.), & cela étant, à moins que la vîteſſe par les émiſſaires n'augmente du double, il ne pourra paſſer dans les veines la même quantité de ſang qui y

paſſoit auparavant, de même que la vîteſſe par les émiſſaires ne peut devenir double, que la force qui pouſſe le piſton ne devienne quadruple. (*Voyez* la démonſtration de ce que je viens de dire dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, pour l'année 1735. Mémoires ſur les pompes.*) Si la vîteſſe par l'émiſſaire eſt double, il en ſortira dans le même eſpace de temps une double quantité de fluide; & comme la vîteſſe des piſtons eſt comme la quantité de fluide qui s'écoule par les émiſſaires, il s'enſuit que ſi la quantité qui s'écoule par ces derniers augmente du double, ou devient égale à celle qui circule dans tous les vaiſſeaux qui ſont libres, la vîteſſe du ſang dans les troncs augmentera du double, ce qui ne peut arriver que la force ne devienne quadruple; & alors la vîteſſe des battemens ſera la même que dans l'état de ſanté.

76. COROLLAIRE. On doit donc tenir pour une choſe certaine & inconteſtable, que la vîteſſe du cœur & des battemens diminue dans les obſtructions, lorſque la denſité & la conſiſtance du ſang ſont les mêmes, & que ſi la vîteſſe du cœur & des batte-

mens reſtoit la même, il ſeroit impoſſible que les forces du cœur n'aient augmenté en raiſon doublée directe de l'obſtruction, ou en raiſon doublée inverſe de l'émiſſaire qui reſte ouvert.

77. La vîteſſe du cœur diminue plus ou moins dans les obſtructions, ſelon que la quantité de ſang qu'elles empêchent de circuler eſt plus ou moins grande; par exemple, s'il paſſe dans chaque ſyſtole la ſeizieme partie du ſang qui ſort du cœur dans l'artere méſentérique ſupérieure, comme, ſon tronc étant obſtrué d'un ſeizieme, la vîteſſe du ſang diminue dans le cœur, dans les carotides, dans les ſous-clavieres & dans l'aorte deſcendante, il s'enſuit que celle du cœur doit diminuer d'autant. Mais comme l'Anatomie nous apprend qu'il circule la même quantité de ſang dans les derniers rameaux, ſoit rouges, lymphatiques ou ſéreux pris enſemble, il s'enſuit que tous les rameaux de l'artere étant obſtrués, l'effet eſt le même que ſi c'étoit le tronc qui le fût.

78. COROLLAIRE. Si l'artere méſentérique donne vingt rameaux du premier rang, & chacun de ces rameaux

vingt autres, & enfin chaque petit rameau vingt vaisseaux lymphatiques, vingt de ces rameaux lymphatiques venant à s'obstruer, l'obstruction du conduit artériel ne sera pas plus grande que s'il n'y avoit qu'un seul rameau du troisieme rang qui fût obstrué, parce que ce rameau dans l'hypothese n'est que la $\frac{1}{8000}$ partie du tronc. Si donc les glandes sont principalement composées de vaisseaux lymphatiques, il peut s'y former une obstruction considérable, sans que la vîtesse du cœur & du pouls diminue sensiblement, vu qu'elle n'intercepte pas la $\frac{1}{100}$ partie du sang qui circule dans le conduit artériel.

79. Il arrive souvent, quoique le conduit sanguin soit considérablement obstrué, que le nombre des pulsations augmente dans un temps donné; mais ce fait n'est attesté que par l'expérience.

80. La *fréquence du pouls* consiste dans un plus grand nombre de pulsations dans un temps donné; elle est la même dans le cœur que dans les arteres, & elle suppose que les contractions du cœur sont plus fréquentes. Il est rare, dans les fievres aiguës, que le nombre des pulsations devienne deux

fois plus grand que dans l'état de ſanté.

81. Si l'on ſuppoſe les orifices artériels du cœur invariables, la vîteſſe du ſang qui paſſe dans l'aorte à chaque minute, eſt en raiſon compoſée de la raiſon de la vîteſſe, & de celle de la fréquence du pouls; car la vîteſſe du ſang qui ſort du cœur eſt proportionnelle à la vîteſſe avec laquelle les parois du cœur ſe rapprochent, de ſorte que plus leur contraction eſt grande, & moins elles mettent de temps à ſe contracter, & plutôt les ventricules ſe vuident, & le ſang paſſe plutôt dans les arteres. En ſuppoſant donc que la force de la contraction, ſa durée & ſa vîteſſe ſoient les mêmes, ſi ces contractions augmentent du double dans l'eſpace d'une minute, par exemple, ſi le cœur qui ne battoit que ſoixante-dix fois, bat cent quarante, il eſt évident que le ſang entrera dans l'aorte avec deux fois plus de vîteſſe; ce qu'il falloit prouver.

82. COROLLAIRE. Les vîteſſes du ſang dans l'aorte ſeront quatre fois, neuf fois plus grandes qu'à l'ordinaire, ſi la fréquence & la vîteſſe deviennent doubles ou triples; mais elles ſeront ſix

fois plus grandes, si l'une devient double, & l'autre triple. Elles resteront telles qu'auparavant, si la vîtesse ou l'élévation du pouls diminue à proportion que sa fréquence augmente; & enfin, la vîtesse du sang dans les arteres sera moindre qu'à l'ordinaire, si la fréquence du pouls augmente en moindre proportion, que ne décroît la force de ses battemens; d'où il suit qu'on ne peut juger de la vîtesse du sang dans les arteres par la seule fréquence du pouls, à moins qu'on n'ait égard en même temps à son élévation.

83. COROLLAIRE. La force du cœur est comme la vîtesse doublée du sang qui en sort, & par conséquent en raison composée de la doublée de la fréquence & de la vîtesse des battemens.

84. On juge du *travail* de la puissance motrice par les forces qu'elle emploie, & par la durée de l'opération. *Hydrodyn. sect. 9.*

85. COROLLAIRE. Le travail de la puissance motrice est en raison composée de la doublée de la vîtesse, de la doublée de la fréquence des battemens, & de la durée du travail.

86. On ne doit point comparer la

dépenſe des forces de la puiſſance qui fait mouvoir le cœur pendant la durée de la maladie, avec celle qu'il s'en fait pendant la durée de la ſanté, parce que ce n'eſt que dans la ſanté, & non point dans la maladie, que les forces que le cœur perd ſe réparent journellement & pluſieurs fois par jour. La dépenſe des forces qui ſe répare pluſieurs fois dans un court eſpace de temps, s'appelle *exercice*; & celle au contraire qui ne ſe répare pas de même, & qui affoiblit l'animal, ou la puiſſance motrice, ſe nomme *travail.* Il ſuit delà que celui qui a la fievre, eſt *travaillé de la fievre*, non point dans le ſens figuré, mais dans le ſens propre, comme les anciens Médecins l'ont fort bien compris.

87. La vie dans les animaux ſuppoſe l'exiſtence de la force motrice, & c'eſt d'elle dont dépend la vigueur des fonctions.

88. Ce qui prouve que la puiſſance motrice, tant actuelle qu'habituelle eſt limitée dans les animaux, c'eſt la laſſitude qu'on éprouve journellement lorſqu'on travaille un peu plus qu'à l'ordinaire, & que les vieillards ne meurent qu'en ſuite de l'épuiſement total des forces

motrices. Si le corps recevoit chaque jour autant de forces que le cœur & les muſcles en emploient journellement, la puiſſance motrice ſeroit éternelle & reſteroit toujours la même; mais comme elle eſt limitée tant par rapport à ſes degrés que par rapport à ſa durée, plus la dépenſe qu'il s'en fait dans un temps donné eſt conſidérable, & plus elle s'affoiblit.

89. Plus le travail vital ou volontaire eſt conſidérable, & plus les forces s'épuiſent, car le travail diſſipe infiniment plus de forces qu'il ne s'en répare, ſurtout, ſi c'eſt un travail vital, lequel conſiſte dans le mouvement augmenté du cœur & des vaiſſeaux, parce que la dépenſe des forces vitales étant d'autant plus grande, qu'elle a lieu la nuit comme le jour, & que le ſommeil ni le repos ne la réparant pas aſſez, elle excède de beaucoup celle qu'occaſionnent les travaux volontaires, qui ſont interrompus par la nourriture, la boiſſon, le repos & le ſommeil.

90. L'animal ne vit qu'autant que ſa puiſſance motrice eſt aſſez forte pour vaincre les différentes réſiſtances qui s'oppoſent à la circulation, ou pour

l'entretenir dans un milieu qui résiste ; mais comme ces résistances sont constantes, & qu'elles augmentent pendant la vie par l'épaississement des fluides, & par l'endurcissement des solides, il faut pour entretenir la vie une puissance déterminée, & celle qui est médiocre ne suffit point. Il s'ensuit donc que plus les résistances augmentent, ainsi qu'il arrive dans les obstructions des vaisseaux sanguins, & plus la mort est prochaine.

91. Plus donc le travail vital est grand, ou la vie plus active, & les fonctions vitales plus vives & plus laborieuses, & plutôt la puissance motrice diminue, & approche du degré inférieur aux résistances qui s'opposent à la circulation, d'où s'ensuit la mort. On ne doit donc pas être en peine de comprendre pourquoi les fievres violentes & continues de même que la vieillesse sont suivies de la perte de la vie.

92. Plus le travail est violent, & plus il détériore les forces; plus il est continu, & plus il les épuise. Il s'ensuit donc que la fievre, qui est un travail, comme je l'ai démontré ailleurs, met la vie en danger, à proportion qu'elle

eſt plus violente & plus longue. Il y a cependant dans ce cas un terme très-grand, que la durée jointe à la violence ne ſauroient paſſer, que les Géometres ſeuls peuvent déterminer.

93. On comprend par là d'où vient que les chenilles après s'être changées en nymphes, ayant moins de mouvement, & faiſant leur ſéjour dans des lieux froids, prolongent ſi long-temps leur vie, au lieu qu'elles la perdent en peu de temps après qu'elles ont pris la forme de papillons, & qu'elles menent une vie plus active. En effet les nymphes peuvent vivre pluſieurs années, au lieu que les papillons vivent à peine quelques jours. Voyez *l'Hiſtoire des Inſectes de M. de Réaumur*. D. Ritter *de longævitate*.

94. Il ſuit encore de là que la longueur & la briéveté de la vie dépendent du plus ou moins de forces vitales que l'on diſſipe, & que les fievres inflammatoires ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles les affoibliſſent davantage.

95. Si donc la puiſſance motrice du cœur eſt intelligente, & qu'elle veille à la conſervation du corps, elle doit

déployer ses forces dans les occasions où elles sont nécessaires pour dompter ou détruire les résistances qui s'opposent à la circulation; au lieu que lorsqu'il n'y a aucune cause morbifique, elle ne doit en employer qu'autant qu'il en faut pour vaincre les résistances ordinaires des vaisseaux & des fluides.

96. Dans la santé, la puissance motrice est extrêmement forte, & n'emploie qu'une très-petite partie de ses forces, au lieu que dans la maladie elle en dissipe beaucoup, & est extrêmement foible, comme dans l'agonie.

97. Le pouls des personnes qui se portent bien, ainsi que l'observation nous l'apprend, n'est ni si fréquent, ni si dur, ni si grand que dans l'augmentation & l'état de la fievre, qui est le temps où la puissance motrice n'est pas encore considérablement affoiblie; mais dans les premiers, elle est entiere, & en état de faire un plus grand emploi de ses forces qu'elle ne le fait actuellement; d'où il suit que dans l'état de santé, la puissance motrice, quoique très-forte, n'emploie qu'une très-petite partie de ses forces.

98. Plus la fievre, ou la maladie

inflammatoire dure, & plus elle est violente, plus la puissance motrice s'affoiblit, au point que dans l'agonie elle se trouve totalement épuisée. Cependant, si l'on compare le pouls des personnes qui ont la fievre avec celui des personnes qui se portent bien, le premier, eu égard à l'état de la puissance motrice, est beaucoup plus fort, plus plein ou plus fréquent & plus dur, de sorte que la partie de la puissance motrice qui reste est d'autant plus grande, que la puissance est plus foible; d'où il suit que dans l'état morbifique, la puissance motrice, quoique plus petite qu'à l'ordinaire, & très-petite dans l'agonie, emploie une grande, & ensuite une très-grande partie de ses forces: ce qu'il falloit prouver.

99. Lorsqu'il se forme une obstruction considérable dans les vaisseaux sanguins, le danger est très-grand, parce que la circulation languit dans tous les gros vaisseaux, & que toutes les fonctions qui en dépendent languissent aussi, comme on peut le voir dans les personnes décrépites, & dans les animaux gelés de froid.

100. Mais comme le sang des qua-

drupedes & de l'homme ne peut être considérablement retardé dans le corps, que la putréfaction à laquelle il est enclin lorsqu'il n'est pas dépuré, n'augmente, & qu'il n'y a rien de plus nuisible que la putréfaction, il n'y a rien aussi qui soit plus contraire à la vie, comme nous en avons un exemple dans le sphacele. Il suit donc de ce qui précede que lorsqu'il survient une obstruction dans les vaisseaux sanguins, la vie est en très-grand danger, au lieu qu'il n'en est pas de même des viperes, des serpens, des tortues, des nymphes de chenilles, parce que la graisse qu'elles contiennent, garantit long-temps leurs humeurs de la putréfaction, ainsi que l'expérience nous l'apprend.

101. On voit par là qu'il peut se former des obstructions dans un grand nombre de vaisseaux lymphatiques & adipeux, sans pour cela qu'il y ait beaucoup de danger, parce que 1°. il n'en résulte qu'une légere obstruction dans les vaisseaux sanguins (59); 2°. parce que ces fluides se conservent long-temps sans se corrompre, témoin la graisse de cuisine, qui se garde des années entieres sans aucun apprêt, les

tumeurs squirreuses, stéatomateuses, qui ont de la peine à se corrompre, même après qu'elles ont été extirpées, ainsi que je l'ai observé. Voyez *Boerhaave Chimie*, tom. 2. & *Sthal. dissert.* &c.

Des Symptomes de l'Inflammation.

102. Ces symptomes sont de quatre especes; ou bien *dans les fonctions animales*, comme la douleur, l'insomnie, l'anxiété; ou dans *les fonctions vitales*, comme la fievre, la difficulté de respirer; ou dans les *excrétions*, comme l'écoulement de pus, lorsque l'inflammation de la plaie ou de l'ulcere augmente; ou dans les *qualités* viciées, comme la chaleur, la rougeur, la tumeur, la tension, &c. je ne marrêterai qu'à quelques-uns.

De la Chaleur.

103. Les Physiciens modernes, entr'autres *s'Gravesande*, *Muschenbroeck*, *Hamberger*, ont découvert que la chaleur est produite par l'action & l'impétuosité, avec lesquelles les particules ignées agissent sur les fibres nerveuses,

Il s'ensuit donc que la chaleur, toutes choses étant d'ailleurs égales, est proportionnée à la quantité des particules ignées qui se trouvent dans le corps, & qu'elle est en raison de leur vîtesse doublée. Il y a plusieurs mélanges, qui après avoir exhalé une vapeur très-chaude, se refroidissent quoiqu'on les agite fortement; comme nous l'apprenons des expériences de *Boerhaave*, de l'*Académie de Florence*, d'*Homberg*, de *Geoffroy*. (*a*)

104. Le sang humain est rempli de particules ignées. Les globules rouges que l'on fait sécher au feu s'enflamment, ce que ne font pas les lymphatiques. Si l'on suspend un homme avec

(*a*) Lorsqu'on mêle du vinaigre distillé avec le sel volatil du sang, il se fait une fermentation violente, & le mélange se refroidit. *Slare* rapporte dans les *Transactions Philosophiques*, qu'ayant versé demi-pinte de vinaigre, distillé sur une livre de mercure sublimé corrosif & de sel ammoniac, il survint une fermentation, & que le mélange devint aussi froid que de la glace. Tous les sels alkalis volatils des animaux étant dissous dans l'eau, fermentent & se refroidissent. La même chose arrive aux huiles essentielles des plantes que l'on mêle avec l'esprit de vin. Voilà donc des phénomenes dans lesquels la chaleur diminue à proportion que la fermentation augmente; ce qui prouve que sans les particules ignées, la fermentation ne sauroit produire aucune chaleur.

des cordons de ſoie & qu'on l'éleᶜtriſe; ſi un autre en approche la main, il ſort du point de contact des étincelles de feu qui craquent & cauſent de la douleur à tous deux, comme on peut le voir dans les expériences de MM. *Gray* & *Dufay*. Lorſqu'on ſe frotte le viſage, ou qu'on ſecoue une chemiſe, il en ſort des étincelles.

105. *Hamberger* nous apprend dans ſa Phyſique que plus les corps ſont froids & denſes, & plus ils abſorbent des particules ignées lorſqu'on les approche d'autres qui ſont chauds, & que la chaleur ſe répand continuellement de ces derniers, dans les différentes parties du même corps, juſqu'à ce que tout ſoit en équilibre, C'eſt par la même raiſon qu'elle ſe répand dans l'air ambient; d'où vient que l'atmoſphere des animaux eſt chaude.

106. Deux cauſes peuvent augmenter la chaleur de l'homme; 1°. l'augmentation de la quantité des particules ignées. Les choſes propres à augmenter ces dernieres, ſont le feu ordinaire, le feu ſolaire, les verres & les miroirs ardens, les corps actuellement chauds, les applications chaudes, les alimens

dont on se nourrit, les remedes que l'on prend, les poisons remplis de particules ignées, les esprits ardens, les sels alkalis fixes, les acides distillés avec la retorte, les huiles empyreumatiques, les drogues aromatiques âcres, les pierres caustiques. On peut encore mettre de ce nombre les vapeurs chaudes, les thermes, les étuves, l'insolation.

107. L'autre cause de la chaleur spontanée, ou qui naît au-dedans du corps, est le mouvement augmenté des particules ignées, lequel est dû à des causes mécaniques, ou au frottement du sang & des solides, qui augmente leur vîtesse; par conséquent la chaleur, ainsi qu'il arrive lorsqu'on se frotte les mains; ou bien la chaleur vient encore de ce que les particules ignées, après avoir été dégagées par d'autres causes, se rapprochent les unes des autres, & s'unissent avec plus de vîtesse, ainsi qu'il arrive lorsqu'on approche les flammes de deux chandelles l'une de l'autre, comme le savent les Physiciens. Ce mouvement augmente dans le même rapport que la vîtesse des corps graves ou pesants.

108. La chaleur produite par la se-

conde cauſe (107) augmente en raiſon doublée de la vîteſſe dans les corps qui ſe frottent avec des vîteſſes différentes, comme *Hermann* le démontre dans ſa *Phoronomie*, & à proportion de leur différente denſité; & lorſque la quantité de feu eſt la même, elle croît en raiſon des denſités. C'eſt ce qui fait que les corps les plus chauds, ſont ceux dont les humeurs ſont plus denſes, plus âcres, & ſe meuvent avec le plus de vîteſſe; & que là où la denſité & l'acrimonie des humeurs ſont réciproques aux vîteſſes, la chaleur eſt peut-être égale.

109. Les Artiſans ſavent parfaitement que le travail excite dans l'homme une chaleur forte, conſtante & homogene, en augmentant la vîteſſe du ſang & le frottement des ſolides; mais cette chaleur devient encore plus forte à proportion que la compreſſion & la réſiſtance des fluides & des ſolides augmentent; témoin celle qui ſe fait ſentir dans le derriere de ceux qui vont à cheval, dans les pieds des voyageurs, & dans les mains des artiſans, laquelle devient quelquefois inflammatoire. La chaleur augmente encore par l'agita-

tion que causent les passions violentes; par exemple, la colere, la joie, la fureur.

110. Si la densité des parties & la cohésion des fluides diminuent dans la même proportion que la vîtesse augmente, la chaleur croîtra en moindre raison que la doublée de la vîtesse; & c'est ce qui arrive dans l'homme; car la chaleur raréfie les solides & les fluides, & dilate les vaisseaux lorsqu'elle a acquis un certain degré, au moyen de quoi les fluides deviennent plus coulans, comme j'ai eu occasion de m'en convaincre plusieurs fois par l'expérience suivante.

111. EXPÉRIENCE. Adaptez à l'orifice d'un réservoir quelconque, rempli d'eau, un intestin ou une artere, à travers de laquelle elle puisse couler pendant un temps donné. Si la température de l'eau est au quatrieme degré du thermometre de M. de Réaumur, qui est le plus approchant de la congelation, ou au quatre-vingtieme, qui est celui de l'eau bouillante, il s'en écoulera une moindre quantité, que si elle étoit environ au trente-deux ou au trente-troisieme degré. Dans cette ex-

périence, il s'eſt écoulé la même quantité d'eau froide en deux cents quarante-ſix ſecondes, d'eau bouillante & d'eau chaude au trente-troiſieme degré, dans cent quatre-vingt-ſix ſecondes. Lorſqu'on ſe ſert de vaiſſeaux de fer & de cuivre, plus on fait chauffer l'eau, & plus l'écoulement en eſt prompt & abondant. Il n'en eſt pas de même du corps humain, à cauſe du reſſerrement ſpaſmodique qu'éprouvent les fibres, lorſque la chaleur paſſe quarante degrés.

112. COROLLAIRE. La chaleur qui accompagne les maladies inflammatoires, eſt extrêmement incommode; mais comme elle ne paſſe jamais quarante degrés, ſi je ne me trompe, & qu'elle eſt alors au-deſſus du vingt-huitieme degré, elle a cet avantage d'augmenter la fluidité du ſang, de réſoudre la matiere morbifique, de dilater les vaiſſeaux, & d'accélérer la circulation.

113. Les Phyſiciens ſavent qu'il faut un degré de chaleur déterminé, pour faire germer les œufs des animaux, & les graines des plantes; mais il y a des choſes qui demandent un degré plus fort de chaleur; d'autres, une chaleur

plus longue ; & de ce nombre ſont les gommes, par exemple, & les réſines, qui ſe fondent plus tôt ou plus tard à certain degré de chaleur qu'à un autre. La lymphe de l'œuf humain, après qu'il a été fécondé, & qu'il a reçu pour ainſi dire ſon menſtrue, ſe fond à l'aide d'une chaleur de neuf mois, qui approche de vingt-huit ou trente degrés. Les œufs écloſent au bout de vingt-un jours, au moyen de la chaleur de la poule, qui eſt un peu plus forte, ou de celle d'une étuve, qui eſt de trente-trois degrés. Les œufs des vers à ſoie écloſent au bout d'une ſemaine, à l'aide de la chaleur du corps humain ; & plus tard, lorſqu'on les expoſe à la chaleur de l'atmoſphere, qui eſt de dix-huit degrés.

114. Ce ſont peut-être les différentes qualités qu'acquiert la matiere phlogiſtique engagée dans les vaiſſeaux, ſelon la nature des maladies, qui font que celle de la petite vérole acquiert dans quinze jours, & celle de la rougeole en cinq jours la fluidité néceſſaire. Les furoncles mûriſſent au bout d'un jour ou deux ; les bubons peſtilentiels plutôt que les vénériens, au lieu que les

tumeurs ſcrophuleuſes ne mûriſſent que fort tard & durent pendant preſque toute la jeuneſſe, à moins qu'on n'emploie le mercure pour les diſſoudre, ainſi qu'on le pratique à l'égard des bubons vénériens.

115. Il ſuit de ce qui précede, que le degré de chaleur qu'occaſionne le frottement, eſt proportionné à l'action du ſang ſur les vaiſſeaux ; & comme l'action des corps, ou, pour mieux dire, le frottement augmente en raiſon du quarré de la vîteſſe reſpective, comme je le dirai plus au long, il s'enſuit que la chaleur doit être d'autant plus forte que le ſang agit plus fortement ſur les vaiſſeaux, & que la réaction de ceux-ci ſur lui eſt plus vive & plus grande ; car lorſque deux corps ſe choquent, la vîteſſe reſpective eſt comme la ſomme des vîteſſes de l'un & de l'autre.

116. Lorſqu'on expoſe la lymphe qui ſe ſépare du ſang d'un homme ſain à la chaleur de l'eau bouillante, pour peu qu'elle y reſte, elle ſe coagule & devient auſſi blanche que le blanc d'œuf. C'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs perſonnes que la lymphe des pleurétiques

ne doit ſa coagulation qu'à l'action d'un pareil degré de chaleur, mais il s'en faut beaucoup que la chaleur des pleurétiques devienne auſſi forte qu'il faudroit qu'elle le fût pour coaguler le blanc d'œuf; en effet cette chaleur ne va jamais à quarante degrés, au lieu qu'il faut une chaleur de quatre-vingt-ſept degrés, ou du moins de cinquante-ſix pour coaguler le blanc d'œuf.

117. J'ai fait quantité d'expériences ſur la lymphe d'un homme ſain, & j'ai trouvé que plus elle reſte expoſée à une chaleur au-deſſus de quarante degrés, & plutôt elle ſe coagule à un moindre degré de chaleur, pourvu toutefois qu'elle ſoit au-deſſus de cinquante degrés. Ces expériences ſont encore imparfaites; mais je crois cependant qu'il ne ſera pas inutile de les rapporter ici.

B. Le 3 Mars 1740 la lymphe d'un ſeptuagénaire, qui avoit la fievre & un point de côté, s'eſt coagulée, après que j'ai eu verſé deſſus une pareille quantité d'eau chauffée au ſoixante-cinquieme degré du thermometre de M. de Réaumur.

C. Ayant verſé ſur une pareille quan-

tité de lymphe, dont la chaleur étoit de six degrés de l'eau chauffée jusqu'au cinquante-huitieme, le mélange a acquis vingt-cinq degrés de chaleur, & ne s'est point coagulé. On remarquera, que suivant les lois de la communication du mouvement qui ont lieu ici, le mélange eût dû acquérir vingt-neuf degrés de chaleur, mais une partie de la chaleur se perdit dans l'air, ou fut observée par les parois du vaisseau qui étoit fort épais.

D. Ayant versé sur le même mélange, dont la chaleur étoit de vingt-deux degrés, un tiers d'eau bouillante, ou chauffée jusqu'au quatre-vingt-septieme, le mélange a acquis trente-trois degrés de chaleur, & ne s'est point coagulé.

Je versai ensuite sur ce mélange, dont la chaleur étoit de trente-deux degrés une quantité égale d'eau bouillante, il s'échauffa jusqu'au quarante-neuvieme degré, mais sans se coaguler.

E. Ayant versé le mélange précédent, qui avoit quarante-neuf degrés de chaleur, dans une pareille quantité d'eau bouillante, il blanchit, & la chaleur monta à soixante-dix degrés.

F. Ayant

F. Ayant mis cinq parties de ce mélange, dont l'une étoit de lymphe, l'autre d'eau, dans une marmite, j'ai augmenté le feu par degrés juſqu'au cinquante-cinquieme degré, le mélange a blanchi, & la lymphe s'eſt coagulée au ſoixante-cinquieme degré.

G. Le 27 Mars ayant rempli un tube de verre avec de la lymphe d'un homme ſain, & l'ayant miſe dans de l'eau que j'avois fait chauffer juſqu'au ſoixante-quatrieme degré, elle s'eſt coagulée.

Ayant mis ſur trente parties d'eau une partie de lymphe tirée depuis quatre jours, & ayant expoſé ce mélange à une chaleur de dix degrés, il ne s'eſt point échauffé; au quarantieme il a jeté une écume blanche, & il n'a commencé à ſe coaguler qu'au cinquante-cinquieme.

H. J'ai rempli un tube de verre de lymphe rougeâtre à la hauteur d'un pied, le tube étoit ſcellé hermétiquement dans l'endroit qui entroit dans la marmite, qui étoit pleine d'eau; elle a commencé à blanchir lorſque l'eau a eu acquis ſoixante-quinze degrés de chaleur, il ne s'eſt élevé aucune bulle ſur la ſurface de la lymphe, & ſon vo-

lume a augmenté d'un quarantieme. J'ai aussi observé dans cette expérience que la lymphe qui se coagule au feu, se raréfie & devient plus légere que l'eau, au lieu que pendant qu'elle est liquide, elle va toujours au fond.

118. Je m'étonne que la lymphe puisse se coaguler dans le corps d'un pleurétique à trente degrés de chaleur, vu qu'il en a fallu cinquante-cinq pour la faire blanchir dans les expériences que je viens de rapporter; & c'est ce qui me fait soupçonner que dans quelques maladies inflammatoires, il y a dans le corps un miasme, ou quelque chose de semblable, qui contribue plus que la chaleur à la coagulation de la lymphe. Par exemple, l'esprit de vin froid, la coagule sur le champ; dans le rhumatisme, quoique la chaleur n'augmente presque pas, le coagulum du sang est infiniment plus considérable que dans la péripneumonie la plus violente, mais plus mou cependant; la morsure du serpent à sonnette, coagule la lymphe, à ce que rapportent des témoins oculaires; le sel volatil coagule un peu le sang; le sel volatil oléagineux le convertit en grumeaux, sui-

vant *Boerhaave*; si l'on en croit *Pitcairn*, le suc de ciguë, le sel fixe de romarin, de pouliot, de melilot, &c. coagulent le sang.

119. Lorsque le sang tend à un certain degré de putréfaction, ainsi qu'il arrive dans les maladies malignes, & souvent aussi dans la fievre tierce, on a beau l'exposer des semaines entieres à la chaleur la plus violente, il ne se coagule jamais; & celui même qui s'est coagulé à la mort, devient liquide au bout de quelques jours en se corrompant, parce que la partie mucilagineuse se dissout par le mouvement de la putréfaction.

Au reste, on ne doit pas s'imaginer qu'il y ait dans les vaisseaux des pleurétiques des grumeaux pareils à la croûte qui se forme sur la surface du sang après qu'il est dans la palette, la circulation seroit bientôt interceptée. Quantité de personnes qui ont eu des pleurésies & des rhumatismes ne laissent pas que de vivre long-temps, quoique leur sang ait beaucoup de disposition à se coaguler, & vouloir leur ôter ce mauvais sang, ce seroit leur ôter la vie.

120. La chaleur raréfie tous les corps

en raiſon réciproque de leur denſité ; & en raiſon directe du degré de chaleur qui leur a été communiqué. Le plus grand degré de chaleur que l'eau & le ſang puiſſent acquérir eſt le quatre-vingt-ſeptieme, & cependant ſon volume augmente à peine d'un quarantieme ; de ſorte qu'on doit attribuer à une autre cauſe qui agit conjointement ou ſéparément, la tumeur inflammatoire qui augmente le volume de la partie où elle ſe forme.

121. La chaleur altere la craſe de la lymphe, ſon tiſſu, les molécules qui la compoſent, & c'eſt ce qui fait qu'elle peut perdre ſa tranſparence, devenir blanche, jaunâtre, s'épaiſſir par la diſſipation de ſa ſéroſité, & acquérir une acrimonie putrédineuſe. Il n'eſt donc pas étonnant que l'inflammation ſoit ſuivie d'une ſuppuration purulente, qu'il a plu à quelques-uns d'attribuer gratuitement à la preſſion mutuelle du ſang & des vaiſſeaux, & à leur détriment mécanique, quoiqu'on doive leur ſavoir gré de ce qu'ils veulent s'intéreſſer aux progrès de la Médecine.

122. *Nota.* La chaleur du corps hu-

main, lorſqu'il eſt en repos, eſt à celle que cauſe un violent exercice, comme 284 à 288. *Derham. Theolog. Phyſique.*

J'ai remarqué le 20 Août 1740 que la chaleur de mon urine, de ma bouche, de mes aiſſelles, &c. étoit de vingt-huit degrés; je me portois bien alors. Ayant eu la fievre depuis, dans le temps même que je ſentois une chaleur brûlante dans la plante des pieds, la chaleur n'a pas paſſé trente-un degrés, l'air ayant pour lors dix-neuf degrés de chaleur. Le ſentiment incommode que la chaleur cauſe, l'emporte de beaucoup ſur la chaleur même.

De la Rougeur.

123. Newton nous apprend dans le ſecond Livre de ſon Optique, que la différence que l'on remarque dans les couleurs des corps ſenſibles, dépend de la différente conſiſtance & de la différente denſité de leurs molécules déterminées.

124. Si les molécules des fluides, d'une denſité à peu près égale à celle de l'eau, par exemple, les molécules de ſang de la premiere compoſition, ont

une consistance égale à huit millioniemes parties d'un pouce, elles constitueront un corps rouge violet, tel qu'est le sang de la veine cave & de l'artere pulmonaire ; si elles sont égales à quatorze millioniemes parties d'un pouce, ou d'environ un soixante-sept millieme, le corps sera d'un rouge éclatant, ou d'écarlate, & telle est la couleur des globules du premier ordre dans le sang de l'aorte & de la veine pulmonaire ; ces globules sont beaucoup plus grands, mais leurs molécules sont les mêmes que celles des globules du septieme ordre. *Actes d'Edimbourg.* D. Martin. *t.* 2.

125. On voit donc, quoique les Physiciens prétendent le contraire, que la vivacité qu'on remarque dans la couleur du sang, dépend du plus ou moins de densité ou de consistance de ses molécules ; & que c'est la raison pour laquelle le sang qui s'est condensé dans les poumons par la froideur de l'air, ou qui s'est un peu desséché dans la palette, jusqu'à la superficie, est d'un rouge très-vif, lors sur-tout qu'il est devenu plus épais & plus dense par la pression des vaisseaux & l'action du

cœur dans les maladies inflammatoires. Que ſi la conſiſtance augmente, par exemple, par la coction, par un deſſéchement ultérieur, ou pour telle autre cauſe que ce puiſſe être, il peut prendre d'autres couleurs.

126. La rougeur des corps blancs entremêlés dans des vaiſſeaux pleins d'une liqueur rouge devient d'autant plus grande, qu'il y a plus de points rouges, & moins de blancs, & que la rougeur des vaiſſeaux eſt plus intenſe. Si donc, la ſuperficie étant la même, les vaiſſeaux rouges deviennent plus longs, plus larges & plus élevés, ce qui ne peut arriver que les aréoles blanches ne diminuent, toute la ſuperficie deviendra plus rouge en raiſon composée de ces dimenſions. Le phénomene ſeroit le même, ſi tous les vaiſſeaux rouges ſe rapprochoient, comme il arriveroit ſi les aréoles blanches ſe ridoient. La longueur des vaiſſeaux rouges augmente, lorſque le ſang paſſe dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui deviennent par-là des vaiſſeaux ſanguins; le vaiſſeau rouge s'élevant, & dominant ſur la peau, la ſuperficie rouge devient plus grande, & moins cou-

verte, d'où vient qu'elle eſt d'un rouge plus vif.

127. Deux cauſes peuvent augmenter en tout ſens les vaiſſeaux ſanguins, l'augmentation abſolue de la force du ſang, la diminution de leur réſiſtance abſolue. Que ſi les vaiſſeaux ſe dilatent, à cauſe de leur relâchement ou de leur atonie, comme il arrive dans les varices, le ſang deviendra d'un rouge plus mat, il noircira même, comme dans l'échymoſe, & dans la pointe des phlegmons, ou dans l'éryſipele qui tend au ſphacele, la chaleur, le ſentiment, la tenſion diminueront. Comme donc il arrive le contraire dans la tumeur inflammatoire, il faut néceſſairement que la diſtenſion des vaiſſeaux ſoit cauſée par l'accélération du mouvement du ſang, & de là vient que la rougeur devient plus vive, la tenſion plus grande, la chaleur plus forte, le ſentiment plus vif, &c.

128. La peau, lorſque l'éryſipele tire ſur ſa fin, ſe deſſeche, s'épaiſſit même ſouvent, tombe par écailles, & devient jaunâtre. Cette couleur prouve que ſes molécules, qui, lorſqu'elles paroiſſent blanches, ſont épaiſſes de

trois ou quatre millioniemes parties d'un pouce, le ſont maintenant de 20 ou 21 millioniemes. La couleur de la peau, dans l'ictere, n'eſt-elle pas une preuve de l'épaiſſiſſement & de la condenſation du fluide bilieux? On dit que le *pus* eſt formé, lorſque les molécules des ſolides & des fluides ſont tellement diſſoutes par la chaleur & la putréfaction, qu'elles deviennent blanches; & ce pus venant à s'épaiſſir par la chaleur du lieu, ou par le ſéjour du bandage qu'on applique ſur l'ulcere, jaunit, comme il s'enſuit de ce que j'ai dit ci-deſſus d'après M. *Newton.*

129. Il ſuit de ce que j'ai dit (127) que la rougeur doit ſur-tout affecter les parties dans leſquelles le ſang ſe porte avec le plus de force, ainſi qu'il arrive aux vaiſſeaux des joues, lorſque par un mouvement que la honte fait naître, le ſang afflue en ſi grande quantité, qu'on diroit qu'elles ſont en feu.

130. *Nota.* Le lait de vache cuit, le ſuc laiteux de laitue, de laiteron, de tithymale, d'eſpurge, étant mêlés avec une teinture de cendre gravelée, deviennent extrêmement rouges. *Expér. de l'Acad. de Florence.* La chaleur exhalte

les sels & leur fait acquérir une qualité alkaline ; ne peut-elle pas également augmenter la rougeur du sang?

De la Pulsation.

131. La *pulsation* est une dilatation du vaisseau, si vive & si prompte, qu'on peut la sentir avec la main ; elle est suivie d'un mouvement dans les arteres, les veines & le cœur, auquel on donne le nom de contraction, mais qui n'est pas sensible. La dilatation du vaisseau est causée par l'action du fluide qui agit sur lui en circulant, & la contraction, par la force contractive de l'artere, du cœur, &c.

132. Si une colonne A M d'un fluide (fig. 2.) se meut vers un autre M B, ou celle-ci vers elle, ou qu'elle soit en repos, ou qu'elle se meuve dans le même sens de M vers B : dans le premier cas la vîtesse respective est la somme des vîtesses de chaque colonne ; dans le second cas, elle est comme la vîtesse de la seule colonne A B qui choque ; dans le troisieme cas, la vîtesse respective est égale à l'excès de la vîtesse de la colonne qui suit, sur celle de la colonne qui précede. *s'Gravesande, Phys.* 327.

133. Si deux colonnes A M, M B ſe meuvent avec la même vîteſſe, ou avec une vîteſſe entiérement ſemblable, telle que celle qui eſt commune aux différentes parties d'un même globe ou d'un même bâton ; il eſt évident qu'elles n'agiront point l'une ſur l'autre, qu'elles ne ſe preſſeront ni ne ſe heurteront point, vu que dans ce cas il n'y a point de vîteſſe reſpective.

134. Si deux lames d'un fluide de même diametre, enfermées dans le même tube, coulent dans le même ſens ſans ſe choquer, ni ſe preſſer, il eſt évident que ſes molécules ne choqueront point les parois, & ne les dilateront point, lorſque la force ou la hauteur génératrice de la vîteſſe dans le fluide, & la réſiſtance du vaiſſeau ſeront en équilibre : car, quelque flexible que ſoit le vaiſſeau relativement à des forces plus grandes, il eſt de cuivre & de fer reſpectivement à celles avec leſquelles ſa ténacité eſt en équilibre, comme l'obſerve *Michelot.*

135. Si au contraire, les colonnes du fluide ſe choquent mutuellement, ou que l'une choque l'autre, ce qui ne peut arriver qu'à cauſe de la vîteſſe

respective, pour lors le fluide compris entre-deux se trouvant comprimé, se jettera sur les côtés, & distendra le vaisseau avec lequel il étoit auparavant en équilibre. Il arrivera dans ce cas la même chose que si le piston A poussoit le fluide contenu dans le tube A B vers B, & que B résistât ou se mût vers A; pour lors le fluide intermédiaire presseroit les parois du vaisseau avec une force égale au quarré de la vîtesse respective.

136. Si le tube cylindrique A B (fig. 2.) par la pression du piston A, ou par celle de la hauteur du réservoir H, reçoit un fluide par l'immissaire A, & le transmet par l'émissaire B, la raison & l'expérience nous apprennent, que si l'eau sort par l'émissaire avec la même vîtesse qu'elle entre dans l'immissaire, ou, ce qui revient au même, si l'orifice effectif de l'émissaire est égal à celui de l'immissaire, les parois du vaisseau A B ne souffriront aucune pression de la part du fluide.

137. Car si l'on adapte à l'ouverture M un petit tuyau de verre ouvert à chaque extrémité, l'eau n'y montera point; & qui plus est, si l'orifice effec-

tif B eſt plus grand que l'immiſſaire, le fluide ſera pompé par le tube latéral incliné en dehors, & malgré ſa peſanteur, il ſera entraîné par la vîteſſe du courant dans le tube A B.

138. Si l'émiſſaire effectif eſt plus petit que l'immiſſaire, comme dans les arteres, alors le fluide agira ſur les parois du conduit, & l'on pourra meſurer ſon action par la hauteur à laquelle il s'éleve dans le tube latéral; cette élévation du fluide ſera la meſure exacte de ſa preſſion. *Hydrodyn. ſect. 12. pag. 258.*

139. Si l'émiſſaire B eſt à l'immiſſaire A, comme 1 à 20, l'hydraulique nous apprend que la vîteſſe par l'émiſſaire eſt toujours comme la racine de la hauteur génératrice H, & comme la force du piſton qui agit, que je ſuppoſe uniforme. La vîteſſe avec laquelle le fluide fait effort pour couler, & coule effectivement par l'immiſſaire A eſt pareillement la même, tant que l'émiſſaire ne diminue point, autrement la vîteſſe du fluide dans le canal A B eſt à la vîteſſe actuelle par l'émiſſaire, ou à celle du fluide qui fait effort pour entrer par l'immiſſaire, en raiſon réciproque des

ſections, ou dans le rapport de 1 à 20.

140. Si l'on veut maintenant ſavoir quelle eſt la preſſion que les parois ſouffrent, on trouvera qu'elle eſt égale au quarré de la vîteſſe reſpective, ou à la différence de la vîteſſe par l'émiſſaire, & de celle dans un tube vingt fois plus grand. La vîteſſe par l'émiſſaire eſt la racine de la force qui preſſe, dont le quarré, par conſéquent, eſt la force même comprimante H; la vîteſſe dans le canal en eſt la vingtieme partie, dont le quarré eſt $\frac{1H}{400}$: la différence des quarrés des vîteſſes ſera donc la force qui pouſſe le fluide H, de laquelle retranchant $\frac{1}{400}$ de H, on aura $H-\frac{1H}{400}$, ou 399 parties de H, qui eſt la vraie meſure de la preſſion que ſouffrent les parois du conduit; de ſorte que ſi la force totale du fluide eſt égale à 400 parties, la preſſion que les parois des arteres éprouvent dans l'état de ſanté, ſera égale à 399 parties de cette force.

141. COROLLAIRE. Lorſque l'artere eſt entiérement obſtrué, la preſſion que ſouffrent ſes parois, eſt égale à la force totale du fluide qui y entre, ou à la hauteur génératrice du fluide qui y afflueroit ſi elle étoit ouverte, ou à

hauteur où le ſang s'éleve dans le tube de verre qui lui eſt perpendiculairement adapté ; & cette preſſion agit également en tous ſens.

142. COROLLAIRE. Mais on ſait par les expériences hémaſtatiques, que ſi l'on adapte un tube dans l'aorte d'un petit chien, le ſang y monte à la hauteur de cinq pieds ; dans un cheval, de neuf ; & dans l'homme, de ſept ou environ ; d'où il ſuit que dans les arteres de ces animaux, en multipliant le poids de leurs colonnes par la ſuperficie interne du vaiſſeau, on aura la preſſion abſolue que le vaiſſeau ſouffre.

143. COROLLAIRE. Si l'on coupe dans cette expérience l'artere crurale pour que le ſang puiſſe s'écouler (16), & que le rapport des émiſſaires à l'immiſſaire ou à l'orifice de l'aorte ſoit comme 1 à 10, le ſang s'élevera à une moindre hauteur dans le tube vertical, ou ſera à la hauteur H, comme 99 à 100 ; & ſi les deux arteres crurales étant coupées, le rapport de l'émiſſaire à l'immiſſaire eſt comme 1 à 3, alors la hauteur qui preſſe ſera à la totale H, comme 8 à 9, & telle ſera la preſſion.

144. COROLLAIRE. Si au contraire

les émiſſaires deviennent plus petits que les immiſſaires, par exemple, ſi la moitié des artérioles eſt obſtruée ou liée, ou qu'elles ſoient toutes rétrécies de moitié, alors les émiſſaires ſeront comme 1 à 40 (par l'art. 51); ſi elles ſont rétrécies du tiers ou du quart, ils ſeront alors comme 1 à 60, ou comme 1 à 80, &c. & dans ces cas la preſſion que les vaiſſeaux ſouffrent ſera $\frac{1}{1600}$, $\frac{1}{3600}$, $\frac{1}{6400}$ moindre que la preſſion totale que le cœur exerce ſur le tronc obſtrué. Dans l'état de ſanté, la preſſion que les vaiſſeaux ſouffrent eſt $\frac{1}{400}$ plus petite que la preſſion totale du cœur.

145. COROLLAIRE. Comme donc la vîteſſe dans les divers ordres des arteres eſt en raiſon réciproque du conduit entier, la preſſion qu'elles ſouffrent de la part du ſang, qui, toutes choſes d'ailleurs égales, eſt comme le quarré de cette vîteſſe, ſera moindre que dans le tronc de l'aorte en raiſon doublée réciproque des ſections du conduit; de ſorte que la preſſion naturelle qu'éprouvent les rameaux du premier rang de l'artere & de l'aorte, eſt à la preſſion totale qu'éprouve ſon

tronc, comme 64 à 81; car les sections sont comme 9 à 8, suivant le calcul que j'ai fait.

146. COROLLAIRE. M. *Keill* a trouvé que la plus petite section des rameaux de l'artere mésentérique supérieure est à celle de son tronc, comme 37 à 15, & par conséquent les pressions, comme 225 à 1369; d'où il suit que les pressions qu'éprouvent les parois des arteres diminuent continuellement depuis le cœur jusqu'aux dernieres artérioles, comme cela paroît par la diminution de leur pulsation.

147. La pulsation des arteres est l'effet de la collision du sang (*Voyez* la théorie du pouls), dont les colonnes qui suivent allant plus vîte que celles qui précedent, se froissent les unes contre les autres, & se répandent de côté & d'autre, & cette collision est en raison de la pression du piston, & en raison doublée de la vîtesse respective.

148. Mais comme les immissaires des veines sont les mêmes que les émissaires des arteres, & qu'ils sont vingt fois plus étroits que le tronc de l'aorte, à plus forte raison doivent-ils être plus étroits

que les émiſſaires des deux veines caves. Si donc les veines verſoient continuellement ſans preſque aucune réſiſtance le ſang qu'elles contiennent dans les oreillettes & dans les ventricules du cœur, elles pomperoient le ſang des rameaux voiſins, comme cela paroît par l'article 137, auſſi-bien que par les expériences de M. *Daniel Bernoulli* Hydrod. *pag.* 264.

149. Car dans ce cas la preſſion ſe change en ſuccion ; il n'eſt donc pas étonnant que les veines n'aient aucun battement, du moins dans les endroits éloignés du cœur, quoique les oreillettes du cœur faſſent quelque réſiſtance.

150. Cette théorie des preſſions & des pulſations, dont on eſt redevable à l'illuſtre *D. Bernoulli*, eſt ſi belle & ſi admirable, que je ne finirois point, ſi je ne craignois d'ennuyer ceux qui n'aiment point la Géométrie. Je me contenterai de faire obſerver ici, que lorſqu'une partie du conduit ſanguin, eſt obſtruée, ou que l'émiſſaire diminue, qu'encore que la force du cœur reſte la même, la pulſation des vaiſſeaux devient un peu plus forte ; mais

que les Médecins, qui méprisent les forces motrices, n'attribuent point à cette cause plus d'effet qu'elle n'en a.

151. Le diametre intérieur des plus grandes artérioles des intestins, par exemple, n'a que la dixieme partie d'une ligne dans la systole, au lieu que celui de l'aorte est de dix lignes : supposons qu'elles se dilatent dans la pulsation en raison de leur diametre, & que l'aorte augmente d'une ligne dans le battement, le diametre de l'artériole intestinale n'augmentera que d'une centieme partie de ligne dans la pulsation. Cela posé, si l'artériole est entiérement obstruée, comme la pression totale du cœur sur les vaisseaux obstrués est à celle qu'il fait éprouver aux vaisseaux qui sont ouverts, comme 400 à 399, par l'article (140), & que la pulsation, c'est-à-dire, la dilatation des arteres est l'effet de la pression latérale du sang, & lui est par conséquent proportionnelle ; il s'ensuit que la quantité absolue dont elle augmentera, ne sera que $\frac{1}{40000}$ partie de ligne, & dans l'artere du carpe, ou dans les autres qui ont une ligne de diametre, $\frac{1}{4000}$ partie de ligne, &c. Comme donc les touts sont

comme leurs parties, disent les Arithméticiens, il s'ensuit que les visceres, les glandes, qui sont composées de pareils vaisseaux, n'augmenteront que de $\frac{1}{4000}$.

152. COROLLAIRE. Comme, autant qu'on en peut juger par la pulsation du panaris, ou de tel autre phlegmon, la pulsation des artérioles dans les tumeurs inflammatoires, est plus grande que $\frac{1}{400}$ partie de leur diametre ; il s'ensuit que dans ce cas on doit attribuer la pulsation & la tumeur, non-seulement à l'augmentation de la vîtesse respective, mais encore à celle de l'action du piston, & par conséquent du cœur. *Voyez la Théorie des tumeurs, Classe 1.*

De la Tension.

153. Soit une corde flexible & élastique B A C, arrêtée par ses extrémités B & C, qui plie sous un poids, tantôt moindre p, & tantôt plus grand P. Je dis que ses inflexions seront comme les fleches A d, A D, & les productions ou les quantités dont la corde s'allongera par le moyen de ces différens poids, comme les quarrés des fleches A d, A D.

154. J'appellerai les productions $d e$, $D E$, e & E, les fleches $A d$, $A D$, f, F : il faut prouver que $e : E = ff : FF$.

Du point C, comme centre, & de l'intervalle de la moitié de la fibre C A, ſoit décrit le demi-cercle A e E. Si du point D pris hors du cercle, on tire la tangente D A & la ſécante D C, la tangente D A ſera moyenne proportionnelle entre la ſécante entiere D C, & ſa partie D E qui eſt hors du cercle, comme le démontrent les Géometres; c'eſt-à-dire, que $CD : AD = AD : DE$. Appellant le rayon C A ou C E, R, & que les extenſions de la corde D E, d e, ſoient E e; on aura, $R + E : F = F : E$, & $R + e : f = f : e$, d'où l'on tire $FF = \overline{R + E} \times E$, & $ff = \overline{R + e} \times e$. Maintenant ſi l'on ſuppoſe les fleches ou les inflexions infiniment petites, les allongemens e & E ſeront infiniment petits, & pourront être comptés pour rien, eu égard au rayon A C; & cela étant, on aura $FF : ff = R + E : R + e$, & en diviſant par R, *& invertendo* $E : e = FF : ff$. Ce qu'il falloit démontrer.

155. EXPÉRIENCE. Si l'on attache à une corde droite & tendue B C des poids P ou p, les fleches A d, A D feront entr'elles comme les racines des poids.

156. COROLLAIRE. Si donc un poids d'une livre fait plier une corde, ou l'écarte de la ligne droite de la longueur d'une ligne, il faudra un poids de quatre livres pour la faire plier de deux lignes; de neuf livres, pour la faire plier de trois, &c. *Physiol. Elem.* n°. 55.

157. COROL. On a vu que les inflexions ou les fleches sont comme les racines des productions (art. 154), mais par l'art. (155), elles sont aussi comme les racines des poids qui les causent; donc les allongemens des cordes produits par des forces différentes, sont comme les forces qui causent ces inflexions. *s'Gravesande*, §. 407.

158. COROL. Les allongemens des fibres circulaires des vaisseaux du corps humain, sont occasionnés par les pressions des fluides qui y circulent; car la force du sang allonge les vaisseaux de l'œuf, & ce sont ces allongemens qui forment leurs circonférences, lesquelles sont entr'elles comme les racines

des ſections ou des capacités ; d'où il ſuit que les forces qui plient, étant comme les allongemens (153), elles doivent être comme les racines des capacités des vaiſſeaux.

Les tenſions des fibres ſont cenſées être d'autant plus fortes, qu'elles réſiſtent davantage à leur inflexion, & qu'on a plus de peine à les faire plier en employant de grandes forces ; d'où il ſuit que la force qui preſſe étant la même, les tenſions ſont d'autant plus grandes, que les fleches ſont plus petites. Si celles-ci ſont les mêmes, les tenſions, ainſi que nous l'apprend l'expérience, ſont d'autant plus grandes, qu'il faut de plus grandes forces pour les plier.

159. COROL. S'il ſe forme ſur la ſurface de la peau des tumeurs phlegmoneuſes de hauteur différente, il eſt évident que les fleches ſeront égales à ces hauteurs ; mais en ſuppoſant que l'élaſticité ſoit la même, là où la tumeur eſt deux fois plus haute, la force du ſang eſt quadruple.

160. COROLLAIRE. Si le ſang agiſſant avec la même force ſur deux parties, fait plus enfler l'une que l'autre, celle

qui eſt la plus enflée étoit avant la tumeur moins tendue que l'autre. Si une partie, telle que le périoſte, l'enveloppe tendineuſe, aponévrotique, eſt trois fois plus tendue, & deux fois plus enflée qu'une autre par l'action du ſang, il faut que l'action qui agit ſur elle ſoit environ douze fois plus grande.

161. Ayant pris des cheveux de même épaiſſeur & de même longueur, & y ayant ſuſpendu différens poids, j'ai trouvé 1°. (ſuivant l'art. 153) que leurs allongemens étoient proportionnels aux poids; 2°. que le plus grand allongement qu'ils ont ſouffert pendant quelques jours avant de ſe rompre, étoit la vingt-cinquieme partie de la longueur qu'ils avoient; 3°. & qu'il augmentoit avec le temps.

162. COROLLAIRE. Comme les allongemens augmentent preſqu'en raiſon des temps, & qu'une corde ne ſe rompt pas tant qu'elle s'allonge inſenſiblement, il s'enſuit qu'étant tout d'un coup allongée au-delà de la vingt-cinquieme partie de ſa longueur naturelle, elle ſe caſſera; il vaut donc mieux pour plus de ſureté, ne l'allonger que peu à peu.

163. COROLLAIRE. On a éprouvé que les fibres s'allongent lorſque la chaleur ne paſſe pas trente-cinq degrés, & qu'elles ſe raccourciſſent lorſqu'elle eſt plus grande ou plus petite. L'expérience nous apprend encore que celles qui ſont les plus longues peuvent s'alonger davantage ſans ſe rompre (s'Graveſande 408) & que c'eſt le contraire de celles qui ſont plus courtes. Il ſuit de là qu'il eſt plus avantageux dans la tumeur inflammatoire, que la chaleur ſoit un peu plus grande que l'ordinaire, tant afin que la tenſion diminue, qu'afin que les vaiſſeaux deviennent plus libres, & ſoient moins expoſés à ſe rompre.

De la Douleur.

164. La douleur eſt une perception incommode & fâcheuſe, qui a rarement ſa ſource dans l'imagination, & très-ſouvent dans la ſenſation, & qui eſt proportionnée au danger où ſont les fibres nerveuſes de ſe rompre.

165. Plus le temps que les fibres mettent à s'allonger eſt long, plus (161) elles s'allongent, & plus elles ſe fortifient dans l'animal vivant par la

nutrition ; & par conséquent le danger de la rupture & la douleur sont moindres que lorsqu'elles s'allongent en moins de temps.

166. Plus l'allongement approche dans le même espace de temps du terme où se fait la rupture, plus le danger est grand, & dans ce cas il est proportionné aux forces distendantes & aux quarrés des inflexions ; (154) d'où vient que la douleur est plus forte, *& vice versâ.*

167. Plus les fibres sont tendues, plus leur allongement approche du terme où se fait leur rupture ; & de là vient que quoique l'inflexion soit égale, le danger est plus grand, & la douleur plus forte, *& vice versâ.*

168. Plus les fibres sont douces & épaisses, plus il faut employer de force pour les allonger également en raison composée de la doublée du diametre, & de la simple de la densité, & par conséquent moins les mêmes causes sont en état de les rompre, *& vice versâ.*

169. Plus un homme est craintif, délicat, mollement élevé, pusillanime, plus il craint le danger & plus il y réfléchit ; & comme la sensation & l'imagi-

nation ſont d'autant plus vives, que l'attention eſt plus forte, il s'enſuit que la douleur doit être d'autant plus grande.

170. COROLLAIRE. La douleur eſt en raiſon composée de la directe des forces diſtendantes, de celles qui tendoient auparavant la fibre, de l'attention de l'ame, & de l'inverſe du temps, de l'épaiſſeur & de la denſité des fibres, & (s'Graveſande 409.) de l'inverſe de leur longueur naturelle.

171. L'expérience nous apprend que les nombres des vibrations des fibres dans un temps donné, ſont en raiſon compoſée de la ſous-doublée directe des forces diſtendantes, & de l'inverſe des longueurs & des diametres. (s'Graveſ. *cap. 14.*) Si donc la vivacité de la douleur eſt proportionnée au ton, les douleurs *ſeront d'autant plus aiguës*, que les racines des forces diſtendantes ſeront plus grandes, & les longueurs & les diametres des fibres plus petits, & elles ſeront plus *fortes* dans la raiſon contraire. Il eſt faux que la douleur ſoit occaſionnée par les vibrations oſcillatoires des fibres nerveuſes, vu qu'elle s'appaiſe après que la preſſion a ceſſé, quoique la vibration continue.

172. COROLLAIRE. Soit CDE, fig. 1. une artériole obstruée, ou liée à son extrémité E; soit D e un autre rameau ouvert & égal à la premiere; je suppose que les émissaires E e de l'un & de l'autre sont moindres pris ensemble que l'immissaire (c) en raison de la force, par exemple comme 1 à 20: on demande quelle sera après l'obstruction la vîtesse du fluide, la dilatation du vaisseau, & la contraction alternative.

173. Je réponds 1°. que la vîtesse du fluide par l'orifice libre (e) sera à celle qu'il avoit avant l'obstruction, comme $\frac{1600}{1599}$ H, à $\frac{400}{399}$ H, ou comme 6396 à 6384 (Hydrodyn *sect. 5. pag. 95.*) de sorte que la vîtesse sera, comme 79. 97. à 79. 64. Si la force du cœur reste la même, ces vîtesses seront comme 1004 à 1000, ou comme 251 à 250.

2°. Comme l'expérience & s'Gravesande (*de legibus elasticitatis*, *paragr.* 407) nous ont appris que les allongemens des fibres varient proportionnellement aux forces qui les causent; la longueur des fibres circulaires du vaisseau après l'obstruction, sera à celle qu'elles avoient auparavant, comme la force comprimante du sang après

l'obstruction, à celle qu'il avoit avant; ou comme 6396 à 6384, ou comme 1005 à 1000, ou comme 201 à 200. Mais la Géométrie nous apprend que les capacités des vaisseaux sont entr'elles comme les quarrés de leurs circonférences; d'où il suit que la capacité du vaisseau après l'obstruction, sera à celle qu'il avoit avant, comme 101 à 100.

174. 3°. Si le sang affluoit toujours dans les arteres avec la même vîtesse, il est évident qu'après avoir été une fois dilatées, elles ne se rétabliroient jamais par leur ressort, vu que tant que la pression subsiste, les ressorts ne se rétablissent point, s'Gravesande, *Leg. elasticit. paragr. 306.* Comme donc le sang afflue avec plus de vîtesse dans les arteres durant la systole du cœur, que dans sa diastole, que la force impulsive du cœur, comme le démontre Schreiber. *Element. medic. mathemat. tit. 1. pag. 335.* est plus grande que celle des arteres, & que les frottemens diminuent respectivement à la colonne qui coule dans les arteres en raison des diametres, les arteres qui se sont dilatées dans la diastole, doivent se rétablir par leur propre élasticité, lorsque le cœur,

cesse d'agir; & la différence des vîtesses dans la diastole & dans la systole, sera comme la différence des racines des forces du cœur & des arteres, différence que l'on ignore encore jusqu'ici.

175. 4°. On sait cependant que l'artere aveugle DE, dont l'extrémité est obstruée, se rétablit comme le tronc & le cœur, & que dans le cas présent, le rétablissement de cette artere seroit deux fois plus tardif qu'à l'ordinaire, si les forces du cœur n'augmentoient point; mais il faut ajouter quelque chose à cause de l'augmentation de la pression; car si celle-ci augmentant, l'orifice libre de l'artere ne se rétablissoit point proportionnellement à la résistance que l'artere obstruée oppose en tous sens, lorsqu'elle est distendue, la lenteur du rétablissement augmenteroit à raison de la différence qu'il y a entre cette dilatation de l'orifice & la pression des vaisseaux.

176. 5°. Comme l'ouverture des orifices après l'obstruction, est à celle qu'ils avoient avant comme 101 à 100, & la pression comme 201 à 200, ou de $\frac{1}{100}$ plus grande, il s'ensuit que le rétablissement du vaisseau obstrué sera

de $\frac{1}{100}$ plus lent ; & cela étant, le temps que l'artere obstruée DE mettra à se rétablir, sera au temps qu'elle mettoit à le faire avant l'obstruction, en supposant que les forces du cœur restent les mêmes, dans le rapport de 401 à 200.

De la Tumeur.

177. La peau se trouve entre deux forces directement opposées ; savoir celle du sang qui agit du centre à la circonférence, & qui par conséquent s'efforce de dilater la peau & les membranes des visceres, & la force élastique qui leur est inhérente, secondée de la pression de l'air ambiant, qui tend à réduire le corps & tous les visceres dans un moindre volume.

178. Une membrane d'une figure & d'une grandeur déterminées, qui est pressée çà & là par les fluides ou par des forces opposées, conserve sa *figure* & sa *grandeur* tant qu'elle est également pressée tant par dedans que par dehors par des forces égales, & elle change dès que les forces cessent d'être en équilibre. *Boyle* ayant mis son bras dans la machine pneumatique, il s'enfla aussi-

tôt, mais l'enflure disparut dès qu'il l'eut retiré. Il arrive la même chose aux animaux & aux pommes flétries, elles s'enflent dans le vuide, & se désenflent dans l'air. Les parties sur lesquelles on applique les ventouses, ne s'enflent que parce que les arteres se relâchent & que les tuniques se déchirent, mais elles se désenflent lorsque la pression augmente.

179. Il faut pour qu'il se forme une tumeur dans quelque partie du corps humain, que les forces des substances contenues augmentent ou relativement, ou absolument ; les forces de ces dernieres deviennent absolument plus fortes que celles des parties contenantes, lorsque celles-ci restant les mêmes, le sang agit avec plus de force, & que les fluides se raréfient considérablement.

180. Les forces des parties contenues deviennent relativement plus fortes que celles des contenantes, lorsque restant les mêmes, la force contractive, ou élastique, ou tonique des dernieres diminue, ou que la pression de l'air ambiant, ou des bandages diminue aussi, & dans ce cas les forces antagonistes n'étant plus les mêmes, il se forme

une tumeur, si les forces des parties contenues excedent celles des contenantes, & si celles de ces dernieres diminuent davantage que celles des premieres.

181. Cela étant, il faut absolument pour qu'il se forme une tumeur, inflammatoire, que les forces du contenu deviennent plus grandes que celles du contenant.

182. Il faut pour causer une pareille tumeur une chaleur intense, qui, entant qu'elle est produite par des causes internes, telle que le frottement des solides & des fluides, est comme le quarré de la vîtesse respective, ou comme la force de collision des corps. 2°. Il faut une rougeur plus grande, laquelle est occasionnée par la violence avec laquelle le sang se porte dans les vaisseaux, & les distend. 3°. Il faut une tension plus forte, & proportionnée aux forces distendantes. 4°. Il faut enfin une douleur, qui, toutes choses étant d'ailleurs égales, soit proportionnée à la force qui plie & distend les vaisseaux; les effets augmentant, il faut que les causes augmentent aussi.

183. Si donc la tumeur est causée par

le relâchement des membranes qui renferment les fluides ou les solides, 1°. la chaleur sera moins forte ; car la chaleur, toutes choses étant d'ailleurs égales, est proportionnée à la densité & à la tension des parties qui se frottent mutuellement. 2°. La rougeur sera moins considérable ; ou tirera sur le noir, comme dans les varices & l'ecchymose. 3°. La tension sera plus petite, comme cela est évident par soi-même. 4°. Le sentiment sera moins vif, & tous ces symptomes varient dans les tumeurs qu'on appelle froides.

184. Que si l'action du sang n'augmente que dans quelque partie, & que d'ailleurs les choses restent les mêmes que dans l'état de santé, à l'exception des affections nécessaires, la collision des fluides & des solides deviendra plus forte ; car la vîtesse respective augmentera, & par conséquent le frottement deviendra plus grand, & c'est à lui qu'on doit attribuer les phénomenes génériques de l'inflammation.

185. On a vu que les vaisseaux étant obstrués, leur volume n'augmente que de $\frac{1}{100}$; d'où il suit que les glandes &

les muſcles ne peuvent augmenter que de $\frac{1}{100}$; mais alors la tumeur inflammatoire n'eſt pas ſenſible. Il faut donc pour qu'elle devienne conſidérable, que la force du cœur devienne plus grande qu'elle ne l'eſt ordinairement.

186. La tumeur inflammatoire eſt liſſe & uniforme, en quoi elle differe du cancer ulcéré, & par conſéquent les vaiſſeaux qui conſtituent la partie enflammée, ſe diſtendent proportionnellement à leur diametre naturel; car ſi les petits vaiſſeaux ne ſe diſtendoient point, les plus gros domineroient, & la tumeur ſeroit inégale.

187. Le phlegmon eſt une tumeur ronde, dans le centre de laquelle la chaleur eſt très-violente, & dont la pointe eſt extrêmement tendue : il eſt aiſé de prouver que la chaleur doit être plus forte dans le centre qu'ailleurs, parce qu'elle y eſt plus comprimée, & qu'elle a plus de peine à ſe communiquer aux parties voiſines ; mais il n'eſt pas ſi aiſé de prouver que la tenſion ſoit auſſi grande dans ſa pointe. Voici cependant ce qui fait croire que cela doit être. Je ſuppoſe qu'il y a des fibres perpendiculaires à la peau, qui lient

l'épiderme, le corps réticulaire de *Malpighi*, la peau, la graisse, & telles sont les fibrilles nerveuses, les vaisseaux excrétoires, les poils, &c.

Ces fibres & quantité d'autres semblables sont inégalement tendues dans les différentes sections de la tumeur perpendiculaires à la peau; d'où il suit que celles qui atteignent jusqu'à la pointe, doivent souffrir une tension & un allongement plus considérables, parce qu'elles dominent davantage.

188. Dans le cas donc où la chaleur, le frottement, & la rupture des fibres concourent à la suppuration, comme je crois que cela est, la suppuration doit commencer par le centre, & se communiquer de là au sommet le long de l'axe de la tumeur, si toutes choses sont d'ailleurs égales, ce qui s'accorde avec l'expérience. Si l'on conçoit les différens tégumens comme autant de lames concentriques de la tumeur, lesquelles étoient auparavant planes, il est évident que celles qui sont le plus éloignées du centre doivent s'allonger davantage, & se courber en dedans; mais quoiqu'elles soient d'un tissu plus ténace que les parties internes, il peut

cependant arriver, quoique les tégumens soient infiniment plus tendus que les parties qu'ils renferment, qu'ils se rompent plus tard; & de là vient que la peau est souvent encore entiere, lorsque la pointe de la tumeur blanchit à cause du pus qu'elle contient, & c'est cette tension de la peau qui fait qu'on y sent une douleur plus aiguë.

189. La peau est plus tendue que les parties internes de la tumeur, & par conséquent les vaisseaux cutanés plus pressés, & la circulation des fluides qui arrosent la peau & sur-tout sa pointe, moins libre. Que si, à cause de la violence de la pression, les fluides s'arrêtent dans cet endroit, & que faute de temps, de pulsation ou de chaleur, la suppuration ne se fasse point, il faut nécessairement qu'ils se corrompent, parce que le sang qui ne circule point, qui ne se dépure point par la secrétion & qui séjourne, se corromp d'autant plus tôt que la chaleur est plus grande, pourvu toutefois qu'elle ne le desséche pas trop. Or le sang en se corrompant, noircit, devient plus fluide, les parties solides voisines se relâchent, s'amollissent, perdent leur ton, leur

ſentiment & leur chaleur naturelle, & il ſurvient un ſphacele, qui commence par la pointe du phlegmon, ſoit que la partie ait ſouffert une preſſion conſidérable, comme il arrive dans les fractures, ſoit qu'on l'ait trop chargée de cataplaſmes, ſoit que le froid, ou des topiques acides ayent coagulé les fluides dans la pointe de la tumeur, comme cela arrive ſouvent dans les éryſipeles chauds, lorſqu'on les baſſine avec du vinaigre.

De la Fievre.

190. La quantité de ſang qui paſſe du cœur dans les arteres eſt réciproque à leur réſiſtance, tant que ſes forces reſtent les mêmes; mais lorſque une partie du conduit eſt obſtruée, la réſiſtance que le ſang & le cœur éprouvent, eſt proportionnée à l'obſtruction; & ſi elle affecte la moité du conduit, le cœur envoie la moitié moins de ſang dans le temps donné, & le battement du cœur diminue par conſéquent de moitié.

191. Ce que je viens de dire du cœur, en tant que principal piſton,

doit s'entendre auſſi des arteres ; car c'eſt au ſang qui ſort du cœur que leur pulſation eſt due, & tant qu'elles reſtent dans le même état, elle eſt égale à leur contraction; d'où il ſuit qu'elle eſt préciſément égale à la quantité de ſang qui paſſe dans ce temps-là dans les veines, & que les émiſſaires devenant plus petits de moitié, leur contraction eſt la moitié moins forte.

192. Tant que la vîteſſe par les émiſſaires des arteres capillaires reſte la même, & qu'il en ſort une quantité de ſang proportionnelle à leur capacité, la force du cœur reſte auſſi la même; car les vîteſſes des fluides, dans les ſections ou petits orifices effectifs, ſont entr'elles comme les quarrés des forces comprimantes; mais ſi les arteres, dont les extrémités ſont diminuées de moitié, battent à chaque ſeconde une fois dans le temps que le pouls s'éleve deux, ou deux fois dans le temps que le pouls ne s'éleve qu'une, il ſort dans ce temps-là par les émiſſaires, la moitié moins de ſang qu'à l'ordinaire. Comme donc les vîteſſes, par les mêmes orifices & dans les mêmes temps, ſont comme les quantités qui s'écoulent; il s'enſuit

que la vîteſſe par les orifices doit être égale à la force du piſton.

193. Si le pouls gagne autant du côté de la fréquence dans les obſtructions qu'il perd de ſon élévation, la vîteſſe du ſang qui circule dans les veines n'augmente point, quoique tous les Médecins ſoient perſuadés qu'il n'y auroit point de fievre ſi elle n'augmentoit point. Puis donc que la fievre, au ſentiment des anciens, eſt un combat ou un effort ſupérieur de la nature pour détruire ou chaſſer la matiere morbifique, il s'enſuit qu'on ne doit point en juger par la fréquence ſeule du pouls, mais par ſa fréquence & ſon élévation tout enſemble.

194. Perſonne n'a pu juſqu'ici expliquer la fréquence du pouls par les lois de la Mécanique; & il faut pour le faire avoir recours à une puiſſance motrice dont l'action ſe renouvelle, & non point à une puiſſance mécanique. Plus les orifices des arteres s'obſtruent, plus le mouvement des colonnes qui circulent dans les groſſes arteres ſe ralentit, & plus auſſi leur contraction, de même que celle du cœur eſt tardive, loin d'être plus fréquente. J'ai indiqué ail-

leurs la cause qui rend le pouls plus fréquent, (*Théorie de la fievre*, *Class.* 2.)

195. Dans les maladies inflammatoires, l'élévation & le nombre des pulsations, ou le produit de l'un par l'autre, est plus grand qu'on ne devroit l'attendre des forces musculaires.

196. Si toute la puissance motrice des animaux est employée ou à mouvoir le cœur, ou à faire agir les muscles du corps, plus il en faudra pour faire agir le cœur, & moins il en restera pour les muscles. Quelle que soit la force de la puissance motrice, le rapport entre les forces musculaires & les forces vitales sera le même; les unes ne peuvent augmenter que les autres ne diminuent. Au commencement des maladies, la puissance motrice est entiere & plus forte, mais elle diminue à la fin; car un travail assidu l'affoiblit; & par conséquent quelle qu'elle puisse être, si les forces vitales augmentent plus que les musculaires, c'est un signe que les forces motrices augmentent plus qu'on ne devroit l'attendre des musculaires.

197. Si l'excès des forces qu'il faut pour faire agir le cœur est considérable

& continu, la puiſſance motrice s'affoiblira, de même que par tout autre travail muſculaire, s'il dure nuit & jour. De même, plus les forces augmentent, & la puiſſance motrice eſt foible, plus le travail devient dangereux, & épuiſe la puiſſance motrice, d'où s'enſuit la mort.

198. Ce qu'on vient de dire ſuffit pour nous mettre au fait de la théorie de la fievre. Les forces du cœur augmentent conſidérablement dans cette maladie; & lorſque la fievre continue, le cœur travaille beaucoup, ce qui diminue les forces muſculaires, & épuiſe enfin la puiſſance motrice.

199. La force du cœur néceſſaire pour faire circuler la même quantité de ſang dans les obſtructions que dans l'état de ſanté, eſt en raiſon doublée réciproque des émiſſaires; de ſorte que ſi ces derniers dans la fievre ſont un tiers plus petits que dans l'état de ſanté, il faut une force neuf fois plus grande pour faire circuler la même quantité de ſang. Mais comme malgré cette force, le produit de l'élévation & de la fréquence du pouls eſt le même que dans l'état de ſanté, pluſieurs Médecins

ont prétendu qu'elle ne ſuffiſoit point pour cauſer une fievre maligne, ni encore moins une fievre ordinaire.

200. Afin donc que le produit de la fréquence par l'élévation du pouls ſoit plus grand qu'à l'ordinaire, il faut que les forces du cœur deviennent neuf fois plus grandes. Si l'élévation du pouls étant la même, la fréquence devient deux fois plus grande que dans l'état de ſanté, & que l'obſtruction dont on a parlé ſubſiſte, les forces du cœur ſeront quatre fois plus grandes que les premieres, c'eſt-à-dire, trente-ſix fois plus grandes qu'elles n'étoient; & ſi, comme cela arrive, l'élévation du pouls augmente du double, la force du cœur deviendra quadruple, ou ſoixante-quatre fois plus grande que la premiere; & comme il n'y a aucun travail volontaire porté à ce degré, qui puiſſe durer jour & nuit ſans danger & ſans laſſitude; on ne doit pas être ſurpris qu'il arrive la même choſe dans les fievres.

201. Il eſt aiſé de comprendre par-là d'où vient que les fievres aiguës violentes ſont ſi-tôt ſuivies de la mort, & la raiſon en eſt, qu'elles diſſipent en

peu de temps plus de forces qu'il ne peut s'en réparer. En effet, cette réparation des forces ne ſauroit être auſſi prompte dans la fievre que dans le travail volontaire; parce que le travail fébrile continue la nuit comme le jour, & que le cœur abſorbant une grande partie de ſes forces, & les empêchant d'agir ſur le ventricule, la digeſtion languit, & il ſe forme une moindre quantité de chyle; au lieu que dans le travail volontaire, les forces ſe réparent par la nourriture & le repos.

202. Ce qu'on vient de dire peut ſervir à expliquer quantité de théorêmes, qui paſſoient auparavant pour des paradoxes; pourquoi, par exemple, les forces du cœur étant ſi conſidérables, eu égard à celles de la puiſſance motrice, elles ſont cependant ſi foibles abſolument parlant dans l'agonie, comme cela paroît par la petiteſſe du pouls. D'où vient que lorſque la fréquence du pouls eſt la plus grande, la mort eſt plus prochaine, comme dans la péripneumonie & la pleuréſie déſeſpérée, lors ſur-tout que l'élévation de l'artere diminue?

203. Pourquoi au commencement

des maladies inflammatoires, le pouls pendant quelques jours est petit, languissant; pourquoi les forces musculaires, les fonctions de l'ame languissent, l'ame elle-même souffre? Pourquoi, enfin, ces maladies sont annoncées par la crainte, l'anxiété, la pesanteur de tête, la foiblesse, l'insomnie, les vertiges, l'assoupissement, le dégoût, & par des rêves affreux?

204. D'où vient que la fievre se manifeste souvent tout-à-coup, quoiqu'il y ait long temps que la matiere morbifique existe dans le corps, & que ce soit elle qui cause le frisson, le frissonnement & le froid que le malade ressent? d'où vient cet assaut subit des maladies, lequel est si prompt, sur-tout dans l'apoplexie & l'épilepsie, que les anciens les ont attribuées à des causes surnaturelles? Pourquoi les forces vitales augmentent par degrés jusqu'au temps que la maladie est dans sa vigueur, & gardent une certaine proportion avec celles de la matiere morbifique, quoiqu'il y ait en cela du danger? Quelle est la cause qui excite dans le corps tant de mouvemens nouveaux en dépit des résistances, lesquelles étei-

gnent la plus grande partie de ce mouvement?

205. De dix parties de forces qui sont employées à faire circuler le sang dans les arteres, il n'en reste qu'une pour les veines dans l'état de santé, comme on l'a démontré dans la these *de naturâ redivivâ*. Lorsque l'action & le frottement sont excessifs, comme dans la fievre inflammatoire, il se fait une plus grande dissipation des forces, & ces forces, lorsqu'elles sont égales à l'obstacle, sont entr'elles comme les quarrés de la vîtesse respective, comme le démontre *s'Gravesande*, *de collisione*, *n.* 335.

206. Comme donc dans les obstructions, la force du cœur devient soixante-quatre fois plus grande, si le pouls est deux fois plus grand, l'artere deux fois plus tendue, & la fréquence deux fois plus grande, on peut aisément démontrer, que la perte des forces est huit fois plus grande que dans l'état de santé, vu que la collision est octuple.

207. La quantité de particules ignées étant la même, plus la chaleur est forte, plus le frottement est considérable; & comme la perte des forces est pro-

portionnée au frottement (*s'Gravesand. 338.*) plus la chaleur que cause le frottement est forte, & plus la perte des forces est grande. Comme donc il se fait une perte considérable des forces dans les maladies inflammatoires, & que la puissance motrice s'affoiblit considérablement, il n'est pas étonnant que ceux qui relevent d'une pleurésie & d'une péripneumonie dorment plus long-temps, & s'abstiennent de tous les exercices volontaires tant corporels que spirituels, & que malgré la nourriture succulente qu'ils prennent, la puissance motrice ne reprenne ses forces qu'au bout d'un temps plus long que celui de la maladie.

208. L'expérience nous apprend qu'après que la matiere morbifique est résolue, atténuée & chassée, le pouls devient plus rare, plus petit & plus mollet.

209. La maladie étant heureusement terminée, ou la matiere morbifique corrigée & évacuée, la fievre cesse, c'est-à-dire, le pouls devient moins fréquent, son diametre diminue, & de tendu qu'il étoit, il devient mollet, ainsi qu'on l'observe journellement dans

ceux qui relevent d'une pleurésie, d'une péripneumonie, & d'une fievre aiguë; les forces musculaires, auparavant abattues, renaissent, reprennent leurs premieres fonctions, & après que le pouls est rentré dans son premier état, la puissance motrice se trouve entiérement rétablie.

210. Si l'on compare ce qu'on a dit ci-dessus avec cette derniere observation, on conclura que la puissance motrice ne pourroit se conduire autrement, ni mieux ménager ses forces, quand même elle auroit de l'intelligence. Lorsque le danger est passé, c'est-à-dire, que la circulation ne trouve plus d'obstacle, elle n'agit plus avec la même vîtesse, ses mouvemens sont plus lents & plus tardifs, & elle ménage mieux ses forces, afin de pouvoir les employer dans le besoin, au cas qu'il se présente de nouvelles causes morbifiques à surmonter.

De la cause de l'Inflammation.

211. Plus le degré de chaleur est considérable, la douleur aiguë, la tension forte, la tumeur grosse & la rougeur vive,

vive, & plus, comme disent les Médecins, l'inflammation est forte & intense, & au contraire.

212. Il s'ensuit donc que la cause de l'inflammation est tout ce qui occasionne la chaleur, la rougeur, la tension, la douleur, la tumeur, &c. vu que les effets sont proportionnels à leurs causes. Dans le corps humain la chaleur, la rougeur, la pulsation, la tension, la douleur, la fievre, sont proportionnées au frottement du sang & des vaisseaux, & comme tous ces phénomenes sont plus intenses dans la partie enflammée que dans celles qui sont saines, il s'ensuit que leur cause n'est autre que le trop grand frottement du sang & des vaisseaux, lequel est occasionné par la trop grande impétuosité du sang.

213. Dans l'état de santé, les parties sont rouges, elles ont une pulsation, elles sont tendues, elles ont du sentiment : la chaleur dans cet état est produite par le frottement modéré du sang & des vaisseaux ; la rougeur, par la présence du sang dans les vaisseaux cutanés ; la pulsation, par la force avec laquelle le sang afflue dans les arteres ;

la tenſion, par ſa preſſion ſur les vaiſſeaux, & par la diſtenſion qu'il y cauſe; le ſentiment, par la tenſion de ces mêmes vaiſſeaux. Doit-on être ſurpris, ſi les cauſes venant à augmenter, ces effets augmentent auſſi?

214. Le ſang affluant avec plus d'impétuoſité dans une partie déterminée; 1°. l'excès de ſa vîteſſe ſur celle de la colonne qui précede augmente, de même que la vîteſſe reſpective, le frottement augmente auſſi, & la chaleur devient par conſéquent plus forte. 2°. Si le ſang qui précede eſt en repos, ou ſe meut plus lentement que de coutume, alors l'excès de la vîteſſe du ſang qui ſuit, l'emporte de beaucoup ſur la ſienne, & la chaleur, toutes choſes d'ailleurs égales, devient d'autant plus forte, qu'il rencontre plus d'obſtacle ſur ſa route, ſur-tout dans les arteres. 3°. Plus le conduit dans lequel le ſang circule eſt étroit, plus ſa vîteſſe eſt grande; or l'Anatomie nous apprend que les arteres ſont plus petites que les veines qui en ſortent, & que le ſang perd une moindre partie des forces que le cœur lui communique dans les arteres que dans les veines; d'où

il suit, que les arteres, & ensuite les veines venant à s'obstruer, l'excès de la vîtesse du sang artériel doit l'emporter plus que celle du veineux sur la vîtesse de l'obstacle, & que par conséquent, le frottement, la chaleur, l'inflammation doivent augmenter. 4°. Le lit des arteres s'élargit de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent du cœur, & par conséquent la vîtesse diminue; d'où il suit, que tout étant d'ailleurs égal, le sang agit avec moins de force sur l'obstacle, qu'il ne le feroit dans les grandes artérioles, d'où vient que l'inflammation est plus foible. 5°. Il circule une moindre quantité de sang dans les petites artérioles que dans celles qui sont plus grandes; & comme l'intensité, le danger & la violence de l'inflammation sont proportionnés à la quantité de sang interceptée, il s'ensuit que s'il se forme une même obstruction dans les petites arteres que dans les grandes, celle de ces dernieres sera infiniment plus dangereuse que l'autre.

215. La circulation devenant plus rapide dans certains vaisseaux que dans d'autres, les globules rouges qui sont les plus pesans (*Martin. Act. Edimb. t. 2.*)

perdent une moindre partie du mouvement qu'ils ont reçu que les lymphatiques, frappent avec plus de force la superficie interne des vaisseaux, distendent les parois des arteres, & dilatent les orifices des vaisseaux. La raison pour laquelle ces globules ne circuloient point dans les plus petits vaisseaux lymphatiques, est que les orifices de ces derniers n'avoient point un diametre égal aux leurs, & qu'après y être arrivés, ils n'avoient point assez de force pour vaincre les résistances qu'ils rencontroient; mais après que les orifices ont été dilatés, & que les résistances ont été surmontées, ces globules étant poussés avec plus de force, & étant devenus plus fluides, doivent enfin pénétrer dans les vaisseaux lymphatiques, comme nous l'apprennent la rougeur qui accompagne l'ophthalmie, & l'observation de M. *Vieussens*, (*novum system.*) Mais ces globules sont composés de six autres plus petits, qui séparément, peuvent pénétrer dans les vaisseaux lymphatiques dont le diametre est égal au leur, mais non point conjointement; aussi se parent-ils, comme l'observe *Leuwenhoeck*, à l'aide

de l'impulſion qu'ils reçoivent, ſur-tout dans la bifurcation des plus petits vaiſſeaux, comme *Bellini* nous l'apprend, ſur-tout lorſqu'ils ſont pouſſés par derriere avec plus de force, & lorſqu'ils ſont ainſi diviſés, les globules du ſecond rang ſont jaunâtres, ou tranſparens; d'où l'on voit que le ſang qui ne pouvoit circuler ſous la forme de cruor, circule maintenant ſous celle de lymphe, ou retourne dans ſes troncs après que ſon mouvement eſt ralenti; car la même force qui pouſſe le fluide dans les vaiſſeaux latéraux, lorſque l'émiſſaire du tronc eſt obſtrué, le repompe de nouveau après qu'il eſt ouvert; & c'eſt ainſi que la rougeur inflammatoire augmente, lorſque la vîteſſe du ſang augmente, & qu'elle diminue lorſqu'elle diminue.

216. Le ſang ſe portant avec plus d'impétuoſité dans certains vaiſſeaux déterminés, un plus grand nombre de globules ſe préſentent à la fois pour entrer dans les orifices du vaiſſeau, leſquels deviennent toujours plus étroits, ainſi que l'Anatomie nous l'apprend, & plus il s'en préſente, & plus il y a des cas où ils peuvent eux-mêmes ſe bou-

cher le passage, comme le démontre *Bellini*, former des obstructions, ou arrêter le cours du sang qui leur succede. Que cela soit ou non, le sang se portera davantage sur les côtés, la pression sur les vaisseaux augmentera, la pulsation deviendra plus forte & plus vive, la tension des fibres plus forte, la sensibilité plus grande, la douleur plus intense, & la tumeur plus grosse, comme cela est évident. On voit donc que les symptomes essentiels de l'inflammation sont proportionnés à l'accélération du mouvement du sang dans les vaisseaux donnés, aussi-bien qu'au frottement qui en est une suite nécessaire.

217. Le sang se porte avec plus d'impétuosité dans certains vaisseaux déterminés, & y circule avec plus de force que dans d'autres, dont le diametre & la direction sont les mêmes. Dans l'état de santé, le sang se porte en même quantité & circule avec la même vîtesse dans les vaisseaux qui sont à même distance du cœur, qui forment un même angle avec leur tronc, & qui ont les mêmes orifices; en un mot, la circulation des fluides dans les différens vaisseaux du corps est fixe & déterminée;

de ſorte, par exemple, qu'il paſſe une dixieme partie du ſang dans la carotide gauche, une ſeizieme partie dans la méſentérique ſupérieure, & ainſi de ſuite.

218. Si donc la force du cœur augmente, & qu'à chacune de ſes contractions il paſſe une double quantité de ſang dans les arteres, s'il en entre dans le même rapport dans la carotide & dans la méſentérique, qu'il en entroit dans l'état de ſanté, l'une & l'autre en recevront le double, mais la carotide recevra le dixieme, & la méſentérique la ſeizieme partie du ſang qui ſort du cœur, de maniere qu'il ne ſe portera pas en plus grande quantité dans ces vaiſſeaux déterminés que dans les autres.

219. Que ſi la carotide, par exemple, reçoit une neuvieme partie du ſang, tandis que la méſentérique en reçoit à ſon ordinaire un ſeizieme ou un dix-ſeptieme; on peut dire alors que le ſang afflue en plus grande quantité dans la carotide que dans les autres vaiſſeaux, & qu'il agit ſur elle avec plus de force; or c'eſt ce qui doit arriver dans l'économie animale, ſui-

vant la supposition que nous avons faite.

220. L'observation nous apprend que la honte répand une rougeur sur tout le visage, tandis que la poitrine, les mains & les autres parties du corps conservent presque leur couleur ordinaire, & que cette rougeur se répand sur le champ comme une flamme ou une vapeur chaude. Mais comme la rougeur & la chaleur ne peuvent s'emparer des joues, à moins que le sang ne se porte dans les vaisseaux cutanés du visage, & dans les rameaux maxillaires des carotides, s'il arrivoit que les orifices de ces vaisseaux se relâchassent, que la résistance diminuât, que la vîtesse du sang n'augmentât point, il n'y auroit point de frottement, & par conséquent ni chaleur ni rougeur; d'où il suit que ce phénomene est occasionné par l'impétuosité avec laquelle le sang se porte dans les vaisseaux des joues.

221. Si le sang s'étoit indistinctement porté avec la même vîtesse dans les autres vaisseaux, on ne verroit pas la raison pour laquelle la rougeur doit plutôt s'emparer des joues que des

autres parties ; comme donc les effets ſont proportionnels à leurs cauſes, & que les autres parties ne ſont pas plus rouges qu'à l'ordinaire, il y a lieu de croire que le ſang n'afflue pas en plus grande quantité dans les autres vaiſſeaux cutanés ; d'où il ſuit qu'il peut ſe porter davantage dans certains vaiſſeaux déterminés que dans d'autres.

222. J'ai cité la rougeur que la honte occaſionne pour exemple, parce qu'il eſt connu de tout le monde, mais j'aurois pu en rapporter un grand nombre d'autres qui prouvent également ce que j'avance. L'idée ſeule d'un mets agréable, ou d'un objet qu'on aime, fait venir, comme on dit, l'eau à la bouche. Puis donc que les ſecrétions ſont proportionnées aux vîteſſes des fluides & à la capacité des orifices par leſquels leur ſecrétion ſe fait, & que l'humeur qui doit s'évacuer eſt pro-

Nota. Là où la douleur & la chaleur ſe trouvent, diſoient les Anciens, là auſſi le ſang doit ſe porter en plus grande quantité. Voici une expérience qui prouve que cela eſt ainſi. Obſervez les vaiſſeaux rouges qui ſont dans l'oreille d'un chat vivant, preſſez-les fortement avec les doigts, ou brûlez-lui l'oreille, vous appercevrez de nouveau ces vaiſſeaux à travers la peau qui les couvre, mais ils ſeront en plus grand nombre.

portionnée à la quantité de ſang qui eſt dans le corps, il faut que la vîteſſe du ſang qui ſe porte dans les glandes ſalivales, ou que celle du fluide nerveux qui contracte leurs parois augmente, ou que leurs émiſſaires ſe dilatent. Il ſuffit pour augmenter l'excrétion que les orifices augmentent, lorſque le réſervoir eſt plus grand, par exemple, dans les organes ſecrétoires véſiculaires, cellulaires, auſſi-bien que dans les organes vaſculeux, tels que les glandes ſalivaires; & cela étant, lorſque la ſalive devient plus abondante, c'eſt une preuve que les fluides ſe portent plus abondamment dans les parties déterminées.

223. Ceux qui aſſiſtent à des exécutions, & qui ont le cœur ſenſible à la pitié, ſentent ſouvent tout-à-coup dans leurs oreilles une chaleur accompagnée d'un ſifflement; elles deviennent même extrêmement rouges, ce qui annonce une prompte défaillance. Il y a des femmes qui, lorſqu'elles ſont en colere, grincent les dents, écument par la bouche, perdent la parole & la reſpiration; & l'on doit attribuer tous ces accidens à l'impétuoſité avec laquelle le fluide

nerveux & le ſang ſe portent dans les nerfs & les vaiſſeaux de ces organes, comme nous l'apprenons de la théorie des convulſions, & des autres différentes eſpeces de mouvemens.

224. Qu'on ne m'objecte point qu'il y a moins de réſiſtance dans ces parties; car ſi cela étoit, il faudroit qu'à meſure que les muſcles ſe relâchent, que leur force & leur mouvement diminue, le grincement & le craquement diminuaſſent auſſi; & comme ils augmentent au contraire, il faut néceſſairement que les fluides ſe portent en plus grande quantité dans les vaiſſeaux déterminés.

225. Les anciens ont obſervé qu'il y a pluſieurs maladies dans leſquelles les fluides ſe portent avec impétuoſité dans les parties ſupérieures, de même qu'il y en a d'autres dans leſquelles ils ſe portent dans les inférieures, non point par l'effet de leur écoulement & de leur chute, mais par la faculté de la partie qui agit ſur eux. Par exemple, dans l'apoplexie ſanguine, le ſang ſe porte à la tête avec tant d'impétuoſité, que dans le temps que le corps eſt pâle & tranſi de froid, le viſage s'enfle,

rougit, les yeux saillent de la tête, la tête souffre autant que si elle étoit étroitement serrée, le visage est affecté de contorsions spasmodiques, auxquelles succedent les symptomes de l'apoplexie.

226. Tout le monde sait qu'il dépend de la volonté d'envoyer le sang & le fluide nerveux dans certains muscles plutôt que dans d'autres; & que par la force d'une imagination lascive, ces fluides se portent avec la plus grande violence dans les organes de la génération.

227. Les Pyrrhoniens eux-mêmes, qui n'admettent que ce qui s'accorde avec leurs principes, conviennent que l'imagination est capable de causer des changemens extraordinaires dans le corps humain. Une fille dans les bras de laquelle un enfant phthisique mourut subitement, fut saisie d'un froid si violent dans celui sur lequel l'enfant avoit la tête appuyée, qu'il fallut appliquer dessus des linges chauds pour le faire cesser, & ce ne fût qu'au bout de trois jours qu'il recouvra sa chaleur naturelle. De même que l'ame, dont l'imagination est une faculté, peut, étant affectée de certaines passions, envoyer

une plus grande quantité de ſang & de fluide nerveux dans certains vaiſſeaux préférablement à d'autres ; elle peut auſſi dans d'autres cas les retirer ; & l'on voit effectivement qu'elle tend & lâche les membres comme il lui plaît, que la crainte interrompt la circulation du ſang, & que la colere l'accélere. Ces derniers argumens exigent tant de recherches, que je n'oſe point les donner pour des démonſtrations, & je ne les rapporte ici que comme probables ; mais je crois que mon principe eſt ſuffiſamment établi par ceux qui précedent.

228. C'eſt une choſe démontrée, que le ſang ne peut ſe porter avec plus de vîteſſe dans des vaiſſeaux déterminés, que le frottement n'augmente ; & que celui-ci augmentant, il occaſionne les principaux phénomenes qui ſe manifeſtent dans l'inflammation. Or, comme il eſt certain que le ſang ſe porte ſouvent avec impétuoſité dans certains vaiſſeaux, ſans qu'il ſoit beſoin pour cela qu'ils ſoient obſtrués, il s'enſuit qu'il peut ſurvenir un frottement violent, & par conſéquent une inflammation, ſans qu'aucune obſtruction ait précédé.

229. Si la puissance motrice est intelligente, & qu'elle veille à la conservation de la santé, le tumulte des passions ayant cessé, & n'y ayant aucune cause morbifique antérieure à détruire, elle ne doit point employer ses forces en vain, ni entretenir plus long-temps ces mouvemens excessifs des fluides, vu qu'ils ne sauroient occasionner une instammation notable ; mais lorsque les causes morbifiques existent déjà, elle doit les combattre constamment avec des forces proportionnées au péril qui la menace; d'où s'ensuivra l'inflammation. *Voyez* la Differt. *de naturâ redivivâ*, vers la fin.

230. Supposer que dans toutes les maladies inflammatoires le sang est épaissi, coagulé, engagé dans les dernieres artérioles, sans se mettre en peine de connoître l'occasion, ou, comme on dit, la cause procatartique de cette maladie; c'est moins raisonner en homme sensé, qu'en homme prévenu en faveur de son systême. Attribuer l'inflammation des poumons à l'air froid qu'on a respiré, aux fumées acides & minérales qu'on a humées, comme à une cause occasionnelle, c'est avan-

cer une opinion vraiſemblable, mais qui n'eſt pas démontrée. Aucune raiſon, à moins qu'elle ne ſoit fondée ſur le ſyſtême précédent, ne ſauroit perſuader non plus qu'une inflammation cauſée par la métaſtaſe de la matiere fébrile, par de trop grands efforts de voix, par la fermentation du ſang, qui l'oblige à ſe frayer un chemin dans les vaiſſeaux pulmonaires, par des ſubſtances alkalines âcres, par des liqueurs ſpiritueuſes, doive ſon origine à une pareille coagulation.

231. L'événement nous donne lieu de croire que dans la petite vérole, la rougeole, la fievre que cauſe la dentition, le ſang fait effort pour dilater les vaiſſeaux, pour dilater la peau, pour ouvrir les gencives; vu qu'après que la peau eſt relâchée, que les dents ont percé; & dans les autres fievres, que les glandes des aines ſont dilatées, & le corps diſpoſé à croître, ces ſymptomes s'appaiſent: mais ſuppoſer dans tous ces cas des obſtructions antérieures; ſavoir, un ſang gluant, épaiſſi, des crudités qui paſſent des premieres voies dans le ſang, & autres choſes ſemblables; c'eſt plutôt ſe conformer à l'uni-

formité des ſyſtêmes, qu'à l'exacte vérité. Je n'ai pas de la peine à croire qu'un pus repompé, que la matiere arthritique, qu'une ſanie âcre, qu'une ſaumure ſcorbutique, que les miaſmes ſcabieux, qu'une vapeur peſtilentielle, ne puiſſent inquiéter, irriter & déchirer les vaiſſeaux; mais je ne porte pas l'amour des ſyſtêmes aſſez loin, pour croire qu'il faille néceſſairement qu'ils ſe bouchent & qu'ils s'obſtruent, pour qu'il ſurvienne une fievre & une phlogoſe.

232. En effet, la même puiſſance motrice qui déploie toutes ſes forces pour lever les obſtructions lorſque les vaiſſeaux ſont irrités & moleſtés de quelque maniere que ce puiſſe être, doit pareillement les employer pour corriger & évacuer les matieres putrides, âcres, corroſives. Une priſe de tabac ſuffit pour faire éternuer; la moindre fumée acide qui pénetre dans la trachée artere, cauſe la toux, la dyſpnée, un grain de poiſon dans le ventricule, cauſe un vomiſſement, une diarrhée, & la puiſſance motrice fait des efforts continuels pour l'en faire ſortir; un grain de pouſſiere qui entre dans l'œil,

occaſionne un clignotement & un larmoyement continuel; mais comme ces mouvemens excrétoires & expreſſifs ne ſuppoſent pas toujours une obſtruction dans ces organes, de même la violence des contractions du cœur & des vaiſſeaux ne ſuppoſe pas toujours un ſang épais & obſtruant.

233. Dans l'éternument, l'air qui ſort des poumons, frappe les narines avec force, & les débouche davantage que la cavité de la bouche; lorſque la toux eſt violente, l'air ſort des bronches avec beaucoup d'impétuoſité, & dans la dyſpnée la poitrine ſe dilate & ſe contracte fréquemment; dans le vomiſſement, le ventricule ſe reſſerre, & les matieres qu'il renferme, preſſent & ſont preſſées également de toutes parts; cependant, la même puiſſance motrice reſſerrant le pylore, les fait remonter vers l'œſophage, &c. Que l'on attribue cela, ſi l'on veut, à la ſympathie, & à une organiſation particuliere, tout revient au même, pourvu qu'on nous accorde que dans les organes ſanguins ces fluides ſe portent dans les vaiſſeaux en plus ou moins grande quantité ſelon l'exigence des cas.

234. Ce que je viens de dire suffira peut-être à expliquer d'où vient que lorsqu'on fait une ligature au doigt, il survient une fievre & une inflammation, pourquoi l'intensité de l'inflammation est moins proportionnée à celle des obstructions, qu'à la force de la puissance motrice, de sorte que dans les sujets débiles, vieux, & pituiteux, cette même ligature produit une inflammation moins violente que dans un adolescent robuste, sanguin & bilieux. On peut en dire autant de la pleurésie, de la phrénésie, & des autres maladies. D'où vient que lorsque le sujet est extrêmement affoibli, & peu d'heures & de jours avant qu'il meure, la fievre cesse, de maniere, au rapport de *Valois*, que les assistans le croient hors de danger? *Galien* répondra ici pour moi: *Lors*, dit-il, *que la nature sent ses forces inférieures à celles de la matiere morbifique, elle ne tente pas même de la combattre.*

235. D'où vient, lorsqu'il entre une épine dans les tendons, qu'elle occasionne une distension violente dans ces parties & dans celles qui sont voisines, des inflammations & des convulsions? à quoi servent tant defforts?

236. Pourquoi le mouvement du ſang ſe ralentit-il dans le phlegmon, pourquoi l'inflammation diminue-t-elle, lorſque la matiere morbifique s'eſt frayée une voie par la ſuppuration, & dans l'éryſipele, lorſque la cuticule s'eſt détachée de la peau en forme d'écailles, & que la ſanie âcre, prurigineuſe s'eſt écoulée? Pourquoi dans les plaies qui baillent, & qu'on n'a pas aſſez détergées, la fievre & l'inflammation continuent-elles, juſqu'à ce que le ſang ſe ſoit coagulé dans les vaiſſeaux ouverts, & en ſoit ſorti ſous la forme de pus, & que les vaiſſeaux de l'une & l'autre levre, qui étoient trop écartés, ſe ſoient rapprochés en s'alongeant.

237. Il ſuit de ce qui précede, qu'une inflammation, mais légére & paſſagere, peut être occaſionnée par des cauſes externes, telles que le feu, un frottement violent contre un corps rude, comme cela arriva à un enfant qui ayant ſaiſi une corde avec les mains, ſe laiſſa couler du haut d'un clocher en bas; mais comme l'irritation fait que les cauſes internes concourent avec les premieres, de là vient que l'inflammation augmente. La même choſe arrive,

lorſqu'à l'occaſion de quelque paſſion violente, le ſang ſe porte dans certaines parties; il en réſulte une tumeur inflammatoire légere & paſſagere, à moins qu'il n'y ait quelque cauſe irritante, ou un obſtacle difficile à ſurmonter. On peut donc avec raiſon l'attribuer aux obſtructions, pourvu qu'on ne les regarde que comme occaſion, & non point comme cauſe efficiente, car l'inflammation n'eſt j'amais proportionnée à l'intenſité de l'obſtruction. Par exemple, dans le ſquirre, l'obſtruction eſt conſidérable, & cependant il n'y a point d'inflammation; dans le ſphacele, le ſang n'a pas plus de mouvement que dans un cadavre, & cependant il n'y a ni chaleur ni douleur; malgré des ſaignées réitérées, le ſang ténace qui ſéjourne dans les petits vaiſſeaux n'en ſort point, parce qu'il réſiſte à la force des vaiſſeaux & à l'action de celui qui continue de circuler; mais il ſe diſſipe dès que l'action du cœur & la puiſſance motrice diminuent. Ajoutez à cela que le ſang peut très-bien ſéjourner & croupir dans les vaiſſeaux, ſans les choquer avec plus de force, ſans les dilater, ſans les uſer par ſon frot-

tement, & sans avoir pour cela plus de vîtesse; & quand il s'agit de méca-nique, on ne doit rien avancer qui ne soit conforme à l'idée claire & nette qu'on a de la chose dont on parle. Par exemple, si le vent fait marcher un vaisseau, & que ses voiles s'enflent d'autant plus qu'il cingle avec plus de vîtesse, un homme qui est tant soit peu au fait de la Physique, ne s'avisera point de regarder la tension des voiles comme la cause prochaine & efficiente de sa vîtesse, quoiqu'elle en soit la cause occasionnelle. De même, quoiqu'au moyen d'une digue qui retient l'eau d'une riviere, & qui la dirige dans le chéneau d'un moulin, les roues de cette machine tournent par l'impétuosité du courant, personne, à moins qu'elle n'ignore la mécanique, ne regardera la digue comme la cause motrice qui fait aller le moulin, vu qu'elle ne fait que diriger le cours de l'eau, & qu'on eût pu la diriger également par d'autres moyens.

238. Il suit de ce qu'on vient de dire (Class. II. depuis 152 jusqu'à 157.) que la nature se propose plusieurs buts lorsqu'elle augmente les forces du cœur, & qu'elle excite des maladies inflam-

matoires, & qu'on ne doit pas toujours, comme l'ont fait les modernes, les attribuer aux obstructions des vaisseaux. Le sage *Sydenham* s'en prenoit souvent à la crase vicieuse ou à l'impureté du sang & des humeurs, & aux efforts que fait la nature pour en procurer l'évacuation.

239. » Entre les diverses maladies » qui affligent l'humanité, les unes sont » dues aux particules aëriennes, qui » s'insinuent dans le corps avec les » humeurs, se mêlent avec la masse » du sang, & infectent tout le corps » par leurs qualités morbifiques; les » autres à la fermentation & à la putréfaction des humeurs, laquelle est » occasionnée par leur trop long séjour » dans le corps, ce qui vient de ce » qu'elles n'ont pu être digérées & » évacuées, ou à cause de leur trop » grande masse, ou à cause de leurs » mauvaises qualités; & dans ces circonstances elles s'unissent si intimément au corps, qu'il ne peut plus » s'en débarrasser; aussi la nature se sert-elle de cette méthode & de cet enchaînement de symptomes, pour » pouvoir évacuer la matiere peccante

» & étrangere dont le séjour feroit ca-
» pable de détruire la machine du corps
» humain. » *Sydenham*, *pag.* 20.

240. « Une partie des maladies ai-
» guës est due à l'altération secrette &
» inexplicable de l'air, lequel infecte
» le corps humain, & elles ne dépen-
» dent de la crase particuliere du sang
» & des humeurs, qu'autant que l'air
» l'a altérée par son influence secrette
» & occulte. Tant que cette constitu-
» tion de l'air dure, elles subsistent, &
» elles cessent dès qu'elle change, d'où
» vient qu'on leurs donne le nom
» d'*épidémiques*. »

241. » Les autres sont occasionnées
» par la différente anomalie des corps
» particuliers ; & comme leur cause
» n'est pas générale, de là vient qu'el-
» les n'attaquent pas un grand nombre
» de personnes à la fois. Ces sortes
» de maladies aiguës regnent indistinc-
» tement dans différentes saisons &
» dans différens temps de l'année,
» d'où vient que je les appelle *inter-*
» *currentes ou sporadiques*. Sydenham,
» *cap.* 1. *pag.* 21. »

242. Quoique depuis le temps
d'*Hippocrate* jusqu'au nôtre, plusieurs

ſavans Médecins ayent pris à tâche, à l'imitation de *Balloni*, de *Sydenham*, & de *Ramazzini*, d'obſerver les conſtitutions épidémiques, & de nous communiquer leurs obſervations, il ne s'en eſt encore trouvé aucun qui ait pu déterminer la nature des miaſmes qui ont occaſionné les maladies correſpondantes, & je ſuis perſuadé, comme *Sydenham*, qu'une grande partie de ces maladies dépendent des qualités manifeſtes de l'air, telle que ſon humidité, ſa ſéchereſſe, ſa froideur, ſa chaleur, ſa peſanteur, ſa légéreté, &c.

243. On ne connoît pas mieux la nature de cette matiere peccante, occaſionnée par l'altération des humeurs excrémentitielles, qui s'évacue ou par une criſe, ou par le ſecours de l'art en forme de pus, d'écailles, de ſanie, de bile, d'urine, d'excrémens, & il y a infiniment plus de ſageſſe à avouer ſon ignorance, que d'adhérer à une hypotheſe déterminée, à celles, par exemple qui l'attribuent à la pléthore, aux ſaburres, à l'épaiſſiſſement ou à l'acrimonie.

244. Dans le doute où l'on eſt là-deſſus, la voie la plus ſure pour connoître la nature du principe morbifique,

est d'examiner attentivement celle des symptomes qui coexistent ensemble & qui se succedent, & d'avoir une Histoire exacte de la maladie que l'on traite. C'est le moyen de connoître les différentes manieres dont elle peut se terminer, soit en bien, soit en mal, & de former des pronostics assurés, & rien ne me paroît plus utile dans la pratique qu'une pareille connoissance.

245. C'est sans aucun fondement que la plupart des modernes attribuent les maladies inflammatoires à l'engorgement des petits vaisseaux capillaires à l'occasion de la matiere crasse & épaisse qui s'y amasse; ce qui est cause, selon eux, que conformément aux lois de l'hydraulique, le sang qui succede s'amasse, distend les vaisseaux sanguins obstrués, aussi bien que les lymphatiques qui se trouvent dans le voisinage, & que la force du cœur venant à augmenter, il se forme une tumeur rouge, rénitente, & douloureuse. Cette théorie n'est pas moins contraire aux lois de l'hydrodynamique qu'à l'expérience: la premiere nous apprend que lorsque les émissaires d'une pompe sont bouchés, la vîtesse du piston diminue;

en raiſon du rétréciſſement des émiſſaires ; d'où il ſuit que lorſqu'une moitié des vaiſſeaux lymphatiques eſt obſtruée, la preſſion latérale du ſang qui ſuccede ſur les vaiſſeaux obſtrués, n'eſt que $\frac{1}{80}$ plus forte que la preſſion ordinaire, & par conſéquent moindre qu'il ne faut pour pouvoir diſtendre les vaiſſeaux, & y cauſer de la douleur.

246. Les expériences qu'on a faites ſur des animaux vivans, nous apprennent qu'on peut lier les arteres, tant les grandes, comme la carotide, que les petides, comme l'intercoſtale, un jour entier dans un chien vivant, ſans qu'elles s'enflent ; qu'un chien, à qui l'on avoit lié les deux carotides, a vécu cinq jours, & que l'ayant ouvert, on les a trouvées liées, mais nullement enflées. J'ai ſouvent obſervé dans le méſentere d'une grenouille, après lui avoir lié l'artere de la jambe, que les globules du ſang remontoient de droit fil vers le cœur, & prenoient une autre route, ſans que le vaiſſeau obſtrué ſe tuméfiât.

247. Il faut donc pour cauſer une tumeur phlegmoneuſe, que le ſang ſoit pouſſé à divers cours réitérés dans les vaiſſeaux, & qu'il rencontre une ré-

ſiſtance, ſoit de la part de la matiere obſtruante, ſoit à cauſe de la contraction ſpaſmodique de la membrane qui entoure la glande ou le viſcere, afin que la matiere étrangere qui s'y eſt arrêtée, ſe digere par la chaleur & la pulſation, ſe fonde, ſe réſolve ou s'altere de telle autre maniere que ce ſoit.

248. La matiere obſtruante eſt ou *idiopathique*, ou *métaſtatique*; ſi elle eſt idiopathique, elle s'eſt engendrée là où elle eſt, & a acquis une qualité irritante par ſon ſéjour; c'eſt ainſi qu'un petit calcul engagé dans les uréteres, qu'un peloton de vers dans les inteſtins, y excitent une ſenſation incommode, qui fait contracter les vaiſſeaux, & leur fait embraſſer le corps nuiſible, mais ſouvent ſans aucun ſuccès; parce que la nature qui ſait que tout corps nuiſible ſe réſout par la chaleur & la preſſion, l'enferme, & le preſſe ainſi dans les vaiſſeaux afin de le réſoudre, lorſque cela eſt poſſible, ce qui lui réuſſit aſſez ſouvent; ou bien elle le fait ſortir par la ſuppuration, lorſqu'il n'eſt pas de nature à pouvoir ſe réſoudre.

249. La congeſtion eſt *métaſtatique*;

lorſque la matiere morbifique, après s'être détachée de la maſſe du ſang qui eſt entiérement infectée, par la voie de la circulation ou de la ſecrétion, ou après avoir abandonné la partie où elle ſe trouve, ſe porte dans le couloir, ou ſe jette par erreur de lieu, dans un viſcere, ou dans une partie externe qui ſe trouve obſtruée, y ſéjourne, s'y engage tant, qu'à la fin étant pouſſée par l'action du ſang, elle aboutiſſe à une réſolution, & à une ſuppuration heureuſe ou funeſte, mais abſolument néceſſaire. Par exemple, nous voyons ſouvent des eſquilles, & d'autres corps étrangers qui étoient reſtés dans les plaies, en ſortir par la ſuppuration. C'eſt ainſi encore que dans la peſte la matiere morbifique ſe jette dans les glandes inguinales ou axillaires, en ſort par la ſuppuration, & garantit le malade d'une mort qui autrement eût été inévitable.

Thérapeutique.

250. Dans les maladies inflammatoires pures, qui ſont accompagnées d'un pouls fort, tendu, fréquent, de chaleur, de douleur, de rougeur, &

qui attaquent pour l'ordinaire les ſujets adultes, bilieux, ſanguins, robuſtes, pléthoriques, & qui font beaucoup d'exercice, rien n'eſt meilleur que les fréquentes ſaignées, & qu'un régime liquide, délayant & rafraîchiſſant. Il faut en même temps que le malade s'abſtienne les premiers jours des bouillons de viande, qu'il ne prenne que de la crême d'orge bien délayée, & qu'il ne boive que des liqueurs aqueuſes, émollientes, & en grande quantité. Il faut autant qu'on peut appliquer ſur la partie enflammée des fomentations chaudes & émollientes, contenir la fievre dans les bornes requiſes, de peur qu'elle ne devienne trop forte, & réitérer la ſaignée, juſqu'à ce que les ſymptomes inutiles pour la réſolution de la matiere morbifique ſoient appaiſés, ſans cependant trop affoiblir les forces vitales, ſans leſquelles cette réſolution ne peut ſe faire.

251. Lorſque ces maladies commencent, l'obſtruction & la pléthore ſont ſouvent ſi grandes, que les forces vitales ſont étouffées, & le pouls très-bas; mais on n'a pas plutôt ſaigné le malade une ou deux fois, que le

pouls revient, se renforce, & la fievre se développe, au lieu qu'il fût mort si elle avoit été supprimée.

252. Lorsque la maladie n'augmente plus, ou qu'elle est dans son état, il faut observer attentivement les efforts de la nature & les seconder. Heureux le malade qui a été avant l'état de la maladie saigné autant qu'il doit l'être, & dont les premieres voies ont été débarrassées par de légers cathartiques & des laxatifs doux. Il faut prendre garde alors de ne point interrompre les efforts de la nature; & ne remédier qu'aux symptomes les plus urgens. On doit cependant tenter la résolution par toutes les voies possibles; & si la matiere morbifique paroît vouloir se frayer une issue, il faut dans le temps que la nature travaille à la cuire, la lui préparer, afin que l'excrétion puisse s'en faire. La connoissance de cette voie dépend de celle qu'on a de l'histoire de la maladie, & de la sagacité du Médecin. Il y a quelques maladies dans lesquelles la matiere morbifique s'évacue par une hémorrhagie de nez; dans d'autres, par les parotides; dans les unes, par l'expectoration; dans les autres, par une diarrhée;

dans d'autres enfin, par les urines.

253. Le Médecin qui ignore l'événement, doit étudier avec ſoin les efforts & les penchans de la nature, les ſeconder, & employer plutôt ſon temps à les obſerver qu'à les interrompre.

254. Il doit ſuivre une méthode différente, lorſque l'inflammation eſt accompagnée d'une fievre putride. Il a lieu de croire qu'elle eſt telle, lorſque le pouls au lieu d'être fort & véhément, eſt foible, profond & inégal; lorſque les ſymptomes varient & ne ſont pas les mêmes que dans les fievres pures; que le nez coule, que la ſueur eſt légere mais univerſelle, que le malade a des cardialgies, des nauſées, des vertiges, des anxiétés, que le ſang n'eſt couvert d'aucune croûte blanche, que la lymphe en eſt jaune & verdâtre, que le corps & les excrémens ſentent mauvais, que le viſage eſt pâle & la langue ſale.

255. Dans ces ſortes de circonſtances, l'abattement de la nature, & les efforts inconſtans qu'elle fait, prouvent non-ſeulement que le mal eſt grand, mais encore dangereux; & comme on

a moins à attendre d'elle que dans les autres maladies, au lieu de l'affoiblir davantage par la saignée & des laxatifs; on est souvent obligé de l'exciter au vomissement, à la diarrhée, à la sueur, à la diurese, & de la réveiller par des vésicatoires : après que les premieres voies sont débarrassées, de la fortifier avec des sudorifiques & des cordiaux; ce qui est une méthode entiérement différente de la premiere. Il y a cependant des cas où il est bon de saigner une ou deux fois le malade au commencement, afin de pouvoir lui prescrire ensuite plus surement les émétiques & les cathartiques, dont je parlerai ailleurs lorsque j'en viendrai à la cure particuliere de ces maladies.





CLASSE TROISIEME.

PHLEGMASIES,

OU

MALADIES INFLAMMATOIRES.

INFLAMMATIONS de Ludwig; *Phlegmons internes*, de P. Alpinus, *Medic. Method. lib. 7*. Elles se manifestent par une fievre aiguë universelle, compliquée de signes d'inflammation. Elles sont ou *internes*, & on les connoît à l'ardeur, la douleur, la tension, la pulsation, l'enflure de la partie; ou *externes*, & on les distingue par les taches, les exanthemes, le phlegmon ou l'érysipele.

On divise cette classe, 1°. en *phlegmasies exanthémateuses*, & on les connoît aux taches, aux boutons, aux pustules cutanées, ou aux tumeurs externes, phlegmoneuses, érysipélateuses,

& à la fievre dont elles ſont compliquées.

2°. En *phlegmaſies membraneuſes*, qui ſe manifeſtent par une fievre aiguë, compliquée de douleurs dans quelque viſcere, de chaleur, de tenſion, d'enflure.

3°. En *phlegmaſies parenchymateuſes*, leſquelles ſont compliquées d'une fievre aiguë, de la chaleur de la partie interne, de douleur, de ſoif, de l'abattement des forces, & d'autres ſignes propres à chaque eſpece.

Comme les phlegmaſies exanthémateuſes ont beaucoup de rapport avec les fievres, ſur-tout avec les rémittentes, l'ordre exige que j'en parle immédiatement après les fievres, & il s'eſt trouvé des Auteurs qui les ont miſes au rang des fievres malignes.

La pyrexie, (*pyrexia*) conſiſte dans la fréquence & la vîteſſe du pouls, dans les maladies dont le principal ſymptome eſt pris de toute autre choſe que la fievre. Par exemple, dans la pleuréſie, la phrénéſie, la fievre n'eſt pas le principal ſymptome dont la maladie tire ſa dénomination, quoiqu'elle ſoit eſſentielle; c'eſt pourquoi, pour la diſ-

tinguer des maladies de la premiere claſſe, on doit l'appeller *pyrexie*. La dyſſenterie & la goutte ſont ſouvent compliquées de la fréquence du pouls & de l'abattement des forces; mais il ſeroit mieux d'appeller cet état pyrexie que fievre, vu que celle-ci n'eſt pas ſon principal ſymptome. La pyrexie conſiſte donc dans la fréquence du pouls avec laſſitude & foibleſſe, jointe à d'autres maladies que la fievre. Il y a différens degrés de pyrexie, dont on juge par la viteſſe, la plénitude & la tenſion du pouls, & l'intenſité de la chaleur; d'où vient qu'on l'appelle grande pyrexie, comme dans la pleuréſie, & la phrénéſie vraies; & petite pyrexie, comme dans la rougeole, la petite vérole bénigne.

Caſtelli, *in Lexico Medico*, définit la phlegmaſie, une pyrexie ou fievre compliquée d'inflammation. Galien, *Comm. in aphor. 7. lib. 1.* La pyrexie, (*pyrexia*), en Latin *febricitatio*, eſt oppoſée à ce qu'on appelle apyrexie, (*apyrexia*); & comme dans le cours de la quarte, de la tierce, l'une & l'autre viennent par intervalles, il eſt évident que la maladie eſt compoſée

de l'une & de l'autre, je veux dire de la pyrexie & de l'intermiſſion; de ſorte qu'en prenant la fievre pour une maladie, il ne s'enſuit pas qu'elle ſoit une pyrexie continuelle, & par conſéquent on doit la diſtinguer de la pyrexie.

Toutes les maladies inflammatoires ſont compliquées d'une fievre continue ou rémittente, mais jamais d'intermittente.

Toutes les maladies de cette claſſe ſont très-courtes, & pour la plupart dangereuſes, & par conſéquent aiguës, à l'exception pourtant des eſpeces bénignes & des exanthémateuſes légeres, telles que l'eſſera, la ſcarlatine, &c. qui ſont exemptes de danger.

ORDRE PREMIER.

PHLEGMASIES EXANTHÉMATEUSES.

Fievres éruptives.

CE ſont celles qui ſont compliquées d'éruptions cutanées.

Ces éruptions conſiſtent ou dans des phyma phlegmoneux, ou éryſipéla-

teux, ou phlyctenoïdes, ou dans des taches pourpres, livides.

Il y en a pluſieurs que l'on met au nombre des maladies malignes & peſtilentielles; mais on ne doit point déterminer les genres des maladies par ces qualités, comme l'ont fait *Riviere*, *Hucher* & les *Galéniſtes;* car il s'enſuivroit de là que la petite vérole bénigne eſt d'un autre genre que la maligne; que la dyſſenterie, la pleuréſie, & quantité d'autres maladies ſont de divers genres ſelon leur plus ou moins de malignité, ce qu'aucun Pathologiſte, qui connoît tant ſoit peu la Logique, n'accordera.

J'appelle maladies inflammatoires *malignes*, celles qui commencent avec un pouls foible, & qui ne cauſent preſque point d'altération dans la chaleur ni dans l'urine, & qui ſont tout à coup ſuivies de ſymptomes plus violens que l'on ne devroit l'attendre de la force & de la violence du pouls, de maniere qu'elles attaquent le malade comme à l'improviſte.

Les *typhodes* ſont proprement celles dans leſquelles le pouls, l'urine & la chaleur ſont les mêmes que dans l'état de ſanté, de maniere que les perſon-

nes sans expérience ne croient pas que le malade ait la fievre, dans le temps que ses forces sont extrêmement abattues. *Voyez* le genre du typhus, *class.* 2.

J'appelle *pestilentielles* celles qui étant malignes ou *typhodes* & épidémiques, tuent infiniment plus de sujets qu'elles n'en laissent en vie; souvent ces diverses qualités viennent d'un mauvais traitement; par exemple, la vérole, avant que l'on connût son antidote, étoit une maladie pestilentielle, au lieu qu'aujourd'hui, elle est à peine une maladie maligne.

Il y a cette différence entre une maladie maligne & une maladie grave, par exemple, la vraie pleurésie, la phrénésie, &c. que l'on peut connoître les symptomes de celle-ci par la véhémence du pouls, aussi-bien que par les principes de l'Anatomie, de la Psychologie & de la Mécanique; au lieu que ceux de la maladie maligne dépendent des qualités occultes, par exemple, d'une force destructive, d'une dissolution putrédineuse, d'un levain, d'un poison, d'une corruption gangreneuse, en un mot, de principes physiques,

& nullement de principes mécaniques & psychologiques, du moins dans l'état présent de la Médecine.

Les phlegmasies, dont la théorie est fondée sur la Mécanique & la Psychologie, sont appellées *vraies*, ou purement inflammatoires, telle est la vraie pleurésie dans laquelle le sang est bien constitué, sans aucune apparence de corruption dans les premieres voies: celles qui dépendent de la corruption des humeurs, & comme l'on dit, d'une crase cachée & venimeuse, de miasmes, de la contagion, en un mot, des qualités occultes de l'air ou des humeurs, sont appellées *impures*, & selon que le danger est plus ou moins grand, *malignes* ou *pestilentielles*.

Dans les phlegmasies vraies, on juge de la *grandeur* de la fievre par la plénitude, la fréquence, la tension du pouls; & de la *gravité* de la maladie, par le nombre & l'intensité des symptomes: dans celles-ci, plus la fievre est grande, plus les symptomes, tels que l'ardeur, la soif, l'abattement des forces, des membres, l'insomnie, le dégoût, sont grands. Plus la fievre est grande, plus le frottement du sang contre les

vaiſſeaux eſt conſidérable ; de là le développement des particules ignées, d'où s'enſuivent la chaleur, la ſécheresſe & l'âcreté de la ſalive, par l'évaporation des parties aqueuſes, & l'augmentation de la ſoif ; il ſe fait une plus grande dépenſe du fluide nerveux pour mouvoir les organes vitaux ; de ſorte qu'il en reſte moins pour les mouvemens libres. La nature qui veille à la conſervation de la ſanté & de la vie, ne peut reſter oiſive dans un état auſſi dangereux, en étant avertie par l'entremiſe du cerveau & des nerfs ; de là l'inſomnie, la crainte, le dégoût des alimens, & la même choſe arrive dans les affaires morales. Si l'écorce du cerveau eſt engorgée de ſang, & que l'ame ne puiſſe point appercevoir l'état du corps, parce qu'elle eſt opprimée & ſéduite par le vice du cerveau, il en réſulte un délire ou un aſſoupiſſement, pendant leſquels la nature s'acquitte à notre inſu, de ſes fonctions vitales, de même que dans le ſommeil & dans la veille, tandis que le corps eſt en ſanté.

Juſqu'ici on peut déduire ces phénomenes des principes de la Phyſiolo-

gie Mécanique-Psychologique. Il n'en est pas de même de ceux qui surviennent dans les maladies inflammatoires malignes, en tant que telles; ils sont dus à d'autres principes, par exemple, à une matiere âcre, vermineuse, acide ou putride, qui picote ou irrite les premieres voies; d'où s'ensuivent des nausées, des cardialgies, des anxiétés, des vomissemens, des diarrhées, des contractions spasmodiques, des stagnations dans les vaisseaux, des corruptions, des gangrenes, des meurtrissures, des charbons, des pétéchies; & quoiqu'il paroisse absolument nécessaire de chasser la matiere morbifique, cependant, la nature est si accablée, qu'elle ne cherche pas même, comme dit Galien, à la combattre; d'où vient que le pouls est le même ou plus foible que dans l'état de santé, inégal, intermittent, la respiration de même, qu'il survient des hoquets, des syncopes, &c. On voit par-là que dans les maladies malignes & pestilentielles, la matiere morbifique est si nuisible, & si propre à étouffer les forces de la nature, qu'on doit plutôt attribuer les symptomes à son énergie, qu'à celle de la

nature ; au lieu que dans les maladies bénignes, elle y a moins de part que les forces de la nature.

Il eſt aiſé de former le pronoſtic d'après ce que je viens de dire ; car, comme le danger eſt d'autant moins grand que les efforts de la nature ſont plus libres, plus vifs & qu'ils trouvent un moindre obſtacle de la part de la matiere morbifique, il eſt évident que l'iſſue d'une maladie bénigne doit être heureuſe, & celle d'une maladie maligne malheureuſe, & que celle-ci eſt d'autant plus dangereuſe, que les efforts de la nature ſont plus interrompus & plus irréguliers, les forces de la matiere morbifique plus intenſes, & ſa qualité plus âcre & plus deſtructive.

Les indications générales dans les maladies bénignes ſe réduiſent à lever les obſtacles qui empêchent la coction, la réſolution & l'évacuation critique de la matiere morbifique dans les inflammations internes : dans les maladies cutanées, à hâter la maturité des puſtules, des bubons, la deſſication des boutons miliaires & varioliques, & la deſquamation de la peau ; ce ſont là les voies qu'il faut prendre pour éva-

cuer la matiere morbifique après qu'elle eſt cuite.

Dans les maladies malignes les forces ſeules de la nature ne ſuffiſent point pour remplir ces indications ; il faut de plus la délivrer des humeurs qui l'accablent par le moyen de la ſaignée, qu'il faut employer de bonne heure avec ménagement, enſuite par l'émétique, pour purger les premieres voies de la matiere putride qui s'y trouve, par des purgations réitérées, pour dégager le conduit inteſtinal, pour procurer l'excrétion de la bile, des humeurs contenues dans les inteſtins, & du chyle mal conditionné, tandis que l'on corrige la matiere morbifique mêlée avec le ſang, avec des délayans oppoſés au venin donné, qu'on l'évacue par les couloirs de la peau par des ſudorifiques, & qu'on entretient & ranime les forces vitales avec des cordiaux & des céphaliques.

Comme dans la plupart des maladies exanthémateuſes, les humeurs ſont diſpoſées à la putréfaction, comme cela paroît par la puanteur de l'haleine & des excrémens, & par la promptitude avec laquelle la gangrene s'empare des

cadavres, il faut s'abstenir des alimens & des remedes septiques, & leur substituer des anti-septiques. Personne n'ignore que les alimens tirés des végétaux, à l'exception de ceux qui sont âcres, engendrent moins de corruption que les chairs des animaux ; d'où il suit qu'on doit nourrir les malades avec de la crême d'avoine, du riz, la décoction blanche de *Sydenham*, à moins qu'on ne juge à propos de les fortifier avec des bouillons lorsque le pouls est languissant ; & dans ce cas, il convient de leur donner de la tisane de corne de cerf, dans laquelle on mettra un morceau de quelque racine aromatique, d'angelique, par exemple, & même du vin trempé. Les anti-septiques sont, la camomille, la racine de contrahierva, le quinquina, le camphre, dont on fait un grand usage dans les maladies exanthémateuses.

Comme la plupart des fievres éruptives sont causées par les effluves putrides qui abondent dans les camps, les hôpitaux, les villes assiégées, les lieux marécageux dans les temps chauds & humides ; il importe extrêmement, tant pour prévenir ces maladies, que

pour les guérir, de faire respirer aux malades un air pur, & de le renouveller souvent, en brûlant des aromates, de la poudre à canon, ou par le moyen du ventilateur; de leur interdire la chair des animaux maladifs, & qui sont morts du charbon, de même que les eaux marécageuses; de mettre dans leurs alimens des acides, tels que du jus de limon, du vinaigre, pour les garantir de la putréfaction, d'entretenir la perspiration, en changeant souvent leurs hardes, & en les logeant dans des appartemens secs; car une perspiration interceptée, est comme un levain putrédineux, qui augmente la force de la matiere morbifique.

I. *La Peste*, *Pestis*; en Grec, *Loimos*, & dans quelques Auteurs, *Pestilentia. Febris pestilens*, Fr. Hoffmanni, *cap.* 12.

La peste est une maladie inflammatoire exanthémateuse, souvent épidémique & maligne qui se manifeste par des bubons, des parotides, des charbons, & par de petites pustules blanches, livides, noires comme des char-

bons, répandues ſur toute l'habitude du corps.

Le nom de peſte, dans le ſens qu'on l'emploie communément, a quelque choſe d'effrayant, & ſignifie une maladie épidémique mortelle; de ſorte qu'on peut l'appliquer également à la dyſſenterie, à la petite vérole, à la quotidienne continue, au pourpre, aux maladies malignes & épidémiques; mais on a vu ci-deſſus qu'on ne doit point déterminer le genre d'une maladie par le plus ou le moins de malignité qu'on y remarque; & tous les Modernes conviennent aujourd'hui que le vrai caractere de la peſte conſiſte dans les bubons, de même que celui de la petite vérole dans les puſtules. En effet, la peſte, de même que la petite vérole eſt quelquefois ſporadique & bénigne, comme cela conſte par les obſervations des Médecins de Montpellier qui ont traité les peſtiférés de Marſeille & d'Alais.

La peſte differe des maladies peſtilentielles en ce qu'elle eſt un genre de maladie unique & défini, au lieu qu'il y a autant de maladies peſtilentielles, qu'il y a des maladies malignes & épi-

démiques, dont il meurt plus de gens qu'il n'en échappe.

Ceux qui ont la peſte ſe nomment en Latin *peſtiferi*, & en François *peſtiférés*. On entend par bubon une glande dure, enflée, douloureuſe, qui vient difficilement à ſuppuration. Il vient le plus ſouvent aux aines, quelquefois au jarret, aux aiſſelles, à la mâchoire, à la gorge, derriere l'oreille, par où l'on voit qu'il ne differe de la parotide que par le ſiege qu'il occupe.

Le charbon malin épidémique qui vient avec une fievre maligne ou peſtilentielle, conſtitue auſſi une eſpece de peſte, & on ne ſauroit le rapporter à un autre genre, d'autant plus que la même maladie épidémique qui cauſe des bubons, eſt quelquefois ſuivie de charbons. On peut, ſi l'on veut, en faire un genre diſtinct.

1. *Peſtis vulgaris*, *peſtis Londinenſis*, Sydenham, ann. 1665. *Peſtis Maſſilienſis*, *claſſis* 2, 3 & 4. Chicoyneau, Deidier & Verny, ann. 1720. *Peſtis Alenſis*, Couzier, &c. Peſte vulgaire.

C'eſt une eſpece de peſte caractériſée par des bubons qui paroiſſent le plus ſouvent aux aines, tant au com-

mencement, que dans le cours de la maladie, & qui est épidémique & pernicieuse.

Elle se manifeste par un frisson, par une stupeur & une pesanteur de tête, pareille à celle que cause l'ivresse, par un pouls fréquent & tendu, par une chaleur interne brûlante, médiocre au dehors, & par une soif qu'on ne peut éteindre; le malade a la langue blanche, ou d'un rouge foncé, il parle bref & en balbutiant, il a les yeux rouges, égarés & étincelans; le visage haut en couleur, ou livide; les cardialgies sont fréquentes, la respiration l'est aussi, elle est laborieuse, quelquefois grande, rare, sans toux, sans douleur; viennent des nausées, des vomissemens bilieux, verds, noirâtres, sanguinolens, les déjections sont de même nature, sans douleur ni tension dans le bas-ventre; les délires sont légers, ou phrénétiques; les urines quelquefois semblables à celles des personnes saines, le plus souvent troubles, blanches, noires, sanguinolentes; les sueurs rarement fétides, nuisibles; il survient quelquefois des hémorragies qui n'apportent aucun soulagement; le malade

a le corps & l'esprit abattus, il est dans une crainte continuelle de la mort; enfin, au commencement, ou dans le cours de la maladie, il vient des bubons aux aines, aux jarrets, aux mâchoires, aux aisselles, dans quelques-uns des parotides, & des charbons dans différens endroits du corps, de même que de petites pustules blanches, livides, noires, ou des taches pourprées répandues sur différentes parties.

La maladie, à moins que la mort ne la termine, dure environ quatorze jours. La fievre cesse, & le bubon se termine rarement par résolution, le plus souvent par suppuration, & quelquefois par induration.

L'épidémie (*a*) est quelquefois plus d'un siecle à revenir chez nous; elle regne en Angleterre tous les quarante ans, & plus souvent à Constantinople.

La contagion cessa trois ou quatre fois dans un an à Alais, à Aix, &c. elle disparut une fois pendant quatre-vingts jours, & il n'y avoit plus per-

(*a*) *Valleriola* a vu une peste en Languedoc en 1533. *Ranchinus*, en 1630. J'en ai vu une en 1720. *Mezerai* rapporte qu'elle a régné en 1348, 1362 & 1580.

ſonne dans la ville qui en fût attaqué, lorſqu'un ou deux mois après pluſieurs perſonnes en furent ſaiſies le même jour à Alais, à Aix, à Marijol; elle diſparut de nouveau quelques mois après; d'où l'on peut conclure d'après les obſervations réitérées des Médecins d'Alais, qu'elle étoit cauſée par la conſtitution particuliere de l'air, auſſi-bien que par la diſpoſition particuliere des habitans. De trois cents peſtiférés qu'il y eut à Alais, à peine y en eut-il un ou deux qui fuſſent d'un rang au-deſſus du commun, ce qui donne lieu de croire que la mauvaiſe nourriture y eut beaucoup de part. Le Docteur *Gibert*, profitant de l'intermiſſion, ordonna à tous ceux qui avoient vécu avec les peſtiférés de ſe purger avec l'émétique, jugeant que c'étoit un moyen ſûr de prévenir les rechutes. Il obſerva que tous ceux qui avoient vécu avec eux, rendirent par la bouche une quantité prodigieuſe de petits vers blancs faits comme un grain d'orge, & qu'il n'en fut pas de même des autres habitans. Le Docteur *Privat* s'étant rendu à Alais pendant que la peſte y étoit, il ne fut pas plutôt entré dans

la ville, qu'il commença à sentir de la douleur dans la glande inguinale, laquelle continua pendant deux fois que la contagion redoubla, & cessa dans les intermissions, & ce symptome lui a servi plus d'une fois à prédire le retour des accès, cette douleur étant un avant-coureur de la peste. Il se moquoit du peuple & des Magistrats, qui toutes les fois que la peste revenoit, l'attribuoient à une communication illicite, ou à l'exportation des marchandises infectées, tant à Alais que dans les autres villes, & qui firent punir de mort plusieurs personnes qui avoient contrevenu aux défenses, comme si elles eussent été la cause de ce fléau.

On prit le parti à Alais d'envoyer à la campagne les personnes infectées de la peste, pour qu'elles y jouissent d'un air plus pur & plus frais, & de donner l'émétique par précaution à ceux qui avoient vécu avec elles, & cette conduite eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Plusieurs de ceux qu'on avoit envoyés dans le fauxbourg ou le Lazaret, y périrent de frayeur, regardant la mort comme inévitable dans cet hôpital; car la frayeur & le déses-

poir font les fymptomes inféparables de cette maladie, & font toujours funeftes. Au refte, pendant un an que la pefte régna à Alais, il ne mourut pas plus de monde, qu'il n'en mouroit les autres années de maladies fporadiques de diverfe efpece; le nombre fe monta à environ trois cents; mais ce qu'il y a de particulier eft, que toutes les autres maladies aiguës cefferent tout le temps que la pefte régna, & que celles qu'il y eut, tenoient toutes de la contagion.

2. *Peftis benigna 5e. Claffis.* Chicoyneau & Verny. *Pefte bénigne.*

Cette efpece ou variété de pefte régna à Marfeille & dans les autres Villes en même temps que la premiere. Celle-ci ne caufe aucune angoiffe, ni aucun abattement de forces fenfible, le pouls eft feulement un peu plus fréquent, & elle eft compliquée de bubons ou de charbons. La cure confifte à mûrir les bubons avec des cataplafmes fuppuratifs. Cette efpece paroît avoir beaucoup de rapport avec la petite vérole bénigne que les enfans portent avec eux dans les rues, dans laquelle on n'obferve aucun régime, & qui n'a cependant aucune mauvaife fuite.

3. *Pestis interna*, de la premiere Classe de MM. Chicoyneau & Verny ; *Peste interne*, ou *rétrocédente* du D. Gibert.

Celle-ci est une variété de la premiere, ou de la peste vulgaire, & elle n'est compliquée ni de bubons ni de charbons, quoique les efforts de la nature semblent vouloir en produire, comme cela paroît par l'ouverture des cadavres ; car l'on apperçoit dans les parties internes des signes de ces éruptions, & sur les extérieures, des meurtrissures, des pétéchies & autres éruptions imparfaites.

Ses signes sont un froid universel, des frissons anomales, un pouls petit, mollet, fréquent, inégal, concentré, qui cesse lorsqu'on applique le doigt dessus ; la pésanteur de tête, la stupeur, le vertige, le chancellement, le regard fixe, la foiblesse de la vue, le désespoir peint sur le visage, la voix lente, plaintive, la blancheur, & sur la fin la sécheresse, la rudesse, la noirceur de la langue, la couleur pâle & cadavéreuse du visage, les syncopes fréquentes, des anxiétés horribles, l'abattement de l'esprit & du corps, le vomissement, les nausées, le délire, l'assoupissement,

le tremblement, & la mort la premiere, la deuxieme ou la troisieme heure.

Elle differe des autres asphyxies ou morts subites, en ce qu'elle est mêlée avec les autres especes de peste, & qu'on trouve dans l'intérieur des cadavres des phlegmons, des charbons, des gangrenes &c. Cette espece regne au commencement de la contagion, & personne n'en échappe, à moins que le bubon ou le charbon ne vienne à suppuration, & il en est de même de ceux dans qui la petite vérole rentre.

Observations sur la Peste d'Alais, par M. Gibert, *Médecin de la Faculté de Montpellier.*

Il est difficile au commencement de distinguer la peste de l'yvresse. Le premier jour, abattement des forces, chaleur, soif incommode, pouls fréquent, yeux étincelans, égarés, visage haut en couleur, langue couverte d'écume, & fort rouge, douleur de tête, dans les aines, sous les aisselles, dans la gorge, derriere les oreilles, cardialgies, nausées. Le second jour, vomissemens de matiere bilieuse, ver-

dâtre, dans lesquels on rend des vers semblables aux ascarides, déjections de même espece, suivies d'une éruption de bubons, de parotides ou de charbons, qui sont d'autant plus gros, que le vomissement a été plus grand.

L'éruption faite, les malades se levent, marchent, méprisent la maladie, n'observent aucun régime, la chaleur & la soif s'appaisent; ils ont cependant le pouls dur & fréquent, ils bégayent, ils ont les yeux & le visage pâle & un appétit considérable. Le sixieme, septieme, ou huitieme jour, les tumeurs disparoissent & rentrent dans le corps, la supuration s'arrête, le pouls devient plus lent & s'évanouit, ils meurent, ou, ce qui est plus fréquent, il survient une orthopnée, un carus, une phrénésie & des convulsions, qui sont suivies de la mort.

Le vomissement & la diarrhée sont souvent salutaires au commencement de la maladie. Ceux, dans qui le vomissement & les déjections furent peu copieuses, avoient le visage cadavereux, paroissoient ivres, & moururent avant le quatrieme jour; un peu avant ou après leur mort, leur corps étoit couvert

d'exanthemes. D'autres, dont la maladie étoit moins violente, ou qui étoient d'un tempérament plus foible, pousserent leur vie jusqu'au vingtieme jour, sur-tout, s'ils avoient tardé à déclarer leur maladie. A Alais, le vomissement fut salutaire au commencement de la maladie, & mortel dans le cours; la diarrhée fut également salutaire dans l'un & l'autre temps; il n'en fut pas de même à Merseille.

Les Médecins de Montpellier ont observé une peste sporadique; car l'année que la peste régnoit à Alais, il y eut à Montpellier trois ou quatre malades qui eurent des bubons pestilentiels, & je ne vois pas pourquoi on refuseroit de rapporter à ce genre les maladies sporadiques qui regnent tous les ans, & qui sont compliquées d'une éruption critique ou symptomatique de parotides. La raison pour laquelle on ne le fait point, c'est la crainte que le peuple a de la peste; c'est ce qui fait encore que nous prescrivons le vin émétique sous le nom d'eau bénite, & que le peuple craint de nommer le charbon & le cancer par leurs propres noms.

Quantité de gens moururent subi-

tement à Marseille sans d'autres symptomes qu'une lassitude, un abattement des forces, & qui croyoient se bien porter.

4. *Pestis sporadica*; Sydenham, p. 64. appellée par d'autres, *febris maligna vel pestilens*, *parotis pestilens*. Peste sporadique.

Cette espece n'est point épidémique, & ne fait point autant de ravage que la peste ordinaire, mais elle est souvent compliquée de parotides, & quelquefois de bubons dans les autres parties. Il n'y a que le peuple qui la regarde comme contagieuse, & elle ne differe des quotidiennes & des tierces continues & des fievres nerveuses, que par l'éruption des parotides.

5. *Pestis carbunculosa*, Charbon pestilentiel. *Pestis Indica*, *Carazzo* Gemelli Carreri. *Anthrax pestilens* des Auteurs.

Comme le bubon ne constitue point la peste, lorsqu'il n'est point compliqué d'une maladie maligne, vu qu'il accompagne la vérole, & que la peste bénigne est épidémique, & regne en même temps que la peste ordinaire, on ne doit regarder le charbon comme pestilentiel, qu'autant qu'il est malin. Ce

pendant, cette eſpece de peſte ne diffère point de la vulgaire, lorſqu'il vient des bubons & des charbons; mais il arrive quelquefois qu'il ne ſurvient qu'un charbon peſtilentiel, qui emporte le malade en peu de temps; il a le pouls, foible, petit, intermittent, le viſage cadavereux, les forces extrêmement abattues. Ces charbons viennent au cou, autour des oreilles, des mâchoires, & l'on doit mettre cette maladie au rang de la peſte, ſoit qu'elle ſoit ſporadique, comme dans la Gaule Narbonnoiſe, où elle eſt commune, au rapport de *Pline*, ſoit qu'elle ſoit pandémique, comme dans les Indes, ſuivant *Gemelli Carreri*.

Cette maladie attaque les gens de la campagne qui ſe nourriſſent de chair de moutons qui ſont morts du charbon, les bergers, les bouchers, les lavandieres, qui manient leurs cadavres & leur laine. C'eſt une opinion répandue dans les environs de Perpignan, que ce ſont les perdrix qui donne le charbon peſtilentiel aux moutons, & qu'ils le prennent en buvant dans les creux des rochers où l'eau s'amaſſe, lorſque ces oiſeaux en ont bu les premiers. Cette

opinion, toute paradoxe qu'elle est, paroît confirmée par les expériences que le D. *Champagne*, Médecin de Montpellier a faite à *Sigean*, & qu'il a communiquées à l'Académie Royale des Siences; mais on ne sauroit en rendre raison.

Le *mal des ardens*, qui fit autrefois tant de ravage en France, ne seroit-il point par hasard la même maladie que le charbon pestilentiel?

J'ai vu quelquefois deux sortes de charbons; savoir, des malins, qui, avec un pouls foible, un visage pâle, un froid dans les extrémités, la cardialgie, l'abattement soudain des forces, mettoient au bout de quelques jours ou de quelques heures les malades au tombeau. L'on n'appercevoit aucune tumeur sur la surface extérieure du cou; on sentoit seulement sous la peau une petite glande enflée presque indolente, qui n'adhéroit point à la peau, dont l'extrémité étoit couverte d'une tache livide. Lorsqu'on coupoit la peau, on trouvoit au-dessous une tache noirâtre, indolente, sphaceleuse. J'ai vu d'autres charbons moins malins compliqués d'une petite fievre, qui ve-

noient sur quelque partie du visage, aux paupieres, par exemple, qui duroient plusieurs jours, qui s'ulcéroient; la tumeur étoit inégale, d'un rouge noirâtre, fongueuse en forme d'excroissance, seche, sans pus, semblable à un chancre ulcéré, elle gagnoit enfin les parties voisines. Cette espece a beaucoup de rapport avec le *mal des ardens*, dont on peut voir la description dans l'Histoire de France de *Mezerai*, ann. 996, aussi bien qu'avec *le feu sacré* ou le *feu de St. Antoine*, qui régna l'an 1090, sous Philippe I.

6. *Pestis glossanthrax* Liger, *Maison rustique, des maladies des bestiaux*. Charbon pestilentiel à la langue.

Cette peste fit périr quantité de bœufs, de chevaux, de mulets en France, & même plusieurs personnes à Nîmes en 1732. Elle se manifesta par un charbon à la racine de la langue, qui la rongeoit entiérement au bout de quelque jours; & après qu'elle étoit mangée, l'animal, qui jusqu'alors n'avoit point eu de fievre & avoit été en état d'exercer ses fonctions, mouroit subitement & sans qu'on s'en apperçût.

On la guérit en raclant le charbon

avec un écu ou tel autre inftrument, jufqu'à effufion de fang, & l'on appliquoit fur la plaie une décoction d'ail, de fel, de poivre & d'affa fœtida dans du vinaigre. Ce remede ne fut pas moins falutaire aux hommes qu'aux bêtes.

7. *Ancœur* ou *avant-cœur*, terme d'Hippiatrique, Liger, *Maifon ruftique*; *Peftis anticardia.*

Cette pefte eft fporadique, & très-familiere aux bœufs & aux chevaux. Le poil du dos fe dreffe, il furvient une fievre aiguë inflammatoire compliquée de palpitation de cœur, de trifteffe & fouvent de fyncopes, l'animal marche la tête baffe. Il fe forme fur le devant du poitral une tumeur phlegmoneufe de la groffeur du poing, à à laquelle on donne le nom d'*avant-cœur*. Cette maladie eft très-dangereufe; & lorfque la tumeur rentre, l'animal meurt infailliblement.

On la guérit en faignant l'animal au cou, & lui tirant une livre, ou une livre & demie de fang; on lui donne deux lavemens par jour, on tond le poil qui couvre la tumeur, & on la fait venir à maturité, indépendamment des potions cardiaques & fudorifiques

qu'on lui fait boire, & qui sont composées avec la thériaque, l'antimoine & autres drogues semblables.

8. *Pestis Siamæa*; le Siam, mal de Siam.

Cette maladie fut apportée de Siam à la Martinique en 1686, par le vaisseau l'*Oriflame*. Elle changea de face dans les divers stades de l'épidémie; tantôt c'étoit la *synoque de Siam*, tantôt le *scorbut de Siam* & tantôt la *peste de Siam*, étant compliquée de bubons dans les aines & sous les aisselles, & elle devint générale. Elle commença par une *céphalalgie* violente & le *lumbago*, auquel succéda une fievre interne, c'est-à-dire *typhode*, qui ne causa aucune altération, ni dans le pouls, ni dans la chaleur. Elle étoit souvent suivie d'un stomacace universel, ou d'un flux de sang par le nez, la bouche, les pores de la peau, l'uretere, le fondement, &c. les malades rendoient par haut & par bas des vers de diverse couleur, & de différente grosseur.

Il vint à quelques-uns des bubons dans les aines & sous les aisselles, remplis d'un sang noir, fétide, ou de vers.

La maladie se terminoit au bout de

six à sept jours ; & les cadavres étoient aussi livides & aussi corrompus au bout d'une heure, que s'ils eussent été enterrés de puis quatre jours.

Dans l'espece la plus aiguë, les malades ressentoient un léger mal de tête, & mouroient subitement.

Cette maladie n'épargna ni les Anglois ni les Espagnols en 1705. Le Pere Labat, de qui nous tenons cette description, l'eut deux fois. Un malade entr'autres qui en fut attaqué, croyoit qu'on lui rompoit les genoux, un moment après les cuisses, les reins. La noirceur de la peau gagne les parties supérieures, les inférieures perdent peu à peu le sentiment, & le malade meurt au bout de demi-heure.

Le D. *Dover*, Médecin Anglois, qui a donné en 1732. *the ancien Physician's Legacy &c.* avoit enfermé ses soldats dans un temple où l'on avoit enterré depuis peu des pestiférés. Cent quatre-vingt d'entr'eux furent attaqués de la peste avec des pétéchies & des bubons. Il les fit tous saigner, & ordonna de ne point bander la plaie du premier que le dernier ne le fût, de sorte qu'il s'en trouva qui perdirent jusqu'à

cent onces de ſang. Il leur donna pour boiſſon ordinaire de leau acidulée avec l'huile & l'eſprit de vitriol. Tous en échapperent, à la réſerve de huit, qui voulurent boire des liqueurs ſpiritueuſes. Ces choſes ſe ſont paſſées au Pérou : à peine a-t-on pu en Europe tirer quelques onces de ſang aux peſtiférés.

9. Peſte rémittente; *Peſtis remittens.* Chicoyneau, *obſerv. derniere.*

C'eſt une variété de la peſte vulgaire ou bénigne, qui eſt compliquée, non point d'une fievre continue, mais d'une quotidienne continue rémittente. Ce Médecin l'a obſervée dans une jeune fille de Marſeille, qui avoit tous les jours à cinq heures du ſoir un paroxiſme de fievre, qui commençoit par le friſſon & le friſſonnement, & qui ſe terminoit le matin par des ſueurs. Il lui vint au commencement de la maladie un bubon dans l'aine de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & à l'exception de la frayeur, elle n'eut aucun autre ſymptome.

M. *Chicoyneau* commença par la purger, il lui fit enſuite prendre le quinquina quatre fois par jour, & le bubon étant venu à ſuppuration, elle fut parfaitement guérie.

La *Curation* de la peſte vulgaire, qui fut moins funeſte à Alais que dans les autres endroits, ſe réduiſit à lever les obſtacles qui s'oppoſoient à l'éruption que la nature s'efforçoit de procurer dans les glandes, ſur-tout dans celles des aines; car la peſte n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature pour hâter l'excrétion du miaſme mêlé avec le ſang, dont la ſecrétion ne peut ſe faire que dans ces glandes; & en effet le bubon n'eſt pas plutôt venu à ſuppuration, que la ſanté ſe rétablit, au lieu qu'étant répercuté, ou ne pouſſant pas aſſez, la mort eſt infaillible. Plus il y avoit de bubons, & mieux c'étoit, mais il n'en étoit pas de même des charbons, & plus ils étoient nombreux, plus il y avoit à craindre pour le malade, ce qui prouve que le miaſme du charbon eſt plus venimeux & plus exalté que celui du bubon. Plus le vomiſſement ou la diarrhée étoit forte au commencement, mieux l'éruption du bubon ſe faiſoit, ce qui prouve que les ſaburres des premieres voies la retardoient. Cette maladie eſt inflammatoire, mais la matiere maligne étouffe les efforts de la nature, ſes for-

ces ſont opprimées au commencement, mais non pas épuiſées ; il faut donc commencer la cure par la ſaignée, & même la réitérer, ſi le pouls le permet, vu qu'elle eſt indiquée par l'ardeur, la ſoif, la rougeur, les diverſes hémorrhagies, &c. Si le pouls ne permet point la ſaignée, il faut commencer par l'émétique. Les malades d'Alais ſupporterent parfaitement bien le vomiſſement bilieux, vermineux, quoiqu'il fût abondant. Ceux qui, ayant pris l'émétique par précaution, rendirent de pareilles matieres, furent preſque tous exempts de la peſte ; au lieu que ceux qui ne vomirent point après avoir pris l'émétique, & qui avoient vécu avec les peſtiférés, moururent. Si la premiere doſe d'émétique ne produit aucun effet, il faut en donner une ſeconde, une heure & demie après dans quelque tiſane purgative ; & ſi les forces s'abattent, on prendra une drachme de diaſcordium.

L'éruption faite, il faut abandonner le bubon à la nature, de même que dans la petite vérole. On ſe trouva mal à Alais d'avoir cautériſé le bubon, de l'avoir ouvert, ou de l'avoir percé.

Les délayans, les rafraîchiſſans, le

thé, les émulſions chaudes, produiſent un très-bon effet. On ne doit rien donner au malade qui puiſſe l'échauffer, lorſqu'il a le viſage enflammé, & qu'il eſt dans l'ardeur de la fievre.

Au cas qu'il n'ait pas été ſuffiſamment purgé, on lui donnera une tiſane laxative, dans laquelle on mettra un bol de mercure doux; s'il ne dort point, on aura recours aux narcotiques, & l'on continuera la tiſane eccoprotique pendant quatre ou cinq jours.

Si le pouls languit, ſi la ſueur eſt peu abondante, & que l'éruption ſoit trop lente, on donnera au malade une tiſane ſudorifique; ſi au contraire le malade eſt trop échauffé, on lui en donnera une qui puiſſe le rafraîchir, y ajoutant de la manne : l'éruption des bubons faite, on en procurera la ſuppuration ſelon la méthode ordinaire.

10. *Peſtis ſcorbutica* Lind. *Traité du ſcorbut, chap. des diſſections.* Peſte ſcorbutique.

Il y a des ſcorbutiques qui ont les gencives ulcérées, auxquels il vient des tumeurs dures, rouges, aux pieds & aux mains, leſquelles ſont ſuivies de bubons aux aines & ſous les aiſſelles,

qui s'abſcedent aiſément, leur peau eſt parſemée de taches bleuâtres. On a trouvé dans les cadavres que l'on a ouverts, les glandes inguinales & axillaires enflées, entourées de pus; on en a même trouvé dans les interſtices des muſcles des bras & des cuiſſes.

Choſes à obſerver dans la cure.

La peſte vulgaire & la peſte interne enlevoient preſque tous les malades à Marſeille, avec des ſignes d'une inflammation gangreneuſe dans le cerveau & le poumon; & plus ils étoient gras & robuſtes, moins il y avoit d'eſpoir pour leur vie. La peſte interne ne ſouffroit ni les émétiques ni les cathartiques, & les ſudorifiques & les cardiaques ne faiſoient que retarder la mort de quelques heures.

Ceux qui avoient la peſte vulgaire, ſupportoient à peine la ſaignée, à moins qu'on ne s'y prît de bonne heure, & lors même qu'ils la demandoient, elle étoit ſouvent ſuivie d'une ſyncope mortelle. Les remedes que l'on employa avec le plus de ſuccès, furent l'émétique & l'ipécacuanha, les tiſanes laxa-

tives, délayantes, nitreufes, & légerement diaphorétiques ; les évacuatifs trop forts excitoient des hypercatharfes mortelles, & les fudorifiques violens des gangrenes internes. Il n'y eut que ceux qui eurent des bubons ou des charbons qui en échapperent. Il y eut à Marfeille environ vingt mille ames qui eurent la pefte bénigne, & leurs bubons augmenterent peu à peu fans fievre, fans laffitude & fans aucun autre fymptome. Ces bubons dégénéroient en fquirre, ou, ce qui etoit encore mieux, venoient à fuppuration, ou fe réfolvoient fans peine; mais ce dernier cas étoit fort rare. Les malades fe promenoient par la ville, de même que s'ils n'avoient rien eu, & fe contentoient d'appliquer une emplâtre fur leurs bubons.

On employa pour rétablir les forces que l'émétique ou les cathartiques avoient abattues, les cordiaux, entr'autres la thériaque, le diafcordium, le lilium; & pour calmer la foif & l'ardeur dont les malades étoient tourmentés, les tifanes nitreufes acidulées, avec l'efprit de foufre ou de nitre, le fyrop de limon, &c.

Les bubons étoient au commencement profonds, petits, extrêmement douloureux, & n'altéroient point la couleur de la peau; ils la soulevoient à mesure qu'ils grossissoient, & après avoir pris leur crue, ils étoient tout-à-fait indolens. Ils paroissoient en tout temps, & on les attiroit au dehors avec des cataplasmes émolliens & anodins, composés avec du lait, de la mie de pain, du jaune d'œuf, ou d'herbes émollientes, & ensuite avec de l'oignon, du savon, de l'huile, &c.

Mais comme ceux qui étoient intérieurement affectés de la peste, mouroient avant que le bubon se manifestât au dehors; dès qu'on l'appercevoit, on y appliquoit un caustique, & au bout de quelques heures, on perçoit l'escarre avec un bistouri, pour découvrir les glandes. Mais comme on ne pouvoit les extirper sans occasionner une hémorrhagie, & qu'elle étoit toujours funeste, quelque petite qu'elle fût; on les scarifioit pour les faire venir plus promptement à suppuration. Les ventouses ni les vésicatoires n'eurent aucun succès, ou exciterent des inflammations. Les incisions ne furent d'aucun

secours à Alais, & les bubons ne se terminerent qu'à l'aide de cataplasmes & des forces de la nature.

11. *Pestis Ægyptiaca*, Prosper. Alpini, *de med. Ægypt. lib. 1.* Peste d'Egypte.

Elle se manifeste par des bubons; elle regne tous les sept ans au Caire, dans le mois de Septembre ou d'Octobre, & ne cesse que le 17 Juin. Le Nil croît depuis le solstice d'été, jusques vers la fin du mois d'Août, & s'éleve à la hauteur de seize à vingt-six coudées, pendant tout le temps que les vents Etésiens soufflent du côté de l'Ethiopie, où il pleut pendant quarante jours. Il est vrai qu'il commence à croître dès le mois de Mai; mais comme cet accroissement est insensible, l'on ne le mesure que dans celui de Juin. Les Egyptiens, qui, comme tous les autres Mahométans, croient la prédestination, ne prennent aucune précaution pour se garantir de ce fléau, aussi fait-il des ravages considérables dans le pays; & l'an 1580, il mourut au Caire cinquante mille ames de la peste. On ne voit aucune maladie sporadique pendant tout le temps qu'elle regne; elles

ne ſe manifeſtent que depuis le mois de Juillet juſqu'en Septembre, qui eſt le temps où elle ceſſe. Cette peſte n'eſt point endémique, elle paſſe des autres pays en Europe. Celle qui y vient de la Grece & de la Syrie, fait infiniment moins de ravage que celle qui y eſt apportée de la Barbarie; cette derniere eſt la plus cruelle, & dure ſouvent huit à neuf mois.

Obſervations touchant la cure du Charbon peſtilentiel.

Les bubons étoient ordinairement compliqués de charbon dans la peſte vulgaire. Ce dernier vient rarement au viſage, au cou, au bas-ventre, mais ſouvent aux cuiſſes, aux jambes, aux bras, à la poitrine. Il ſe manifeſte par une puſtule blanchâtre, jaune ou rougeâtre, pâle ou d'un rouge foncé dans le milieu, lequel noircit peu à peu, & ſe couvre de croûte tout autour. Ses couleurs varient, de ſorte qu'eu égard à la couleur prédominante, à la douleur ou à l'indolence qui l'accompagnent, on peut diviſer les charbons en phlegmoneux, en éryſipélateux & en gangreneux.

Les cauteres actuels & potentiels ont eu un succès funeste ; il en est résulté des inflammations gangreneuses, & des callosités. On s'est infiniment mieux trouvé de les inciser près à près jusqu'au vif, & même d'enlever la partie gangrenée & l'escarre calleuse qui se formoit autour du centre de quelques charbons.

Après avoir scarifié le charbon comme le bubon, on appliquoit dessus un plumaceau chargé de térébenthine, de baume d'Arcée, d'huile de térébenthine, de thériaque, à laquelle on ajoutoit dans les cas où la putréfaction étoit considérable, de l'aloès, de la myrrhe & du camphre. On couvroit le plumaceau avec des cataplasmes émolliens, anodins ou spiritueux, suivant l'exigence des cas, de même que pour la cure des bubons, indépendamment des lotions détersives ou émollientes. Dans les cas où les digestifs excitoient des douleurs, on se servoit en leur place d'un plumaceau chargé d'un onguent nutritif. Ces sortes de charbons exigent un autre traitement que le charbon simple, que l'on brûle pour l'ordinaire avec des escharotiques.

L'éryſipele, le *feu ſacré* de Sydenham, *pag. 66.* ont beaucoup d'affinité avec la peſte vulgaire, & cauſent ſous les aiſſelles & dans les aines les mêmes douleurs que les bubons, mais nous n'en avons point d'hiſtoire exacte.

II. *VARIOLA*, *petite Vérole*; appellée par les Languedociens, *Picotte*; par Haly Abbas, Joubert & les anciens, *Variola*; par les Allemands, *Bocken*; par les modernes, *Variolæ*, au pluriel; par les Anglois, *Small-pox*; par les Italiens, *Vaiolò*; par Rhaſis, *Euphlogia* & *Chaſpe*.

Lorſque le ſujet n'a qu'une ſeule maladie, eût-il pluſieurs puſtules ſcabieuſes, miliaires, varioliques, ſon mal ne change point de nature, & on doit le déſigner par un ſeul nom ſingulier.

On croit que la petite vérole a paſſé d'Aſie en Europe dans le temps des *Croiſades*, & de celle-ci dans l'Amérique dans le temps que Ferdinand *Cortès* conquit le Pérou.

La petite vérole eſt un genre de

phlegmasie exanthémateuse, souvent épidémique, dont l'éruption consiste dans des pustules phlegmoneuses de la grosseur d'un pois, qui viennent à suppuration.

Elle differe de la peste, en ce que dans celle-ci il survient une éruption de bubons ou de charbons, & que la petite vérole se manifeste par des pustules qui grossissent peu à peu, qui suppurent, qui se couvrent de croûte, & laissent de petits creux dans la peau. De la rougeole, en ce que les boutons de celle-ci se détachent par écailles surfuracées, & qu'elle est précédée d'un coryza, du larmoiement, de la toux, ce qui arrive rarement dans la petite vérole. De la fievre vésiculaire, en ce que celle-ci se manifeste par des bulles ou des vésicules de la grosseur d'une petite noix & pleines d'eau.

Tous les hommes, sur-tout les enfans, ont une fois la petite vérole dans le cours de leur vie, à l'exception d'un vingtieme qui ne l'ont jamais naturellement, & qui ne peuvent la prendre par l'inoculation.

Il y a deux sortes de petite vérole; l'une *discrete*, dans laquelle les pustules

ſont éloignées les unes des autres, & elle eſt ou bénigne, ou maligne; & l'autre *confluente*, dont les puſtules ſe joignent pluſieurs enſemble, de maniere que deux ou trois n'en forment qu'une ſeule, ou au moins ſont diſpoſées par placards ſur le viſage, ce qui leur a fait donner le nom de puſtules à placards. La petite vérole confluente eſt plus mauvaiſe que la diſcrete bénigne.

1. *Variola lymphatica*, *petite vérole volante; Variolæ volaticæ;* en François, *Verrete* & *vérolette;* en Languedocien, *Eſclapette;* en Italien, *Ravaglio;* par quelques-uns *Verrete*, *cryſtalline;* en Anglois, *Water pocken; Variolæ diſcretæ*, *variolæ halituoſæ ſeu aquoſæ*, Brendel. *Hydrachnis* D. Cuſſon.

Cette eſpece attaque les enfans de deux ou trois ans ſans angoiſſe & ſans aucune fievre notable. Elle ſe manifeſte par de petites puſtules au viſage, leſquelles ſont rouges & remplies d'une lymphe tranſparente ou blanchâtre, de la groſſeur d'une lentille, dont les unes ſe ſechent au bout de deux jours, tandis qu'il en pouſſe d'autres, & qui tombent toutes enſemble après s'être deſſéchées au bout d'environ quatre

jours, sans creuser la peau, & sans causer aucune incommodité à ceux qui l'ont.

Il y en a une autre espece qui attaque les enfans huit jours après qu'ils sont nés; elle est accompagnée de pareilles pustules aqueuses autour du nombril, sous les aisselles, autour des doigts, lesquelles se sechent au bout de trois ou quatre jours, & se détachent en forme de croûte. Les Languedociens l'appellent *bourgueirole*.

Elle se guérit naturellement, pourvu, s'il fait froid, que l'on tienne l'enfant chaudement, & qu'on lui donne du bouillon, ou quelqu'autre potion chaude.

2. *Petite Vérole discrete bénigne, premiere sorte;* Helvetius, *Traité de la petite vérole; Réguliere*, (*Regularis*) Sydenham; *Petite vérole discrete simple; Variolæ aureæ*, Riedlin. *Lin. Med.* A.

Il y a quatre stades dans celle-ci; savoir, le prélude, l'éruption, la suppuration, l'exsiccation.

1°. Le *prélude* de cette espece consiste, 1°. dans une lassitude spontanée; 2°. dans la fréquence du pouls; 3°. dans une céphalalgie compliquée d'as-

soupissement dans les enfans ; 4°. dans un mal de reins & un vomissement ; 5°. dans des mouvemens convulsifs, qui ne sont pas de mauvais augure.

2°. L'*éruption* commence vers le troisieme ou le quatrieme jour ; plus elle est tardive, & mieux c'est. Les points ou les taches different du pourpre en ce qu'elles sont rouges & élevées en pointe, elles sont au commencement en petit nombre sur le visage, le menton, la poitrine ; elles croissent peu à peu, les pustules grossissent jusqu'au septieme jour, alors l'éruption cesse, & la suppuration commence à se faire.

3°. La *suppuration* dure depuis le septieme jour jusqu'au neuvieme ; elle va même au-delà dans la petite vérole confluente maligne.

4°. L'*exsiccation* dans la petite vérole discrete, commence le neuvieme jour, & dure jusqu'au quatorzieme ; elle commence par les pustules des pieds & des mains qui ont paru les premieres ; les dernieres sont les plus larges de toutes.

La petite vérole bénigne a cela de particulier, que tous les symptomes s'appaisent dès que l'éruption commen-

ce à ſe faire, la fievre diminue, les puſtules groſſiſſent peu à peu, & il ne ſurvient point d'autre maladie.

La petite vérole diſcrete differe de la confluente, non-ſeulement en ce que les ſymptomes ſont moins violens, mais encore en ce que les puſtules du viſage ſont moins nombreuſes & plus éloignées les unes des autres. Quelle que ſoit leur quantité dans les autres parties du corps, il ſuffit qu'elles ſoient en petit nombre & ſéparées ſur le viſage, le pronoſtic en eſt beaucoup plus aſſuré.

La diſcrete bénigne eſt accompagnée d'une fievre continue, qui eſt preſque inſenſible dans quelques ſujets. Les enfans agiſſent, mangent à leur ordinaire, jouent dans leur lit, rient, & ſont de bonne humeur, ſur-tout après que l'éruption eſt faite. Elle eſt quelquefois compliquée d'une fievre *rémittente*, d'une quotidienne continue, comme je l'ai vu une fois, & même, comme l'aſſure *Helvetius*, d'une tierce continue. Le malade eſt ordinairement conſtipé, & lorſqu'il ſurvient une diarrhée, elle abat les forces, ainſi que l'a remarqué *Helvetius;* elle interrompt &

arrête même l'éruption, ce qui eſt infiniment plus dangereux que dans la petite vérole confluente.

Il y a une eſpece de petite vérole dans laquelle il ne ſe fait aucune ſuppuration le ſeptieme jour; les puſtules ſe terminent peu à peu par réſolution ſans danger, & quelquefois ſans aucune fievre ſenſible. Les Anglois appellent cette qui ſe termine par réſolution *Kikenpokes*, & il faut la diſtinguer de la rétroceſſion des puſtules, laquelle a lieu dans les autres eſpeces, & dans les autres temps de la maladie, & qui eſt très-funeſte, comme on peut le voir dans *Helvetius*.

On peut rapporter à la petite vérole diſcrete bénigne, celle que l'on donne par le moyen de l'inoculation, & qui eſt appellée *éruptive* dans les Actes d'Angleterre, *tom. 8. p. 601*. Pour cet effet, on fait une inciſion d'un pouce de long dans l'épiderme au bras ou à la jambe du ſujet qu'on veut inoculer, & l'on applique deſſus de la charpie imprégnée de pus variolique, ou bien on l'introduit par le moyen d'un emplâtre véſicatoire. La contagion s'étant inſinuée dans le corps, il ſurvient le

ſeptieme ou le huitieme jour un friſſon, une chaleur & une éruption variolique, qui eſt pour l'ordinaire bénigne & diſcrete, pourvu que l'enfant ait au-deſſus de cinq ans, qu'il ait uſé d'un régime rafraîchiſſant, qu'on lui ait interdit pendant quinze jours la viande & le vin, ou qu'on l'ait purgé & préparé par quelques potions délayantes. Il conſte par 200000 obſervations qu'on a faites ſur l'inoculation en Angleterre, dans l'Amérique, en Italie, en France, &c. auſſi-bien quà Geneve, à Nîmes, &c. que de trois cents ou cinq cents ſujets qu'on inocule, il y en a à peine un qui meure, & que, lorſqu'on a ſoin de choiſir les ſujets, comme l'a fait M. *Ramby*, à peine y en a-t-il un ſur mille qui ſuccombe à l'opération, au lieu que ſuivant le calcul du Docteur *Jurin*, parmi ceux qui l'ont par la voie ordinaire, il en meurt environ un ſur ſept; d'où il ſuit qu'il eſt de la charité & de la prudence d'inoculer les enfans vers l'âge de ſix ans, après les avoir préparés par un régime rafraîchiſſant & émollient. De quatre cents quatre-vingt-douze enfans qu'on vient d'inoculer dans l'hôpital de Lon-

dres, il n'en est mort qu'un seul.

Cure. On prescrira à ceux qui ont une petite vérole discrete bénigne un régime délayant & rafraîchissant, tel que le bouillon, ou la crême de riz, d'avoine, qu'on leur donnera toutes les quatre heures ; & on leur fera boire de la tisane d'orge.

On leur donnera tous les jours, ou de deux jours l'un, un clystere émollient ; on les saignera le plutôt qu'on pourra du bras, & le lendemain du pied, ou du pied seulement ; au cas que le Médecin soit appellé trop tard, que le sujet soit d'un tempérament chaud & pléthorique, & que les symptomes soient urgens, il convient de le saigner jusqu'à trois fois ; mais cette précaution est souvent inutile dans les sujets jeunes, froids, cacochymes, lors surtout que l'épidémie est bénigne.

Au cas que la fievre diminue, ou qu'il y ait quelque rémission dans le prélude de la maladie, on purgera sans délai le malade avec l'émétique, ou avec quatre ou six gouttes de syrop de *Glauber*, ou avec quelques cuillerées d'eau tiede, dans laquelle on fera dissoudre un, deux ou plusieurs grains

de tartre stibié, proportionnellement à la quantité d'eau, à la sensibilité & à l'âge du sujet.

On entretiendra l'effet de cet émétique, en purgeant le malade dès le lendemain, ou dès le jour même, s'il y a apparence d'éruption. Il est souvent à propos, avant qu'elle se fasse, de préparer le sujet par la saignée & la purgation, le reste de la cure étant le plus souvent l'ouvrage de la nature.

Il faut avoir soin que le malade n'ait ni plus ni moins de hardes qu'à l'ordinaire, de peur qu'il ne respire un air trop chaud.

Si le malade est d'un tempérament froid, & que les pustules s'affaissent, soit parce qu'on l'a saigné, ou parce qu'il a pris l'air, il faut avoir recours à la tisane de corne de cerf, & aux cardiaques préparés avec la vipere; mais pour l'ordinaire on peche ou par la chaleur du régime, ou par le défaut d'air, ce qui est cause que le sang fermente, & que les pustules disparoissent.

Si les enfans rendent des matieres verdâtres, ou qu'ils ayent des rapports acides, on leur donnera de temps à autre des potions absorbantes & anthelminthiques. I vj

Si les puſtules ne ſe rempliſſent point, ou que le cercle qui entoure leur baſe devienne d'une couleur plus pâle, on leur donnera quelques grains de diaphorétique minéral, ou de poudre bézoardique, ou de poudre de guttete.

Si les malades ont des inſomnies & des anxiétés, on percera les puſtules lorſqu'elles ſeront venues à maturité; & on leur donnera du ſyrop de pavot blanc avec quelque poudre abſorbante; & comme la fievre ne ſubſiſte plus & qu'ils ont envie de manger, on mettra dans leurs bouillons quelque peu de mie de pain, ou de crême de riz. Lorſque le ſang eſt appauvri, & il eſt tel parmi les pauvres gens, & qu'aucun ſymptome ne s'y oppoſe, on peut leur donner un peu de pain & de vin trempé, comme on le pratique dans l'Hôpital général, lors ſur-tout que la ſuppuration eſt faite. On les purgera lorſque les croûtes ſe détacheront, & au cas qu'il y ait quelque reſte d'ulceres, de furoncles ou de fievre, il ſera bon de les purger une ſeconde fois.

Si le deſſéchement des puſtules eſt ſuivi d'une fievre rémittente, on aura recours au quinquina.

Lorſque la diarrhée ſurvient dans la petite vérole diſcrete, & que les puſtules s'affaiſſent, il y a beaucoup à craindre pour la vie du malade; & dans ce cas on doit recourir à la thériaque, au diaſcordium ou au ſyrop de pavot blanc, que l'on mêlera avec quelque abſorbant.

3. *Variola diſcreta complicata*, Helvetii 2ª. ſpecies. *La diſcrete compliquée*; *Anomala* Sydenhami; *Petite vérole diſcrete maligne.* Helvetius, *Obſervations ſur la petite vérole.*

L'éruption n'eſt pas plutôt faite dans la petite vérole réguliere ou bénigne, que la fievre & les autres ſymptomes accidentels ceſſent: il n'en eſt pas de même dans celle qui eſt anomale ou maligne.

L'éruption eſt précédée d'une fievre ardente; les forces ſont extrêmement abattues, la peau eſt ſeche & brûlante; les carotides battent; les tendons ſe roidiſſent; les yeux ſont vifs & teints de ſang; il ſurvient des douleurs de tête & de reins, ſouvent ſans délire & ſans aſſoupiſſement. Après que l'éruption eſt faite, la céphalalgie, la douleur des reins, le vomiſſement, & les

autres ſymptomes diminuent, mais la fievre revient & ſe change en tierce continue, & aux ſymptomes dont on a parlé, il s'en joint des nouveaux, tels que l'inſomnie dans les paroxyſmes, le délire, l'anxiété, le ſaignement de nez, des ſueurs abondantes, qui ne diminuent ni la ſéchereſſe ni l'ardeur de la peau; ſouvent même il ſe forme un éryſipele miliaire, ou des taches pourpres dans les interſtices des puſtules. La fievre & les autres ſymptomes augmentent dans la *ſuppuration*; à ces ſymptomes ſe joignent les anxiétés, le délire, les ſpaſmes, mais les puſtules ne s'affaiſſent point, & ne ſont pas plus mauvaiſes. Ses variétés ſont,

4. *Variola diſcreta dyſenteriodes*, Sydenham, *conſtit. ann.* 1670. Petite vérole dyſſentérique.

On lui donne cette épithete, 1°. parce qu'elle regne en même temps que la dyſſenterie épidémique, & qu'elle a le même caractere; 2°. parce que lorſqu'on uſe d'un régime trop chaud, le virus variolique s'évacue ſouvent par un flux de ventre ſanguinolent.

Elle differe de la petite vérole ordi-

naire, 1°. par l'éruption, laquelle ne ſe fait point le quatrieme jour, comme dans la petite vérole bénigne, mais le troiſieme; 2°. les puſtules ſont plus petites & plus inégales, & leur pointe noircit ſur la fin; 3°. il ſurvient ſouvent un ptyaliſme de même que dans la confluente.

5. *Variola diſcreta veſicularis*, Mead, *of the ſmall pox.* 1748. *Cryſtalline diſcrete, Siccæ*, Conringius, *Diſſert. de variol.*

Elle differe de la miliaire par des véſicules qui ont la figure d'un pois. Elle eſt maligne.

6. *Variola diſcreta verrucoſa*, Mead. *of the ſmall pox.*

Elle ſe manifeſte par des puſtules dures, ſaillantes, ſemblables à des verrues, qui noirciſſent en ſe deſſéchant, & qui ſont un mois à tomber. Elle eſt diſcrete chez nous, & elle tient le milieu entre les bénignes & les malignes.

7. *Variola diſcreta ſiliquoſa*, Mead, *diſcourſe of the ſmall pox.*

Cette eſpece, qui eſt maligne, a beaucoup de rapport avec la cryſtalline diſcrete & avec la précédente, & elle en differe par des ſiliques molles & vuides formées par une ſanie tranſparente épanchée ſous la peau.

8. *Variola discreta miliaris*, 3a. spec. Helvetii, *Observ. sur la petite vérole; pag.* 204. *Petite vérole très-discrete, vésiculaire & pourprée.*

Celle-ci est une autre variété de la discrete maligne.

Voici les signes auxquels on la connoît: 1°. les pustules sont plus éloignées & moins nombreuses; 2°. indépendamment du pourpre & des pustules varioliques, il survient quantité de petites vésicules extrêmement serrées; 3°. les symptomes sont les mêmes que dans la fievre maligne; 4°. il n'y a quelquefois que deux ou trois pustules aux bras, tandis que la poitrine est couverte d'une éruption miliaire ou érysipélateuse, ou de pétéchies; les membres & sur-tout la poitrine est couverte de vésicules miliaires pleines d'une sérosité limpide, qui rendent la peau extrêmement rude.

Thérapeutique des petites Véroles discretes malignes.

Avant que l'éruption se fasse, il faut modérer la violence de la fievre par deux ou trois saignées du pied, si le sujet est adulte.

La diete, les tisanes & les lavemens, comme dans la petite vérole bénigne, mais le régime plus sévere. A la fin du redoublement l'émétique ou la purgation, pour prévenir les sueurs colliquatives, l'hémorrhagie & la dysurie dont cette espece est ordinairement compliquée.

Si les paroxysmes sont accompagnées de bâillement & de frisson, & que la chaleur ni la sécheresse de la peau n'y mettent point obstacle, on fera boire au malade jusqu'au quatrieme jour de la tisane faite avec le quinquina & la bourrache.

Au cas que le Médecin arrive après l'éruption, il ne laissera pas que de faire saigner le malade deux fois du pied, & il lui donnera l'émétique & un cathartique les trois premiers jours. Le cercle des pustules deviendra d'un rouge plus vif, l'éruption se fera plus lentement, la suppuration sera plus douce, les insomnies & les anxiétés moins violentes. On doit en même temps entretenir la perspiration & l'écoulement de l'urine avec des délayans, tels qu'une décoction de bourrache, une infusion de capillaire auxquelles on joindra l'anti-

moine diaphorétique, ou autre choſe ſemblable.

Si le malade a le ventre trop libre, on emploiera les abſorbans & les potions chaudes, ſur-tout dans le temps que la ſuppuration commence à ſe faire.

Conſultez *Sydenham* pour la cure de la petite vérole dyſſentérique.

La cryſtalline diſcrete demande plus d'humectans & plus de rafraîchiſſans.

Voyez ce que le Docteur *Mead* dit des petites véroles de la ſixieme & de la ſeptieme eſpeces.

Petite Vérole confluente.

9. *Variola confluens; Petite vérole confluente ſimple* d'Helvetius, premiere eſpece. *Confluentes régulieres de* Sydenham. Freind. *Epiſtol. de purgantibus.*

Elle differe de la petite vérole diſcrete par la coalition des puſtules, & des ſuivantes, en ce que celles-ci ſont moins malignes, & que celles qui ſuivent ſont peſtilentielles, ou plus funeſtes, qu'elles viennent par bouquets ſur le viſage; qu'elles ſont cryſtallines ou noires, ainſi qu'on le verra.

Elle commence de même, mais les ſymptomes, tels que les anxiétés, l'a-

battement des forces, le vomiſſement, ſont beaucoup plus violens que dans la diſcrete, outre que les ſueurs ne viennent point auſſi promptement. La diarrhée précede quelquefois l'éruption, & continue un ou deux jours après qu'elle eſt faite, ce qui n'arrive preſque jamais dans la petite vérole diſcrete.

L'éruption ſe fait le troiſieme jour, & même plutôt, & plus elle eſt prompte, plus les puſtules ſont nombreuſes & mauvaiſes; ſouvent elle tarde juſqu'au cinquieme jour à cauſe du vomiſſement & des douleurs qui ſurviennent dans les reins, les lombes & la plévre. L'éruption ne calme point les ſymptomes, comme dans la diſcrete, ils continuent après même qu'elle eſt faite. Les redoublemens viennent tous les ſoirs. *Sydenham* prétend que les puſtules ne ſont point diſtinctes, mais qu'un peu après l'éruption, elles ne forment, comme dans l'éryſipele & la rougeole, qu'une véſicule rouge qui couvre tout le viſage, & qui a peu de relief, au lieu que dans la petite vérole diſcrete, les puſtules ſont plus élevées & ſéparées par des interſtices blancs juſqu'au

huitieme jour, que leur sommet devient blanc, tandis que leur contour s'enflamme. Le huitieme jour de la petite vérole maligne, cet amas de pustules qui rend l'épiderme blanc, s'aigrit de jour en jour, devient noirâtre & douloureux, & se détache par larges écailles, non point le onzieme jour, comme dans la petite vérole discrete, mais au bout de quinze ou vingt. Le ptyalisme dans les adultes & la diarrhée dans les enfans accompagnent la petite vérole confluente. Voyez *Ptyalisme variolique*. La salivation s'arrête le onzieme jour, & à moins que l'enflure du visage & des mains n'augmente, la perte du malade est infaillible, & il ne tarde pas long-temps à mourir. Voyez *Œdeme variolique*.

Petites Véroles confluentes malignes.

10. *Variola confluens crystallina* Helvetii, *p.* 208. *Observ. Variola Japonica*, Kempfer. *Petite vérole crystalline, premiere espece de confluente maligne; Vesiculæ D. Barbaræ* Car. Pison. *obs.* 149.

On a de la peine à la distinguer les

premiers jours, parce que les pustules ne sont point encore assez grosses pour paroître crystallines, je veux dire, qu'il n'y en a pas un assez grand nombre de réunies pour former une vésicule remplie de sérosité, ainsi qu'il arrive dans la crystalline, dont le caractere est d'avoir quantité de ces vésicules réunies ensemble. La petite vérole miliaire est compliquée de pareilles vésicules, mais elle n'excede pas la grosseur d'une tête d'épingle, d'où vient qu'elles sont miliaires.

Les *symptomes qui l'annoncent* sont, une fievre violente, une diarrhée séreuse abondante, la céphalalgie, une soif excessive, l'enflure & la pâleur de la peau.

Les *symptomes de l'éruption*, les pustules sont d'un rouge moins vif, elles grossissent plus promptement, & elles sont plus grosses que dans les autres especes. Le cercle qui entoure la base de la pustule est toujours plus pâle, ou moins rouge; la peau de la vésicule est extrêmement mince, son fond, de même que son aréole sont très-pâles, l'enflure œdémateuse des membres est considérable; enfin la fievre maligne,

& plus ſouvent encore la tierce continue joint ſes ſymptomes à l'éruption miliaire, & ils ſont tels qu'on l'a dit en parlant de la petite vérole diſcrete maligne.

Le pronoſtic de la cryſtalline eſt plus sûr que celui de la confluente.

11. *Variola confluens cohærens; ſeconde eſpece de confluente maligne* d'Helvetius, *obſerv. pag.* 210. *Petite vérole cohérente.*

Caractere. Les puſtules ſont affaiſſées à leur ſommet, & cohérentes; elles forment ſur le viſage une ſurface unie d'un bout à l'autre, & elles ſont ſéparées les unes des autres par des puſtules miliaires, & pour l'ordinaire pourprées.

Elle s'annonce de même que la petite vérole compliquée, mais la fievre eſt plus forte, & les redoublemens plus longs & plus violens; à quoi l'on peut ajouter le battement des carotides, la rougeur des yeux, & la rigidité des tendons.

L'éruption totale des puſtules ſe fait promptement, les puſtules ont une figure irréguliere, leur ſommet eſt affaiſſé, elles ſont entourées d'un cercle d'un rouge très-vif, elles ſont médio-

crement élevées, sur-tout sur le visage, qui est fort enflé, & dont l'épiderme ne forme pour ainsi dire qu'une seule pustule parfaitement égale & unie; la peau est seche & brûlante, quelque abondantes que soient les sueurs; l'urine est peu abondante, & d'un jaune très-foncé; le pouls est dur, petit, ou grand & fréquent; les yeux sont rouges, étincelans, saillans, & ne peuvent supporter la lumiere, d'autres fois livides avec mydriase; la céphalalgie est violente, excepté qu'il ne survienne un délire ou un coma; le délire, la rigidité des tendons & les convulsions sont plus fréquens que dans les autres especes.

12. *Variola confluens nigra* Sydenh. p. 124; *troisieme espece de confluente maligne* d'Helvetius pag. 213; appellée par quelques-uns *Variola hœmatodes* ou *scorbutica*; *sanguinea* Mead. *Petite vérole noire* ou *scorbutique*. Sydenham, *Variolæ ann.* 1674.

Caractere. Les pustules sont noires; & rendent un sang de même couleur, leur fond est gangrené, le malade pisse du sang, il est sujet à diverses hémorragies, l'intervalle que laissent les pus-

tules est noir. Elle se manifeste comme les autres maladies malignes.

L'éruption commence le second jour, les pustules ont peu de relief, elles sont noirâtres, & lorsqu'on les perce, elles rendent un sang noir & livide. L'urine est presque toujours sanguinolente, de même que les déjections & les larmes; l'intervalle des pustules est noir, la fievre & les paroxysmes violens.

Cette espece emporte pour l'ordinaire le malade le second ou le troisieme jour.

13. *Variola confluens corymbosa; quatrieme espece de confluente maligne* d'Helvetius *pag.* 214. *Petite vérole à placards.*

Caractere. Amas de pustules non confluentes, mais très-serrées sur-tout au visage, sans aucune pustule entre deux.

Le commencement & l'éruption sont les mêmes que dans la petite vérole compliquée. Le prognostic est le même que celui de la compliquée ou discrete maligne. Plus les placards sont nombreux sur le visage, plus le malade est en danger, quel qu'en soit le nombre sur le reste du corps.

Cure des petites Véroles diſcretes, malignes & confluentes.

On ſaignera les malades une ou pluſieurs fois du bras ou du pied avant l'éruption, & même davantage s'ils ſont adultes. On leur donnera enſuite un vomitif, & ſi le temps le permet, & que l'éruption ne ſoit pas prête à ſe faire, on les purgera tout de ſuite.

On délayera le ſang les premiers jours, en leur faiſant boire copieuſement de la tiſane, d'orge, par exemple, ou une décoction de rapure de corne de cerf, dont on mettra demi-once ſur deux livres d'eau, ou de racine de ſcorſonere, &c. Si le malade eſt d'un tempérament chaud, on y ajoutera quelques gouttes d'eſprit de vitriol, juſqu'à ce que l'éruption des puſtules ſoit entiérement faite.

Lorſque les puſtules ſeront toutes ſorties, ce qui arrive pour l'ordinaire vers le ſixieme jour, on lui donnera tous les ſoirs du ſyrop de pavot blanc juſqu'au onzieme, ce qu'on réitérera le matin dans la confluente, augmentant la doſe s'il y a phrénéſie; mais il faut

aller bride en main lorſqu'on a affaire à des enfans qui ont du penchant à dormir.

S'il ſurvient une iſchurie, le malade ſe levera, & fera quelques tours dans ſa chambre.

Si ſa ſalive eſt trop gluante, & que les crachats ne puiſſent ſortir, on le fera gargariſer avec de l'eau d'orge & du miel roſat.

S'il eſt aſſoupi, que ſon pouls ſoit concentré & languiſſe, on lui appliquera un véſicatoire ſur la nuque, ou de l'ail ſur la plante des pieds, que l'on renouvellera tous les jours.

S'il ſurvient le onzieme jour une quotidienne continue ſymptomatique, accompagnée d'inquiétudes, d'anxiétés, & d'autres ſymptomes ſemblables, ſi elle réſiſte aux parégoriques, & que le malade ſoit en danger de mourir, on le ſaignera ſur le champ du pied, & l'on réitérera deux fois la ſaignée les jours ſuivans s'il le faut; on le purgera même tout de ſuite, & on lui donnera l'émétique, ſi ſes forces le permettent, ſans oublier les parégoriques. Il ſuffit ordinairement d'un cathartique.

Lorsque les pustules seront entiérement desséchées, on lui oindra pendant deux jours le visage avec une pommade préparée avec l'huile d'amande douce.

S'il se forme des pustules dans les yeux, ou que les paupieres soient excessivement enflées, on fera infuser du safran dans de l'eau rose, & on en mettra dedans.

Voici la méthode que *Fischer* Médecin Allemand emploie pour la guérison de la petite vérole. Il commence par purger & saigner le malade, & le fait ensuite baigner dans l'eau tiede, ce qui hâte non seulement l'éruption, mais encore la maturation des pustules. Il conste par plus de vingt observations qu'on a faites à Montpellier, que les bains, sans en excepter ceux d'eau froide, accélerent l'éruption ; mais cette méthode ne vaut rien pour les sujets cacochymes, non plus que dans le cas où l'on craint une petite vérole maligne.

La Méthode de Morton consiste dans l'usage des diaphorétiques, par lesquels il prétend chasser le virus variolique. Il les fait précéder des vésicatoires sur la nuque & sur la plante des

pieds ; il y joint au besoin les anodins ; les cordiaux & les bézoardiques, & termine la cure par des bols cathartiques.

Huxham observe qu'il y a des cas où il convient d'employer la méthode de *Sydenham*, comme il y en a d'autres où il est à propos de faire usage de celle de *Morton* ; que chaque cas demande une méthode particuliere, & que le savoir du Médecin consiste à distinguer celle qui convient le plus.

Méthode indienne de Daniel Ludovici, *Collect. Academ. tom.* 3. *pag.* 338.

On plonge le premier jour le malade dans le fleuve le plus prochain. Le second jour, on lui donne pour toute boisson du petit lait aigre. Le troisieme on lui fait manger des concombres confits dans le vinaigre.

Le quatrieme jour, après que la petite vérole a poussé, on le plonge tout habillé dans la riviere, après quoi on le remet dans son lit. Voilà la maniere dont les Negres de l'île de Java traitent les malades qui ont la petite vérole & les femmes en couche. La maladie fait son cours sans aucun fâcheux accident, mais elle laisse des

cicatrices blanches, que ces barbares regardent comme un très-grand défaut.

J'ignore ce que c'eſt que les *variolæ piloſæ* de Carrichter.

III. *Pemphigus*, Fievre véſiculaire, appellée par Galien *6. epidemiar. Pemphigos* & *Pemphigodes puretos; Hydroa*, Car. Piſonis, ainſi appellée de *Pemphix*, bulle ou phlyctene. *Bulloſa febris.* Nouvell. Claſſ.

C'eſt une fievre inflammatoire exanthémateuſe, le plus ſouvent aiguë, laquelle ſe manifeſte par de groſſes bulles ou véſicules tranſparentes, remplies d'une ſéroſité jaune, répandues ſur toute la ſurface de la peau.

Elle differe du millot ou du pourpre blanc, en ce que les véſicules de celui-ci n'excedent pas la groſſeur d'un grain de millet; de la petite vérole cryſtalline, dont les véſicules ſont remplies de pus, ou formées de pluſieurs puſtules jointes enſemble, qui ſont venues à ſuppuration. Les bulles de la fievre véſiculaire ſont environ de la groſſeur

d'une noisette, souvent plus grosses; & rarement plus petites, & remplies d'une sérosité jaune.

Ce qui me fait croire que cette maladie est nouvelle, est qu'on n'en trouve aucune histoire distincte ni chez les Grecs, ni chez les Arabes; mais elle n'est pas si rare, que je n'aie eu occasion de l'observer six fois.

1. *Pemphigus major* Christoph. Seligeri; *febris vesicularis catarrhalis* Belii *amœnit. Fievre vésiculaire catarrale. Hydatides* de Charl. Pison, *observ.* 147. 149. où l'on trouve la description de cette maladie.

C'est une maladie accompagnée d'une fievre aiguë continue, dans laquelle, le second ou le troisieme jour, il s'éleve sur la peau des ampoules ou des vésicules de la grosseur d'une noix ou d'une aveline, remplies d'une sérosité jaune fort claire, laquelle étant écoulée, il reste dans l'endroit des grandes taches d'un rouge noirâtre, entourées des croûtes noirâtres de l'épiderme; elle se termine au bout de deux semaines. Je l'ai observée pour la premiere fois en 1725 dans l'Hôpital de Montpellier. J'y trouvai un soldat

auquel il vint au commencement d'une fievre aiguë continue, sur le bas-ventre & sur les cuisses quantité de vésicules rondes & transparentes entourées d'un cercle rouge dont il mourut. M. *Deidier* avoua qu'il ignoroit le nom de cette maladie, & prétendit qu'on pouvoit lui donner le nom de *vésiculaire.* J'ai eu occasion depuis de l'observer plusieurs fois dans plusieurs pauvres qui étoient à l'hôpital général, & j'en ai vu deux qui l'avoient sans fievre, ce qui lui est commun avec les maladies exanthémateuses, telles que la peste & la petite vérole bénigne, du moins la lymphatique, dont quelques especes se manifestent sans beaucoup de fievre. Voyez sa cure *dans les Amœnitat. medic.* de Delius *decad. 1. cas. 9. pag. 71.*

2. *Pemphigus castrensis* D. Thiery, *Medic. experimental. pag. 134. Fievre vésiculaire des camps.*

Il régna à Prague en 1736, dit ce fameux Médecin, une maladie contagieuse contre laquelle tous les secours de la médecine furent inutiles, sa violence l'emportant sur l'efficacité des meilleurs remedes. S'étant apperçu que les vésicules qui s'élevoient sur la peau

avoient beaucoup d'affinité avec les phlyctenes des véficatoires, il foupçonna qu'elles étoient caufées par une humeur âcre, pareille à celle des cantharides, & il fauva tous fes malades en leur prefcrivant le vinaigre bézoardique, au lieu que tous ceux que les autres Médecins traiterent n'en revinrent point.

3. *Pemphigus Helveticus*, Dan. Langhans, *Act. Helvet. vol. 2. pag. 260.*

Voici la defcription que *Daniel Langhans* Médecin de Zurich, donne de la maladie épidémique qui régna en 1752.

Il régna au commencement de l'hiver dernier une maladie épidémique que perfonne jufqu'ici n'a obfervée ni décrite, laquelle continua pendant tout l'été avec la même violence, & emporta tous ceux qui en furent attaqués.

Elle eft extrêmement contagieufe, & il fuffit qu'une perfonne l'ait dans une famille, pour que toutes les autres en foient pareillement attaquées au bout de quelque temps, de forte que je ne puis mieux la comparer qu'à la vérole, avec cette différence que celle-ci eft plus d'un an à devenir mortelle, au lieu que celle dont je parle l'eft dès le premier jour.

Elle ſe manifeſte par une douleur & une tenſion légere & preſque imperceptible dans le goſier, & extérieurement derriere les oreilles, laquelle ſe communique juſqu'à la partie antérieure de la poitrine, avec friſſonnement, nauſée, friſſon; de même que dans les fievres intermittentes, avec cette différence pourtant qu'elle ne cauſe aucune chaleur, ni aucune effervefcence. Le cou s'enfle ordinairement en dehors, & il ſe forme dans le goſier autour de la luette & du pharynx, des bulles ou des puſtules de la groſſeur d'une noiſette, qui ne cauſent preſque aucune douleur, & qui contiennent une ſanie jaune de très-mauvaiſe odeur. Il en vient ſouvent dans d'autres parties du corps, aux aines, dans l'entre-deux des cuiſſes & aux parties naturelles, aux doigts, aux levres, &c. qui, lorſqu'elles percent d'elles-mêmes, ou qu'on les ouvre avec la lancette, rendent une matiere ichoreuſe.

Le ſecond, le troiſieme ou le quatrieme jour, les puſtules de la gorge s'affaiſſent, & l'on apperçoit dans l'endroit où elles étoient, de petits fragmens blancs. Le malade reſſent une

grande anxiété dans la poitrine, la tumeur du cou commence à diminuer ou à augmenter, & à s'abscéder, & l'on sauve le malade en l'ouvrant sur le champ. Lors, au contraire, qu'il sent une pesanteur dans la poitrine, avant qu'elle disparoisse avec les pustules de la gorge, ou qu'elle s'abscede, il meurt sur le champ de même que ceux qui sont étouffés par un empyeme. Il y a eu des malades qui sont morts sur le champ, à cause que la matiere des pustules étoit rentrée, sans avoir pu venir à suppuration.

Toutes les fois que cette matiere venimeuse est poussée par la violence de la fievre du gosier sur les parties extérieures du corps, le malade n'a plus rien à craindre. La maladie cesse dès qu'il se forme un abscès dans les glandes inguinales, axillaires, parotides, maxillaires, & dans celles de l'œsophage. La même chose arrive lorsqu'il vient des vésicules sur les parties externes; il se forme souvent autour des doigts une vésicule dans laquelle tout le venin est renfermé, & d'où il est aisé de le faire sortir. Les habitans attribuent ce venin aux brouillards qui régnerent quelque temps auparavant dans le pays. Ils se

nourriſſent d'eau-de-vie de froment, de ceriſes & de fromage gras & fort âcre.

Cure. Après avoir ſaigné copieuſement une ou deux fois le malade, on lui appliquera un large véſicatoire ſur le ſinciput, & on lui enveloppera le cou d'un cataplaſme fait avec du lait, que l'on aura ſoin de renouveller toutes les deux heures. On lui donnera en même-temps un ſudorifique compoſé avec l'oxymel ſcillitique & l'ellébore, de chacun deux drachmes, de miel roſat & d'eſprit de nitre dulcifié, de chacun une drachme, & on lui fera boire par-deſſus d'eau de ſcordium trois onces, de mélange ſimple une once & demie, de camphre un ſcrupule. On aura ſoin de provoquer la ſueur pendant ſix heures, en faiſant boire au malade du petit lait, ou une infuſion de ſauge. Les tumeurs externes & les puſtules de la bouche, diſparoiſſent pour l'ordinaire le lendemain. Le ſurlendemain on lui fait prendre une poudre réſolutive compoſée avec le ſel ammoniac & le nitre, & on lui fait boire un grand verre d'infuſion de ſauge. On lui donne la nuit ſuivante une doſe de thériaque dans de l'eau de ſcordium,

laquelle procure une sueur abondante; & après que le malade est rétabli, on le purge pendant quelques jours avec le sel d'epsom.

4. *Pemphigus Indicus*, Bontii, *de medicina Indorum*, *observ. ultimâ. Bullosa febris cum dysenteriâ*, Morton, *pyretol. appendix. pag.* 163.

Cette espece dans les Indes est compliquée de fievre maligne & de dyssenterie. *Bontius* a vu régner depuis 1658 jusqu'en 1691, une fievre quotidienne continue épidémique, dans laquelle le cou & la poitrine des malades étoient couverts de vésicules aqueuses.

Bontius vante beaucoup l'extrait de safran & d'opium.

5. *Pemphigus Brasiliensis*, Observations curieuses sur la Physique, *tom.* 1. 1730. le P. Bougeant, J.

Le simple attouchement du serpent à deux têtes du Brésil, lors même qu'il est mort, cause l'espece dont nous parlons ici. M. *Couplet*, de l'Académie Royale des Sciences, en fut lui-même attaqué. Il lui vint des vésicules aqueuses, qui lui durerent trois mois.

Je laisse à d'autres à décider si l'on peut réduire ou non les maladies de ce genre à un plus petit nombre d'especes;

IV. *Rubeola*, *la Rougeole.* C'eſt le premier nom que lui ont donné les Traducteurs d'Hali Abbas, *practic. lib. 3. cap. 1. de Variolæ & Rubeolæ medelâ*; en latin barbare, *Morbilli*, comme qui diroit petite maladie. *Blacciæ*, Aaronis Interpret. *Haſafin*, *nec non Roſeola* Caſtelli, *Lexic. Medic.* & *Alureſchin Maahah*, des Arabes, ſuivant Golius.

Elle ſe manifeſte par de petits boutons ſemblables à des piqûres de puces, rudes, inégaux, leſquels tombent par écailles ſemblables à du ſon, & dont l'éruption eſt précédée d'une toux ſeche, d'éternuement, de larmoiement, & d'une fievre catarrhale.

1. *Rubeola vulgaris*, Pientis. *Rougeole ordinaire. Morbilli regulares*, Sydenhami, *ann. 1670. Febris morbilloſa*, Frid. Hoffmanni.

Elle attaque les enfans au-deſſus & au-deſſous de ſept ans; l'épidémie ſe répand dans la même ville du ſepten-

trion au midi, ou réciproquement, & dure souvent six mois.

La maladie se termine au bout de huit jours : mais elle prépare souvent la voie à d'autres plus funestes.

Elle commence de même que le catarrhe, par des accès alternatifs de froid & de chaleur, par le frisson & le frissonnement. Le second jour la fievre & l'angoisse augmentent, le malade est extrêmement altéré, il perd l'appétit, il a la langue blanche & humide, une petite toux seche, les yeux & la tête pesante ; il est continuellement assoupi, il a un coryza, les yeux brillans, humides ou larmoyans, il éternue à tout moment, ses paupieres s'enflent, il est attaqué du vomissement, de la diarrhée, & tous ces symptomes augmentent jusqu'au temps de l'éruption. Elle se fait le quatrieme jour, & elle consiste dans de petites taches rouges qui viennent au front & au visage, & qui ressemblent à des piqûres de puces, & qui forment différens placards, sur lesquels il vient de petits boutons que l'on distingue par le tact & non point par la vue, qui se répandent ensuite sur la poitrine, le ventre & les autres parties

du corps, les taches qui y viennent sont moins saillantes, mais plus larges & plus rouges que celles du visage. Le vomissement cesse dès que l'éruption est faite, mais la toux, la fievre & la dyspnée augmentent, la fluxion sur les yeux, l'assoupissement & l'inappétence continuent.

Le sixieme jour, les pustules du front & du visage se dessechent, tandis que les taches rouges subsistent dans les autres parties du corps.

Le huitieme jour, elles disparoissent sur le visage & sur le reste du corps.

Le neuvieme jour, les boutons se détachent sous la forme d'une farine légere; mais la fievre, la dyspnée, la toux, augmentent quelquefois, moins cependant que dans la rougeole maligne.

C'est un très-mauvais signe lorsqu'il survient une phrénésie le quatrieme jour; dans ce cas, le pouls est extrêmement petit; & il convient d'appliquer des sangsues aux tempes du malade.

Si la rougeole s'empare d'un sujet qui ait des vers, on les voit aussi-tôt sortir par haut & par bas, sur-tout dès qu'on a donné un cathartique ou un

vomitif au malade, après quoi il n'en paroît plus.

C'eſt un mauvais ſigne lorſque la fievre augmente vers la fin de la rougeole, qu'elle devient ardente, & que le malade eſt altéré. Les cathartiques, la ſaignée, les tiſanes & les émulſions, ne ſont preſque plus d'aucun ſecours.

Les vomiſſemens de matiere verdâtre ſont ſuivis d'une diarrhée ou d'une dyſſenterie, qui continue après même que la rougeole eſt guérie, qui réſiſte aux cathartiques & aux abſorbans, & qui ne cede qu'à la ſaignée.

La rougeole par elle-même eſt rarement dangereuſe, mais les maladies qui la ſuivent ſont ſouvent funeſtes.

Il y a des rougeoles bénignes, qui tiennent à peine les enfans au lit trois ou quatre jours, qui ne ſont preſque point accompagnées de fievre, & qui ne ſe manifeſtent que par une petite toux ſeche & par des taches rouges. Elles ont cela de commun avec les petites véroles bénignes, qu'elles ſe guériſſent naturellement en peu de temps, lors ſur-tout qu'elles ſont ſporadiques.

2. *Rubeola anomala; Morbilli anomali*, Sydenhami, *cap.* 3. *ann.* 1674.

pag. 134. Morbilli epidemici & maligni, Mortoni, *de febrib. inflammatoriis*, *cap.* 3. Rougeole maligne.

Elle differe de la rougeole réguliere ou bénigne, 1°. en ce que l'éruption ſe fait plus tard que dans la bénigne, ſavoir, depuis le cinquieme juſqu'au ſeptieme jour, & quelquefois plutôt, ſuivant *Sydenham*, je veux dire avant le quatrieme jour; 2°. en ce que les ſymptomes du prélude & de l'éruption ſont plus fâcheux; 3°. en ce que les élevures ne commencent point par le viſage, mais par les épaules & le tronc; 4°. en ce que les ſuites ſont plus fâcheuſes. Les ſymptomes qui précedent l'éruption ſont, le friſſon, le bâillement, la pandiculation, la foibleſſe, les nauſées, le vomiſſement, l'inquiétude & l'agitation, le vertige, la céphalalgie, la douleur des reins. Ces ſortes de ſymptomes ſont communs aux maladies graves; voici ceux qui ſont propres aux maladies exanthémateuſes dont il s'agit. Le pouls eſt petit & fréquent, la reſpiration fréquente & courte, on ſent une oppreſſion dans les hypochondres, les veines ſont pâles; & à ces ſymptomes ſe joignent l'aſſoupiſ-

sement, les soubresauts des tendons, les spasmes, le délire, la rougeur des yeux, le larmoiement, la pesanteur des paupieres, les douleurs poignantes de la peau. Cette espece est aussi compliquée d'une esquinancie, de l'enrouement, de la coqueluche, d'une toux férine très-incommode, qui suffoque presque les enfans, leur fait vomir ce qu'ils ont mangé, avec des efforts qui leur rendent le visage noirâtre. L'éruption se fait ensuite, la fievre perd une partie de sa malignité, la maladie se trouve dans son état, & la fievre garde la même teneur jusqu'à ce que les boutons se dessechent; mais *Sydenham* a observé qu'ils ne se détachent pas toujours par croûte farineuse. L'issue de cette espece est souvent triste & funeste; car les boutons venant à rentrer, la fievre & la dyspnée augmentent; il survient une péripneumonie ou une diarrhée, qui n'est point aussi indifférente que celle de la rougeole bénigne, mais âcre, dyssentérique ou accompagnée de tranchées. Souvent la toux, la dyspnée, la fievre, amenent une fievre hectique, une inflammation, une anasarque ou une ophthalmie. La Rougeole

differe 1°. de la fievre rouge, par les intervalles anguleux, qui ſéparent les placards des boutons de la rougeole, ſur-tout ſur la poitrine, au lieu que dans la fievre rouge, la rougeur eſt auſſi uniforme que ſi l'on avoit répandu du vin rouge ſur la peau; 2° du pourpre ou des pétéchies, en ce que les taches pétéchiales ſont exactement circulaires, au lieu que celles de la rougeole ſont d'une groſſeur & d'une figure irrégulieres; d'où vient, 3°. qu'elles different encore de la petite vérole qui commence. Les taches de celle-ci ſont petites, mais rondes; dans le pourpre ſcorbutique elles ſont livides, & non point d'un rouge de ſang ou vif, comme dans la rougeole & la fievre rouge; & elles commencent à ſe manifeſter vers le troiſieme jour dans les bénignes. Dans les malignes, la couleur des boutons eſt d'un rouge moins vif, mais la violence des ſymptomes la diſtingue aſſez du pourpre ſcorbutique.

Les péripneumonies, les eſquinancies, les toux, les diarrhées, les anaſarques, les ophthalmies, les phthiſies, &c. qui ſuccedent à la rougeole, ré-

ſiſtent aux méthodes vulgaires, & demandent un traitement propre à cette maladie.

Cure de Sydenham.

La chaleur du régime eſt beaucoup plus nuiſible aux adultes qu'aux enfans, lors ſur-tout qu'ils ſont d'un tempérament froid & pituiteux ; il rend les effervеſcences livides & enſuite noirâtres.

Le malade doit garder le lit, au moins pendant deux jours, après la premiere éruption. On lui donnera toutes les quatre heures trois ou quatre onces d'une décoction pectorale faite avec le ſyrop de violette & de capillaire, & quelques bouillons dans les intervalles. Pendant que la toux le preſſe, on lui donnera un éclegme composé avec de l'huile d'amande douce, des ſyrops béchiques & du ſucre, & tous les ſoirs un paregorique, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement rétabli.

Si les boutons viennent à diſparoître, & qu'il ſurvienne une fievre, une dyſpnée ou une péripneumonie, il faut avoir recours à la ſaignée, aux décoc-

tions pectorales & aux éclegmes. On purgera le malade environ douze jours après l'attaque.

M. *Barbeyrac* emploie la même méthode pour la rougeole que pour la petite vérole. Dès que la rougeole commence à ſe déclarer, ſi le pouls eſt plein, & le ſujet pléthorique, il commence par le ſaigner, il le purge avant & après l'éruption, & lorſque le ſujet eſt d'un tempérament froid & pituiteux, il a ſoin d'entretenir l'éruption avec des diaphorétiques & des cardiaques. *Sydenham*, au contraire, s'en tient aux béchiques, & ne purge ſes malades que le douzieme jour. Les cathartiques ſont ſur-tout néceſſaires, lorſqu'on apperçoit des ſignes d'une fievre vermineuſe ou putride, comme cela m'eſt quelquefois arrivé.

3. *Rubeola variolodes ; Rougeole boutonnée ; Febris lenticularis* Boneti *Polyalth. Variolæ hermaphroditicæ* Fehrii.

Cette eſpece eſt commune à Paris. Après que la rougeole s'eſt déclarée par une toux ſeche, un coryza, un larmoiement, &c. il ſurvient une éruption de boutons pointus, beaucoup plus gros que dans la rougeole ordi-

naire, qui laissent des traces après eux. Je doute cependant qu'on doive la rapporter à la petite vérole; car personne n'ignore que la petite vérole maligne commence souvent, de même que la rougeole ordinaire, par une affection catarrheuse, je veux dire, par la toux, le larmoiement, la rougeur des yeux. *Voyez* là-dessus *Vandermonde 1758 Jul. pag. 81. Buxiere* a observé une rougeole boutonnée dont l'éruption précédoit ou suivoit la petite vérole bénigne dans les mêmes sujets; mais il y a cette différence entre la rougeole boutonnée & la lymphatique, que dans ceux qui ont eu un petit nombre de pustules dans la petite vérole, les boutons de la rougeole se détachent en forme de farine; au lieu que les pustules de la vérole crystalline viennent au bout d'un jour, ou à peu près, à suppuration, & laissent un creux dans la peau. Quelques-uns regardent cette éruption comme une rechute de la petite vérole, de même que la crystalline.

4. *Rubeola anginosa*, Essais d'Edimbourg, *tom. 4. pag. 617.*

Cure de la Rougeole.

Méthode de M. Gontard, *Journal de Médecine, 1758. pag. 338.*

On ne doit pas employer la même méthode dans la rougeole que dans la petite vérole. Il faut dans la premiere, lors ſur-tout que l'on traite des adultes, les ſaigner une ou deux fois, & leur donner l'émétique, ſoit que les boutons paroiſſent ou non, enſuite les purger tous les deux jours, leur donner des béchiques, & le ſoir des anodins, ſelon les circonſtances. L'éruption ſe fait ſouvent auſſi-tôt après l'émétique, & preſque toujours trois jours après l'éruption, les boutons, la fievre, & les autres ſymptomes diſparoiſſent. On réitere la ſaignée entre l'émétique & les purgatifs, ſelon que les circonſtances l'exigent. Dans le cas où la molleſſe & la petiteſſe du pouls s'y oppoſent, il ſuffit, comme l'Auteur l'a obſervé nombre de fois, de commencer par la ſaignée, & paſſer enſuite à l'émétique & aux purgatifs, que l'on réitere s'il le faut. J'ai long-temps employé cette méthode, lors ſur-tout que j'ai traité des malades qui avoient des vers.

V. *MILIARIS*, le Millot, maladie miliaire, la Miliaire; *Febris miliaris & morbus miliarium* Allioni, *Tractatio 1758. Purpura alba; Purpura puerperarum; Febris puerperarum miliaris; Febris purpurata; Purpura maligna; Purpura miliaris; Febris veſicularis*, de divers Auteurs; appellée par les habitans de Leipſick, *des Frieſel;* par les François, *Pourvre blanc, Millet;* par les habitans de Turin, *Miarola; Febris eſſeroſa* Zacuti Luſitani; *Peticularis culicularis*, de Pierre de Caſtro.

C'eſt un genre de maladie inflammatoire ou de fievre exanthémateuſe dans laquelle il s'éleve ſur la peau de petites puſtules rouges de la groſſeur d'un grain de millet, qui ſe changent en peu de temps en des véſicules remplies d'une féroſité limpide, tranſparente ou de

de couleur de lait. Cette maladie eſt très-rare parmi nous.

Dans la fievre rouge toute la peau ſe couvre d'une pareille rougeur, mais il n'y a point de puſtules.

Les puſtules de la rougeole ſe manifeſtent pluſieurs enſemble ſur la poitrine & ſur le viſage, elles ne dégénerent point en véſicules, & ſont beaucoup plus rouges que le millot.

La ſueur fétide, les convulſions, la contraction du pouls, la qualité aqueuſe des urines, la petite fievre qui précede l'éruption, ſont autant de ſignes qui diſtinguent cette maladie des autres.

Cette maladie a paru pour la premiere fois à Leipſick en 1750, elle s'eſt répandue depuis dans toute l'Allemagne, en Angleterre, en Suiſſe, en Savoie; elle regne même de temps en temps dans la Lombardie, & elle n'épargne pas les adultes.

1. *Miliaris benigna*; Allioni *ſimpliciſſima*; *Purpura rubra* des Allemands; *Fievre miliaire* d'Hamilton; *Nouvelle fievre* de Sydenham, *ſchedula*.

Le premier jour avant l'éruption, le friſſonnement n'eſt accompagné

d'aucune chaleur extraordinaire, le malade n'a preſque point de maux de tête, le pouls eſt concentré & duriuſcule, l'urine ſaine, ni ſoif, ni douleur, l'appétit eſt dans ſon entier, le malade a des ſueurs qui l'incommodent beaucoup.

Le ſecond jour le pouls eſt plus prompt, l'urine aqueuſe, la crainte & la triſteſſe s'emparent du malade, il ſent dans la foſſette du cœur une compreſſion qui retient ſes ſoupirs, il ſurvient des mouvemens involontaires, & une ſtupeur poignante dans les doigts, appellée *granf* en Allemand; le ſommeil eſt interrompu par des ſpectres, il ſurvient des ſueurs continues qui ſentent l'aigre corrompu, & le pouls eſt plus concentré.

Après l'Éruption.

Les puſtules groſſiſſent en peu de temps & ſe rempliſſent d'une ſéroſité limpide, leur baſe s'enflamme, la peau ſe tend & ſe gonfle, l'éruption s'acheve au bout de trente heures, & alors les convulſions diminuent, ceſſent, la ſueur continue, mais en moindre quantité, les urines deviennent plus hautes

en couleur. Le ſeptieme jour le pouls eſt mollet, égal, les puſtules ſe deſſechent, & l'épiderme ſe détache par écailles.

Les cadavres de ceux qui meurent du millot, s'enflent en peu de temps, & rendent une odeur inſupportable. *Bianchi* n'a trouvé qu'une phlogoſe dans la matrice d'une femme qui venoit d'accoucher. *Allionus* a trouvé les veines du cerveau engorgées de ſang. Les cadavres conſervent long-temps leur chaleur, & rendent du ſang par le nez.

Cure.

La ſaignée n'a rien de dangereux dans le premier période de la maladie; la fievre ni le délire ne cedent point à ce remede dans le ſecond, & qui plus eſt, elle accélere les convulſions & la mort.

L'émétique ne fait que hâter l'éruption, & ne la diminue point. Les purgatifs anti-phlogiſtiques, tels que la caſſe, lorſqu'on les donne avant l'éruption & qu'on les réitere, la retardent utilement, & même l'empêchent, mais ils ſont nuiſibles après qu'elle eſt faite.

Les diaphorétiques les plus efficaces accélerent l'éruption dans le premier période, & nuifent au malade ; ils augmentent la fievre & la chaleur dans le fecond. Les anti-phlogiftiques acides tels que la limonade fucrée corrigent le venin dans le premier période, & nuifent dans le fecond. Les délayans, les aigrelets, les émolliens produifent un très-bon effet. Les fomentations tiedes & émollientes que l'on fait fur les pieds & fur les membres dans le fecond période, font extrêmement utiles.

Les véficatoires élevent le pouls & hâtent l'éruption. Ils font pernicieux dans le fecond période, & ne produifent pas grand effet dans le premier.

Les convulfions qui fuivent l'éruption des puftules, ne cedent ni aux opiates ni aux anti-fpafmodiques ; l'ouverture des véficules ne fert à rien.

La trop grande chaleur du lit, de la chambre, du régime caufe le millot dans les pays froids. Un Médecin de Turin, extrêmement habile dans fa profeffion, facilite l'éruption des puftules en fomentant le corps de fes malades avec des linges trempés dans de l'eau tiede.

2. Millot malin; *Miliaris maligna*, Allioni, *n. 76. acutior.*

Tout se passe avant l'éruption comme dans le millot bénin, mais les convulsions augmentent à mesure qu'elle avance, au lieu qu'elles diminuent dans le bénin. La fievre augmente sur le midi, le pouls devient plus prompt & plus concentré, & elle se fait sur-tout sentir durant la nuit. Les urines sont abondantes, ténues, aqueuses; le malade a la langue blanche & seche, il a des insomnies, il est tourmenté par des songes effrayans, & par une céphalalgie distensive interne. Son visage devient plus plein; la peau s'échauffe & s'enflamme, les sueurs diminuent. Le troisieme jour après l'éruption tous les symptomes augmentent, la fievre devient ardente, le pouls est dur & agité, il survient des soubresauts de tendons, les sueurs cessent, les pustules s'affaissent, la chaleur devient brûlante, la peau se gerce, l'urine est aqueuse & très-abondante, le malade est inquiet, altéré, de mauvaise humeur, il ne cesse de parler, il s'agite de tous côtés, il tombe dans le délire & dans des convulsions. Le ventre,

qui jusqu'alors avoit été resserré, se lâche & rend des matieres bilieuses & fétides. Lorsque la sueur revient, & que les pustules reparoissent, tous ces symptomes s'appaisent. Le lendemain les exanthemes sortent en plus grand nombre, & sont plus grands; les premiers commencent à se sécher; les seconds excitent le troisieme jour de leur éruption les mêmes symptomes dont on a parlé, excepté qu'ils sont moins violens; il en vient de nouveaux le troisieme & le quatrieme jour, jusqu'à ce que la maladie soit à son dernier période, ou que le déclin soit le même que dans la premiere espece. Dans cet état, le ventre se lâche, & rend des matieres bilieuses & fétides avec des borborygmes. L'urine continue d'être blanchâtre, elle ressemble à du petit lait, elle ne forme aucun dépôt & elle est brûlante. Le malade ne recouvre ordinairement la santé qu'au bout de quatorze ou vingt jours. Il y a des jours que cette éruption est extrêmement abondante, & lorsqu'on la répercute ou qu'on l'arrête, les symptomes dont on a parlé, reviennent avec la même violence. Le type de cette maladie est presque indéfinissable.

Lorſque la maladie doit être promptement ſuivie de la mort, aux ſymptomes dont j'ai parlé ci-deſſus ſe joignent le délire & les convulſions; les malades ne peuvent reſter en place, ils ont le regard fixe & de travers, ils entrevoient les objets comme à travers un brouillard, & ils leur paroiſſent doubles. Quoiqu'ils parlent à tort & à travers, & qu'ils n'y voient goutte, ils aſſurent opiniâtrément qu'ils y voient & qu'ils ſont dans leur bon ſens, & ils ont de la peine à convenir qu'ils ſoient malades. Leur reſpiration eſt grande, rare & entrecoupée comme celle des aſthmatiques. Il s'en trouve qui pleurent & qui s'affligent ſans aucun ſujet, ils tentent de ſe lever, ils s'agitent, vomiſſent ce qu'ils ont pris, & crachent ſur ceux qui les ſervent; à quoi l'on peut ajouter le bruit qu'ils font en avalant les boiſſons qu'on leur donne. Ils tombent enfin dans des convulſions, les yeux leur pétillent dans la tête, ils ſont ſaiſis d'un râlement, le pouls leur manque, & ils meurent. Plus les puſtules ſont nombreuſes & précoces, & plutôt ils ſuccombent.

3. *Miliaris recidivans*, Allioni, *n. 82*; que d'autres appellent chroniques ou de longue durée.

Celle-ci eſt une variété de la maligne, mais qui dure plus long-temps, parce que la peau étant trop denſe, ou la lymphe trop viſqueuſe, les puſtules ont peine à ſortir, s'affaiſſent, ou rentrent dans le corps. Dans ce cas la maladie devient chronique, le malade tombe tôt ou tard dans des rechutes, & meurt même ſouvent avant que ſa ſanté ſoit rétablie. Voici à peu près comment la maladie fait ſon cours.

Lorſque les puſtules ne ſont pas élevées, mais très-petites & accompagnées ſeulement d'une certaine rougeur de la peau, & que le venin pénetre bien avant dans le corps, la viteſſe du pouls n'eſt point auſſi grande dans ce ſecond ſtade; mais ſa hauteur & ſa fréquence ſont inégales, & quelquefois même il eſt tout-à-fait intermittent. Les urines ſont tantôt ténues, tantôt colorées, ſouvent troubles, en petite quantité; la chaleur eſt conſidérable, ſans être extrême; les tendons ſont dans des ſoubreſauts continuels, la langue eſt affectée d'un tremblement,

le malade tombe dans le délire & dans des convulſions. Il ſurvient enfin une ſueur viſqueuſe & fétide, laquelle calme peu à peu ces ſymptomes, & qui eſt ſuivie de l'éruption de quelques groſſes véſicules & de pluſieurs puſtules qui reſſemblent à des poireaux.

Quelquefois, après l'état que je viens de décrire, les malades tombent dans un aſſoupiſſement accompagné de ſoubreſauts continuels des tendons ou de rapports convulſifs, ils reſtent hébétés & perdent la mémoire. Ils tombent auſſi en léthargie, & après différentes convulſions, le râlement les prend, & ils meurent.

Cette variété, lorſque le malade a le bonheur d'échapper, revient l'année d'après. Il y a des femmes qui y ſont ſujettes à toutes leurs couches, & ſouvent elle laiſſe après elle une diſpoſition à la ſueur, aux furoncles; elle affoiblit la mémoire, & les rend ſujettes à la crainte & à l'affection hyſtérique. Le rhumatiſme ſe met de la partie; le ſang que l'on tire dans le ſecond ſtade après les ſueurs, eſt vermeil & dénué de ſéroſité; celui que l'on tire

avant eſt coagulé, & contient très-peu de lymphe.

Cette eſpece dure environ trois ſemaines, la maligne ne dure pour l'ordinaire que deux, & la bénigne ſe termine au bout de ſept jours.

Il y a pluſieurs maladies miliaires, je veux dire, produites & entretenues par un venin miliaire, qui proviennent d'une miliaire maſquée; de ce nombre ſont, la fievre continue, la quotidienne continue, la tierce, la péripneumonie, la pleuréſie, l'eſquinancie, l'éryſipele, l'ecclampſie, l'odontalgie, la toux, le coryza, l'éternuement, l'apoplexie, le tic, la mélancolie, la crampe, la ſciatique, la goutte; toutes ces eſpeces demandent un traitement convenable à leur genre & commun au millot; mais ces maladies que ce venin excite, ſe diſſipent ou s'appaiſent dès que l'éruption miliaire eſt faite. Lorſque cela n'arrive point, c'eſt un ſigne que la maladie eſt compliquée, ou qu'elle dépend de deux principes différens, & de ce nombre ſont, la goutte, la péripneumonie, la fievre continue, le pourpre, la petite vérole,

la rougeole, qui sont compliquées d'exanthemes miliaires. J'appellerai les premieres maladies miliaires, parce qu'elles sont produites par un venin miliaire caché.

Pronostic du Millot en général.

Le danger est proportionné, 1°. à la quantité du venin; 2°. à la viscosité des humeurs; 3°. à la densité de la peau; 4°. à l'irritabilité.

Les sujets robustes, sanguins, élancés, herpétiques, goutteux, sujets au vin, mélancoliques, courent infiniment plus de danger que les femmes qui sont d'un tempérament plus mou, & que les hommes d'un tempérament lâche, foible, qui boivent de l'eau, & dont le sang est plus doux.

Après que les symptomes convulsifs ont cessé, si le pouls devient mollet & plein, si les pustules augmentent, & se remplissent de sérosité, c'est un très-bon signe; comme au contraire, c'en est un très-mauvais, lorsque la céphalalgie cesse avant le quatrieme jour, sur-tout dans les sujets sanguins.

Un pouls concentré, dont la con-

traction augmente après l'éruption, de même que la tension & la fréquence, présage des convulsions & la mort du malade.

Plus les sueurs sont abondantes & prématurées, plus elles sont mauvaises, sur-tout si le pouls est extrêmement contracté.

L'urine, qui de rouge qu'elle étoit, devient aqueuse, ou qui est constamment telle, est mauvaise. Celle qui est blanche comme du petit lait indique la longueur de la maladie.

La stupeur poignante appellée *granf*, indique beaucoup de venin dans plusieurs endroits. Si elle est légere, que l'urine soit aqueuse, que le malade sue, & qu'il ait le pouls concentré, c'est un signe que le venin est abondant, & qu'il a peine à sortir, ce qui n'annonce rien de bon.

L'éruption est d'autant plus mauvaise, qu'elle est plus prompte. Les pustules qui viennent le troisieme ou le quatrieme jour, sont souvent mortelles le septieme & le huitieme; celles qui viennent le sixieme sont moins funestes, & plus elles sont tardives, moins elles sont dangereuses. Plus les pustules

sont hâtives, plus la maladie est longue & les rechutes fréquentes.

Les petites pustules sont d'un très-mauvais augure, lorsqu'elles sont nombreuses. Celles qui ne piquent point en sortant, & qui causent des démangeaisons sont très-mauvaises, & c'est un mauvais signe lorsqu'elles rentrent; mais il n'y a plus rien à espérer lorsque le malade vomit, qu'il connoît son mal, qu'il avale avec bruit, qu'il a le hoquet & qu'il balbutie.

Plus les pustules sont nombreuses & élevées, plus la mort est prompte lorsqu'elles s'affaissent. Lorsqu'elles sortent & disparoissent tour à tour, c'est un signe que la maladie sera de longue durée.

C'est un très-mauvais signe lorsque les convulsions augmentent après l'éruption. C'en est aussi un très-mauvais lorsque la frayeur & le désespoir s'emparent du malade, & qu'il s'éveille en sursaut.

On ne doit pronostiquer rien de bon, lorsque la peau ne s'enfle point dans le temps de l'éruption, ou qu'elle n'est affectée ni des épipastiques, ni des ventouses.

Les convulſions qui commencent avec la maladie, ou qui précedent l'éruption, n'ont rien de dangereux, mais celles que cauſe l'affaiſſement des puſtules ſont mortelles.

Le ſaignement de nez eſt funeſte dans quelque temps qu'il arrive. C'eſt un mauvais ſigne lorſque le ſang que l'on tire au malade conſerve ſa couleur vermeille, & ne contient aucune lymphe. Si lors de la ſolution de la maladie, la peau ne s'écaille point, & que les convulſions continuent, on doit s'attendre à une rechute.

(A) *Miliaris Boïa*, *Miliaire de Cuſſet en Bourbonnois*, par M. *de Breſt* Méd. Journal de Médecine, Juin 1756.

Les puſtules de cette maladie conſiſtent dans des véſicules, dont l'éruption ſe fait le ſixieme jour, & eſt précédée de céphalalgie, de foibleſſe, d'une fievre aiguë, de nauſées, de vomiſſement, d'inſomnie. La ſaignée & l'émétique ont précédé l'éruption, & le ſeptieme jour le pouls a été petit, fréquent, variable.

Le pouls a été aſſez fort dans les paroxyſmes pour pouvoir ſaigner les malades dix-ſept fois en 23 jours. Il

eſt ſurvenu des parotides, des hémorragies de nez copieuſes, & ils ſont morts après une longue agonie.

Cette maladie n'épargne ni âge, ni ſexe, ſi l'on en excepte les vieillards. La méthode d'*Hamilton* n'a pas réuſſi.

Celle que l'on emploie dans le typhus ordinaire a ſauvé très-peu de perſonnes.

Les ſujets d'un tempérament foible & délicat s'en ſont mieux tirés que les autres.

(B). *Miliaire critique* Guilbert, *Journ. de Médec. Juin 1756.*

Un homme qui avoit pris de l'arſenic, a été garanti de ſes mauvais effets au moyen d'une fievre miliaire qui a été ſuivie d'une deſquamation totale de la peau.

Un homme ivre, & phthiſique confirmé, ayant avalé deux drachmes d'arſenic, fut attaqué d'un vomiſſement. Son pouls étoit fréquent, foible, convulſif, irrégulier, ſa reſpiration laborieuſe & entrecoupée; il avoit le regard féroce, les yeux lui ſortoient de la tête, les larmes lui couloient le long des joues, ſon viſage étoit convulſif, ſa voix tremblante, ſa langue ſeche, ſes levres tachetées de noir; il ſentoit des

ardeurs d'entrailles, il étoit extrêmement altéré, ſes hypocondres étoient enflés, ſes déjections brûlantes & involontaires, ſa ſueur fétide, il avoit une iſchurie & le délire. Ces ſymptomes durerent ſix jours, quoiqu'on lui eût donné de l'huile, du lait & des bouillons gras & mucilagineux. Il ſurvint le ſixieme jour une éruption miliaire univerſelle qui les calma; elle ſe renouvella pendant quinze jours, il eut des ſueurs, il lui vint des ulceres aux talons, la peau s'écailla enfin en forme de farine & le malade guérit par l'uſage du lait, mais il lui eſt reſté une foibleſſe, un tremblement univerſel & une ophthalmie.

(C). *Miliaris lactea; Miliaire maligne laiteuſe*, Puzos, *Traité des accouchemens, pag. 378. Eruption laiteuſe à la peau.*

La miliaire des femmes en couche eſt blanche, les puſtules ſont de la groſſeur d'une tête d'épingle, elles ſont répandues ſur la poitrine, le cou, le bas-ventre, & accompagnées d'une démangeaiſon importune, d'inſomnies, ſans que l'écoulement des lochies ſoit interrompu, & la maladie ſe termine

heureuſement par la deſquamation de la peau. Cette affection eſt beaucoup plus fréquente en été qu'en hiver, & comme elle eſt vraiſemblablement cauſée par la chaleur des hardes, le moyen de la prévenir eſt de mettre l'accouchée dans un endroit où elle puiſſe reſpirer un air pur.

La variété de cette eſpece conſiſte dans une éruption miliaire, compliquée de la fievre, d'une chaleur brûlante, de l'enflure des mains & des doigts & de puſtules; à meſure que celles-ci groſſiſſent, la fievre & l'enflure de la peau diminuent, il ſe fait deſſous un épanchement, pareil à celui du panaris, lequel étant venu à maturité, perce & s'écoule ſans douleur & ſans danger. La miliaire laiteuſe eſt maligne, l'éruption eſt fort lente, la fievre & la céphalalgie augmentent, la fievre eſt d'abord médiocre, les lochies ſont ſéreuſes, la fievre laiſſe quelques rémiſſions, mais au bout de quelques jours la tête s'échauffe, la malade tombe dans le délire, ſon ſommeil eſt inquiet, l'éruption languit, la fievre ſe change en continue, les lochies s'arrêtent, & la malade eſt en danger de perdre la vie. On

peut l'en garantir par un régime ſévere, par de légers diaphorétiques, que j'indiquerai à l'article de la miliaire des femmes en couche.

(D). *Miliaris nova febris* Sydenhami, *Schedula monitoria de novæ febris ingreſſu.*

Cette eſpece dans le commencement a beaucoup de rapport avec l'eſquinancie, mais elle dégénere d'elle-même & à la moindre occaſion en carus & en phrénéſie ; le pouls eſt le même que celui des perſonnes ſaines.

Le froid & la chaleur ſe ſuccedent tour à tour.

Les paroxyſmes ſont peu réguliers, & reviennent tous les jours vers le ſoir. Ils ſont précédés de douleurs dans la tête, dans les membres, dans le cou & dans la gorge, & d'une toux incommode; plus on eſt éloigné de l'hiver, plus ces ſymptomes ſont légers.

Le ſang approche de celui des pleurétiques.

La langue eſt tout-à-fait blanche, couverte d'une croûte raboteuſe, mais cependant humide. Lorſque le malade ſe tient au lit, & qu'il uſe d'un régime chaud, la fievre dégénere en carus ou en phrénéſie, mais le délire n'eſt point

violent, & il parle à tort & à travers. Ce même régime occaſionne une éruption de pétéchies & de puſtules pareilles à celles de la rougeole, mais elles ne s'écaillent point. La langue eſt ſeche & noirâtre, les ſueurs ne procurent aucun ſoulagement, & lorſqu'il ſurvient une phrénéſie, le pouls eſt tantôt prompt, tantôt tardif, il devient enfin irrégulier, & les ſoubreſauts des tendons annoncent la mort du malade.

Cette fievre conſiſte ſimplement dans une inflammation du ſang, & le malade en guérit en quittant le lit pendant un jour, en ſe faiſant ſaigner, & en prenant quelques cathartiques & quelques juleps rafraîchiſſans.

Au cas que la dyſpnée, la céphalalgie & la toux augmentent, on réitérera la ſaignée, on appliquera un épipaſtique ſur la nuque du malade, il prendra trois fois de deux jours l'un un cathartique, compoſé avec une infuſion de ſéné & de rhapontic dans une décoction de tamarin, y ajoutant de la manne & du ſyrop de roſe ſolutif. Le jour qu'on l'aura purgé, on lui donnera le ſoir un ſomnifere, ce qu'on ne fera point les autres jours, pour éviter

l'assoupissement carotique, que l'agitation du sang pourroit occasionner.

Les aphtes ni le hoquet n'ont rien de dangereux; & au cas qu'ils ne cessent point d'eux-mêmes, on aura recours au quinquina & au syrop de coquelicot. Il convient que le malade se leve, & au cas que la foiblesse ne le lui permette point, il restera tout habillé sur son lit, la tête haute; ce qu'il continuera de faire pendant tout le cours de la maladie.

Le jour qu'on ne le purgera point, il prendra trois fois par jour un électuaire, composé avec des conserves d'oseille sauvage, de rose sauvage, d'épine vinette, de groseille & de crême de tartre, avec le syrop de limon; ou bien un julep composé avec l'eau de pourpier, de laitue, de prime-vere, le syrop de limon & de violette, ou il boira de la limonade. Au cas qu'il sue pendant la nuit, il ne mettra ni plus ni moins de hardes que lorsqu'il étoit en santé. Il se nourrira de crême d'avoine, d'orge, de décoction blanche; & après la seconde purgation, on lui permettra les bouillons de poulet ou de veau. Après que la fievre aura cessé, à moins

qu'elle ne ſe change en intermittente, on lui donnera du vin pour réparer ſes forces.

(E) *Miliaris ſudatoria*; la Suette miliaire. *Fievre putride maligne*, appellée la *Suette*, qui a régné à Guiſe durant l'été de 1759, par M. *Vandermonde*, Journal, Avril 1760. *Fievre hélode* ou *Suette*, *de* Meyzérey, *tom.* 2. *n°.* 250.

Prélude. Colique d'eſtomac gravative, laſſitude, céphalalgie gravative ou tenſive, oppreſſion de poitrine, dyſpnée aſthmatique, ardeur dans le corps, ſueur âcre, copieuſe, nauſées, yeux étincelans, viſage haut en couleur, la langue blanche & humide, ſoif ardente, pouls fréquent, ondoyant, ſubrenitent.

Accroiſſement. Au bout de douze heures, démangeaiſon férine, puſtules ſphériques miliaires, très-épaiſſes, groſſes comme un grain de moutarde, anxiété & agitation; enſuite, puanteur de l'haleine & de la perſpiration, le plus ſouvent conſtipation, & quelquefois une diarrhée féreuſe putride, inſomnie, délire, l'urine tantôt crue & copieuſe, tantôt rouge & peu abondante.

Du ſecond au troiſieme jour, le pouls dur, tendu, grand, la dyſpnée fré-

quente, laborieuſe, augmentation de ſueur, affoibliſſement du pouls, diminution des forces muſculaires, ſuppreſſion d'urine, flux de ſang par le nez, les hémorrhoïdes, le vagin, convulſions de la mâchoire & des tendons, avant-coureurs de la mort.

Les ſymptomes les plus conſtans ſont, 1°. une ſueur continue & copieuſe; 2°. l'éruption miliaire; 3°. douleur aiguë dans la région du cœur; 4°. laſſitude univerſelle; 5°. pouls dur, tendu, très-fréquent.

L'épidémie eſt un compoſé de divers genres de maladies, mais qui proviennent toutes d'un virus miliaire, & d'une putréfaction ſynochale. La ſuette miliaire eſt compliquée d'une fievre continue putride & du millot; mais l'épidémie en queſtion eſt compliquée de pleuréſie, de diarrhée, de tierce, de quotidienne continue, de perte de ſang, d'une hémorrhagie de nez ou du fondement, d'éryſipele, &c.

Cette maladie n'attaque ni les vieillards ni les enfans, mais bien les perſonnes adultes, robuſtes, laborieuſes, qui ont le teint brun. Elle regne par un temps moyen, en été, lorſque l'air eſt impur.

Les parties ſur leſquelles ſe fait l'éruption miliaire, ſont la poitrine, le bas-ventre, les extrémités. Cette maladie differe de la ſuette éphémere, quoique les François lui donnent le même nom.

Cure. Elle eſt malheureuſe, lorſqu'on la remet au-delà de deux ou trois jours, & que les malades uſent de cordiaux, de ſudorifiques, de vin, pour entretenir la ſueur ou la provoquer.

La diarrhée qui ſe joint aux ſueurs au commencement de la maladie, eſt mortelle, à moins qu'on n'emploie de bonne heure les antiſeptiques & les mucilagineux; mais non point la ſaignée, ni les antiphlogiſtiques.

Ceux qui avoient été bien traités, & qui ſe croyoient guéris de cette fâcheuſe maladie, parce que la fievre & les ſymptomes avoient ceſſé avant qu'il y eût des ſignes de coction, tomboient le jour ſuivant dans la phrénéſie, & mouroient dans les convulſions. Ceux qui étoient plus robuſtes, auroient péri de même par la violence des ſymptomes, ſi on ne les eût promptement ſecourus.

La perte de ſang ou l'hémorrhagie

qui survenoit depuis le troisieme jusqu'au quatrieme jour, indiquoit une dissolution du sang très-dangereuse. C'est un mauvais signe lorsque la sueur est puante, ténue, & que les pustules sont d'un rouge noirâtre ; mais c'en est fait du malade, lorsque les sueurs & la diarrhée augmentent, que l'urine est enflammée, puante, en petite quantité, & le pouls petit & ondoyant.

C'est un très-bon signe lorsque l'urine est de couleur de citron, qu'elle dépose beaucoup de sédiment, que le pouls est mollet, fort, élevé, la respiration libre, les sueurs moins abondantes, moins puantes, que la soif diminue, que les pustules sont pâles, que la peau est écailleuse ou farineuse, & la chaleur douce.

Il faut saigner le malade deux ou trois fois, & dès que la colique d'estomac le permettra, on le fera vomir, en lui donnant quelques grains de tartre stibié, délayé dans une grande quantité d'eau. Si les symptomes continuent, on ajoutera à la décoction de tamarin, un grain de tartre stibié. Après que les symptomes seront appaisés, on lui donnera de la limonade ou de l'oxycrat.

Lorsque

Lorsque la fievre aura cessé, on le purgera avec des tamarins & le sel d'epsom. On a employé pour cet effet, avec succès, la limonade avec le tartre stibié.

Les bouillons seront faits avec la chair de veau, la bourache, la buglose, les pistaches ; la tisane avec de l'orge torréfié, le gruau.

Dans le cas où le malade est trop foible pour supporter la saignée, rien n'est meilleur que les acides, & les mucilagineux incrassans.

Pour arrêter les sueurs, on parfumoit le lit avec du vinaigre ; & pour calmer la diarrhée, on donnoit au malade de la décoction blanche, du syrop de limon, des eccoprotiques.

Dans le délire, la saignée du pied ; les poudres tempérantes, les lavemens ; en cas de putréfaction excessive, le quinquina, la contrahierva, le camphre & les acides ; dans l'ascite accidentelle, les bouillons faits avec la racine de fraisier, les feuilles d'aigremoine, le suc de cresson d'eau, de bourache.

Il faut s'abstenir des sudorifiques & des véficatoires.

(F) *Miliaris Germanica*, Walthieri; *Medic. Germanorum*, *pag.* 151.

1°. L'attaque varie.

A. Pluſieurs perſonnes dans le mois de Janvier furent ſaiſies du froid pendant pluſieurs heures; à ce froid ſuccéda une chaleur violente; le froid & la chaleur ſe ſuccéderent tour à tour pendant deux ou trois jours; après quoi la fievre & la chaleur continuerent avec *céphalalgie*, dyſpnée ou oppreſſion de poitrine, pouls lâche, & auſſi-tôt plein, abattement de forces conſidérable, altération, inſomnie, nauſées, vomiſſement dans quelques-uns, l'urine ſaine durant toute la maladie, la ſueur les derniers jours.

B. La miliaire ſe déguiſa dans quelques-uns pendant plus d'une ſemaine ſous la forme d'une fievre *intermittente*; il y en eut un petit nombre qui eurent des ſymptomes arthritiques.

C. Il y en eut pluſieurs dans qui la miliaire ſe déguiſa en *pleuréſie*, avec une toux férine, l'urine rouge; elle fut précédée du friſſonnement, auquel ſuccéda la chaleur, & accompagnée d'une oppreſſion de poitrine, d'une foibleſſe inexprimable; & quelques-uns mou-

rurent dans l'espace d'une semaine.

2°. Progrès de la maladie.

A. Céphalalgie cruelle, paraphrénésie, le visage haut en couleur & enflé, la langue seche, altération extrême, tremblement spasmodique des membres.

B. Quelques-uns eurent des taches pétéchiales sur la poitrine; d'autres, de petits points rouges, qui disparoissoient au bout de deux ou trois jours, auxquels succédoient pendant trois autres des taches miliaires blanches, qui se dissipoient sans que la peau s'écaillât. Il y en eut plusieurs dans qui l'éruption miliaire survint le onzieme, quinzieme ou seizieme jour.

C. Presque tous eurent une hémorrhagie de nez, & une diarrhée qui dura trois jours, & même huit; & après qu'elle avoit cessé, il survenoit des exanthemes miliaires; le tremblement & la paraphrénésie diminuerent.

Cette maladie attaque plutôt les femmes que les hommes, les jeunes gens plutôt que les adultes, & les adultes plutôt que les vieillards.

Ses principes, un temps froid, les alimens cruds, un miasme âcre & con-

tagieux qui pénetre les nerfs, l'altération subite de l'air ; plus le tremblement étoit violent, plus l'issue étoit funeste.

L'*Hémorrhagie* de nez qui étoit modérée, & qui se faisoit goutte à goutte & à différentes reprises, appaisoit tous les symptomes; celle qui étoit violente étoit funeste.

La paraphrénésie qui duroit au-delà de trois jours, soit que l'éruption se fît ou ne se fît point, étoit mortelle.

C'est un bon signe lorsque la sueur continue ; comme au contraire c'en est un très-mauvais, lorsque la peau se desseche. Les petits exanthemes en forme de vésicules, que l'on pouvoit appercevoir, qui n'augmentoient point, & qui ne procuroient aucun soulagement, étoient funestes.

La *Toux*, qui continue une semaine, est salutaire. Dans ce cas, l'urine est rouge au commencement & saoulée vers le cinquieme, ou bien elle dépose un sédiment ou des flocons dans le fond du vaisseau ; celle de dessus est claire. L'urine de ceux qui n'avoient point la toux, étoit la même que celle des personnes saines.

L'urine cuite avec un sédiment les

premiers jours de la maladie, étoit d'un très-mauvais augure.

La *diarrhée* n'avoit rien de dangereux, quelque opiniâtre qu'elle fût, pourvu qu'on ne l'arrêtât point avec des remedes.

La croûte gélatineuſe qui ſe formoit ſur le ſang, étoit un ſigne aſſuré de la guériſon du malade; il n'en étoit pas de même lorſque le ſang étoit rouge, délayé, ténu.

La cophoſe eſt un très-bon ſigne dans cette maladie.

La criſe étoit parfaite lorſqu'il ſurvenoit un éryſipele compliqué de l'enflure des joues, des orbites, & d'une tumeur derriere les oreilles qui venoit à ſuppuration. Il mourut très-peu de perſonnes de cette maladie.

Pratique. La ſaignée que l'on fit aux malades avant le ſeptieme jour, même dans le temps du flux menſtruel, & avant l'éruption des exanthemes, fut extrêmement ſalutaire.

Dans la miliaire qui tenoit de la fievre intermittente, je donnai à mes malades un émétique compoſé avec l'ipécacuanha & le petit lait acidulé; je les ſaignai enſuite, après quoi je revins à

l'ipécacuanha lorsqu'ils avoient la bouche amere & des nausées; le tartre émétique ne produisit pas un bon effet.

Dans la miliaire qui se manifestoit sous la forme d'une pleurésie; & qui étoit accompagnée de la toux & de crachats sanguinolens, je leur prescrivis, après les avoir saignés, un mélange absorbant & sudorifique, dont ils prenoient trois cuillerées toutes les trois heures, leur enjoignant d'en user jusqu'à la crise.

Ce mélange étoit composé de fleur de tilleul & de sureau, de chacun trois onces, de poudre du marquis, d'yeux d'écrevisses, de nacre de perle, de chacun un scrupule; d'antimoine diaphorétique, de nitre en tablette, de chacun un scrupule & demi; d'extrait de safran, quatre grains; de sucre perlé, deux drachmes: mêlez.

Lorsque la fievre continue dans le cours de la maladie, il faut provoquer ou entretenir les sueurs avec des délayans, tels que l'infusion de feuilles de chardon bénit, plutôt qu'avec des remedes chauds; ou bien il faut donner au malade des émulsions diapnotiques, & des mixtions tempérantes.

Par exemple, on lui donnera trois fois par jour une poudre composée avec la corne de cerf philosophiquement préparée, & du corail rouge, de chacun huit grains; de nacre de perle, d'antimoine diaphorétique, de nitre épurée, de cinnabre d'antimoine, de chacun trois grains; d'huile distillée de bois de rose une goutte, d'extrait de castoreum, demi-grain, mêlez & donnez-en une cuillerée après la poudre.

On lui donnera pour sa boisson ordinaire une légere décoction de racine de scorsonere, & de corne de cerf avec quelque peu de graine de fenouil; des bouillons de viande de veau ou de bœuf, ou bien des panades, & jamais des gelées, à moins qu'il n'ait la diarrhée. On fait usage de cette poudre & de ce julep, lorsque l'éruption est accompagnée de délire, d'altération, de dyspnée, &c.

Lorsque la diarrhée miliaire s'arrête, elle cause la fievre, l'altération, une dyspnée & une céphalalgie gravative, ou bien elle les augmente. On l'entretient en mettant dans les bouillons des émulsions d'amandes, & une dé-

coction de quinquina. On l'arrête les jours ſuivans avec la poudre de hompie & des pilules de cynogloſſe, ou des émulſions, auxquelles on ajoute de graine de plantain, de pavot, de cryſtal minéral, de corail rouge & de corne de cerf, de chacun huit grains ſur chaque once d'émulſion. Rien n'eſt meilleur encore pour arrêter la diarrhée & hâter l'éruption des puſtules miliaires, que d'appliquer ſur le bas-ventre du malade des ſachets à demi remplis d'avoine torréfiée chaude.

L'éruption miliaire étoit fort lente dans ceux qui avoient la vérole, elle duroit deux ſemaines, & elle étoit ſuivie de la deſquamation de la peau. En pareil cas il convient d'entretenir une moiteur continuelle avec une mixtion composée de quatre onces d'eaux cordiales, d'eau de fleurs de tilleul, d'acacia, de ſureau, de chacune une once; de nacre de perle, de poudre du marquis, de chacune demi-drachme: d'ivoire brûlé, de corail rouge, de chacun un ſcrupule; d'antimoine diaphorétique, un demi-ſcrupule, d'eſprit de nitre dulcifié quarante gouttes, de ſucre perlé deux drachmes. Le malade

en prendra deux cuillerées toutes les deux heures, & uſera pour boiſſon d'une tiſane de ſcorſonere, de corne de cerf & de graine de fenouil.

Lorſque malgré la ſaignée, la diarrhée continue, que la fievre ne diminue point, que le malade a le délire ou eſt aſſoupi, & que l'éruption ne ſe fait point, j'applique deux véſicatoires aux jambes du malade, au moyen de quoi l'éruption ſe fait au bout de deux jours, & le délire ceſſe. Je lui donne une émulſion légérement diaphorétique compoſée avec des ſemences froides, la graine de chardon marie, de pavot, l'eau de fleur d'acacia, de ſureau, de mauve, auxquelles j'ajoute d'yeux d'écreviſſe, de corne de cerf, de corail, de chacun un ſcrupule; de nitre vingt-quatre grains, &c. dont je lui en fais prendre le quart toutes les demi-heures.

On doit éviter les eſſences, les elixirs, les liqueurs ſpiritueuſes, excepté la liqueur anodine d'*Hoffmann*, ou l'eſprit de nitre dulcifié.

Pour appaiſer la *ſoif exceſſive* dont le malade eſt tourmenté, je lui donne un gargariſme compoſé de parties égales d'eau & de vinaigre, & lorſqu'il n'a

point la diarrhée, du petit lait coupé avec du vin blanc.

J'ai appaisé la *céphalalgie* avec un épitheme préparé avec le vinaigre, l'eau rose & le blanc d'œuf.

J'avois soin les premiers jours de tenir le ventre libre par le moyen des lavemens, après quoi j'en discontinuois l'usage.

(G) *Miliaris nautica*; *Miliaire scorbutique*; *Febris nautica* Huxham. *Morbus carcerum*, Lind. *de scorbuto*.

C'est aussi une maladie pourprée comme la premiere, mais elle en differe par les symptomes scorbutiques qui l'accompagnent. La fievre survient, l'éruption est plus abondante aux jambes que dans les autres parties du corps; elle devient peu à peu livide & noirâtre, de même que la miliaire érysipélateuse. Il se forme des ulceres gangreneux, sanieux, sordides; d'où s'ensuivent un spina ventosa, des caries opiniâtres, qui serpentent en montant plutôt qu'en descendant, les gencives sont molles, à peine enflées, souvent sanglantes, les mâchoires se carient; les dents tombent, le malade est continuellement altéré, il a la peau seche

& brûlante, le pouls petit & fréquent, le regard fixe, quelquefois égaré, les yeux vifs, de travers. Il tombe dans des inquiétudes, & quelquefois dans le délire; il a la langue humide & tremblante, & il meurt en très-peu de temps. Lors même que sa mort est retardée, elle n'en est pas moins assurée, il se forme par métastase une carie à la jambe au-dessous du genou, il y vient des ulceres gangreneux, accompagnés de douleurs très-vives, qui sont toujours suivis de la mort. Cette maladie differe très-peu de la fievre nautique dont *Huxham* donne la cure fort au long, *de aëre, & epidem. pag.* 44.

La miliaire des prisons & la miliaire nautique different de la quotidienne continue de Hongrie par l'éruption miliaire érysipélateuse dont elles sont accompagnées. Il est difficile de fixer ces especes, parce que le venin miliaire peut être combiné de plusieurs façons avec celui du pourpre & du scorbut, & qu'on ne connoît point encore leur différence essentielle.

(H) *Miliaris purpurata; Miliaire pourprée*, appellée par les Allemands, *The goal fever*, par les Anglois, *Jail-distem-*

ers, par Huxham, *de aëre*, *pag. 82*. *Febris carcerum*, Ludwig. *Instit. n. 150*. Pringle, *Dissert. of the jail-distempers*.

C'est une fievre putride, contagieuse & pestilentielle, compliquée de l'abattement des forces, de l'oppression du diaphragme, de tremblement, de soubresauts des tendons, d'insomnies, de délire, de la noirceur & de la séche-resse de la langue, d'ulceres dans la gorge, de la puanteur de l'haleine. Le pouls vacille pour l'ordinaire, dès le commencement même de la maladie, dans les sujets les plus robustes; l'urine est pâle & sans force, souvent noirâtre & puante; elle n'a presque point de sédiment, ou bien il ressemble à du son éparpillé. Dans l'état de la fievre, il se fait une éruption de pétéchies noires, souvent de boutons ou de pustules livides accompagnées de sueurs huileuses & fétides. C'est un bon signe lorsque les pustules sont vermeilles dans le fort de la maladie, comme au contraire c'en est un très-mauvais, lorsqu'elles sont livides & noirâtres. Les pétéchies n'annoncent jamais rien de bon. Plusieurs sont attaqués vers la fin de la maladie d'une diarrhée, leurs

déjections sont noires & fétides; il y en a qui dès le commencement de la maladie ont une phrénésie, ou un varus, & lorsque ces derniers lâchent leurs excrémens sans le sentir, ils meurent infailliblement avant que le deuxieme jour soit expiré.

Cette maladie ne supporte presque point la saignée. Le premier sang que l'on tire est rouge & vermeil; le second est livide ou noir, & ne se fige point.

(I) *Miliaris Britannica*; Journal *de Médec. Juillet 1759. pag. 57. Maladie contagieuse qui regne en Bretagne, entre Brest & Rennes, sur-tout à Plenée depuis 1757*, par M. Moucet. *Fievre inflammatoire catarrhale & putride.* M. Moucet.

(K) *Miliaris puerperarum; Eruption laiteuse à la peau*, Puzos, Gottlieb Ludwigii, *Instit. Clinicæ*, *n.* 244. *Purpura puerperarum*, *ipsi dicta*; *Miliaire des femmes en couche.*

La miliaire des femmes en couche & des autres sujets est blanche ou rouge. Lorsque la blanche survient le troisieme ou le quatrieme jour après l'accouchement, & qu'elle est compliquée de délire, de chaleur & d'autres

ſymptomes graves, elle eſt toujours funeſte, lors ſur-tout qu'elle eſt précédée de ſueurs copieuſes, qu'il y a inflammation de matrice & un ſentiment de froideur dans le bas-ventre, & que les pétéchies ſe manifeſtent en même temps que la miliaire. Il y a quelque eſpérance pour la malade, lorſqu'elle rend par le vagin quantité de matiere fétide, & que la fievre diminue.

La miliaire eſt beaucoup plus bénigne dans les femmes en couche, lorſqu'elle eſt rouge, qu'elle ſurvient le cinquieme, le ſeptieme, ou le neuvieme jour, que les ſymptomes ſont doux, & que les lochies prennent leur cours. *Voyez* ſa cure chez Puzos, *Traité des accouchemens*, *pag.* 377. qui en diſtingue deux eſpeces. Il preſcrit dans la ſimple, qui eſt ſouvent occaſionnée par les hardes dont on ſurcharge les femmes en couche, de légers diaphorétiques, par exemple, l'infuſion de thé, de ſafran, d'armoiſe, de camomille, & l'huile d'amande douce.

(L) *Miliaire ſcorbutique*, Chr. Gottl. Ludwigii, *Inſtit. clinicæ*, *n.* 230. *Pourpre ſcorbutique* du même.

La miliaire ſcorbutique attaque, ſur-

tout en été, les ſujets dont le corps eſt rempli d'impuretés, ſouvent ſans aucune fievre. Elle ſuccede quelquefois à d'autres maladies légeres, par exemple, à la quotidienne continue catarrhale, & dans l'un & l'autre cas, elle eſt toujours chronique, & elle fatigue long-temps les malades. Elle eſt compliquée de puſtules rouges, qui rendent la peau rude, & qui cauſent des démangeaiſons inſupportables, lors ſur-tout qu'on s'échauffe. Cette eſpece n'eſt accompagnée d'aucune langueur, d'aucune anxiété, ni d'aucun autre ſymptome fâcheux.

Elle eſt cauſée par l'acrimonie de la lymphe, & celle-ci par l'uſage du ſel & des épiceries, par une vie ſédentaire, par les boiſſons chaudes, par le fréquent uſage du tabac, le défaut d'exercice & la conſtipation. Les boiſſons aqueuſes, les alimens doux, l'exercice en plein air, les frictions & les bains, procurent beaucoup de ſoulagement aux malades. Les tiſanes adouciſſantes faites avec la ſcorſonere, le china, le glouteron, produiſent auſſi un très-bon effet, après qu'on a purgé & ſaigné le malade, mais les alexipharma-

ques ne valent rien. On emploiera en été les eaux aigrelettes, & après que la maladie aura cessé, on fera prendre les bains froids au malade pour lui fortifier la peau. *Ludwig.*

Dans cette espece, l'urine qui est haute en couleur, se corrompt en peu de temps, & est couverte d'une croûte huileuse & saline, les malades ont des tranchées, & leurs déjections sont fétides. Le pouls dans cette fievre est plus rare & plus lent que dans l'état de santé. *Lind. de scorbuto.*

VI. *PURPURA*, *le Pourpre*; appellé par les Grecs *Porphyre*; par les Allemands, *Fievre pétéchiale*; *Pétéchies*, *Péticules*, *&c.* par d'autres.

C'est un genre de maladie inflammatoire, qui se manifeste par de petites taches à peu-près rondes, semblables aux piqûres des puces, mais rouges, livides ou noires, sans tumeur & sans démangeaison, à quoi l'on peut ajouter la fievre quotidienne continue ou tierce double.

Ces taches different, 1°. des morsures des puces, qui peuvent faire illusion dans les fievres, en ce que celles-ci disparoissent lorsqu'on les presse, ce que le pourpre ne fait point ; & de plus, on n'y apperçoit point la piqûre que font ces insectes ; 2°. Elles different des taches scorbutiques, en ce que le scorbut ne cause aucune fievre, au lieu que le pourpre est compliqué d'une fievre aiguë ; d'ailleurs les taches scorbutiques sont compliquées d'autres signes du scorbut, du *stomacace*, par exemple, qui n'ont pas lieu ici ; 3°. La rougeole commence par une affection catarrhale ; après l'éruption, la peau est rude & raboteuse, & il n'y a rien de tout cela dans le pourpre, si l'on en excepte celui qui régna à Vienne en 1758, dont *Hasenohrl* nous a donné la description. Ajoutez à cela que les taches de la rougeole sont d'une figure irréguliere, au lieu que celles du pourpre sont exactement rondes ; 5°. Dans la fievre scarlatine, le tronc est couvert d'une rougeur uniforme, comme si l'on avoit répandu du vin rouge dessus ; dans le pourpre, les taches sont livides, distinctes ; les intervalles sont de même

couleur que la peau ; d'ailleurs elles ne causent aucune démangeaison, au lieu qu'elle est extrême dans la scarlatine.

Il est vrai que le pourpre accidentel, ou symptomatique se joint à la petite vérole, à la rougeole, à la miliaire maligne, à la peste vulgaire ; mais il differe de tous ces exanthemes. Au reste, les pétéchies épargnent le visage, & infestent le tronc principalement.

1. *Purpura benigna* Chr. Gottl. Ludwigii, *Institut. Clinic. n. 145.* qui les appelle *pétéchies bénignes. Fievre pourprée.* Voyez *Forestus*, *observ. 59. lib. 6.*

Elle se manifeste par une fievre, qui, comme toutes les autres, commence par le frissonnement & le frisson, auquel succede la chaleur. Vers le quatrieme jour, il s'éleve sur le corps, particuliérement sur le tronc un petit nombre de taches, qui ne sont ni livides, ni noires, mais d'un rouge vermeil. Lorsque ces taches paroissent sur tout le corps après des signes de coction, elles sont critiques, & terminent la maladie.

Mais lorsqu'elles disparoissent, comme dans le cas de *Forestus*, elles causent d'autres maladies fâcheuses, par

exemple, des coliques d'eſtomac cruelles, des douleurs d'entrailles, une dyſpnée. Rien n'eſt meilleur pour les faire reparoître, que de donner toutes les trois heures au malade une drachme de poudre bézoardique, avec un ſcrupule de nitre, & quatre grains de camphre.

2. *Purpura maligna; Fievre pourprée maligne; Fievre peſtilentielle* de Riviere pr. Méd. *Fievre pétéchiale* de Chr. Ludwigii, *n.* 146. Juncker, *tab.* 72. *Fievre pourprée* de Riviere, *c.* 1. *obſ.* 21. Sennert, *lib.* 4. *cap.* 11. *Febris peticularis* Raimond Fortis; *Tabardillo* en Eſpagnol; en Allemagne, *Fievre lenticulaire.*

Cette maladie, dit Riviere, *p.* 326, n'a qu'un ſeul ſymptome, qui eſt propre & particulier à la fievre peſtilentielle, & qui n'a pas lieu dans les autres fievres. Il s'éleve ſur tout le corps, principalement ſur les lombes, la poitrine & le dos, des taches rouges, qui reſſemblent pour l'ordinaire à des piqûres de puces, auxquelles les Italiens donnent le nom de péticules ou de pétéchies.

Riviere, *obſ.* 18. *centur.* 2. a vu un homme de quarante ans attaqué d'une fievre pourprée maligne, compliquée d'une ſoif intenſe, d'ardeur d'entrailles

& d'inquiétudes. Elle fut précédée d'un cholera morbus; il survint le troisieme jour une hémorrhagie abondante, le pouls étoit petit, les taches livides. Indépendamment des juleps cardiaques avec le cristal minéral qu'il prescrivit trois fois par jour à son malade, il lui ordonna une poudre composée de demi-once de cristal minéral, & de demi-drachme de camphre, dont il prenoit le quart toutes les trois heures. Il se trouva mieux dès le premier jour; & ayant continué ces remedes, il guérit au bout de quelques jours.

Ce même Auteur, *observ. 21. centur. 1.* rapporte l'histoire d'une fievre pourprée rémittente, laquelle dura huit jours, dans laquelle on purgea le malade une fois, & on lui fit trois saignées. Son pouls étoit fréquent & inégal, & tout son corps couvert de taches rouges. Les urines étoient louables, quelque peu cuites, malgré les ventouses, la tisane de corne de cerf, l'huile de scorpion dont on l'oignit; il tomba dans le délire le onzieme jour. Il parut le seizieme autour du vésicatoire qu'on lui avoit appliqué sur le dos, quantité de pustules approchantes de celles de la petite vérole, qui s'étant ouvertes le

lendemain, se desséchérent; mais il s'éleva sur la région antérieure de la poitrine, quantité de petits boutons transparents, remplis de sérosité, ou miliaires; la fievre se calma, le délire diminua; & le malade ayant été purgé le seizieme jour & le vingt-deuxieme, il récouvra la santé.

L'Auteur attribue ce succès à la tisane, sur chaque verre de laquelle il mettoit une drachme de cristal minéral, & dix gouttes d'esprit de vitriol. Il employa aussi un mélange composé de demi-drachme de cristal minéral, d'un scrupule de bézoardique minéral, & de six grains de camphre.

Scholie. On doit bien se garder de confondre les pétéchies avec ces grandes taches violettes ou livides, qui s'élevent sur la peau dans la peste sporadique, de même que dans l'épidémique. On leur donne le nom de *vibices*, lorsqu'elles ressemblent à celles que laissent les coups de fouet. *Voyez* Riviere, *observ. 64. centur. 2.* où il donne le nom de peste sporadique à une fievre maligne, laquelle se termina vers le onzieme jour par une parotide. *Voyez* l'histoire de cette maladie

chez Fréderic Hoffmann, *de febribus petechialibus veris*, *cap.* 11. *n°*. 3.

3. *Purpura symptomatica*; les Pétéchies accidentelles, pourpre accidentel.

C'est celle qui survient dans les autres genres de maladies, qui ne les termine point, qui n'est point constante, & ne vient point dans l'accroissement. Les maladies auxquelles elle se joint ne sont point appellées pétéchiales, mais *pétéchizantes* par Juncker & *Nenter*, & telles sont toutes les fievres rémittentes, sur-tout les hémitritées & les tierces continues, toutes les phlegmasies exanthémateuses, comme la peste, la petite vérole, la rougeole maligne, la miliaire, dont les boutons & les pustules se mêlent entr'elles & avec le pourpre. Par exemple, dans *l'observ.* 21. *centur.* 7. de *Riviere*, les pustules varioliques & miliaires se mêlerent accidentellement à la fievre pourprée maligne; dans la peste de Marseille, les bubons étoient compliqués de pétéchies, de pustules, de charbons, de taches & d'autres élevures. On trouve dans Riviere *centur.* 2. *observ.* 64. l'Histoire d'une peste sporadique compliquée de pétéchies; & il

me paroît qu'on doit appeller de ce nom toute maladie qui se termine par une parotide.

Ludwig prétend que la fievre pourprée maligne est contagieuse ; mais j'ai peine à le croire, d'autant plus que plusieurs Médecins célebres doutent que la peste le soit, quoiqu'elle soit ordinairement compliquée du pourpre. Je suis cependant persuadé qu'il y a dans son principe morbifique un venin multiplicatif subtil, halitueux, âcre & septique. On peut rarement employer la saignée dans cette maladie à cause de la foiblessedu pouls ; mais bien les émétiques & les cathartiques, & après eux les diaphorétiques doux, sur-tout les antiseptiques, tels que le camphre, la camomille, la serpentaire &c.

4. *Purpura verminosa*, Hist. de l'Ac. des Sc. 1714. pag. 14. A.

Les malades rendoient une grande quantité de vers, lorsqu'ils étoient secourus promptement, & alors le pourpre paroissoit. L'épiderme tomboit à tous ceux qui en échappoient, les autres mouroient le troisieme jour ; les cadavres répandoient une si grande puanteur que ceux qui les enterroient,

étoient souvent infectés de la contagion. Cette maladie fut épidémique aux environs de Toul en Lorraine. *Geoffroi.*

VII. *ERYSIPELAS*, Fievre érysipélateuse. *Febris erysipelatosa*, de Sydenham, *pag. 174. 655.* Frid. Hoffmann. *tom. 2. Rosa*, Sennert, &c. *Ignis sacer*, vulgairement *Feu Saint Antoine*, Mezeray, Hist. de France. *Erysipelas perniciosum*, Moron, *director.*

On désigne vulgairement cette maladie par le même nom que l'érysipele, quoique l'une soit une maladie grave, & l'autre une affection légere; mais il paroît que l'on doit désigner des maladies différentes par des noms différens.

Elle se manifeste par une fievre aiguë & par une tumeur superficielle d'un rouge fort vif, accompagnée d'ardeur.

Elle differe des maladies exanthémateuses dont on a parlé ci-dessus, en ce que l'éruption ne consiste point en de petits points ou de petites taches pareil-

les

les aux piqûres des puces, mais en de grandes taches larges comme le pouce & plus, dont la ſurface eſt enflée. Elle differe de l'éryſipele par la fievre putride dont elle eſt ſouvent compliquée, au lieu qu'il n'y en a preſque aucune dans celui-ci, du moins qui procede d'un principe externe. La fievre éryſipélateuſe de même que l'éryſipele ſe terminent par la deſquamation de la peau.

1. *Eryſipelas roſa*, Sennerti *de febrib. lib. 2. cap. 15.* *Fievre éryſipélateuſe* de Sydenham *ſect. 6. cap. 5.* Fievre éryſipélateuſe de Fr. Hoffmann. *tom. 2. chap. 13.* en Allemand, *das rothlauff; Eryſipele.*

C'eſt une Phlegmaſie compliquée d'une fievre ſynoque continue, & d'un éryſipele dans quelque partie du corps, principalement au viſage, ſuivant *Sennert.* On la définit une fievre continue occaſionnée par la corruption & l'inflammation de la partie la plus ténue du ſang, dont la nature ſe débarraſſe en la pouſſant au dehors ſous la forme d'une tumeur ou d'une tache rouge, large, qui gagne les parties les unes après les autres.

Elle commence par le friſſonnement

& le friſſon, & elle ſe manifeſte à peu près dès le lendemain principalement vers la fin de l'été, tandis que l'on eſt en plein air. Il ſurvient tout-à-coup une rougeur & une douleur violente dans quelque partie du corps, en Allemagne, dans les aines, ſous les aiſſelles, dans les cuiſſes, laquelle eſt précédée d'une douleur dans les glandes axillaires ou inguinales, de ſorte qu'on croit avoir la peſte. En Angleterre & en France, cette tumeur vient au viſage, elle eſt accompagnée d'une chaleur âcre & brûlante, d'une rougeur éclatante, de la tenſion & de l'élévation de la peau, elle eſt large, non circonſcrite, & s'étend ſur les parties voiſines. La fievre redouble & eſt compliquée de chaleur, de ſoif, d'anxiété, & quelquefois en France, de la blancheur de la langue, & de la puanteur de l'haleine. Lorſque la maladie eſt violente, il s'éleve des phlyctenes ſur la tumeur, remplies d'une eau jaunâtre, qui gagnent le front, les paupieres, le ſommet de la tête, le cou, & lorſqu'on la traite mal, elle eſt ſuivie de la gangrene & du délire; la maladie ſe termine pour l'ordinaire au bout d'une ſemaine.

Une femme de ſoixante ans tomba au mois de Février dans une foibleſſe extrême & dans l'aſſoupiſſement, ſon pouls étoit petit, & ces accidens furent précédés du friſſon & du friſſonnement. Je lui donnai auſſitôt une potion cordiale, & la fis ſaigner du bras le lendemain. Le ſur-lendemain, je la purgeai avec deux verres de tiſane royale dans laquelle j'avois mis un peu de tartre ſtibié. Cette maladie eſt ſouvent précédée de nauſées, & rien n'eſt meilleur que l'émétique. Je la fis ſaigner une ſeconde fois vers le ſoir, & pour lors, je veux dire le troiſieme jour, il ſurvint une tumeur éryſipélateuſe au côté droit du viſage, laquelle parcourut peu à peu toute la tête, & ſur laquelle je n'appliquai aucun remede. La malade rendit par l'oreille une ſéroſité ſanguinolente, il s'éleva des bulles, qui creverent auſſitôt, le pouls devint plus grand & plus fréquent, je la fis ſaigner de nouveau, & lui fis prendre de deux jours l'un de la tiſane royale ſans tartre ſtibié. Sa langue, qui étoit ſeche & noire, s'humecta, elle fut entiérement nette le ſeptieme jour; la tumeur éryſipélateuſe, qui s'étoit formée

ſur les paupieres, & qui étoit blanche & élevée & qui les avoit abandonnées dans la ſuite, diminua, ſe deſſécha, & l'épiderme ſe détacha par grandes écailles.

2. *Eryſipelas typhodes; Fievre maligne éryſipélateuſe.*

C'eſt une fievre maligne, typhode au commencement, & enſuite bilieuſe, dont le paroxyſme revient tous les jours, & augmente de deux jours l'un, laquelle eſt compliquée du délire & d'un abattement de forces conſidérable. Il ſurvient le troiſieme jour une tumeur éryſipélateuſe au viſage, aux épaules, au cou ou au bras, & la fievre, qu'on avoit de la peine à diſtinguer les premiers jours, augmente & devient ardente.

Madame de Graſſet, femme âgée de 30 ans, fut attaquée dans le mois de Fév. en ſortant de l'Egliſe, d'un friſſonnement, d'un friſſon & d'un mal de tête. Elle ne s'alita que trois jours après. Sa fievre étoit une tierce continue rémittente double, laquelle redoubloit avec le friſſon, & étoit compliquée du délire dans le fort de la chaleur; il lui vint le troiſieme jour une tumeur éryſipélateuſe au vi-

ſage, laquelle rentra parce qu'elle changea de lit, mais qui reparut ſur les épaules, le cou & la poitrine, d'où elle ſe jeta ſur le bras & ſur la main droite. Elle fut ſaignée neuf fois; ſon ſang étoit couvert d'une pellicule coriacée. Les jours qu'elle n'avoit point de paroxyſme, on la purgea avec la tiſane royale & le tartre ſtibié. S'étant miſe en colere le dixieme jour, elle fut attaquée d'un accès violent, elle avoit horreur de l'eau, elle ne pouvoit ſupporter la lumiere, & elle pleuroit ſans ſujet. On la ſaigna du pied, on lui donna le lendemain une once de vin émétique pur, & l'éryſipele, qui étoit rentré, reparut de nouveau ſur le viſage. Le délire diminua, mais il ſe formoit tous les matins ſur ſa main & ſur ſon bras des tumeurs molles, blanches, qui n'étoient précédées ni de rougeur ni de douleur; elles rendoient du pus, & la plaie ſe fermoit auſſi-tôt. Il ſe formoit le lendemain de nouveaux apoſtemes, que l'on ouvroit auſſi-tôt. Enfin le trentieme jour, les paroxyſmes l'ayant extrêmement affoiblie, elle mourut.

J'ai vu une pareille maladie à Nîmes

dans une femme de quarante ans, qui eut pendant trois ou quatre jours un pouls & un délire obscur, & que l'on soupçonnoit avoir un accès hystérique; mais dès la seconde saignée, il lui vint un érysipele sur le dos, & cette fievre, qui étoit une tierce continue, cessa au bout de 14 jours par le moyen des émétiques & des cathartiques.

Il y a des gens qui appliquent sur l'érysipele une compresse trempée dans parties égales d'eau & de vin tiede, ou dans une décoction de fleurs de sureau, mais le mieux est de n'y rien mettre.

3. *Erysipele causé par le poison*, année 1752.

Un Cordonnier d'un village appellé *Vias*, sa femme & ses deux enfans mangerent le 9 du mois d'Août, un foie de chien de mer fricassé que l'on avoit servi à table; son troisieme fils n'y toucha point, la fille en mangea très-peu. Au sortir de table, tous ceux qui en avoient mangé, furent saisis d'un profond sommeil accompagné de délire, qui les retint au lit pendant deux ou trois jours. Les voisins, ayant été avertis de cet accident, accoururent

chez eux, & trouverent les malades attaqués d'un éryſipele univerſel, ſans chaleur pourtant, mais accompagné d'une démangeaiſon inſupportable, ce qui leur fit croire qu'ils étoient ivres. La femme s'étant levée la premiere, & s'étant frottée la peau, fut extrêmement ſurpriſe de voir que ſon épiderme ſe détachoit; le mari ne s'en débarraſſa qu'à force de s'allonger. Tout l'épiderme de la femme tomba au bout de ſix jours, celui du mari ne ſe détacha qu'au bout d'un mois. Me trouvant alors à Agde, où j'avois été appellé par une Dame de qualité, le Cordonnier & ſa femme me prierent de paſſer chez eux, & me remirent en arrivant de grands lambeaux d'épiderme. J'en arrachai moi-même un du talon du mari où il tenoit encore; la petite fille ne perdit qu'une partie du ſien, mais il lui vint un furoncle à la cuiſſe. Les pêcheurs ont coutume de jeter le foie de ce poiſſon; il ne paroît ſur nos côtes que dans le mois d'Août, & on l'appelle communément *chien de mer.* Son foie eſt compoſé de deux lobes d'un pied de long, plats comme une courroie, & tachetés de petits points jaunes.

Trois jeunes gens de Montpellier, qui avoient mangé d'une autre espece de poisson, furent attaqués d'un pareil érysipele, avec cette différence qu'ils ne l'eurent qu'au cou & au visage. On m'a assuré que la même chose est arrivée à Agde à des gens qui avoient mangé d'un autre poisson. Peut-être ce venin est-il occasionné par la viande corrompue que l'on attache aux hameçons pour les prendre. Werlhoff prétend que des personnes ont souvent été attaquées de cette maladie pour avoir mangé des moules.

4. *Erysipelas ambustio*; *Grande brûlure.*

La brûlure est une maladie très-dangereuse, lorsqu'elle affecte une grande partie du corps, sur-tout du visage, & qu'elle est causée par l'huile, l'eau, ou telle autre liqueur bouillante, par la chaux nouvellement délayée, par le feu, la poudre à canon. Il en résulte une douleur atroce, une fievre aiguë, une insomnie, & souvent même une prompte mort, ou bien un sphacele, des phlyctenes considérables &c.

Les femmes se servent pour la guérir d'un onguent composé avec de l'eau

ſeconde de chaux & d'huile; mais le cérat de *Galien* eſt également bon pour calmer les douleurs, lorſque les parties ſont excoriées. Dans le cas où il n'y a point d'excoriation, il ſuffit de baſſiner continuellement la partie avec du vin & de l'eau tiede. Voyez *la cinquieme eſpece de gangrene & ſa curation.*

5. *Eryſipele peſtilentiel; Feu St. Antoine, feu ſacré;* les malades *ardens; ignis ſacer*; Mezeray, *Hiſt. de France, année 1090. Mal de ardens en 1130. ſous Louis VII.* Mezeray.

Il régna cette année dans les deux Lorraines une maladie épidémique, appellée feu ſacré, ou feu St. Antoine, qui fit beaucoup de ravage. On rencontroit à toutes les portes des Egliſes, & dans le milieu des places quantité de malheureux qui languiſſoient parmi les douleurs les plus cruelles, & auxquels la vie étoit devenue à charge. Les uns avoient les pieds mangés, les autres le viſage, les autres les mains par cette cruelle maladie. Je ne ſai ſi l'on doit regarder cette épidémie comme un éryſipele ou comme un charbon. *Sennert*, *Sydenham* & de nos jours *Fréderic Hoffmann* prétendent que c'étoit une fievre éryſipélateuſe. Ce

dernier observe qu'il y a une fievre érysipélateuse, qui a beaucoup de rapport avec la peste ; que toutes deux commencent par le frissonnement, la chaleur, le délire, l'abattement des forces, & des douleurs violentes dans le dos & dans la tête, qu'il se forme entre le troisieme & le quatrieme jour dans les glandes des aines ou des aisselles une matiere brûlante, qui dans le feu sacré, descend jusqu'aux pieds. Cette matiere forme un abcès dans les glandes, & cause une gangrene & un sphacele dans les extrémités, à quoi l'on peut ajouter que le malade court risque de la vie lorsque cette matiere vient à rentrer dans le corps. *Voyez* Frédéric Hoffmann, *de febre erysipelacea n°*. 2.

6. *Erysipelas symptomaticum*, Fred. Hoffmann, *de febre erysipelaceâ n°*. 4. *Fievre érysipélateuse symptomatique.*

L'anasarque, l'ascite, l'ictere blanc & noir sont souvent compliqués d'une fievre érysipélateuse accidentelle qui tue le malade en très-peu de temps.

Elle se trouve aussi compliquée avec les plaies des parties nerveuses, surtout du crâne, & avec les fractures des os, & dans ce cas le malade court risque de la vie.

7. *Fievre éryſipélateuſe de la Chine.* Du Halde, *Hiſt. de la Chine*, pag. 317. *Eryſipelas Chinenſe.*

Les ouvriers qui tirent le vernis de l'arbre appellé par Linnæus *rhus vernix*, & qui en reçoivent les exhalaiſons, ſont attaqués d'un éryſipele univerſel au bout d'un jour, qui leur défigure le viſage, leur fait enfler le corps, & les fait paroître lépreux. La peau s'ouvre de toutes parts, & rend beaucoup de féroſité, après quoi elle ſe ſeche, ſe détache & il en renaît une nouvelle.

Il faut pour guérir cette maladie un hydragogue violent, des bains d'une décoction de punaiſe de ſapin, d'écorce de châtaines, avec le nitre & la morelle grimpante de Malabar; on fomente les parties avec la même décoction, & l'on ſaupoudre les plaies avec la cendre de morelle.

8. *Eryſipelas Zoſter*, Plinii, *lib.* 26. *cap.* 11. *Zona*, Frid. Hoffmanni, *de febre eryſipel. n°.* 6. Ruſſelli, *de tabe glandulari*, *pag.* 123; en Anglois, *the Shingles*, *pag.* 23. *Zoſter*, Langii, *epiſt. pag.* 110.

Cette maladie infeſte le tronc du corps, tantôt la poitrine, tantôt les omoplates, tantôt les flancs & les côtes,

Souvent aussi elle vient plus bas, & forme comme une ceinture autour du corps; & pour lors, au rapport de *Pline*, la perte du malade est infaillible. Il se forme quelquefois des vésicules jaunâtres, & plus souvent livides, qui tiennent de l'herpe, & qui ont la même qualité corrosive; d'où vient que *Scribonius Largus* l'appelle *herpes*. Il n'est accompagné que d'une petite fievre; mais lorsqu'on répercute les vésicules, il en résulte des symptomes très-fâcheux. *Voyez* l'histoire rapportée par *Roussel*, dans laquelle il survient une dyspnée considérable.

Il y a deux choses à observer dans la cure : 1°. il faut seconder la maturation des ulceres; 2°. ne point purger le malade jusqu'à ce que l'éruption se soit évacuée par la peau; & alors on doit purger le malade, ou avec le sel de Glauber, ou avec de l'eau de mer. *Frid. Hoffmann* traite fort au long de la cure de cette maladie, *f. 1. cap. 13. de febre erysipelaceâ*, & l'on peut voir ce qu'il en dit.

9. *Erysipelas contagiosum*; Fievre érysipélateuse contagieuse, Deslandes, *Mém. de l'Acad. des Sciences de Paris*, *1716*.

Cette maladie fut épidémique à Toulouſe, & à ce qu'on prétend contagieuſe en 1716. L'épiderme du viſage tomba à ceux qui en échapperent.

10. *Fievre éryſipélateuſe, cauſée par les guêpes.*

J'ai connu un Soldat chauve, qui fut tellement aſſailli d'un eſſaim d'abeilles, que ſa tête, ſon cou, ſes mains, s'enflerent, & furent affectés comme d'un éryſipele preſque univerſel, compliqué de rougeur, & d'une douleur ſi cruelle, qu'il s'en fallut peu qu'il ne perdît la vie. Les piqûres réitérées des guêpes produiſent auſſi le même effet, & dans un plus haut degré. Le meilleur remede qu'on puiſſe employer, ſuivant M. *de Réaumur*, eſt de baſſiner ſouvent la partie avec de l'eau froide, que l'on a ſoin de renouveller.

VIII. *Scarlatina*, la Fievre rouge; *Morbilli confluentes*, Morton, *de febr. ſcarlatinâ*, *pag.* 28. *cap.* 5. On l'appelle *ſcarlatine*, à cauſe que ſes taches ſont auſſi rouges que l'écarlate.

C'est une fievre inflammatoire exanthémateuse, accompagnée de taches rouges, plus nombreuses, plus larges, plus rouges, mais moins uniformes que celles de la rougeole, & qui s'écaillent de même en maniere de farine. Elles viennent sans aucun prélude catarrheux, & elles paroissent & disparoissent jusqu'à deux ou trois fois.

1. *Fievre scarlatine* de Sydenham, *cap 2. pag. 62 & 653. Rougeole confluente.*

Cette fievre regne pour l'ordinaire à la fin de l'été; elle attaque des familles entieres, & sur-tout les enfans, sans toux & sans larmoiement, en quoi elle differe de la rougeole. D'ailleurs, dans la rougeole il vient des placards sur le tronc, séparés par des intervalles blancs; au lieu que dans la scarlatine les taches sont aussi uniformes que si l'on avoit répandu du vin rouge sur la partie. Le quatrieme jour le visage s'enfle, les exanthemes se manifestent, & se dissipent au bout de trois ou quatre jours. Elle commence par le frissonnement & le frisson; l'angoisse est médiocre.

La cure est très-simple. Il faut s'abste-

nir de la ſaignée, des cathartiques, & à plus forte raiſon, des ſudorifiques & des cordiaux. Le malade ne doit point manger de la viande, ne point prendre l'air, & ne point ſe tenir au lit; & après que la deſquamation ſera faite, il prendra un léger cathartique. S'il ſurvient au commencement un coma ou des convulſions, ainſi qu'il arrive aux enfans, on appliquera ſur la nuque du malade un épipaſtique, on lui donnera tous les ſoirs un parégorique; & pour boiſſon, du lait cuit, avec trois fois la quantité d'eau.

2. *Scarlatina urticata; Fievre rouge prurigineuſe; Fievre ortiée, de* Meyzerey, *tom.* 2. *pag.* 231. *Maladie des armées; autre fievre éryſipélateuſe de* Sydenham, *pag.* 174. *cap.* 6. *Purpura urticata*, Juncker, *Tabul.* 74. *pag.* 599.

Elle commence par un ſentiment de froid, qui eſt ſuivi d'une chaleur modérée, de la ſoif, de la céphalalgie; il s'éleve enſuite ſur le viſage & les autres parties du corps des exanthemes, compliqués d'une grande démangeaiſon & d'un friſſonnement, qui rendent la peau raboteuſe, & qui groſſiſſent en peu de temps, auſſi bien que des bou-

tons d'un rouge pâle, semblables aux piqûres d'ortie, auxquelles se joignent des pustules érysipélateuses, qui gagnent les parties voisines. La fievre, lorsqu'il y en a, est fort douce. Les exanthemes disparoissent, la fievre diminue; mais ils reviennent le soir avec la fievre, & ils sont accompagnées d'un prurit ardent & incommode. L'affection cesse au bout de trois ou quatre jours, & la peau se détache par petites écailles. *Voyez* la cure de cette maladie dans la *Médecine militaire* de M. de *Meyzerey*, *tom.* 2. *pag.* 251.

3. *Scarlatina pruriginosa*, 3ª. *eruptionis species*, Sydenham, *ibid. pag.* 176. *cap.* 6. Troisieme espece d'éruption, de *Sydenham*, *ibid. pag.* 176.

Elle est plus rare que la précédente, elle se manifeste le plus souvent sur la poitrine, & elle se fixe dans quelque endroit déterminé. Les taches ne dominent presque pas sur la peau, elles ne sont pas plus larges, & on ne s'en apperçoit que par le prurit qu'elles causent, & par les écailles jaunes qui se détachent. Lorsqu'elles paroissent, le malade se trouve bien; & c'est tout le contraire lorsqu'elles rentrent, son urine

eſt rouge & trouble. On guérit cette derniere éruption de même que la ſcarlatine ortiée; mais quelquefois elle ne cede qu'à l'uſage continué des eaux ferrugineuſes.

4. *Scarlatina intermittens; Scarlatine intermittente*, Morton Pyret. *pag.* 33. 97. 98. P.

5. *Scarlatina variolodes*, *Journal de Méd. Juillet* 1763. *pag.* 275. B.

Cette maladie parut à la ſuite d'une épidémie de petite vérole; elle commençoit, ainſi que la petite vérole, par la fievre, le délire, les nauſées, le vomiſſement, l'hémorrhagie, la toux; le tronc devenoit enſuite auſſi rouge qu'une écreviſſe cuite; la maladie diſparoiſſoit au bout de trois jours, mais la rougeur du tronc duroit quelquefois plus long-temps.

On guérit cette maladie par la ſaignée, par une boiſſon abondante, par des cardiaques très-légers, & par des purgations réitérées pluſieurs fois pendant la convaleſcence. Elle régna à Paris dans le printemps de l'année 1712, & dans le mois d'Août de l'année 1763; les puſtules rouges, dont l'éruption ſe faiſoit avant le quatrieme jour, reſſem-

bloient à celles de la petite vérole ; de ſorte que pluſieurs Médecins y furent trompés. Mais ces puſtules ſuppuroient plutôt que celles de la petite vérole ; elles ſe deſſéchoient enſuite, ſans laiſſer ni croûtes ni taches rouges.

6. *Scarlatine compliquée d'angine ; Scarlatina anginoſa, ann. 1765.* A.

Cette eſpece regne actuellement à Montpellier ſur les enfans ; ſes ſymptomes ſont une rougeur intenſe, répandue ſur tout le tronc ; l'enrouement de la voix, accompagné d'une angine ulcéreuſe, & quelquefois gangreneuſe ; c'eſt une pareille angine qui, ſans être accompagnée d'aucune rougeur du tronc, fit périr il y a deux ans un grand nombre d'enfans.

Cure. Après avoir fait vomir & purger le malade, on détergera les ulceres du goſier avec une décoction d'orge miellée, à laquelle on ajoutera un peu d'acide marin ; & lorſque la fievre ſera diminuée, on emploiera pour les deſſécher, une leſſive de chaux vive, dans laquelle on délayera un peu de miel ; mais tous ces remedes ſont le plus ſouvent inutiles, & l'enfant meurt, à moins que l'angine ſoit pure & ſim-

ple, & le malade docile à prendre les remedes; cette maladie paroît contagieuſe, ainſi que l'eſquinancie maligne qui régna il y a plus de deux ans.

IX. *Essera ; Porcelaine.*

C'eſt une maladie inflammatoire ; qui pour l'ordinaire n'eſt accompagnée d'aucune fievre, & que l'on peut mettre au rang des vices & des maladies. Elle ſe manifeſte par des taches rouges de la largeur d'un pouce ſur diverſes parties du corps, qui diſparoiſſent au bout d'un jour ou deux, & reviennent enſuite.

Elles different de celles du pourpre ortié, en ce qu'elles ſont plus larges, & ne cauſent ni démangeaiſon ni douleur ; elles ſont accompagnées d'une très-petite fievre. Ces taches ont peu de relief, & exigent rarement la ſaignée ; ſouvent elles diſparoiſſent au bout de quatre jours, pourvu qu'on obſerve un régime modéré, qu'on ſe garantiſſe du froid, & qu'on s'abſtienne du vin & de la viande. J'ai vu une porcelaine dont les taches avoient plus d'un pouce de diametre ; elles étoient d'abord d'un

rouge fort vif, elles blanchissoient ensuite, l'épiderme se détachoit de la peau de la largeur d'un écu, sans aucun fluide entre-deux, après quoi elle se desséchoit & tomboit par petits lambeaux. On ne connoît point exactement les caracteres de ces especes.

X. *APHTA ;* les Aphtes, Chancres; *Algola*, des Arabes; *Bresegue*, des Languedociens; *Pemphingodes*, Galen. *Finit. Medic. Vésicules des gencives*, Sennert, *de aphtis ; Pustules de la bouche*, Haly Abbas; *petits ulceres de la bouche*, Felix Plater.

C'est, suivant la définition qu'en donne Galien, une fievre dont la chaleur excite dans la bouche des pustules, appellées par les Grecs *phlyctides*, phlyctenes.

Son caractere n'est donc autre chose qu'une éruption de phlyctenes dans l'intérieur de la bouche. Ces phlyctenes sont de petits boutons ronds d'une demi-ligne de diametre, qui viennent

au palais, & très-douloureux, percés à leur ſommet, & qui ſont tous d'une même couleur ſur la langue. L'épiderme venant à s'enlever, ces petits ulceres gagnent les parties voiſines, deviennent extrêmement douloureux, empêchent la déglutition & la ſuccion, & la maſtication dans les adultes. Souvent ils ne ſont accompagnés d'aucune fievre, ou bien elle eſt médiocre, à moins que les aphtes ne ſoient compliqués de la petite vérole, de la tierce continue, &c. Leur couleur varie, ils ſont pour l'ordinaire blancs dans le milieu, rouges tout autour; j'en ai vu ſur la langue qui étoient de la même couleur que cette partie. Dans les aphtes malins, les boutons ſont bruns, jaunes, noirs, livides. Les enfans y ſont beaucoup plus ſujets que les adultes.

Il y a deux états à conſidérer dans les boutons. D'abord, ils ne conſiſtent qu'en une petite tumeur comme un grain de millet, dont la pointe eſt percée. Cette véſicule ne renferme aucune matiere ; mais elle eſt blanche ; parce qu'elle n'eſt point adhérente aux parties de deſſous, comme

il arrive dans les brûlures de l'épiderme. Ces ulceres sont des progrès, sur-tout dans les aphtes véroliques, mercuriels, &c. & forment ce qu'on appelle communément un *chancre*, dont le fond est blanc & sordide.

Cette efflorescence paroît être causée par un ichor alcalescent, halitueux, corrosif, amassé dans les glandes miliaires de la bouche, lequel venant à ronger la pointe de la vésicule, forme un petit ulcere qui cause des douleurs aiguës, toutes les fois qu'on boit ou qu'on mange. Les remedes généraux qu'on peut employer pour les guérir, sont les spécifiques antialcalins, tels que les acides; savoir, le sel de soufre, l'alun, le vitriol de Chypre, &c. ou les édulcorans, tels que l'huile de rave, le beurre, la racine de guimauve, les remedes qui purifient le sang, les cathartiques, &c.

1. *Aphta lactucimen*, de Manget, *Bibliothec. Med.* Pr. Mauriceau, *lib.* 3. *cap.* 34. *Aphtes des enfans, élevure blanche de la bouche, sans fievre.*

On donne à cette espece l'épithete de *lactucimen*, parce qu'elle est familiere aux enfans à la mamelle, qu'on

la croit occaſionnée par un lait corrompu, & parce que cette efflореſcence vient au fond de la bouche en forme de boutons blancs.

Les nourrices ſoupçonnent que les enfans en ſont attaqués, lorſqu'ils refuſent de teter, ou qu'ils ne peuvent le faire, qu'ils ſont inquiets, qu'ils ne dorment point, & qu'ils ont la fievre. En mettant leur mammelon dans la bouche de l'enfant, elles y ſentent une grande chaleur; & alors leur ouvrant la bouche, elles découvrent des boutons blancs d'une demi-ligne de diametre cohérens entre eux au palais, au-dedans des joues, & dans pluſieurs autres endroits de la bouche.

Ils ſe forment dans les adultes au haut, & ſur le devant du palais, ils le rendent blanc & raboteux, ils cauſent une douleur âcre, & rendent la maſtication très-difficile. Les parois & la pointe de la langue ſont percés de quantité de petits trous, qui, ſans changer ſa couleur, la rendent extrêmement douloureuſe.

Cure. Le moyen le plus ſûr pour guérir les aphtes, eſt de procurer aux enfans une nourrice dont le lait ait les

qualités requises, ou d'adoucir le sang de celle qu'ils ont par un régime convenable, la purgation, les bouillons rafraîchissans, la tisane de riz, les bains, &c. ou de gargariser fréquemment la bouche de l'enfant avec une décoction composée de trois onces d'orge, de miel rosat & de syrop de mûre, de chacun une once, que l'on mêle & dont on fait un gargarisme. Après l'avoir purgé, on lui donnera une poudre absorbante, par exemple, dix grains de corail en poudre dans une cuillerée de lait. On peut le purger avec une once de manne, & huit grains de rhapontic, ou de deux jours l'un, avec le syrop de chicorée composé.

Si l'érosion des boutons augmente, & résiste aux remedes, on les touchera avec le collyre de Lanfranc parfaitement délayé par le moyen d'un pinceau, mais avec beaucoup de précaution; on lavera ensuite la bouche, & lui inclinant la tête, on lui fera cracher ce qui peut y être resté. Les adultes ont un petit nombre de boutons, ou ils en ont beaucoup. Dans le premier cas, il suffit de les toucher avec un petit morceau de vitriol bleu, ou de les brûler avec la pointe

pointe d'un pinceau trempé dans de l'esprit de soufre ou de sel, ce qui excite une salivation abondante. Si les boutons sont en grand nombre, comme je l'ai observé dans l'épidémie de 1759, il faut purger & saigner le malade, le faire gargariser avec du vinaigre, de l'eau d'orge & du miel, & lui prescrire un régime humectant & rafraîchissant. On leur touche les boutons avec de l'huile de rave & du sucre, ou bien avec du miel & quelque peu d'alun. Les Allemands trempent un morceau de linge rude dans de l'eau où l'on a éteint un fer rouge, ils y mettent du sucre & du safran, & s'en servent pour déterger les aphtes.

2. *Aphtes fébriles ; Aphtes des adultes*, Sennert, *lib. 2. pag. 1. cap. 18.*

Cette maladie est familiere aux enfans & aux adultes, & accompagnée de fievre, d'inflammation de la bouche, & de petits ulceres blancs, qui s'étendent quelquefois jusqu'à l'œsophage. Cette espece est inflammatoire ; & lorsque ces boutons se forment dans l'intérieur de l'œsophage, de l'estomac, &c. il en résulte des squinancies, des vomissemens, des dyssenteries de très-

mauvaise qualité. Lorsqu'ils viennent dans la bouche, ils occasionnent des insomnies, la difficulté d'avaler, le ptyalisme, la maigreur, la foiblesse, & quelquefois même la mort.

Le fils de L. Riviere âgé de quatre ans fut attaqué d'une fluxion violente autour de la langue & du gosier, compliquée de petits ulceres blanchâtres douloureux, & d'une inflammation violente. Il ne pouvoit ni manger ni teter, il ne faisoit que pleurer jour & nuit, il ne dormoit point, il étoit maigre & exténué; il avoit un flux de ventre copieux, & rendoit de la bile porracée. On lui donna du miel rosat avec quelques gouttes d'esprit de vitriol, qui ne produisirent aucun effet, quoique ce remede soit extrêmement salutaire. On lui appliqua un vésicatoire sur le dos qui lui fit beaucoup de bien, mais les douleurs & les cris continuerent. Il rendoit par la bouche une humeur âcre & séreuse; à la fin on vint à bout de le calmer par le moyen des narcotiques, on le purgea ensuite, & il guérit. *Riviere, observ. 43. cent. 2. & observ. 35. cap. 3.*

Il faut commencer la cure dans les

adultes par la saignée & la purgation.

3. *Aphtes malins*; en Grec, *Aphtai cacoethes*, Paul. Æginet. *lib. 1. cap. 10.*

Les aphtes accidentels dans les fievres malignes, qui sont livides, noirs, gangreneux, compliqués de tierce continue, ou de telle autre fievre maligne, annoncent, suivant *Avicenne*, une mort prochaine. Suivant *Sydenham*, *p. 309.* ils n'annoncent rien de mieux dans la dyssenterie.

Les aphtes qui surviennent dans la fievre miliaire, se dissipent par l'usage des cathartiques, & des remedes propres à tempérer l'effervescence du sang. On emploie ensuite le quinquina & un gargarisme préparé avec le suc de pommes sauvages & le syrop de ronce. Voyez *Sydenham*, *p. 323.* L'illustre *de Haen* croit que ces aphtes ne sont autre chose que des pustules miliaires, dont l'éruption se fait dans l'intérieur du corps.

4. *Aphta syphilica*, *ulcuscula venerea oris*, Astruc; en François, *Chancres vénériens de la bouche*, Mauriceau, maladie des femmes, *art. 34.*

Ces aphtes sont de deux especes. Les uns sont spontanés & produits par

un virus vénérien invétéré, ou s'ils sont récens, ils sont causés par un commerce impur, & ils viennent aux personnes saines aussi-bien qu'aux vérolées, ensuite des frictions ou de l'usage trop fréquent des remedes mercuriels.

Les *aphtes véroliques* sont des exulcérations superficielles, couvertes d'une mucosité blanche ou grisâtre, qui affectent souvent le palais, la luette & ses colonnes, & l'intérieur du gosier, & qui gagnent les parties les unes après les autres. Ils sont accompagnés de la puanteur de l'haleine, d'un ptyalisme incommode, & s'ils durent long-temps, de l'érosion & de la carie du vomer & des os voisins.

Les aphtes mercuriels sont de petits ulceres douloureux, sordides, fétides, qui viennent principalement sur les parois & la base de la langue, sur la surface interne des joues, à l'extrémité du conduit du sténon. Ils sont causés par les frictions mercurielles trop fortes, par l'usage réitéré du mercure doux, & ils sont compliqués de douleurs, de la puanteur de l'haleine, du ptyalisme, de l'enflure de la langue, d'esquinancie, de la difficulté

d'ouvrir la bouche, de sa constriction, d'où vient que les malades sont appellés *bridés*.

5. *Ulceres scorbutiques de la bouche.* J'ai vu un pourpre scorbutique compliqué d'une hémorragie opiniâtre du nez & des gencives, de la puanteur de l'haleine, de fievre, & quelques jours après l'attaque, de taches d'un rouge noirâtre, circulaires ou ovales d'une ligne de diametre, répandues sur toute la peau, d'un ptyalisme sanguinolent, & de phlyctenes dans la bouche. Le scorbut malin est compliqué d'ulceres aux gencives, de ptyalisme, de phlyctenes ulcérés, qui constituent les vrais aphtes scorbutiques.

Rien n'est meilleur que de les toucher avec l'huile de vitriol pur, l'eau de Rebel, &c.



ORDRE SECOND.

PHLEGMASIES MEMBRANEUSES.

Maladies inflammatoires des visceres membraneux, comme des meninges, de la plevre, de l'estomac, des intestins, de la vessie, &c.

CES maladies se manifestent par le frissonnement & le frisson, lorsqu'elles procedent d'un principe interne. Viennent ensuite la chaleur, la lassitude, l'abattement des forces, la fievre, & les symptomes propres au viscere affecté; ces symptomes augmentent, persévèrent dans l'état, avec une fievre souvent continue, rémittente dans quelques-uns, & alors les autres symptomes augmentent dans le paroxysme, le pouls devient plus fréquent, l'artere plus pleine, ou plus tendue, la douleur plus vive, la chaleur plus grande. Lorsque la maladie se termine par résolution, il survient des sueurs, des

diarrhées, des crachemens dans les maladies de la poitrine. Si les parties affectées viennent à suppuration, la fievre devient hectique, lente, chronique; elle est suivie de sueurs colliquatives, du tabes, de la phthisie, de la cachexie, de l'ascite, & d'autres maladies chroniques de la derniere classe.

Le sang tiré dans la palette, pourvu qu'il soit sorti de plein jet, après y avoir resté quelque temps, se couvre d'une pellicule blanche, dense, spécifiquement plus légere, appellée *coëne*, & le sang *coëné*, & par *Sydenham*, pleurétique. Les Anciens regardoient cette *coëne* comme un signe de putréfaction; le peuple la prend pour du pus. M. *Quesnay* la regarde comme un signe, ou comme un effet de la suppuration; mais quoique le pus ordinaire soit plus disposé à se corrompre que la *coëne*, il est plus pesant que le sang, au lieu que la *coëne* est plus légere. Plus la fievre est pure, l'accès violent & la douleur intense, plus la *coëne* est forte & épaisse. Lorsque la phlegmasie est maligne, le malade cacochyme, & la maladie, comme on dit, un symptome d'une fievre rémittente, typhode, ou exan-

thémateuse maligne, la *coëne* est plongée dans une sérosité jaune, lorsqu'il y en a, & le sang est beaucoup plus fluide.

M. *Haller* prétend que les membranes n'ont point de sentiment ; mais l'expérience & les essais qu'on a fait sur des animaux vivans, prouvent que lorsqu'elles sont enflammées, elles sont extrêmement douloureuses. Les douleurs sont beaucoup plus violentes dans cet ordre que dans le suivant, où il n'y a que les visceres parenchymateux, tels que le cerveau, les poumons d'affectés. Les Anciens appellent les especes de cette classe légitimes ou vraies, lorsqu'elles sont occasionnées par un sang pur. Ils appellent bilieuses, pituiteuses, bâtardes, celles qui proviennent d'un sang cacochyme.

XI. *PHRENITIS*, Phrénésie ; *Phrénitiasis*, Castelli Lexicon ; Transport au cerveau ; *Sirsen*, des Arabes.

La phrénésie est un genre d'inflammation, compliquée d'une fievre aiguë & d'un délire perpétuel ; elle commen-

ce pour l'ordinaire par un mal de tête violent, & on la définit communément, *une aliénation d'esprit continuelle, avec fievre aiguë*, J. R. Fortis.

Elle differe de la paraphrénésie, en ce que dès les premiers jours de la maladie, on connoît à la violence de la fievre & à la céphalalgie, que les méninges sont enflammées ; de l'inflammation du cerveau, par les insomnies & les douleurs qui l'accompagnent, au lieu que dans celle-ci le malade est affecté d'un délire soporeux.

La phrénésie, la paraphrénésie, & l'inflammation du cerveau different de l'aliénation d'esprit, par la fievre dont elles sont accompagnées.

Le délire dont elles sont compliquées n'est autre chose qu'une insomnie occasionnée par la pulsation & l'engorgement des vaisseaux du cerveau, d'où vient que l'ame est plutôt frappée des idées déterminées par l'état intérieur du cerveau, que par celles qui ont rapport aux circonstances externes, comme il arrive dans les songes. Lorsque l'ame a connoissance des forces dont jouit le phrénétique, le délire est furieux ; car

l'audace est produite par la connoissance que l'on a de ses forces.

Il n'est pas étonnant que l'ame dans ce songe morbifique, veille aux fonctions vitales, vu qu'il arrive tous les jours que nous agissons, que nous mangeons sans y faire attention, & ce qui est encore plus extraordinaire, que nous prions comme des vrais automates.

1. *Phrénésie vraie* de Boerhaave, *aphor.* 771. *Essentielle* de Raim. Fortis; *Phrénésie idiopathique* de Juncker, *tab.* 62.

Cette espece, qui est plus rare que les autres, consiste dans une vraie inflammation des meninges, & elle est compliquée tout à la fois du délire & de la fievre, au lieu que dans la paraphrénésie, le délire ne vient que dans le cours de la fievre. De là vient que dans celle-ci le délire est féroce & continuel, parce que le cerveau ou ses meninges sont principalement affectés, & qu'elle est compliquée d'une fievre aiguë continue, ou, comme dit *Willis*, de la folie & de la fievre synoque.

Elle est précédée d'une chaleur & d'une douleur inflammatoire de tête,

de la rougeur du viſage & des yeux, d'un ſommeil inquiet, d'un léger égarement d'eſprit, d'inſomnie, de colere, d'audace, d'oubli, & elle attaque les jeunes gens chauds, bilieux, qui boivent des liqueurs fortes, qui s'expoſent ſouvent au ſoleil, & qui voyagent en été.

Elle eſt compliquée de la dureté, de la fréquence & de la vîteſſe du pouls, d'idées extravagantes, d'où vient que le malade ne garde plus d'ordre dans ſes déſirs & dans ſes actions ; de l'altération de la voix, d'un air audacieux, de diſcours téméraires, de férocité, d'inquiétude, d'un ſommeil agité, d'un regard féroce & égaré, d'un ſaignement de nez. Elle cauſe la mort le troiſieme ou le quatrieme jour, & celle-ci eſt précédée d'un profond aſſoupiſſement & de convulſions. Lorſqu'on ouvre les cadavres, on trouve la pie-mere enflammée.

On la guérit par des ſaignées copieuſes & réitérées du bras, du pied & du cou, & dans le cas où le pouls eſt foible, par l'application des ſangſues aux tempes. Rien n'eſt meilleur encore que de raſer la tête au malade, & de lui donner des émulſions acides ou nitreu-

ses, des laxatifs eccoprotiques, des lavemens & des narcotiques.

Phrénésies accidentelles.

Rien ne prouve mieux les variations dont est susceptible la cure de la phrénésie, suivant le caractere de la maladie essentielle dont elle dépend, que les observations que *Sydenham* a faites sur les diverses especes de phrénésies; & l'on ne peut mieux faire dans la pratique que de suivre l'avis du Docteur *Van Swieten*, qui est d'avoir égard dans la cure de ces especes au génie de la maladie essentielle, dont la phrénésie dépend. Dans ces maladies, le délire ne vient pour l'ordinaire que dans le cours de la fievre, au lieu que dans la vraie phrénésie, il se manifeste dès le commencement.

2. *Phrenitis synochi pleuriticæ; Phrenesis* Sydenhami, *pag.* 142. *Phrénésie dans la fievre continue* des années 1673, 74, 75 de Sydenham, *pag.* 136. Hippocrat. *aphor.* 12. *sect.* 7.

Cette fievre imite le génie de la pleurésie épidémique, & on l'appelle fievre continue pleurétique, quoi-

qu'elle ne ſoit accompagnée d'aucune douleur de côté. Elle commence par une douleur de tête & de dos aſſez cruelle, par une ſtupeur & une douleur tenſive des articles & des membres, & même de tout le corps, qui tient du rhumatiſme. La langue eſt blanchâtre, le malade a de la diſpoſition à ſuer, il eſt médiocrement altéré, & ſon urine eſt la même que dans l'état de ſanté. La fievre duroit juſqu'au quatorzieme jour, & rarement juſqu'au vingtieme, & aucuns de ceux qui l'avoient ne tomboient dans un carus fébrile, mais quelques-uns avoient une phrénéſie très-différente de la vraie. Le délire n'avoit rien de violent, & ne tenoit en rien du tranſport & de la fureur dans laquelle tombent ceux qui ont une vraie phrénéſie ou la petite vérole. Le malade s'endormoit tout-à-coup par intervalles, il ronfloit même profondément, & ce ſymptome étoit moins aigu & de plus longue durée. La même choſe arrivoit ſouvent aux enfans, ſur-tout aux adultes, lors ſurtout qu'on leur avoit fait obſerver un régime chaud. Mais lorſque le malade tomboit dans le délire ſans être aſſoupi,

& qu'il étoit hors de lui-même, pour lors ce symptome devenoit plus violent, il ne lui donnoit aucun relâche, & l'emportoit au bout de quelques jours. *Sydenham* ne trouva pas de remede plus efficace que l'esprit de vitriol dont il mettoit quelques gouttes dans de la petite biere, dont le malade faisoit sa boisson ordinaire, après l'avoir préalablement saigné, & lui avoir donné un ou deux lavemens. Ce remede lui rendoit le sommeil dans peu de jours, appaisoit le symptome, & le guérissoit, ce que nulle autre méthode n'avoit pu faire.

3. *Phrénésie miliaire. Voyez* Frédéric Hoffmann, *observat. 3. & 5. pag. 131. Phrenesis novæ febri superveniens* Sydenham, *Schedula monitoria, pag. 517.*

Cette maladie, à laquelle *Sydenham* donne le nom de nouvelle fievre, est une espece de miliaire, qui, suivant M. *Méad*, attaque la tête préférablement à toute autre partie, & qu'on ne peut guérir qu'avec beaucoup de peine, & sans mettre la vie du malade en danger. On prévient cette phrénésie & l'éruption dont elle est compliquée, par un régime tempérant, &

en faiſant lever le malade autant que ſes forces le permettent, ou du moins en le faiſant tenir ſur ſon ſéant, & en diminuant le nombre des couvertures. Lorſqu'une fois cette phrénéſie commence, elle dure long-temps, & il y a du danger à pouſſer la ſaignée ou la purgation au-delà des bornes preſcrites dans la miliaire. Rien n'eſt meilleur que de raſer la tête du malade ; ſon cerveau ſe refroidit, la phrénéſie & la cataphore dont elle eſt ſuivie ſe diſſipent.

4. *Phrénéſie de la fievre continue ſanguine ; Phrénéſie ſymptomatique ; Fievre continue* des années 1661, 62, 63, &c. de Sydenham, *pag.* 40.

Lorſque cette fievre attaque des jeunes gens vigoureux & d'un tempérament chaud, & qui uſent d'un régime de même nature, elle eſt ſuivie d'une phrénéſie ou de quelque choſe d'approchant. Le malade ne dort point, il crie ſouvent, il extravague, il s'emporte, il a le regard farouche, il boit avidement ce qu'on lui préſente, il a une ſuppreſſion d'urine.

Lorſque cela arrive, il faut ſaigner copieuſement le malade, & lui donner

des lavemens & des remedes rafraîchissans, jusqu'à ce que la phrénésie ait continué quelque temps, & alors il ne sera pas difficile de le délivrer de la fievre & de la phrénésie, à l'aide d'un narcotique, qu'il n'est pas sûr de donner dans le commencement, ni dans l'accroissement de la maladie, de peur qu'il ne retarde les secrétions, ou qu'il ne soit inutile, & même nuisible, ainsi que l'expérience nous l'apprend. Il vaut mieux le donner dans le déclin, par exemple, le douzieme ou quatorzieme jour de la fievre, surtout lorsqu'on peut le purger auparavant. Ce narcotique consiste dans seize gouttes de laudanum liquide, ou dans le syrop de meconium avec celui de limon ou d'œillet, indépendamment d'un frontal composé d'un linge trempé dans l'eau rose qu'on lui applique sur le front.

5. *Phrénésie variolique* de Sydenham; *Variolæ Reg.* anni 1669. *pag. 85 & 96, & 398.*

La trop grande fermentation du sang occasionne tous les jours la phrénésie dans les petites véroles discretes & confluentes, ce qui donne lieu de croire

que cet accident est causé par la chaleur du régime ; c'est pourquoi il est bon de prévenir ce symptome par des lavemens, par la saignée & en diminuant les couvertures. Mais il faut aller bride en main avec la saignée, & on ne peut même l'employer avec sureté après l'éruption de la petite vérole discrete, que dans le cas où le visage ne s'enfle point, que les pustules sont en grand nombre, & que le sang est dans une fermentation qui ne souffre point de délai, jusqu'à ce qu'on l'ait réduit à une température raisonnable avec des parégoriques & autres remedes propres à produire cet effet. Le visage doit s'enfler le huitieme jour après l'attaque, & ensuite les mains ; il se désenfle le onzieme jour. Dans le cas où la chaleur du régime retarde l'éruption, & que la phrénésie & le délire surviennent, Sydenham ordonne, 1°. que le malade quitte le lit, & qu'il n'y rentre que le soir, jusqu'à ce que le sixieme jour soit expiré ; 2°. qu'on lui donne une forte dose de syrop de meconium, & si elle n'opere point au bout d'une heure, qu'on lui en donne une seconde, & ainsi de suite, & qu'après que

la violence du mal aura diminué, on ne lui en donne que demi-once tous les soirs, si l'enfant est âgé de dix ans. *Sydenham, dissert. epistol. pag. 398.*

6. *Phrenitis morbillosa*, Morton, *de febre scarlatinâ, hist. 1. 5. & 6.* Hoffmann, *t. 2. de phrenitide.*

La rougeole, & qui plus est, les taches de la fievre scarlatine, que *Morton* regarde comme une rougeole confluente, sont compliquées du délire & d'une fievre aiguë avant l'éruption, & dans ce cas, *Morton* veut qu'on saigne le malade, qu'on lui applique un épipastique sur la nuque, & qu'on lui donne des cordiaux bézoardiques pour chasser le venin prétendu auquel il attribue la maladie, en quoi il s'éloigne beaucoup de la méthode de *Sydenham.*

7. *Phrénésie vermineuse*, Sennert; en François *le vercoquin*. Jean *Bauhin* parle dans ses observations d'une jeune fille de *Cette* qui eut une fievre vermineuse compliquée de phrénésie.

Les Maréchaux prétendent qu'il s'engendre dans le cerveau des chevaux un ver qui les rend furieux, & ils donnent à cette maladie le nom de *vercoquin* ou *versequin*, à ce que dit Fu-

retiere dans ſon Dictionnaire. *Paracelſe, lib. 2. paramiri, n. 2.* confirme l'exiſtence de cette maladie, & prétend que la phrénéſie eſt occaſionnée par un ver qui perce les deux meninges.

8. *Phrénéſie cauſée par la plica*, Fred. Hoffmann, *de febre phrenetica*, *num. 4.* Stabel *de plicâ, hiſt. 2.*

Cette maladie eſt fort commune en Pologne ; elle attaque ceux qui coupent leur plique à contre-temps, & qui empêchent par là ſon virus de s'évacuer. Cette phrénéſie ceſſe dès que la plique revient.

9. *Phrénéſie aphrodiſiaque*, Dan. Wincler, chez Manget, *Bibliothecâ Med. pr.*

Un jeune homme amoureux tomba dans une fievre compliquée d'un délire violent, dans lequel il s'imaginoit être tantôt Empereur, & tantôt fils de Dieu, il levoit des troupes, il livroit des combats, dans leſquels il étoit tantôt vainqueur & tantôt vaincu. Revenu à lui-même, il montroit les marques des coups qu'il diſoit que les voleurs lui avoient donnés. Il demanda à prendre les bains, on lui accorda ſa demande, & il recouvra peu à peu la ſanté.

10. *Phrenitis apyreta*, Theodor. Col-

lado, *adverf. lib. 1. cap. 20. Phrénéfie fans fievre.*

Cette phrénéfie n'étoit accompagnée d'aucune fievre, quoique l'inflammation affectât le cerveau & les meninges. Cet Auteur affure avoir vu quelques malades qui avoient tous les fymptomes de la phrénéfie, à l'exception de la fievre; & qu'ayant ouvert le cadavre d'un, il trouva le cerveau & les meninges enflammées; mais peut-être ces phrénétiques avoient-ils une fievre continue maligne, qui ne caufe aucune altération dans le pouls.

11. *Phrenitis calentura*, Abrégé des Tranfact. Philofoph. par Olivier, *vol. 4. Maladie épidémique*, 1482. Mezeray, *Hiftoire de France fous Louis XI.* En François, *Calenture*, Encyclopédie, *lettre* C. *Pringle*, maladie des armées, *t. 1. pag.* 269.

Elle jette fur le champ les malades dans un délire phrénétique, & elle eft familiere à ceux qui voyagent dans les pays chauds, ou qui navigent fous la ligne équinoxiale. Cette phrénéfie furvient principalement la nuit, lorfque les écoutilles font fermées, elle eft caufée par la chaleur qui regne dans le vaif-

ſeau, & pluſieurs de ceux qui en ſont attaqués, ſe précipitent dans la mer à l'inſu de leurs camarades.

Un matelot âgé de trente ans, grand, maigre, fut attaqué d'une *calenture* ſi violente, que quatre hommes avoient peine à le tenir. Il avoit le regard farouche & égaré, & le pouls ſi agité, qu'on diſtinguoit à peine ſes battemens; ſon corps étoit en feu, il vouloit ſe lever à toute force. On le ſaigna du bras, du front & de la jugulaire, mais le ſang avoit peine à ſortir, & s'arrêta après qu'on lui en eut tiré quelques onces; mais il étoit vermeil. Cependant la fievre diminua, la phrénéſie ſe calma, ſon regard devint plus naturel, ſon pouls plus diſtinct. On lui tira plus de cinquante onces de ſang, après quoi il coula avec plus de facilité. On lui ordonna le diacodium qui calma ſon ſommeil, & il en fut quitte pour la laſſitude & une grande foibleſſe.

Le Docteur *Shaw* preſcrit dans pareil cas, 1°. la ſaignée; 2°. l'émétique dix heures après; 3°. un épipaſtique ſur la nuque; 4°. la ſaignée, & vers le ſoir un parégorique. Après que la maladie eſt calmée, on purge le malade

de deux jours l'un, juſqu'à trois fois. *Mezeray*, *Hiſtoire de France*, parle d'une calenture épidémique, dans laquelle les malades mouroient comme enragés.

12. *Phrenitis indica*, Bontius, *de Medicinâ Indorum.*

Elle conſiſte dans une fievre putride continue, compliquée d'un délire phrénétique perpétuel, que l'on attribue à l'odeur du bois de ſantal qui vient d'être coupé, & qui cauſe la tierce continue appellée *mimoſa*, dont on a parlé. Elle eſt familiere aux habitans de Tymor.

13. *Phrénéſie cauſée par la douleur.*

Les douleurs violentes, telles que celles que cauſe l'inflammation interne des oreilles, occaſionnent la phrénéſie, ſuivant l'obſervation d'*Hippocrate*. Les douleurs d'oreilles, dit-il dans les pronoſtics, qui ſont compliquées d'une fievre violente & continue, ſont très-difficiles à appaiſer, & expoſent les malades au délire & à la mort. Les enfans en meurent le ſeptieme jour, & même plutôt; ceux qui ſont plus âgés meurent plus tard, & ils ſont moins ſujets à la fievre & au délire.

Van Swieten dit que la douleur que

cauſe le panaris du périoſte ou du tendon, eſt ſuivie de l'inflammation de la main & du bras, d'une fievre aiguë & du délire. Ne voit-on pas des gens que le mal de dent jette dans le délire, dans la fievre & dans la phrénéſie ?

14. *Phrénéſie par le tarantiſme*, Baglivi, *diſſ. hiſt. 6.*

Un homme qui danſe pendant trois jours conſécutifs, qui pouſſe des ſoupirs qui inſpirent la terreur, qui ſe couvre de feuilles de roſeau & de vigne, a certainement une fievre aiguë & le délire, lors ſur-tout qu'il ſe jette ſur ceux qui ſont habillés d'une couleur qui lui déplaît, ou qu'il donne d'autres ſignes d'égaremens & de fureur. Tel eſt le cas de la plupart de ceux qui ſont mordus par la tarantule, à ce qu'on dit; peut être cette phrénéſie a-t-elle un autre principe, & c'eſt le ſentiment de l'illuſtre *Serao*, *Secrétaire de l'Académie de Naples.*

15. *Phrénéſie hydrophobique.*

Pluſieurs hydrophobes que la vue de l'eau, de l'air, d'un miroir, jette dans la fureur, ont aſſez de prudence pour avertir les aſſiſtans de s'éloigner d'eux, ſe laiſſant lier, ainſi que j'en ai

été témoin, & n'ont point de fievre. Il conste cependant par les observations que j'ai rapportées dans ma Dissertation sur la rage, que quelques-uns ont eu une fievre violente les deux ou trois derniers jours de leur vie, qu'ils sont tombés dans un délire furieux, & dans une vraie phrénésie.

16. *Phrenitis inanitorum* de Mézerey, *maladies des armées*, *t. 2. art. 249. Phrénésie causée par l'inanition.* A.

Il survient souvent, à la suite de la fievre de Hongrie & d'autres maladies aigues, un délire phrénétique à ceux qui sont épuisés par une longue diete & par des évacuations trop copieuses; leur pouls est mou & foible, leur chaleur naturelle, leur langue nette; point de mauvais goût à la bouche, point d'odeur extraordinaire dans leurs excrémens.

Cette espece de phrénésie étant l'effet de l'inanition, on doit s'abstenir des saignées, des purgatifs, & même des lavemens; il faut au contraire rétablir les forces avec des crêmes de riz, d'orge, avec des soupes assaisonnées de sel & de noix muscade, comme on fait dans l'état de santé; l'usage modéré du

vin

vin ou de la biere eſt très-utile; lorſque la convaleſcence eſt bien affermie, on purge le malade avec un purgatif doux; les forces & la raiſon ſe rétabliſſent inſenſiblement par ces ſecours, comme l'obſerve *Sydenham*. Cette maladie eſt plutôt une eſpece d'aliénation d'eſprit, (paraphroſyne), que de phrénéſie proprement dite; le peuple attribue la phrénéſie au vuide du cerveau, & prétend en conſéquence qu'il faut donner de la nourriture au malade.

XII. *Paraphrenesis*, *Paraphroſyne*, Menjot, *Diſſert. Paraphrenetis*, Boerhaavii, *Aph.* 907. *Paraphrénéſie. Fievre maligne cérébrale*, de Meyſerey, *tom.* 2. *n°.* 232.

Elle differe de la phrénéſie par une douleur obſcure de côté, qui eſt la même que ſi le diaphragme étoit ſerré fortement avec une bande, ou par une forte oppreſſion de poitrine, & le crachement de ſang, qui annoncent une pleuréſie ou une péripneumonie cachée, compliquée du délire.

Les Modernes ont pris jusqu'à présent ce nom dans différens sens. Les uns veulent qu'elle differe de la phrénésie, lors, disent-ils, que le délire est accidentel, & que la maladie essentielle est une péripneumonie, une inflammation du foie, & même une tierce ou une fievre continue. Mais si l'on déduit les genres des maladies des causes ou des principes cachés, il n'y aura plus de certitude dans la Nosologie; car tel symptome qu'un Médecin regardera comme essentiel, passera pour accidentel auprès d'un autre, suivant la théorie qu'il aura adoptée, & d'ailleurs il n'est pas moins essentiel, quoiqu'il ne survienne que dans le cours de la maladie, comme l'éruption dans les maladies exanthémateuses. D'ailleurs, le plus ou le moins de violence des symptomes, du délire, par exemple, ne doit point mettre de différence entre les genres, quoique quelques-uns se fondent là-dessus lorsqu'ils distinguent la phrénésie de la paraphrénésie. Il vaut mieux déduire les genres des maladies des différens symptomes, pourvu qu'ils soient constans, & qu'ils ne varient point.

1. *Paraphrénésie diaphragmatique. Voy.* Boerhaave, *Paraphrénésie*, §. 907. Haen, *t. 1. c. 7.* Huxham de aëre, *l. 2. p. 118.*

C'est celle que l'on croit être occasionnée par l'inflammation primitive du diaphragme ou de la plevre qui le revêt. *Boerhaave* dit que cette maladie est plus fréquente qu'on ne le croit ordinairement, que le malade en est attaqué sans qu'on le sache, qu'on la néglige, ou qu'on la traite sur le pied d'une autre.

Mais toute inflammation du diaphragme ne cause pas toujours une paraphrénésie, comme cela conste par l'ouverture des cadavres, & par les plaies du diaphragme. Il faut de plus un engorgement inflammatoire ou fébrile du cerveau & des meninges, ou, comme on dit, un transport de la matiere morbifique au cerveau, pour qu'il y ait délire; car le siege de l'ame n'est point, comme Platon l'a cru, dans la région du diaphragme; d'où vient que ceux qui admettoient cette hypothese, attribuoient le délire à son inflammation.

On la discerne par une fievre extrêmement aigue & continue, & par une douleur inflammatoire du diaphragme,

laquelle est intolérable, à cause des membranes nerveuses de cette partie. Cette douleur augmente considérablement pendant l'inspiration, la toux, l'éternuement, la réplétion de l'estomac, la nausée, le vomissement & la compression de l'abdomen, lors de l'évacuation des gros excrémens & de l'urine. Par une suite nécessaire, cette maladie est accompagnée d'orthopnée, d'une respiration foible, précipitée & gênée, qui n'est formée que par le thorax, l'abdomen n'y concourant point, d'un délire perpétuel, d'une révulsion des hypocondres en dedans & en en-haut, du ris sardonien, de convulsions de fureur, &c. *Voyez* chez de *Haen* l'ouverture du cadavre.

Voyez dans *Boerhaave*, la cure & le pronostic de cette maladie.

2. *Paraphrénésie pleurétique.*

C'est une fievre maligne accompagnée d'une douleur obscure de côté & du délire. Nous avons plusieurs histoires de cette maladie, laquelle est quelquefois devenue épidémique. Voici comment en parle *Vandermonde* dans son *Journal de Médecine, année 1758 Mai, pag. 95.*

Il a régné cette année à Lille en Flandre une eſpece de fievre putride, qui a été abſolument maligne. Elle a commencé par des ſymptomes d'une pleuro-péripneumonie, & de la paraphrénéſie, les malades étoient ſi abattus, qu'ils ne pouvoient reſter couchés que ſur le dos. Ils avoient le viſage jaune, livide, enflé, la peau ſeche, ſans être brûlante, la langue noirâtre, ſale, ſeche auſſi-bien que les dents. Ils ſe plaignoient d'une douleur obſcure poignante dans le côté droit, d'une grande oppreſſion de la poitrine & de l'épigaſtre, d'une douleur autour des lombes, qui étoit la même que ſi on les eût ſerré avec une ceinture; leur urine étoit ſupprimée ou en petite quantité, & ce ſymptome a long-temps réſiſté aux lavemens & aux potions nitreuſes. Nul météoriſme, peu ou point d'expectoration, que lorſque quelques crachats cuits annonçoient la ſanté; ils rendoient des vers morts.

Une jeune payſane, qui avoit un éryſipele, fut attaquée le neuvieme jour de cette maladie. Sa mort fut précédée de ſoubreſauts de tendons, de convulſions, du ris ſardonien, du hoquet, du râlement.

M. *Boucher* guérit un jeune homme par le moyen de quatre saignées, & avec un apozeme composé avec la casse, le tamarin, le nitre & quelques grains de tartre stibié, qui le firent aller copieusement par haut & par bas. Il lui donna ensuite une potion absorbante composée avec la confection d'hyacinthe & les gouttes minérales anodines d'*Hoffmann*, & ensuite une infusion aqueuse de quinquina, de serpentaire de Virginie, de rhue, de scordium, à laquelle il joignit un éclegme, dans lequel il fit entrer le kermès minéral, & quelque peu d'oxymel scillitique.

J'ai vu dans le mois de Mars 1756, quelques hommes très robustes qui moururent le troisieme jour de cette maladie avec des sueurs copieuses & dans des convulsions violentes. Elle commença par une douleur poignante de côté, avec un pouls mollet & fréquent. Après les avoir fait saigner trois fois je leur prescrivis trois onces de manne, & un grain de tartre stibié qui leur fit vomir le second jour de la maladie quantité de bile, & leur procura une évacuation copieuse par le bas. Ils ne sentoient aucune tension dans le bas ventre, leur

reſpiration étoit peu gênée. La nuit d'après le paroxyſme revint avec une douleur de côté. Le troiſieme jour après la quatrieme ſaignée, ils ſe leverent, s'habillerent, prétendirent être guéris, & ne ſentant point leur reſpiration gênée, ils vaquerent à leurs affaires, de maniere que perſonne n'eût cru qu'ils avoient été malades la veille. Nulle fréquence de pouls, point de toux, la langue parfaitement nette. J'avertis les parents de mettre ordre à leurs affaires, & d'appeller un Confeſſeur; car *Hippocrate* nous avertit *que lorſque la douleur de côté qui accompagne la pleuréſie vient à ceſſer tout-à-coup ſans qu'on en voie la cauſe, le malade tombe dans le délire, & meurt au bout de douze heures.* Ceux qui croyoient ſe bien porter le matin, tomberent le troiſieme jour vers le ſoir dans un délire phrénétique ſi violent, que quatre crocheteurs avoient de la peine à les contenir dans leur lit, & ils moururent au bout de quelques heures dans des convulſions violentes.

J'obſervai en 1758 dans d'autres ſujets une paraphrénéſie différente de la premiere, parce que la fievre n'étoit

point rémittente, mais continue. Elle commença à l'ordinaire par le friſſon, la chaleur & une douleur poignante de côté. Je commençai par les ſaigner, après quoi je les purgeai avec la manne, & le tartre ſtibié, je réitérai la ſaignée.

Le malade tomba dans le délire le troiſieme jour, il ſe leva du lit, il n'avoit ni toux, ni douleur, ni dyſpnée, car dans le délire, la reſpiration devient rare; le pouls étoit à peu près le même que dans l'état de ſanté, le ſang étoit couvert d'une petite pellicule coriacée. Le délire diminua après la ſixieme ſaignée à l'aide d'une ſeconde purgation; la douleur, la dyſpnée revinrent, les crachats étoient ſanguinolents; le délire étant revenu, ces ſymptomes ceſſerent. Le ſixieme jour le malade eut des ſueurs, ſon pouls devint petit, intermittent, convulſif; il ſe mit à arracher le duvet de ſa couverture, il lui prit des ſoubreſauts de tendons, & il mourut.

Je ne vois pas en quoi cette maladie differe de la pleuréſie maligne avec délire.

3. *Paraphrénéſie hépatique.* Voyez Blaiſe *obſerv. Med. 2. pag. 6.*

C'eſt celle qui eſt cauſée par une inflammation dans la partie convexe du foie, & dans ce cas, la maladie reſſemble ſi fort à la pleuréſie, qu'on traite ſouvent l'inflammation du foie comme la pleuréſie. Cette maladie eſt accompagnée d'une toux ſeche, & quelquefois ſanguinolente, d'une fievre aiguë, de la tenſion, de la chaleur & de l'inflammation du diaphragme. Si le malade a de la diſpoſition au délire, comme cela arrive aux femmes, aux gens d'étude & d'affaires, aux eſprits vifs & qui ont du penchant pour la poéſie, il en réſulte cette eſpece, dont la cure eſt la même que celle de la diaphragmatique.

XIII. *Pleuritis*, *Pleuréſie*, *Point de côté*, appellé par les Italiens, *Mal di punta; Pleureſis*, Gordonii, Lil. Medic. *Fievre pneumonique*, de Fred. Hoffmann, *cap. 6. Phlegmona membranæ coſtas ſuccingentis.* P. Alpini, *Med. method. lib. 7. cap. 11. Morbus coſtalis*, Verna, *de pleuritide. Paſſio pleuritica*,

Cœlii Aureliani, *lib. 2. cap. 13.* *Telum*, Sereni Sammon. *Plevra furens*, Helmontii. *Fievre pleurétique*, de Frederic Hoffmann. Elle est appellée Pleurésie, de *Plevra*, la plevre; parce que la plupart sont accompagnées de douleurs de côté. *Peripneumo-pleuritis*, Triller, *de Pleuritide*, *pag. 12.*

C'est une maladie inflammatoire, ou une fievre aiguë continue, souvent synoque, accompagnée d'une douleur aiguë de poitrine, d'une respiration fréquente, difficile, de la dureté du pouls, de la toux, ou d'efforts pour tousser. On peut encore la définir un concours de quatre symptomes, de la fievre aiguë, de la dyspnée, d'une douleur souvent latérale dans la poitrine, & d'une toux incommode. Ces symptomes varient suivant les diverses especes de la maladie & dans les différens stades de chaque espece.

Au commencement, le froid, le frissonnement, la lassitude, ensuite la

chaleur, l'impuiſſance & l'envie de touſſer, l'inſpiration courte, parce que la douleur la gêne, & fréquente.

Dans la vigueur, le pouls véhément, tendu, fréquent, le ſang de la palette *coëneux*, la toux quelquefois ſanguinolente, la ſueur, la rougeur des joues, augmentation de la chaleur.

Dans le déclin, des ſueurs fréquentes & ſalutaires, le pouls mollet, l'expuition aiſée, abondante, la toux moins fréquente, moins difficile, la douleur de côté moins violente, la reſpiration moins gênée.

Pendant le ſommeil, nulle douleur par intervalles, point de toux, la fievre & la dyſpnée ſont les mêmes quant à la fréquence.

Elle differe de la péripneumonie en ce que le pouls eſt dur & tendu, qu'on ne ſent aucune peſanteur dans le milieu de la poitrine, que les crachats ſont plus rarement ſanguinolents.

Elle differe de la douleur de poitrine par la fievre aiguë & inflammatoire dont elle eſt accompagnée, en ce que le ſang eſt couvert d'une coëne, ce qui n'arrive point dans la douleur de poitrine; à quoi l'on peut ajouter que

ſouvent dans la pleuréſie la douleur ne varie point lorſqu'on preſſe ou qu'on palpe la partie, qu'elle ne diminue ni n'augmente, ce qui arrive ſouvent dans la douleur de poitrine.

Elle eſt cauſée par les efforts que fait la nature pour détruire l'engorgement inflammatoire de la plevre ou coſtale ou pulmonaire, à l'aide de la toux, de la fievre, de la fréquence de la reſpiration: la pleuréſie n'a pas toujours lieu, quoique la plevre ſoit enflammée; *Morgagni Epiſt. XVI.* 31. &c. a obſervé des veſtiges de l'inflammation de la plevre dans les cadavres de quelques ſujets qui n'avoient éprouvé aucune douleur de côté. Le *Sepulchretum* de *Bonnet* rapporte pluſieurs obſervations ſemblables. Son principe morbifique eſt un engorgement inflammatoire de la plevre, qui peut être ſuivi d'une ſtaſe gangreneuſe, d'où vient que la nature, d'ailleurs irritée par la douleur, fait ſouvent tous les efforts dont elle eſt capable, pour détruire cet engorgement.

Le moyen de détruire l'engorgement eſt 1°. d'atténuer le ſang épaiſſi qui obſtrue les vaiſſeaux capillaires, à quoi contribue l'augmentation de la chaleur;

2°. de dilater les vaiſſeaux pour donner paſſage à la matiere inhérente ; 3°. à atténuer mécaniquement le ſang coagulé par ſon ſéjour, à quoi contribuent la pulſation des vaiſeaux, la toux, la dyſpnée. La toux ſert encore à procurer l'expectoration du ſang ſuperflu, & la fréquence de la reſpiration, à rafraîchir le ſang & à accélérer ſon cours. Les principes proégumenes ſont un ſang viſqueux & boüillant, tel que celui des porte-faix, des adultes ; la mauvaiſe conformation de la poitrine, les tubercules des poumons. Les principes procatartiques, le froid que l'on prend en s'expoſant au froid pendant que le corps eſt échauffé, ſur-tout en s'expoſant à un vent coulis, en buvant à la glace ; la colere, le criaillement, des efforts violens, les principes de la fievre ſynoque, par exemple, l'ivreſſe.

Nombre. La pleuréſie & la péripneumonie enſemble compoſent ſouvent la dixieme partie des maladies qu'on traite dans les Hôpitaux. Par exemple, il y eut à l'Hôpital de Nîmes pendant les mois de Juin & de Juillet 1757, parmi 567 malades, 53 pleurétiques ou péripneumoniques, quoique ces

maladies ſoient plus fréquentes dans le printemps que dans l'été. Il ſeroit à ſouhaiter que les Médecins obſervaſſent de même le nombre reſpectif des autres maladies.

P. Servius ayant ouvert à Rome trois cents pleurétiques, découvrit des veſtiges d'une imflammation de la plevre pulmonaire, ou des vaiſſeaux capillaires qui rempent ſur la ſurface des poumons, & ce qui prouve qu'elle à lieu, c'eſt l'expectoration de ſang, de pus, la fievre aiguë, & la dyſpnée dont cette maladie eſt ordinairement compliquée.

L'Ill. Zeviani a obſervé que les pleuréſies humides, c'eſt-à-dire celles qui ſont accompagnées de crachement de ſang, ont principalement leurs ſieges dans le poumon; d'où il conclut, que c'eſt un mal, ſi la toux de ſeche qu'elle étoit les premiers jours, devient enſuite ſanguinolente, c'eſt une preuve que l'inflammation qui n'attaquoit d'abord que les muſcles intercoſtaux s'eſt jetée ſur les poumons contigus; ce qui arrive le plus ſouvent, lorſque ceux-ci ont contracté adhérence avec la plevre. La péripneumonie primitive eſt ordi-

nairement mortelle le quatrieme jour ; au lieu que celle qui ſurvient vers le troiſieme jour à une pleuréſie exempte de crachement de ſang, ſe guérit beaucoup plus ſouvent, ſuivant les obſervations de cet Auteur. De 70 pleurétiques, il y en eut 35 environ attaqués d'une pleuréſie ſeche, & tous échapperent à la faveur d'une criſe qui ſe fit par la voie des urines ou des ſueurs ; de ces 70 pleurétiques, il y en eut 66 qui ſe plaignirent de douleur au côté droit ; il périt la moitié de ceux dont la pleuréſie ſe changea en péripneumonie, le crachement de ſang étant ſurvenu dans le cours de la maladie ; & parmi ceux qui en ſont morts, il y en avoit autant qui ſe plaignoient de douleur au côté droit, que de ceux qui la reſſentoient au côté gauche.

Quoique le poumon paroiſſe très-ſouvent engorgé dans les cadavres de ceux qui ſont morts de pleuréſie, il n'en eſt pas moins certain qu'il y a un très-grand nombre de vraies pleuréſies, qui n'affectent le poumon en aucune maniere ; mais, comme ces ſortes de pleuréſies ſont rarement mortelles, les ouvertures des cadavres ſont auſſi fort

rares; & lorſque la pleuréſie ſe change en péripneumonie, cet accident eſt occaſionné par l'adhérence du poumon avec la plevre coſtale, laquelle adhérence, ſuivant *Diemerbroeck*, eſt familiere à la troiſieme partie des hommes. Il ſuit de tout ce qu'on vient de dire, que *Servius* & quelques autres Médecins après lui, ſe ſont trompés, en croyant que preſque toutes les pleuréſies avoient leur ſiege dans le poumon.

1. *Pleuréſie vraie* Boerhaave, *aphor. 878. Sanguine* Hippocrate. *Flammoſa* Triller. pag. 149. *La punta* en Italien, *Pura* Baglivi, Sydenhami, pag. 163.

La vraie pleuréſie, qui ſuivant *Zeviani*, n'affecte que les muſcles intercoſtaux; & la plevre qui les recouvre, ſe termine rarement par les crachats, qui ſont en petit nombre, & très-peu ſanguinolents : cette pleuréſie, lorſqu'elle eſt ſeche, eſt beaucoup moins dangereuſe, que lorſqu'elle eſt humide; elle ſe termine le plus ſouvent par un écoulement critique d'urines. On découvre ſouvent, dans les cadavres de ceux qui en meurent, des abcès ſitués entre la plevre & les muſcles intercoſtaux. La vraie pleuréſie eſt ſimple, ou putride ou maligne.

(A). La pleuréſie ſimple eſt une maladie purement inflammatoire, qui ne doit point ſon origine à la fievre continue, mais qui, ſans aucun ſigne de ſaburres, commence par une douleur de côté. Le pouls eſt dur & tendu, on ſent une douleur dans les côtes vraies, & non point dans les fauſſes; le malade eſt attaqué au commencement d'une toux ſeche, laborieuſe, il ſe plaint de ne pouvoir touſſer, il n'y a point de redoublement dans le friſſon, la douleur ne diminue ni n'augmente par la preſſion, le ſang eſt couvert d'une coëne blanche, épaiſſe & denſe, au lieu que dans la douleur de poitrine rhumatique, la coëne eſt épaiſſe, mais molle & tremblante.

Cette eſpece eſt très-fréquente dans l'hiver & dans le printems : elle n'attaque point les enfans, les vieillards & les cacheƈtiques y ſont rarement ſujets, ou s'ils l'ont, elle eſt bénigne. Elle eſt familiere aux adultes, aux perſonnes qui font beaucoup d'exercice, aux gens de la compagne, & plus ils ſont robuſtes, plus elle eſt dangereuſe. Lorſqu'on a ſoin d'y remédier avant le troiſieme jour par la ſaignée & des potions dé-

layantes, il y a peu de gens qui en meurent.

Les cathartiques & les émétiques ſont dangereux dans cette eſpece, & ce n'eſt qu'après que la violence de la maladie a diminué, qu'on peut employer les minoratifs légers. Lorſqu'on traite des adultes, il faut les ſaigner de l'un & de l'autre bras toutes les quatre heures le premier jour, deux ou trois fois le ſecond, & leur donner une décoction de chicorée, & une infuſion de capillaire, & de fleurs de coquelicot, y ajoutant le ſuc de bourache, ſi les crachats ſont viſqueux, le blanc de baleine diſſous dans de l'huile d'amande douce, & le ſoir une petite doſe de ſyrop anodin. On peut voir ce qui concerne la cure de cette maladie dans *Sydenham*, pag. 163.

La vraie pleuréſie eſt fréquente en hiver.

(B). La vraie pleuréſie maligne eſt celle qui, paroiſſant tout-à-coup ſuſpendue ou appaiſée par un délire ſubit, fait mourir promptement le malade; elle a beaucoup de rapport avec la pleuréſie peſtilentielle, de même qu'avec l'éryſipélateuſe & la vermineuſe; elle

eſt cependant moins mortelle que la premiere, & n'eſt pas toujours épidémique. Le premier jour, douleur violente du côté gauche, pouls dur & fréquent; le malade tient le lit, ſa langue eſt ſale & couverte d'une mucoſité blanchâtre; on la ſaigne deux ou trois fois ce jour-là, & le lendemain matin on lui fait prendre de la manne avec quelques grains de tartre ſtibié, ce qui procure au malade une évacuation extrêmement abondante par le haut & par le bas; le même jour le malade ſe leve, il s'habille, il promene, il dit qu'il ſe porte bien; point de fievre, point de toux ni de difficulté de reſpirer; mais le délire ſe cache ſous une apparence trompeuſe de ſanté, & d'obſcur qu'il étoit le ſecond jour, il ſe change, le troiſieme, en délire phrénétique accompagné d'un pouls fréquent & petit; & le malade meurt ce même jour.

2. *Pleuritis pulmonis* Zeviani, *de parapleuritide; Pleuroperipneumonia, pleuropéripneumonie.*

Cette eſpece commence par les ſymptomes de la pleuréſie, & ſe change en péripneumonie dans le cours de la maladie; la douleur, de pongitive

qu'elle étoit, devient gravative, la dyspnée, l'oppression augmentent, le malade crache le sang &c. cette maladie fut épidémique à Castres en 1765. pendant six mois de suite, à peine en échappoit-il un sur trente; elle commençoit par le frissonnement, la lassitude, & un mal de tête violent; il survenoit ensuite une fievre aiguë, un pouls dur, une douleur vague ou fixe dans l'enceinte de la poitrine, des crachats sanguinolents, une difficulté de respirer accompagnée de toux & de rougeur du visage; la douleur de côté ou du dos se changeoit le troisieme jour en gravative, & le malade mouroit le quatrieme; la sueur étoit mortelle les premiers jours, de même que la diarrhée qui survenoit vers le quatrieme jour. Le sang, dans cette maladie, étoit coëneux & abondant en sérosité de couleur jaune; la plevre parut, dans les cadavres, gangrenée, les poumons adhérens à cette membrane, remplis de pus jaunâtre, ou couverts d'une matiere gélatineuse blanchâtre, ou gangrenés. Les urines étoient rouges dans cette maladie, les crachats séreux & sanguinolens, la respiration accompa-

gnée de ſifflement, la chaleur conſidérable dans la poitrine ; la douleur ſe faiſoit ſentir aux vraies côtes, à l'omoplate, à la partie antérieure & inférieure du thorax; la langue étoit ſeche, blanche ou jaune.

Outre les remedes généraux & ordinaires, cette maladie indiquoit un léger émétique, & l'uſage de cathartiques doux avec la manne repétés de deux jours l'un ; on devoit nourrir le malade avec des bouillons fort ſucculens, car c'étoit la diſette du froment & la mauvaiſe nourriture qui avoient donné lieu à cette épidémie ; on lui faiſoit prendre, toutes les quatre heures, une cuillerée d'une potion préparée avec quatre onces d'huile d'amandes, ſix grains de camphre, & 15 grains de nitre ; on lui donnoit pour boiſſon, une infuſion de camomille, de la limonade cuite, une décoction de quinquina qu'on émulſionnoit ; on appliquoit ſur le côté où la douleur ſe faiſoit ſentir, des véſicatoires qui ont eu un très-heureux ſuccès, comme l'a obſervé *l'Ill. François Raymond Médecin de Marſeille.*

3. Pleuréſie dorſale, Hippocrate *de affectib.* Verna *cap. 8*. Balloni *de pleurit. dorſali.*

Le malade sent dans le dos une douleur sourde comme si on lui avoit donné des coups de bâton, il soupire, il crache peu; le troisieme ou le quatrieme jour il rend par la verge une sanie sanguinolente; la douleur s'étend jusqu'à l'épine du dos; ceux qui tiennent la tête droite, respirent plus difficilement que lorsqu'ils la penchent sur la poitrine; ils ont la toux & une fievre aiguë, ils meurent le cinquieme jour, & au plus tard le septieme.

L'inflammation a son siege dans la partie postérieure du médiastin. Cette espece est si rare, que de deux cents pleurésies, à peine y en a-t-il une dorsale. *Verna* fait mention de ces trois variétés d'après *Hippocrate*. Voyez Verna *pag. 76 & 77*.

4. *Pleurésie du médiastin*, Freind *Histoire de la Médecine* sur Avenzoar, Verna *cap. 9*, Salius *curat. morbor. partic. pag. 225*. *Actes de l'Acad. de Bologne. tom. 2. pag. 188*.

On sent une douleur au milieu du sternum qui n'est ni trop intense, ni trop aiguë, mais comme gravative, & qui s'étend vers le cartilage xiphoïde. L'inflammation affecte la partie anté-

rieure du médiaſtin, & ſe communique au péricarde.

Cette maladie eſt accompagnée d'une fievre aiguë, d'anxiété, de ſoif; la reſpiration eſt fréquente & précipitée, on ſent une grande ardeur dans le thorax, la douleur ne regne que dans le ſternum, & elle ſe fait moins ſentir dans l'inſpiration, que l'angoiſſe & la contraction. La toux eſt continuelle, le pouls dur, la reſpiration moins gênée que dans la péripneumonie.

Lorſque cette pleuréſie vient à ſuppuration, *Columbus* & *Barbette* ſont d'avis que l'on perce le ſternum.

Voyez Rondelet, *lib. de morbis per ſymptomata diſtinguendis*, *cap.* 10. Hildanus, *cent.* 1. 43.

Avenzoar fut attaqué de cette maladie en voyage, il ſe fit ouvrir l'artere du fondement, & tirer une livre de ſang. *Trombell*, Médecin de Boulogne, en mourut en peu de temps. Il avoit eu autrefois une dartre qu'il avoit répercutée. Il lui ſurvint une douleur dans la partie antérieure de la poitrine, qui répondoit juſqu'au cou & à l'oreille droite. Il fut ſaigné deux fois, & on lui appliqua des fomentations. *Trombell* rendit

par la bouche des matieres noirâtres; il lui survint une petite fievre, & il mourut en dormant. On lui trouva du sang noir dans le médiastin; cette membrane étoit épaisse de trois doigts & livide, & le lobe gauche du poumon engorgé de sang.

5. *Pleurésie du Péricarde*, Zacutus Lusitanus *prax. adm. obs. 138*. Verna *p. 77*. Freind *Hist. de la Médec. pag. 108*. Le Cat, *Mercure de Novembre 1753*. Salmuth *centur. 1. observ. 13*.

Cette pleurésie, quoique souvent compliquée avec la précédente, en differe cependant par la syncope fréquente, la palpitation, & le tremblement de cœur dont elle est compliquée.

Un homme fut attaqué dans la fleur de son âge d'une fievre aiguë accompagnée d'une soif excessive, d'anxiété, d'une respiration fréquente, d'une ardeur de poitrine, d'une toux seche, de syncope, de tremblement de cœur d'une douleur légere dans le thorax du côté du sternum, d'une angoisse extrême, de la dureté du pouls, & il mourut au bout de trois jours. On lui trouva le péricarde corrodé, noir, couvert de pustules miliaires, & dans un autre cas engorgé de pus.

6.

6. *Pleurésie Traumatique.*

C'est une pleurésie qui est causée par une fracture considérable des côtes ou du sternum, une plaie de la poitrine ou du dos, une contusion, & qui est souvent accompagnée d'un crachement de sang, lorsque la côte est seulement enfoncée ; comme il arrive dans les chutes ; dans ce cas il survient une douleur cruelle, & le malade a toutes les peines du monde à respirer. Lorsque les côtes sont fracturées, la péripneumonie est compliquée de symptomes violents, ainsi que j'en ai vu un exemple dans un homme qui avoit reçu un coup de pied de cheval. Cette pleurésie est vraie, & purement inflammatoire, & elle exige des saignées réitérées ; une abstinence de trois jours, des potions délayantes, & les secours de la Chirurgie.

7. *Pleuritis biliosa ; pleuritis à bile ;* Tulpii *lib.* 2. *cap.* 11. *Pleuropneumonie épidémique à Aumale en Normandie*, Marteau de Grandvilliers.

Elle commence le matin par le frissonnement & le frisson & par un redoublement de fievre. Elle est accompagnée de soif, de la chaleur de la peau, d'anxiété,

d'une céphalalgie gravative, de nausée; d'un vomissement bilieux, d'un pouls grand, dur, fréquent, d'un redoublement de fievre, de la rougeur du visage, d'une respiration fréquente & de soupirs. Au bout de 12 ou 15 heures, il survient une douleur de côté poignante, tantôt fixe, tantôt vague qui passe d'un côté à l'autre, ou qui monte vers les clavicules.

Le premier & le second jour, les crachats sont sanguinolents, ensuite de couleur de rouille ou de safran, ou bruns & très-fluides.

Le pouls le quatrieme jour mollet, étroit, fréquent, précipité. Le sang dans la palette est couvert d'une coëne épaisse, jaune, molle; les urines le plus souvent brunes avec un nuage dans le milieu, quelquefois troubles & sans sédiment, quoiqu'elles en aient déposé un les premiers jours de couleur de brique, inégal, furfuracé, & ondoyant. La joue, ou l'os jugal du côté de la douleur est d'un rouge violet, le visage pâle & livide, la langue humide, mais blanchâtre ou jaune. Le flux de ventre, s'il y en avoit, s'arrêtoit le quatrieme jour. Le troisieme ou le quatrieme jour,

point de douleur de côté ; la reſpiration plus égale, mais difficile, & avec ſifflement, & alors peſanteur dans la région du ſternum, toux ſeche. Les malades croient ſe mieux porter, les crachats en petite quantité, écumeux, météoriſme du bas-ventre, le regard farouche. Lorſque les urines étoient troubles, un délire vague, agitation extraordinaire, la mort. D'autres conſervoient leur bon ſens. Dans les uns & les autres, le pouls mollet, ondoyant ou petit ; un râlement paſſager, & le cinquieme jour, ou au plus tard le ſeptieme la mort. Les ſueurs critiques qui ſurvinrent entre le ſeptieme & le neuvieme jour, furent ſalutaires à quelques-uns, dans d'autres la vomique creva au bout de quarante jours.

Dans les cadavres, le lobe des poumons dans lequel la douleur s'étoit fixée, étoit dur, gangreneux, engorgé de ſang noir, adhérent à la plevre, avec une coëne blanche & épaiſſe entre deux ; la plevre coſtale étoit ſaine ; les bronches de ce lobe étoient remplies d'une ſanie purulente ; le lobe oppoſé étoit mollaſſe & gangreneux ; on trouva dans le péricarde un verre de ſéroſité

jaune ; dans les oreillettes du cœur un amas de sang & de lymphe épaisse ; le colon gangrené, & les autres intestins distendus par des flatuosités.

Cure. Trois saignées pour le moins, & pas plus de huit pendant les quatre premiers jours. Après la première, deux grains de tartre émétique avec la manne & l'huile d'amande douce, mais jamais après le troisieme jour, de crainte de météorisme. Au commencement, des fomentations émollientes & résolutives, sur le côté ; le troisieme jour, la poix, l'oliban, la térébenthine ; & si la douleur est vague, l'application des ventouses & ensuite un vésicatoire ; cela produit un bon effet, lorsqu'on s'y prend de bonne heure.

En cas d'oppression, & de délire, je saignois le malade de la jugulaire vers le quatrieme jour ; l'ouverture de la saphène eut des suites fâcheuses, à cause peut-être du météorisme. Lorsque l'expectoration cessoit, j'appliquois des vésicatoires aux jambes, mais avant les jours critiques. Lorsque les escarres étoient pâles, & se séchoient promptement, c'en étoit fait du malade. Pour prévenir le sphacele, j'ai employé 24

grains de nitre & 4 de camphre, que j'ai partagé en ſix doſes, dont j'en donnai une toutes les ſix heures. J'ai preſcrit à d'autres une infuſion de camomille. L'iſſue de cette maladie a été pour l'ordinaire funeſte.

Il régna en 1753 à Montpellier une pleuréſie fort approchante de celle dont on vient de parler. On ſaigna les malades depuis le 9 juſqu'au 15; la fievre étoit rémittente & fort irréguliere. On leur donna l'émétique le ſecond ou le troiſieme jour, on les ſaigna de nouveau, & on les purgea de deux jours l'un.

8. *Pleuréſie vermineuſe* de Quercetan, *pharmac. cap. 7. Stomachale*, de Bianchi *pag.* 232. de Schenck, *lib. 2. p. 264.* qui a tiré l'Hiſtoire de Gabucini. Riviere *obſerv. 75. centur. 1.*

Cette pleuréſie eſt fréquente chez les enfans; elle eſt accompagnée d'une douleur poignante de côté, ſouvent au-deſſous des fauſſes côtes, d'une toux ſeche, quelquefois ſuffocative, comme dans la *coqueluche*, de la dureté du pouls, de la difficulté de reſpirer, & quelquefois du hoquet. Les joues ſont tantôt chaudes & rouges, & tan-

tôt froides & pâles. J'ai souvent eu occasion de traiter cette maladie, & je l'ai guérie sans saignée, du moins sans la réitérer, avec un léger émétique, avec des cathartiques, des vermifuges & des béchiques.

9. *Pleurésie putride. Voyez* Vandermonde, *Septembre 1758. pag. 269.* par M. Roustan. *Ingluviosa*, de Triller, *pag. 145. Pleuropneumonie*, des modernes. *Pleurésie impure*, *symptomatique*, *secondaire*, des Auteurs.

Cette espece est très-fréquente à Montpellier; elle se manifeste par les symptomes de la fievre putride ou bilieuse, auxquels se joignent le second jour la douleur du côté, la toux; le malade a la bouche sale & des nausées. Elle est aussi fréquente dans les pays méridionaux, que la vraie dans les pays de montagnes, parmi les paysans qui ne vivent que de végétaux. On l'appelle vulgairement pleurésie symptomatique, mais catarrhale, vermineuse; il y en a aussi d'autres qui sont également symptomatiques. La putride est très-fréquente dans le mois de Juillet. La fievre dont la pleurésie est compliquée, est ou continue & non rémittente, & celle-

ci est fréquente; ou tierce continue, & c'est celle que *Bianchi* & d'autres appellent pleurésie bilieuse.

Brendel a observé des pleurésies qui empiroient tous les jours. Il est parlé dans les actes d'Édimbourg, *tom. 5. pag. 32*, d'une pleurésie bilieuse épidémique, dans laquelle la douleur de côté se joignoit le second jour à la fievre. Les saignées réitérées étoient nuisibles, les émétiques légers produisoient un bon effet. Elle se manifesta par un vomissement de bile; la douleur descendoit jusqu'aux dernieres côtes; le malade avoit des maux d'estomac, son pouls n'étoit ni fréquent ni plein; le sang étoit noirâtre, jaune ou verd, & n'avoit point cette *coëne* dont il est couvert dans la vraie pleurésie.

Cette espece accompagne la fievre continue sanguine, qui est causée par la pléthore, la suppression du flux menstruel. Elle n'est compliquée ni de nausées, ni de pesanteur dans l'épigastre, mais d'une fievre ardente, dans laquelle le sang est couvert d'une croûte blanche; & dans ce cas, il est bon de réitérer la saignée, & d'y joindre de légers cathartiques, tels que la manne & la casse.

Ou bien la fievre essentielle est une vraie fievre putride, accompagnée de nausée, de l'amertume de la bouche, de la saleté de la langue, d'un pouls mollet & fréquent; le sang à la seconde saignée n'a point de *coëne*. Dans ce cas, il faut le ménager, & employer la méthode de *Rulland*, quoique *Triller* la condamne. Elle consiste à donner un lavement au malade, & à le saigner une ou deux fois; à lui donner le second jour un léger émétique, quelques gouttes de syrop de Glaubert, avec deux onces de manne, qui le font aller par haut & par bas sans offenser la poitrine; ce qui nuiroit beaucoup dans la vraie pleurésie. On réitere le même les jours suivans, lors sur-tout que la douleur de côté diminue, & l'on joint même, comme dans la pleurésie vermineuse, l'infusion de séné aux cathartiques, ce que l'on réitere de deux jours l'un, jusqu'à la fin de la maladie.

Si le délire survient, c'est une paraphrénésie pleurétique.

Les variétés de la pleurésie putride sont, la pleurésie bilieuse, la pleurésie maligne, la pleurésie vermineuse, & la pleurésie pestilentielle.

10. *Pleuréſie catarrhale*, Hippocrate; *Péripneumonie épidémique* de l'année 1565. Dodonée, *obſerv. cap. 21. Sympathique*, Bianchi, *hiſt. hep. pag. 233. lib. 1.*

Cette eſpece doit ſon origine au coriza, à l'enrouement, à l'eſquinancie; & elle eſt accompagnée d'une douleur catarrhale de poitrine, qui change lorſqu'on preſſe la partie, & d'une légere tumeur externe. Cette douleur n'eſt pas toujours fixe, elle change de place. La fievre eſt une quotidienne continue qui augmente tous les ſoirs; elle eſt accompagnée d'une toux incommode, d'une forte dyſpnée, ſouvent de crachats ſanguinolens, & elle paroît être une pleuropneumonie à cauſe des ſymptomes de la péripneumonie d'hiver de *Boerhaave*, dont elle eſt compliquée. Elle commence par un friſſonnement & un friſſon vagues, qui reviennent par intervalles les premiers jours. Le pouls n'eſt ni ſi plein ni ſi tendu que dans la vraie pleuréſie, & la coëne qui couvre le ſang eſt plus gélatineuſe. Elle exige des ſaignées réitérées, des potions chaudes en guiſe de thé, des légers diaphorétiques. Les ſaignées doi-

vent être moins copieuses que dans la vraie pleurésie.

11. *Pleurésie érysipélateuse*, Baglivi, *Append. ad pleuritid. pag. 37. Pleurésie bilieuse*, Hippocrat. *l. 3. de morbis. Pleurésie bilieuse*, Bianchi, *pag. 236. Pleurésie avec fievre ardente*, Mocha, *consil. 24. pag. 59. Pleurésie compliquée de chaleur & de soif*, Wolfgang, *cent. 1. fol. 7.*

Une des pleurésies les plus pernicieuses est la pleurésie seche ou érysipélateuse aiguë, laquelle est causée par une sérosité âcre qui brûle & déchire les poumons, sans causer beaucoup de douleur, & tue tout d'un coup le malade. Ses signes, suivant *Hippocrate*, sont des feux passagers au visage, une toux cruelle, une douleur médiocre, l'agitation, la sécheresse extrême de la langue, l'ardeur des visceres; une douleur vague. Si la douleur est obscure, le malade n'a qu'à se coucher sur le côté & tousser fortement, elle se fera aussi-tôt sentir dans le côté.

On distingue cette espece de la vraie & de l'hépatique, 1°. par l'amertume continuelle de la bouche; 2°. par la nausée fréquente, ou un vomissement bilieux & visqueux; 3°. par des dou-

leurs de ventre qui répondent à l'épigaſtre, accompagnées d'une diarrhée quelquefois bilieuſe, ou du teneſme; 4°. par une ſoif inextinguible; 5°. par la bile dont la langue eſt couverte, ſans qu'elle ſoit ni rude ni ſeche, ni crevaſſée; 6°. par une fievre tierce continue, accompagnée d'une chaleur très-âcre, d'inſomnie, & quelquefois du délire; 7°. Le pouls ſe ramollit après la purgation. Elle differe de l'hépatique, en ce que la douleur ſe fixe ſous la mamelle gauche, & qu'il n'y a ni tumeur, ni douleur, ni dureté, ni tenſion dans l'hypocondre droit; les crachats ſont très-jaunes, la langue ſanguinolente & amere, les urines couleur de ſafran.

Bianchi, pag. 251. diſtingue la pleuréſie bilieuſe de l'éryſipélateuſe, & l'appelle typhode eſſentielle.

12. *Pleuréſie hépatique*, Bianchi, *hiſt. hepat. ſpec. 6. pag. 234. tom. 1.* ou *inflammation du foie pleurétique* du même.

Elle reſſemble à la vraie & à la bilieuſe quant à la fievre aiguë, la dyſpnée, la dureté du pouls, & la toux, qui eſt ſouvent accompagnée de crachement de ſang. Elle en differe par une douleur profonde dans la partie

droite du thorax, par la rougeur intense de la joue droite, par la couleur ictérique de la peau, des yeux, de la langue, de l'urine & des excrétions, de la bouche & du gosier. Le malade est altéré, il a la bouche seche & amere; ses crachats sont bilieux & sanguinolens. La douleur répond aux fausses côtes, elle se fixe dans l'hypocondre droit, où l'on sent une sensation incommode pour peu qu'on le touche; elle est accompagnée de tension, de tumeur, de rénitence, d'une dureté autour du foie, d'une chaleur intense, d'une agitation continuelle, de soif, d'ardeur & de sécheresse. *Voyez* l'ouverture du cadavre dans Panarole, *Pentecost.* 1. *observ.* 37.

13. *Pleurésie convulsive*, Bianchi, *hist. hepat. lib.* 1. *pag.* 234. *Seche*, Hippocrat. 3. *de morbis*.

Elle est accompagnée au commencement d'une douleur atroce, mais qui diminue pour l'ordinaire vers le quatrieme jour, lorsque la fievre augmente; lorsque celle-ci est précédée d'un ou deux jours de la douleur, elle termine la maladie. La respiration est extrêmement gênée, accompagnée d'une

toux rare, ſeche, & très-difficile à cauſe de la violence de la douleur.

Sa criſe eſt la même que celle de la ſanguine; mais, comme dit Hippocrate, elle exige une plus grande quantité de potions humectantes que l'autre.

14. *Pleuréſie périodique*, Morton, *de intermittentium diagnoſi*, *pag.* 33. *Pleuritis febricoſa* Torti *de febribus*, Morton, *Pyret. hiſt. 8. pag.* 141. *Anonymi de recondita febrium natura*, *cap.* 18. *p.* 102. 1759. Lauter *Hiſt. Med. Viennæ* 1762.

C'eſt une eſpece dont les paroxyſmes commencent par le friſſon, & qui revient tous les jours, ou de deux jours l'un; après que la ſueur a terminé les paroxyſmes, elle s'en va, & elle revient de nouveau à la même heure. Elle eſt cauſée par le venin de la fievre intermittente, & elle augmente tous les jours. J'ai obſervé cent fois, dit Morton, une pleuréſie très-aiguë & vraiment ſpaſmodique avec des ſymptômes pathognomoniques très-violens, occaſionnée par le venin de la fievre intermittente. Ces ſymptomes reviennent dans des périodes réglés; l'urine eſt de couleur de brique, comme dans les fievres intermittentes, & lorſque

cette fievre quitte le masque, ou d'elle-même, ou par force, elle cede aussi-tôt au quinquina.

L'Anonyme a vu une femme sujette à un crachement de sang, accompagné d'une douleur poignante de côté, d'une fievre aiguë, dont les redoublemens avoient réduit la malade aux abois; elle fut guérie en peu de temps à l'aide du quinquina: il a aussi vu un homme attaqué d'une forte pleurésie, dont les paroxysmes revenoient périodiquement tout-à-coup avec un crachement de sang abondant, qui guérit de même par le moyen de ce fébrifuge.

L'urine de couleur de briques pilées dans la rémission, & le retour périodique de cette maladie tous les jours, ou de deux jours l'un, l'attaque avec frisson, la sueur qui termine les premiers paroxysmes, sont des signes presque infaillibles du venin fébrile caché dans ces maladies, que j'appelle fiévreuses avec *Werlhoff*; car personne ne connoîtroit leur caractere, si l'on se contentoit de les désigner par le nom de pleurésies fébriles.

La cure & le cours du rhumatisme fiévreux, de la colique fiévreuse, du

vomiſſement, de la paſſion hyſtérique, des ſyncopes, de la cardialgie, du friſſon, &c. fiévreux, ſont tout-à-fait les mêmes. On peut voir chez l'*Anonyme, cap. 17.* chez *Torti* & *Werlhoff*, des exemples de la pleuréſie fiévreuſe, ou produite par le venin de la fievre intermittente ou rémittente, laquelle tue en peu de temps le malade, lorſqu'on n'y remédie point par des fébrifuges.

15. *Pleuritis hydrothoracica; Pleuréſie avec hydropiſie de poitrine*, Crendal, *obſervat.*

Cet Auteur moderne a obſervé pluſieurs fois dans les cadavres des ſoldats morts le ſeptieme, le neuvieme ou le onzieme jour d'une pleuréſie qui étoit épidémique dans leur camp; il a obſervé, dis-je, la cavité de la poitrine entiérement remplie d'eau; il ſeroit à ſouhaiter que nous connuſſions parfaitement les ſignes de cette eſpece de pleuréſie qui exige ſurement une cure différente de celle qui eſt appropriée à la pleuréſie ordinaire.

16. *Pleuréſie peſtilentielle*, Schenckius, *pag. 731.* Riviere, *obſerv. 72. cent. 1.*

C'eſt une maladie épidémique qui

régna à Fréjus dans le mois de Février, 1751, à Aiguemorte au mois de Mars 1745, & à Lunel en 1747. Mrs. Haguenot & Fizes ſe tranſporterent à Aiguemorte par ordre de l'Intendant de la Province. Il y mouroit tous les jours ſept à huit pleurétiques de mort ſubite. Je fus envoyé à Lunel pour y traiter cette maladie épidémique. Les malades avoient une fievre compliquée de dyſpnée, de douleur de côté, de la toux, & ils mouroient en foule dans le temps qu'on s'y attendoit le moins. Dans les cadavres de ceux de Fréjus, les poumons étoient couverts de petites taches noires livides, de la groſſeur d'un grain de millet, & remplis d'une liqueur extrêmement fétide. Les premieres voies contenoient une pareille liqueur & quantité de vers. L'épidémie venoit de ceſſer à Lunel, comme j'y arrivai, ce qui fit que je ne pus examiner aucun cadavre; mais je conjecturai par l'inſpection de ceux qui avoient échappés, que la plupart étoient morts d'une inflammation gangreneuſe dans le bas-ventre & la poitrine.

17. *Pleuritis lactea; Pleuréſie laiteuſe; Dépôt laiteux ſur la poitrine; Pleuréſie*

laiteufe, Puzos, *Traité des dépôts laiteux*, *feconde partie.*

C'eft une pleuréfie propre aux femmes en couche ou aux femmes enceintes, quelque temps avant qu'elles accouchent; elle eft accompagnée d'une fievre rémittente, mais fans crachement de fang, & fans aucune douleur vague ou fixe dans la poitrine; d'une dyfpnée paffagere, d'une chaleur médiocre, fans météorifme & fans délire.

Une femme de qualité fut attaquée un jour après avoir accouché, d'une fievre aiguë, accompagnée d'une douleur très-vive dans l'angle inférieur de l'omoplate; les lochies étoient fort abondantes. On la faigna fur le champ; on vouloit la faigner une feconde fois le même jour, mais fes parens s'y opposerent. On la faigna deux fois les jours fuivans, elle fe trouva foulagée, les lochies continuerent de couler, fon bas-ventre fe ramollit, & on l'entretint dans cet état avec des apozemes compofés avec la chicorée & le fel de duobus. Mais pour avoir trop retardé la faignée, elle mourut le huitieme jour, & on lui trouva un abcès à l'extrémité du lobe droit du poumon.

On a vu des femmes qui ont guéri de cette maladie au moyen de cinq saignées qu'on leur avoit faites en peu de jours.

18. *Pleurésie Polonoise*, Stabel *de plicâ, hist. 8.*

Elle est causée par le virus de la plique que l'on coupe, ou que l'on répercute. On la guérit par la saignée, & en lavant la tête du malade avec une décoction de lycopodium, laquelle fait revenir la plique, ou bien il survient une phthisie, qui cesse dès qu'elle reparoît.

Cure de la Pleurésie vraie.

Elle exige des saignées réitérées. Il y en a qui saignent le malade du même côté où est la douleur. Ils lui donnent toutes les quatre heures quatre onces de syrop de coquelicot, & deux fois par jour une émulsion anodine composée de semences froides & de concombre, de chacune demi-once; de graine de pavot blanc, deux drachmes; de sucre, une once, avec une livre d'eau d'orge.

L'éclegme est composé avec une drachme de blanc de baleine, une once d'huile d'amande douce, & demi-once d'eau de canelle avec l'orge.

On emploie en même-temps un liniment ſédatif composé avec une demi-once ou une once de baume tranquille, ſur chaque once duquel on met vingt ou trente gouttes de laudanum liquide ; on s'en ſert pour oindre les parties malades.

Lorſque la douleur eſt vive, on trempe la mie d'un pain chaud dans de l'eau-de-vie camphrée, on y ajoute douze gouttes de laudanum, & on l'applique ſur la partie.

Ou bien on pile des racines de poireau & des têtes d'ail, on les fait bouillir dans l'eau, on les trempe dans du lait, & on les applique ſur la partie ; ou bien on éventre un chat vivant, & on l'applique deſſus.

On termine la cure, 1°. par des ſaignées réitérées ; 2°. par une potion délayante, composée avec la racine de ſcorſonere, la régliſſe, la fleur de coquelicot. Il faut s'abſtenir des cathartiques & des ſudorifiques. Après que la maladie eſt calmée, on purge le malade avec la manne, l'huile d'amande & la caſſe, &c. à moins que la pleuréſie ne ſoit putride.

19. *Pleuritis ſplenica*, de Haen *apud*

van Swieten comment. in aphor. Boerhaave, §. 958. *Pleurésie splénique.* A.

C'est une inflammation de la rate qui se montre sous l'apparence d'une pleurésie ; *de Haen* y a été trompé lui-même ; le cadavre présenta un empyeme dans la rate.

20. *Pleurésie miliaire* de Camerarius, *dissert.* 1735. Allioni, *de miliari.*

C'est celle que l'éruption miliaire termine ; on la connoît à l'odeur aigre de la perspiration.

M. *Turquet de Mayerne* est le premier qui ait conseillé d'appliquer dans la pleurésie ordinaire, un vésicatoire sur le côté douloureux, conseil qu'on met tous les jours en pratique à Marseille. Les Anglois, au rapport de *Mead Monit. & præcept. med. pag.* 23. emploient très-souvent les vésicatoires dans la fievre miliaire.

XIV. *GASTRITIS* ; Inflammation de l'estomac ; *Inflammatio ventriculi*, Riviere, *pag.* 147. *cap.* 11. *Dolor ventriculi*, Bonet, *sepulchret. lib.* 3. *sect.* 7.

C'est une maladie inflammatoire,

accompagnée de douleur, d'ardeur & de tension de l'épigastre, de soif, de vomissement, & d'une fievre très-aiguë. Son principe morbifique est une inflammation totale ou partielle de l'estomac.

Sa cause est un effet de la nature pour résoudre l'engorgement inflammatoire du ventricule par le moyen de la fievre, ou de l'impulsion du sang, du battement des vaisseaux, & même du vomissement, de la nausée, du hoquet.

Les principes proégumenes sont, la pléthore, l'obstruction des vaisseaux de l'estomac.

Les principes procathartiques sont, un coup dans l'épigastre, les plaies de l'estomac, le poison, les médicamens âcres qu'on a pris, les âcretés engendrées dans le sang, qui s'amassent ou se séparent dans les couloirs de ce viscere.

1. *Inflammation vraie de l'estomac; Fievre stomachale*, Freder. Hoffmann. *tom. 2. pag. 121.*

C'est celle dans laquelle le pouls est plein, prompt, la chaleur intense, sans aucune saleté sur la langue, ou dans

laquelle l'inflammation eſt vraie, ou comme diſent les Galéniſtes, cauſée par un ſang abondant, échauffé & non bilieux. Elle eſt cauſée par la métaſtaſe d'un ſang copieux, par la ſuppreſſion du flux menſtruel ou hémorroïdal, par la chaleur du régime; elle affecte ſouvent tout l'eſtomac. Ajoutez à ces ſignes une anxiété extrême, l'inſomnie, la dyſpnée, le tiraillement des omoplates en enbas.

2. *Inflammation traumatique de l'eſtomac*, de Meyzerey, *tom.* 2. *n.* 362.

C'eſt celle qui eſt cauſée par une violente contuſion, ou par une plaie de l'épigaſtre. C'eſt une variété de la premiere, & le danger dont elle eſt ſuivie eſt proportionné au degré, à l'intenſité de la contuſion, à l'étendue de la plaie, au nombre, à l'épanchement de ſang. Elle eſt pour l'ordinaire mortelle, lorſqu'elle provient d'une plaie, & accompagnée d'un vomiſſement & d'une perte de ſang par bas.

On peut rapporter ici l'inflammation muſculaire de l'eſtomac, ou fauſſe, laquelle ne dépend point de l'inflammation propre de l'eſtomac, mais de celle des muſcles de l'épigaſtre, & qui,

à cause du voisinage, excite à peu près les mêmes symptomes que la légitime, à cause de la chaleur, de la tumeur, de la pression qui nuisent à l'estomac. Dans l'inflammation musculaire, la tumeur est plus apparente & circonscrite, la sensibilité plus grande, lorsqu'on touche la peau. Dans la vraie, la tumeur, la tension, la douleur sont plus profondes.

Lorsque le pylore est enflammé, comme dans le cas de la fille de Lindanus, le malade rejette tout ce qu'il prend, & la douleur se fait sentir dans la région du pylore.

Lorsque l'inflammation affecte l'orifice gauche & supérieur de l'estomac, le hoquet est plus violent, les cardialgies & les syncopes plus fréquentes, & la douleur a son siege dans la région de cet orifice.

Hildanus, centur. 1. observ. 54. parle d'une inflammation d'estomac, occasionnée par une aiguille qu'on avoit avalée, laquelle étoit compliquée d'une fievre ardente, & de symptomes horribles.

3. *Inflammation de l'estomac causée par un poison*, Fred. Hoffmann, *observ. 2. 3. 4. 6. pag. 123. tom. 2.*

Les symptomes sont plus ou moins violens suivant la dose, l'énergie & la qualité du poison. Le diagnostic de cette espece est souvent très-difficile, parce que ceux qui l'emploient mettent tout en œuvre pour empêcher qu'on ne découvre l'origine du mal. Ils emploient le sublimé corrosif, l'arsenic, les émétiques stibiés, ils les déguisent & les mêlent quelquefois avec l'opium. Ces poisons affectent souvent la bouche & l'œsophage; ils causent des douleurs d'estomac, des cardialgies, des nausées, le cholera morbus & autres symptomes semblables. On ne peut connoître la fievre au pouls, parce qu'il est concentré & affoibli par la violence de la douleur, ou par la cardialgie & la fréquence des symptomes.

4. *Inflammation érysipélateuse de l'estomac*, Riviere, *de inflamm. ventriculi.*

Lorsque l'inflammation est érysipélateuse, les symptomes sont très-violens, la fievre devient lipyrie, elle est accompagnée d'une chaleur interne excessive, d'une soif ardente, & d'un grand froid aux parties externes.

Les symptomes qui l'accompagnent sont

sont l'anxiété, l'agitation, le refroidissement des extrémités, l'ardeur des entrailles, une douleur dans la fossette du cœur, qui fait qu'on ne peut y toucher, le vomissement, l'exacerbation de la douleur que causent les substances âcres & savoureuses, le délire, les convulsions, l'irrégularité, la fréquence, & la contraction du pouls.

5. *Inflammation exanthémateuse de l'estomac*, Fred. Hoffmann. *de febre stomachicâ, art. 7.*

Elle est causée par les aphtes qui se forment dans l'intérieur de l'estomac; on la connoît aux pustules blanches, douloureuses qui infestent l'orifice de l'œsophage, lorsqu'on soupçonne qu'elles s'étendent jusqu'à l'estomac, ce que l'on connoît par les symptomes de l'inflammation de ce viscere, & principalement, mais trop tard, par l'ouverture des cadavres.

Il seroit à souhaiter que ceux qui observent ces especes, s'attachassent à nous indiquer les signes qui les accompagnent; ce seroit le moyen de perfectionner l'histoire des maladies.

M. *Hoffmann* met avec raison au nombre des principes de cette mala-

die la répercussion de la petite vérole, de la rougeole, du pourpre, de la miliaire, de la gale, de l'herpe, qui fait que la matiere subtile, caustique se jette sur l'estomac. Cela est si vrai, que lorsqu'on vient à ouvrir les cadavres, on trouve l'estomac couvert de pareilles pustules, de taches livides, & rempli d'une sanie âcre & noire.

L'inflammation de l'estomac n'est pas aussi rare qu'on le croit communément, quoiqu'elle manque de nom, & qu'elle soit presque inconnue dans les écoles. Il faut sur-tout s'abstenir des cathartiques, que quelques-uns prétendent être indiqués par le vomissement, la nausée, la cardialgie.

Il est quelquefois très-difficile de distinguer l'inflammation de l'estomac de certaines especes de cholera morbus, de passion iliaque & de vomissement, par exemple, de l'ileus hystérique, ou de la colique hystérique de *Sydenham*, aussi-bien que de la colique d'estomac bilieuse, parce que la fievre aiguë qui en est le signe, n'est pas toujours sensible, & que la cardialgie & la douleur affoiblissent le pouls & le rendent inégal.

Au reste, l'inflammation de l'estomac dure long-temps, & devient presque chronique, comme on peut le voir dans *Bonet Sepulchret*; car les ulceres de l'estomac, les phlyctenes, les taches excitent une fébricule, qui constitue une maladie d'un autre caractere, laquelle a de l'affinité avec le vomissement simple, ou telle autre maladie semblable.

6. *Inflammation de l'estomac sterno-costale.*

Cette espece régna à Montpellier vers la fin du mois de Juin 1760. Ses signes étoient une quotidienne continue qui augmentoit la nuit; elle étoit accompagnée d'un grand mal de tête, d'une douleur aiguë d'épigastre au-dessous & autour du cartilage xyphoïde, qui souffroit à la vérité la pression, mais qui augmentoit; la respiration étoit un peu gênée, sans être fréquente; point de toux, si ce n'est vers la fin de la maladie; le sang étoit couvert d'une coëne blanche & mince; la douleur répondoit au commencement aux fausses côtes, & même le long de l'épine du dos, où elle étoit plus sourde; nuls signes de saburres ou d'inflamma-

tion de l'estomac, je veux dire, ni nausée, ni vomissement, ni cardialgie.

Nuls signes d'inflammation du poumon, la respiration n'étant point fréquente, & le malade n'ayant point de toux.

Trois ou quatre cathartiques entremêlés d'autant de saignées, appaiserent les douleurs de l'épigastre, quoiqu'on y eût fait entrer le séné; on donnoit le soir au malade des émulsions anodines qui le soulageoient beaucoup, & par le moyen de cette méthode, la maladie se terminoit heureusement au bout d'environ sept jours.

Le muscle sternocostal me paroît enflammé dans cette maladie, l'épigastre tiraillé par les douleurs du médiastin, d'où vient que la douleur se fait sentir dans l'épine du dos. Ce n'est cependant point une pleurésie du médiastin, mais cette membrane est affectée à cause de sa communication avec le muscle triangulaire du sternum.

Il régna à Montpellier au mois de Juillet 1760 à la suite d'une diarrhée bilieuse épidémique une maladie aigue qui attaquoit principalement les adultes. Elle étoit accompagnée d'une quo-

tidienne continue qui augmentoit le soir, avec une douleur aiguë autour de l'épigastre sous le cartilage xyphoïde, laquelle venant à cesser, étoit suivie d'un mal de tête violent. La langue étoit sale dans les uns, & nette dans les autres ; nuls signes de saburres dans l'estomac, nulle mauvaise saveur dans la bouche, nulle nausée, en quoi elle differe de la vraie inflammation de l'estomac. La douleur de l'épigastre augmente cependant par la pression ; mais les cathartiques l'appaisent ; la céphalalgie revient la nuit avec le paroxysme fébrile ; la douleur de l'épine augmente, point de toux, le sang est couvert d'une *coëne* mince, la respiration est gênée. Je saignai mes malades trois ou quatre fois les deux premiers jours ; ce remede calma la douleur de l'épigastre, le mal de tête, & rendit la respiration plus libre. Aussi-tôt après les trois premieres saignées, je les purgeai avec la manne, la casse, & quelque peu de follicules de séné, ce que je réitérai de deux jours l'un ; la douleur légere que le malade sentoit dans les fausses côtes de l'hypocondre gauche, au cas qu'il y en eût, se calmoit en

très-peu de temps; les cathartiques n'augmenterent ni la douleur de l'épigastre ni la nausée. Le même sujet avoit la nuit, tantôt un violent mal de tête, tantôt des douleurs d'estomac; le paroxysme revenoit la nuit. Au bout d'environ trois jours, nulle fréquence de pouls, nul abattement de forces excessif.

7. *Gastritis herniosa*, Garengeot, *Mém. de l'Acad. royale de Chirurgie*, *tom. 1. pag. 703*.

Cette espece est occasionnée par un gastrocele, c'est-à-dire, par une descente de l'estomac entre les muscles droits. On la connoît par les signes génériques, & par la présence d'une tumeur légere & circonscrite.

Pour la guérir, il faut d'abord réduire l'estomac dans sa place naturelle; on facilite cette réduction par une saignée copieuse, & en faisant fléchir le tronc au point de relâcher les muscles droits; si l'opération du taxis ne suffit pour produire cette réduction, on aura recours à la section de la peau; les narcotiques, les saignées, une diete très-légere, terminent ensuite la cure de cette maladie.

XV. *ENTERITIS*, Inflammation des boyaux du mésentere, &c. *Chordapſus*, Galeni 6. *de loc. affect. cap.* 2. *Météoriſme* de la Pathologie méthodique, premiere eſpece; *Fievre inflammatoire des inteſtins*, de Fred. Hoffmann, *tom.* 2. *pag.* 171. *Fievre iliaque inflammatoire*, de Fred. Hoffmann, *tom.* 2. *pag.* 174. *Inflammation des inteſtins*, Sennert, *lib.* 3. *part.* 2. *ſect.* 1. *c.* 2.

C'eſt une inflammation aiguë, dont les principaux ſymptomes ſont, une tenſion extrêmement douloureuſe, & une enflure des parties du bas-ventre, auxquelles les boyaux répondent, avec fievre & météoriſme, auxquels ſe joignent le miſerere, la dyſſenterie, ou autres pareils ſymptomes.

On la diſtingue de la paſſion iliaque, de la dyſſenterie, de la colique, par la tenſion phlegmoneuſe, dont elle eſt compliquée, & qui eſt ſi douloureuſe

qu'elle ne peut souffrir le tact, aussi bien que par la fievre aiguë qui en est inséparable. Il est vrai qu'il y a plusieurs especes de ces maladies qui sont pareillement inflammatoires, mais on les distingue par les symptomes prédominans qui leur sont propres.

1. *Enteritis iliaca*; *Febris iliaca*, Frid. Hoffmann.

Les anciens n'admettoient que deux intestins, l'un grêle ou l'iléon, & l'autre gros, savoir le colon; & de là vient qu'on appelle inflammation iliaque, celle qui affecte les intestins grêles. On la connoît à son siege, qui est autour du nombril, à la douleur aiguë dont elle est accompagnée, à la distension de l'épigastre & du nombril, à la dyspnée, la nausée, ou vomissement violent & continuel qu'elle cause, & qui est tel, que le malade rend jusqu'à la boisson. Le malade rend à la fin ses excrémens par la bouche; & ce symptome est presque toujours suivi de la mort.

Fred. Hoffmann, *observ.* 3. Benoît Sylvaticus, *cent.* 2. *observ.* 86. font mention d'une inflammation des boyaux causée par un coup; & l'on peut voir ce qu'ils en disent.

A l'égard de l'espece spontanée, *voyez* ce qu'en dit Fred. Hoffmann, *observ.* 4.

Elle a pour principes les cathartiques âcres, les poisons, la pléthore, & tout ce qui peut causer la passion iliaque.

2. *Enteritis colica; Chordapsus*, Galeni.

On la distingue en ce qu'elle n'affecte point le nombril, mais les parties latérales du bas-ventre, où le colon & le cœcum sont situés. Elle est accompagnée de pesanteur, de douleur, de tension dans les lombes, d'une fievre aiguë, & rarement d'un vomissement. On l'appelle proprement *chordapse*, parce que la partie de l'intestin qui est enflammée, forme une tumeur tendue comme la corde d'un instrument, ou entortillée comme un peloton.

3. *Enteritis flatulenta*, vulgairement *Météorisme*.

C'est une tension douloureuse de tout le bas-ventre, accompagnée d'une tumeur élastique extrêmement sensible; mais ce symptome est accidentel, & commun à plusieurs maladies inflammatoires, toutes les fois qu'une saburre

âcre, putride, engendre des flatuosités dans les fievres & les inflammations, lesquelles distendent tous les intestins, sur-tout les grêles. Ce symptome est très-familier aux fievres putrides & malignes. *Voyez* Balloni, *obs. lib.* 2. *epidem.* & Bonet, *sepulchret. de ileo, obs.* 19.

Un homme qui étoit à l'hôpital de Montpellier, rendit pendant une semaine tout ce qu'on lui donnoit, avec des signes d'une inflammation des boyaux. Lorsqu'on vint à l'ouvrir, on trouva que le cœcum avoit changé de place, & portoit sur l'estomac avec lequel il faisoit corps. Le colon & le rectum étoient extrêmement resserrés, & les autres intestins distendus & enflammés.

Cure. Le malade usera pour boisson d'eau de poulet, dans laquelle on fera bouillir des semences froides, & même une tête de pavot blanc. On lui donnera des lavemens composés avec de l'huile & une décoction de manne, de violette & de graine de lin. On lui appliquera sur le bas-ventre des linges pliés en double & trempés dans la même décoction; on lui fera avaler de l'huile d'amande douce nouvellement faite. On

lui donnera pour nourriture des crêmes d'orge & de riz. On calmera la douleur avec des narcotiques, &, ce qui eſt le plus important, on le ſaignera pluſieurs fois du bras, & enſuite du pied, ſi ſes forces le permettent. Si l'on eſpere que l'infuſion de caffe puiſſe paſſer aiſément & ſans cauſer du ravage, on la lui donnera, pour évacuer les ſaburres âcres qui entretiennent la maladie; mais quelque doux que ſoit le purgatif, ſi on le lui donne de trop bonne heure, on mettra la vie du malade en danger. Le météoriſme qui ſurvient dans les fievres putrides ou malignes, vient ſouvent de ce qu'on n'a pas purgé à temps les malades.

On vante beaucoup dans cette maladie les fomentations faites avec des linges trempés dans de l'eau de ſaturne, ou dans de l'eau dans laquelle on a fait bouillir l'épiploon de quelque animal, d'un mouton, par exemple, les lavemens de lait, d'huile, de tiſane nitreuſe. Lorſque la douleur ceſſe tout-à-coup & ſans raiſon, quoique le malade ait le pouls bon, c'eſt un ſigne que les inteſtins ſont ſphacelés, & la mort n'eſt pas éloignée: l'*illuſtre Pringle* con-

seille d'appliquer sur l'abdomen des vésicatoires, lorsque les intestins sont enflammés; mais cette application a souvent eu un très-mauvais succès.

4. *Inflammation du mésentere; Phlegmon du mésentere*, Prosper Alpinus, *Medic. methodic. lib. 7. cap. 18. Inflammation du mésentere*, Sennert, *lib. 3, cap. 4. part. 4.*

On la distingue difficilement de l'inflammation des boyaux, avec laquelle elle est souvent compliquée. Il survient une tumeur & une douleur profonde, à peu-près dans la région du nombril; les malades ne rendent presque rien par les selles; & après que les premiers excrémens sont sortis, les lavemens qu'on leur donne ne procurent aucune évacuation. La fievre est tantôt bénigne, tantôt hémitritée, tantôt violente. L'urine est rouge, le malade a la bouche amere; & à ces symptomes se joignent l'inappétence, la soif & l'insomnie. Le malade rend ensuite par le bas une sanie rouge, & même, si l'on en croit quelques-uns, comme *Prosper Alpinus*, des matieres chyleuses.

Dans ce cas, où l'inflammation ne se résout point, & que le malade survit,

le mésentere s'abscede, il survient un tabes, une ascite purulente, & d'autres maladies mortelles.

5. *Enteritis enterocelita*, de Meyserey, *lib. 2. n°. 368. A.*

Cette espece est occasionnée par une hernie intestinale, ventrale, inguinale, &c. La cure est la même que celle de l'entérocele.

XVI. *Epiploitis*; Inflammation de l'épiploon.

Elle se manifeste par une fievre inflammatoire, accompagnée d'une douleur aiguë lancinante, dans la région supérieure & moyenne du bas-ventre, qui se fait sentir au-dessous des tégumens, dans la cavité même du bas-ventre.

1. *Epiploitis vera*, Freder. Roebman, *diss. de omento.*

Une femme qui avoit usé de fébrifuges & de pilules âcres, ressentit une douleur aiguë lancinante dans le bas-ventre, & une dureté dans la région ombilicale, vers l'hypocondre droit, de la grosseur du poing, laquelle grossissant tous les jours, occupa à la fin

toute la cavité du bas-ventre. Le Chirurgien y applica des cataplaſmes émolliens; la douleur & la tumeur diminuerent au bout de trois jours. Le bas-ventre reſta cependant enflé, & l'on y ſentoit une fluctuation comme dans l'aſcite. Il le perça des deux côtés avec le trocart, il en ſortit une matiere putride & ichoreuſe, ce qui l'ayant obligé d'élargir la plaie, il en ſortit pendant quelques jours des fragmens d'épiploon putréfiés, & une quantité d'eau fétide & ichoreuſe; le tout ſe montoit à deux livres. La maladie fut plus forte que l'art, & la malade mourut.

Storchius, *act. natur. curioſ. vol. 5. obſerv. 146*, rapporte l'hiſtoire d'un malade, dont l'épiploon s'enflamma, ſe corrompit, & ſortit avec une grande quantité de pus aqueux & fétide. *Voyez* l'hiſtoire & l'ouverture du cadavre dans l'année médicale de *Storchius, cadav. 12. pag. 132*. Le malade avoit une fievre quotidienne, accompagnée d'une tumeur & d'une douleur gravative dans l'épigaſtre. On lui trouva l'épiploon ſphacelé & épais de cinq pouces. Conſultez là-deſſus *Willis, pathol. celebr. cap. 9*. Sennert, *Prax. lib. 3. part. 3. cap. 8.*

La cure exige au commencement les faignées, les antiphlogiftiques, & extérieurement, les difcuffifs & les émolliens; & après que l'abcès eft formé, l'incifion, les mondificatifs, les balfamiques, &c.

XVII. *Metritis*, Inflammation de la matrice; *Inflammatio uteri*, Sennert, *de morbis mulierum*, Mauriceau, *lib. 3. cap. 11. Hyfteritis Pathologiæ methodic.* Elle eft appellée *Metritis*, de *metra*, matrice.

C'eft une maladie inflammatoire, dont le principal fymptome eft une tumeur dans la région de la matrice, avec douleur, ardeur, pefanteur & fievre aiguë.

Lorfqu'on introduit le doigt dans le vagin, l'orifice de la matrice ne peut fouffrir l'attouchement, il eft rouge, retiré, la fievre eft continue, un fynoque ardent, quelquefois quotidienne continue, lipyrie, avec un friffonnement continuel, froid des extrémités, délire, agitation. La malade a des dou-

leurs dans la tête, principalement dans le ſinciput, dans les yeux, des mouvemens convulſifs dans le cou, les mains & les pieds.

La douleur ſe communique aux aines, aux cuiſſes, au diaphragme, aux clavicules; elle eſt accompagnée de dyſpnée, de ſymptomes pleurétiques, auxquels ſe joignent la nauſée, le vomiſſement, le hoquet, la conſtipation, l'iſchurie. Le pouls au commencement eſt grand, agité, enſuite foible & fréquent. La malade a des défaillances, le froid s'empare des extrémités, elle tombe dans l'aſſoupiſſement; & celui-ci eſt ſuivi de pluſieurs autres ſymptomes fâcheux.

1. *Inflammation de la matrice des femmes en couche*, Mauriceau, *lib. 3, cap. 11.* Puzos, *pag. 252.*

Elle ſe manifeſte par une grande peſanteur dans le baſſin, accompagnée de la tenſion & du gonflement de la matrice, au point que l'on croiroit la malade enceinte. A ces ſymptomes ſe joignent la difficulté d'uriner & d'aller à la ſelle, une fievre violente, la difficulté de reſpirer, le hoquet, le vomiſſement, les convulſions, le délire

& la mort, à moins qu'on ne la prévienne par des remedes.

Cette maladie est souvent occasionnée par la suppression des lochies, par les attouchemens trop rudes de la sage-femme, dans un accouchement laborieux, par un coup, une compression, le déchirement des parties avec les doigts, les instrumens, la rétention des grumeaux, la violence avec laquelle on a réduit la matrice.

Cette maladie emporte quantité d'accouchées.

La fievre dont cette espece est accompagnée, a beaucoup de rapport avec la synoque. Au cas qu'elle soit causée par le renversement de la matrice, il faut la réduire aussi-tôt après l'accouchement.

2. *Metritis typhodes ; Fievre maligne avec inflammation de l'uterus.*

Elle procede pour l'ordinaire de causes internes, par exemple, d'une saburre putride, âcre, de la métastase de la matiere érysipélateuse.

Elle se manifeste par une quotidienne continue lipyrie, ou par une ardeur interne, accompagnée d'agitation, d'anxiété, de délire, d'assoupissement. La

malade a la langue noire, ſeche, les extrémités froides, le pouls fréquent & inégal.

Hiſtoire. Une femme âgée de trente ans, reſſentoit de ſi grandes douleurs dans la vulve, le vagin, & ſur-tout dans la matrice, qu'elle ne faiſoit que crier jour & nuit. Elle avoit une fievre médiocre, une perte blanche purulente, & une perte de ſang fort clair & fort diſſous. Le Médecin ſoupçonna qu'elle avoit un ulcere à la matrice. Les Accoucheurs qui la viſiterent, aſſurerent qu'elle n'avoit ni ſquirre ni ulcere à la matrice, & qu'elle étoit ſeulement enflammée, tendre & douloureuſe. On la ſaigna pluſieurs fois, on employa les bains & les fomentations émollientes, les bouillons rafraîchiſſans, les juleps narcotiques; & cependant les douleurs ne s'appaiſerent qu'au bout de deux mois. Puzos, *pag. 251.* Il ſuit de cette hiſtoire que l'inflammation de la matrice ſe maſque quelquefois ſous la forme d'un ulcere, & qu'il eſt à propos dans ces maladies de commencer par la viſite de l'uterus.

3. *Metritis lactea; Dépôt laiteux avec fievre aiguë*, Puzos, *Traité des accouchemens, pag. 367. 2. mem.*

C'eſt une maladie aiguë fébrile, accompagnée de météoriſme, d'une tenſion & d'une douleur de matrice, de l'écoulement des lochies, de ſoif, de céphalalgie, de tranchées utérines.

Cette fievre éphémere laiteuſe vient quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard. Elle eſt accompagnée d'une ſueur légere & univerſelle, de la tenſion des mamelles, de la molleſſe du bas-ventre. Le dépôt laiteux avec fievre aiguë, de la ſéchereſſe de la langue, de ſoif, de céphalalgie, de délire, de rêves. La malade ſent des douleurs dans la matrice, pour peu qu'on la preſſe, quoique les lochies aient un cours libre, elle a le bas-ventre tendu.

Cette maladie eſt extrêmement dangereuſe, & emporte en peu de temps quantité de femmes en couche. La méthode dont on ſe ſert pour la guérir, eſt rarement goûtée des aſſiſtans. Cette inflammation précede quelquefois l'accouchement, quelquefois elle le ſuit.

Elle conſiſte dans des évacuations copieuſes par la ſaignée, la purgation & la diureſe, & dans un régime très-léger.

Les femmelettes prétendent que cette

maladie n'est autre chose qu'une fievre de lait, un mal de mere, que le délire n'est causé que par le défaut de nourriture, ou par la foiblesse de la malade, que les lochies vont leur train, & qu'on ne doit point interrompre la nature : la maladie est une phlogose de la matrice ; & comme la péripneumonie ne se guérit point par un crachement sanguinolent, de même l'inflammation de la matrice ne se termine point par un flux de lochies. La quantité ordinaire de cet écoulement, monte à cinq à six onces par jour ; au lieu que dans l'inflammation de la matrice & des boyaux, causée par un dépôt de lait, il faut tirer une plus grande quantité d'onces de sang, pour détourner la mort, l'extravasation du lait dans le bas-ventre, ou un aposteme laiteux.

Cure. Lorsque la fievre est médiocre, que les lochies, les sueurs & le lait ont un cours réglé, qu'il n'y a ni météorisme, ni céphalalgie, que le ventre est libre & les déjections bilieuses, il suffit d'entretenir ces évacuations à l'aide d'une tisane adoucissante, de l'huile d'amandes douces & des lavemens, & d'aider l'écoulement des lochies avec

une infuſion de thé, de ſafran, & telle autre choſe ſemblable. Lors au contraire que les ſymptomes ſont violens, que la malade eſt jeune & pléthorique, il faut la ſaigner pluſieurs fois du bras & du pied, pour prévenir la ſtaſe du lait, & ſon épanchement dans le bas-ventre, qui ſeroit immanquablement ſuivie de la mort. On peut conſulter là-deſſus *Puzos*, à qui nous devons la premiere hiſtoire des maladies laiteuſes, qui eſt ſi intéreſſante pour l'humanité.

Voyez là-deſſus *inflamm. des boyaux laiteuſe, ſynoque laiteuſe, mal de mere*, &c. Lorſqu'on ouvre les cadavres, on trouve dans le bas-ventre juſqu'à une livre de matiere laiteuſe, ou fluide, ou grumeleuſe; & cette maladie fait périr la plupart des femmes en couche.

XVIII. *Cystitis*; Inflammation de la veſſie; *Veſicæ inflammatio*, Sennert, *lib. 3. pag. 8. S. 1. cap. 4. Cyſtiphlogia*, de Meyſerey. *Maladies des armées.*

C'eſt une maladie inflammatoire dont les principaux ſymptomes ſont une

tumeur ovale dans le bassin avec tension, douleur, qui ne souffre aucun attouchement, dysurie, ou ischurie & fievre continue. Viennent ensuite l'insomnie, la soif, le délire, le froid des extrémités, l'augmentation de la dureté de la tumeur, à cause du séjour de l'urine, le ténesme.

1. *Inflammation spontanée de la vessie.* Elle provient de causes internes, telle qu'une pléthore emue, à laquelle se joint l'acrimonie de l'urine. On la connoît en ce qu'on n'en trouve point de raison suffisante dans les causes externes.

On la guérit par des saignées réitérées du bras, par des fomentations émollientes avec les feuilles de mauve, de violettes, de graine de lin, de racine de guimauve, des lavemens émolliens, des potions rafraîchissantes nitreuses, des émulsions, des anodins.

2. *Inflammation de la vessie par les cantharides.*

S'il arrive pour s'exciter à l'amour, ou par accident, qu'un homme prenne de la poudre de cantharides en assez forte dose pour causer une inflammation de la vessie, elle est suivie de dysu-

rie, de pissement de sang, d'un priapisme & de convulsions.

Indépendamment des remedes usités dans l'inflammation spontanée de la vessie, il convient, pour émousser l'acrimonie de ce poison, d'employer le camphre, les émulsions, les demi-bains, les fomentations.

3. *Inflammation traumatique de la Vessie.*

C'est celle qui est excitée par des principes méchaniques, tels qu'un coup, une contusion, une blessure, une compression, l'équitation, la commotion du calcul de la vessie, & elle exige le même traitement que les inflammations & les especes dont on a parlé ci-dessus.



ORDRE TROISIEME.

PHLEGMASIES

PARENCHYMATEUSES.

ON appelle ainsi les maladies inflammatoires qui ont leur siege dans la substance même des visceres, que les Grecs appelloient *parenchymes*, suivant Galien *libr. 2. de simplici Medic. Le parenchyme* est proprement la propre substance de chaque viscere, du foie, des reins, de la rate, des poumons. Les autres visceres, tels que l'estomac, les intestins, la vessie, &c. sont simplement membraneux.

On connoît ces maladies par le siege qu'elles occupent, la figure, l'usage du viscere qu'elles affectent; en ce que la douleur n'est point aiguë, à moins que la membrane qui les couvre ne soit affectée, comme dans l'inflammation du foie, la pleurésie &c. La douleur est gravative, sourde & compliquée des autres signes de l'inflammation, comme d'une fievre aiguë, de chaleur,

leur, &c. Ajoutez à cela, que les phlegmasies parenchymateuses approchent plus du phlegmon, & viennent à suppuration; au lieu que les membraneuses tiennent plus de l'érysipele, & viennent rarement à suppuration. Il faut cependant avouer que les limites de ces deux ordres ne sont point assez distincts, & qu'on n'a point de signes spécifiques de l'inflammation de certains visceres, par exemple, du thymus, de la moelle épineuse, du pancréas, &c.

XIX. *CEPHALITIS*; Inflammation du cerveau; *Coma-cephalus*, Alex. d'Aphrodisée, *de morb.* 3. *Sphacelismus cerebri*, Hippocrat. *suivant* Bartholin, Ettmuller; *voyez* Amatus Lusitanus, *curat.* 9. *pag.* 16., où il parle de ce nom. En latin, *Sideratio*; *Ulcus cerebrum depascens*, d'Amatus Lusitanus; *Apoplexie*, de Brassavole; *Siriasis*, Hippocrat. *Encephalonosos*, J. C. Rhumel; est-ce le

Sphacerus de Galien, ou le *Sphalerus* du même? Caſtelli Lexicon. *Abcès & ſphacele du cerveau*, Riviere, *prax. lib. 1. cap. 12.*

C'eſt une maladie inflammatoire accompagnée d'une fievre aiguë, d'un délire & d'un aſſoupiſſement profond, ou d'une ſtupeur & d'un aſſoupiſſement d'eſprit, de *crocidiſme* & de *carphologie*.

Le *crocidiſme* eſt un mouvement des mains, pareil à celui qu'on emploie pour arracher le duvet des hardes, ou pour attraper les mouches.

On croit que cette maladie eſt cauſée par l'inflammation du cerveau ou du cervelet, & en effet, cette théorie a été pluſieurs fois confirmée par l'ouverture des cadavres.

Elle differe de la *léthargie* par ſa violence, qui eſt telle, que les malades en meurent au bout de trois jours; en ce qu'elle ſe termine le quatorzieme jour au plus tard, & que la fievre eſt aiguë. De l'*apoplexie* par la fievre, par le mouvement que le malade ſe donne

pour arracher le duvet de ses couvertures; de la *phrénésie*, par l'assoupissement dont elle est accompagnée.

1. *Cephalitis Ægyptiaca; Dem el muia.* Prosp. Alpinus *de Med. Ægyptiorum*; *Phlegmon du cerveau*, appellé par les Egyptiens *dem el muia*. Prosp. Alpin. *de Medic. method. lib. 7. pag. 219.* de *dem* sang, & *muia*, eau.

Il regne presque tous les ans en Egypte au commencement de l'été une maladie approchante de la phrénésie, qui fait quelquefois les mêmes ravages que la peste. Les habitans l'appellent *dem el muia*, & quantité de personnes en meurent en même temps. Elle fut épidémique au mois de Mai 1683 au grand Caire dans le temps que j'y étois. Il mouroit tous les jours un grand nombre de personnes comme de mort subite. Elle est précédée d'un mal de tête & d'insomnie pendant quelques jours; ce mal de tête est d'abord léger, il est suivi d'une petite tumeur rouge dans l'angle interne de l'œil, qui paroît annoncer un érysipele, & qui rentre ensuite au bout de deux ou trois heures au plus tard. Lorsque cela arrive, les malades perdent la parole, gesticulent

des mains, & meurent comme s'ils étoient frappés d'apoplexie.

La chaleur des vents qui regnent dans ce temps-là en Egypte, jointe au régime des Egyptiens, engendre une putréfaction dont cette maladie est la suite.

La cure consiste dans des saignées réitérées, qu'il faut mettre en usage le premier ou le second jour, dès que le mal de tête commence. On donne d'abord au malade un clystere laxatif, après quoi on lui tire au moins une livre de sang à chaque saignée. Lorsqu'on traite des Eunuques, on leur fait des scarifications aux jambes, on leur applique des ventouses humides, on les saigne plusieurs fois, après quoi on les mene dans une étuve où on les fait suer, & où on les lave avec de l'eau chaude. Il y en a, qui après s'être fait saigner, prennent dans le bain une décoction de réglisse avec un peu de graine de fenouil, qui les fait ordinairement vomir, après quoi ils suent pendant une heure. Ces secours, lorsqu'on les emploie à temps, sauvent la vie à un grand nombre de personnes. *P. Alpinus.*

M. *le Blanc* éprouva une femblable maladie à l'occafion de la chaleur exceffive des fournaifes, il n'en fut délivré qu'au bout de trois mois par un écoulement de pus par l'oreille. La relation de cette maladie fe trouve dans le Journal de Médecine. *Sept. 1762.* Il éprouva d'abord une céphalalgie violente qui fut fuivie de convulfion, de crocidifme, d'efforts pour déchirer & rompre tout ce qu'il rencontroit; d'enflure de la tête & d'infomnie.

2. *Inflammation traumatique du cerveau;* Voyez Riviere, *pag. 29. cap. 12. Abcès du cerveau*, Schenckius; Voyez l'article des fractures du crâne *dans les inftit. chirurg.* d'Heifter.

Elle eft caufée par une fracture au crâne, par l'affaiffement ou l'ébranlement du cerveau, d'où s'enfuit une ftafe du fang dans fa fubftance, & une inflammation.

Je me fouviens d'avoir affifté à l'ouverture du cadavre d'un homme qui mourut le feptieme jour de fa maladie. L'occiput s'étoit affaiffé, il tomba dans un profond affoupiffement accompagné de la fievre & d'un délire obfcur qui dura pendant tout le temps de fa mala-

die. Il marmotoit continuellement, & arrachoit le duvet de ses couvertures. Lorsqu'on vint à lever le crâne, je trouvai dans la substance même du cerveau un ulcere d'un travers de doigt de diametre, & d'environ un pouce de long, rempli de pus. Je servois alors à l'Hôpital de St. Eloi, avec M. *Serane* le pere, & nous l'observames tous deux. Voici suivant *Riviere* les signes des contusions du cerveau.

Au commencement, pesanteur de tête, tristesse, petite fievre, douleur, assoupissement. La fievre augmente ensuite, le malade se réveille, & jette les hauts cris, il se leve, il porte souvent les mains à sa tête, &c.

3. *Inflammation de cerveau spontanée. Phrénésie hectique*, Hippocrate *1. prorrhetic. text. 33. Abcès & sphacele du cerveau*; Riviere *prax. pag. 28. Morbus solstitialis*, Plaute *Trinumm.*

Elle commence par un grand mal de tête, qui se communique par l'occiput au cou & à toute l'épine du dos; elle est suivie d'une abolition totale de sentiment de même que dans l'apoplexie, avec cette différence pourtant que les malades s'agitent, & ne peuvent res-

ter en place; ils se prennent la tête avec les mains, & s'efforcent de la déchirer; à mesure que la maladie avance, le corps languit, & devient incapable de se mouvoir. Cette maladie est accompagnée d'une fievre extrêmement aiguë & violente, & provient d'une grande inflammation de cerveau, qui met le malade hors d'état de rien avaler.

Ceux dont le cerveau est sphacelé, meurent au bout de trois jours; & s'ils passent ce temps-là, ils échappent. Hippocrate. *Aph. 51. sect. 7.*

Hippocrate appelle phrénésie hectique celle dans laquelle le délire est léger & obscur; les malades ne parlent point, demeurent tranquilles, & paroissent dormir. Cette maladie est une vraie inflammation du cerveau.

Schenckius rapporte que les malades guérissent, lorsqu'ils rendent du pus par la bouche, le nez & les oreilles. *Voyez* Dodonée *observ. medic. cap. 1. & 2.* & Bonet *sepulchret. pag. 196. observ. 18.* Et les Histoires qu'on rapporte ailleurs de ces maladies.

4. *Cephalitis siriasis; Siriasis* Aëtii, *Tetrabil. 1. serm. 4. cap. 13. Cauma,*

Alexandri; *Ardor capitis.* Pline *lib.* 2. *cap.* 3.

C'est une maladie à laquelle les enfans sont sujets. On la connoît à la chaleur & à l'affaissement de la fontanelle; le malade a les yeux cavés, le visage rouge, une fievre ardente, le corps pâle & desséché; il n'a nul appétit, & ne peut dormir. On croit qu'elle est causée par l'inflammation du cerveau & de ses membranes, & plusieurs Auteurs la regardent comme une phrénésie comateuse, & par conséquent comme une inflammation du cerveau. C'est à ceux qui l'ont observée à nous en donner une description plus exacte.

5. *Inflammation du Cerveau de* Litre.

M. *Litre* a observé une inflammation de la glande pinéale, & avoit promis dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences* de donner la description de la maladie qui en résulte, mais il ne l'a point encore fait. On a souvent trouvé dans cette glande des concrétions calculeuses, qui ne nuisoient aucunement aux fonctions de l'ame.

6. *Inflammation de cerveau, épidémi-*

que l'an 1510 ; appellée vulgairement *Coqueluche*, Mezeray, *Hist. de France sous Louis XII.* Typhus *carcerum* Pringle, *tom.* 2. *cap.* 6. §. 4.

Elle consistoit dans une fievre ardente continue accompagnée d'inappétence & d'aversion pour les viandes, de délire, de colique d'estomac, de colique rénale, de douleurs dans les jambes & d'une céphalalgie gravative (on emploie aujourd'hui le nom de *coqueluche*, pour désigner un catarrhe.) Riviere, *centur.* 2. *observ.* 63 & 73, parle d'une pareille maladie sous le nom de fievre maligne, qui étoit accompagnée vers le onzieme jour, & quelquefois le septieme de délire, de soubresauts des tendons, de défaillances, de viscosités noires autour des dents, de la rudesse, de la noirceur & de la sécheresse de la langue.

Indépendamment des remedes généraux, on employa avec succès dans cette maladie cinq vésicatoires aux bras, aux jambes ou sur la nuque, & ensuite un julep composé d'eau de chardon bénit trois onces, d'eau thériacale trois drachmes, de bézoardique minéral deux scrupules, & six grains de camphre. On

donna ce julep aux malades deux jours de suite soir & matin, & l'on mettoit dans chaque bouillon un scrupule de bézoardique minéral; mais on les faigna auparavant du front.

Pierre Borelli *Castrensis observ. 55. pag. 60.* rapporte une épidémie singuliere de cette maladie. Quelques malades s'imaginoient avoir trois bouches, d'autres d'avoir perdu les pieds & les mains, d'autres croyoient être au sabbat & parmi les démons & les sorciers. On y croyoit dans ce temps-là, mais on n'y croit plus aujourd'hui.

7. *Cephalitis verminosa, Trousse-galant; Fievre pestilentielle* appellée en François *trousse-galant*, Forestus *observ. 7. lib. 6. pag. 156.*

Cette maladie fut épidémique en France en 1545, & emporta quantité de jeunes gens robustes, ce qui lui fit donner ce nom.

C'étoit une fievre quotidienne continue qui redoubloit tous les soirs, ou bien une insomnie continuelle qui jetoit les malades dans la phrénésie, ou bien un assoupissement continuel, qui dégénéroit en léthargie. Elle commençoit ordinairement par un mal de tête;

par une chaleur & une lassitude dans les reins. Les malades rendoient sans efforts quantité de vers vivans par la bouche, de maniere qu'on eût cru qu'ils alloient étouffer ; la plupart avoient des efflorescences, qui étoient salutaires, lorsqu'elles survenoient dans le déclin.

Cure. Rien ne fut plus utile dans cette maladie que les saignées copieuses & réitérées. On tiroit dix-huit onces de sang aux hommes, & une livre aux femmes. On leur tira aussi une livre de sang par le moyen de ventouses scarifiées au derriere & aux épaules, on les purgea ensuite avec des minoratifs, & on leur donna des potions vermifuges. Cette maladie se terminoit pour l'ordinaire le quatrieme jour, & rarement le onzieme.

8. *Inflammation du cervelet.* Voyez *Pringle* tom. 2. pag. 71.

M. *Privat*, Médecin de Montpellier qui exerce la Médecine à Alais avec beaucoup de succès, observa ce qui suit dans un soldat. Sa maladie commença par un violent mal de tête, qui le jeta dans un assoupissement carotique profond. Il étoit couché sur le dos ;

les yeux ouverts & fixes, son pouls étoit fort & égal, comme celui d'une personne saine, sa respiration étoit libre, il arrachoit continuellement le duvet de sa couverture, il mourut le cinquieme jour à compter de celui où l'assoupissement l'avoit pris. On lui ouvrit le crâne, & on trouva dans le cervelet un petit abcès de la grosseur d'une noisette. Ceci arriva en 1757.

XX. *CYNANCHE*, *Esquinancie*, *Trousse-galant*, *Etranguillon*; *Angine inflammatoire*, de Boerhaave, *Aphor. Prunella*, de Paracelse. *Squinantia*, Gordon, in Lilio. *Les Avives*, de Soleysel.

C'est une maladie inflammatoire aiguë, dont le principal symptome consiste dans la difficulté de respirer & d'avaler; il est accompagné d'une fievre aiguë, de la rougeur, de la chaleur, de la douleur & de l'enflure du gosier.

Quoiqu'on l'attribue dans les Ecoles à la seule inflammation du larynx, ou du pharynx, il conste par plusieurs ob-

servations qu'elle est presque toujours compliquée de celles des amygdales, & quelquefois de la luette & du palais.

Il y a la même différence entre l'esquinancie & l'angine, qu'entre la phrénésie & la manie, la néphrétique & la douleur des reins; l'esquinancie est toujours accompagnée de fievre, au lieu qu'il n'y en a point dans l'angine.

1. *Cynanche tonsillaris; Esquinancie ordinaire; Synanche* des Grecs. *Cinquieme espece d'angine* de Boerhaave, *num.* 805.

Cette espece est accompagnée de l'enflure, de la rougeur, de la douleur d'une ou des deux amygdales, de l'engorgement des parties voisines, de l'allongement & de l'enflure de la luette, de l'inflammation du voile du palais, & on s'en apperçoit aisément, en abaissant la langue avec le manche d'une cuiller. Ses variétés sont l'esquinancie catarrhale, l'esquinancie sanguine, ou vraie, ou l'esquinancie synochale, ou compliquée de fievre putride.

La respiration est incommode & difficile, elle ne se fait ni par le nez ni par le gosier, ou du moins elle ne se fait qu'avec peine, à moins que le ma-

lade ne l'ait déjà eue plusieurs fois ; car on a observé que la premiere est plus forte que la seconde, sur-tout lorsqu'on a coupé la premiere fois l'amygdale, ou qu'elle est venue à suppuration. Le malade ne peut rien avaler, l'excréation est fréquente, muqueuse, gluante, la douleur répond dans l'oreille par le conduit d'eustache, on sent un craquement dans cet organe lorsqu'on avale, le malade devient sourd.

Catarrhale. Elle est causée par le froid qu'on a pris dans le temps que le corps étoit échauffé, & elle se manifeste par un coryza, par l'éternuement, la toux ; ensuite, comme on dit, la fluxion descend sur la poitrine, l'esquinancie diminue, & il survient un rhume ; la toux est plus forte, la dyspnée plus grande, l'expectoration visqueuse. La fievre n'est ni si aiguë, ni les symptomes si violens. *Voyez* l'angine de Claudin, *Consil.* 115. *pag.* 275.

Sanguine ou pléthorique. Elle est causée par un dépôt de sang dans les amygdales, & celui-ci par la clameur, l'équitation avec le vent en face, par un travail excessif, par un vent coulis, sur-tout entre le printemps & l'été.

On la connoît par le tempérament, par ce qui a précédé, & par le défaut des ſignes de la catarrhale & de la ſynochale.

Synochale. Elle commence par le friſſonnement & le friſſon, ſans aucune cauſe externe. Le goſier devient douloureux, le malade a de la peine à avaler ſa ſalive, la fievre ſurvient accompagnée de la toux, & de la difficulté de reſpirer & d'avaler, la langue eſt blanche, ſale, le malade perd l'appétit, la nauſée augmente par la toux & le vomiſſement, il a la bouche mauvaiſe, des cardialgies, des peſanteurs d'eſtomac, la fievre augmente, elle eſt accompagnée de peſanteur de tête. Cette eſpece demande des ſaignées réitérées, il en faut moins que dans la ſanguine, mais elles doivent être plus copieuſes que dans la catarrhale. Rien n'eſt plus utile après deux ou trois ſaignées, que de faire vomir le malade, en lui donnant du tartre ſtibié; cela procure un écoulement de pituite ſi abondant, même avant le vomiſſement, que le goſier en devient plus libre. Du moins on évacue le levain de la fievre, de maniere que le malade guérit à l'aide

d'une ſeconde ſaignée & d'une purgation.

Les gargariſmes répercuſſifs ou déterſifs conviennent dans toutes les eſpeces. On peut mettre de ce nombre la décoction d'orge avec le ſyrop de mûre, de grenade; les baies de copal, le ſumach, le nitre, le cryſtal minéral, le miel roſat, entrent auſſi dans les gargariſmes.

La catarrhale ſe guérit en ſe gargariſant la bouche avec de l'eau-de-vie.

Un remede excellent, ſuivant *Pringle*, dans toute eſpece d'eſquinancie, c'eſt d'envelopper le cou avec un morceau de drap trempé dans un mélange de parties égales d'huile commune & d'eſprit de corne de cerf, en renouvellant cette fomentation de quatre en quatre heures. Ce remede précédé par une ſaignée fait naître une ſueur qui détruit ou au moins diminue l'inflammation. On emploie auſſi avec ſuccès des gargariſmes préparés avec une décoction de figues dans le lait, à laquelle on ajoute de l'eſprit de ſel ammoniac.

2. *Cynanche epidemica ; Coqueluche*, Riviere; *obſerv. 19. pag. 136. Febris anginoſa* Huxham; *lib. 1. pag. 92. Mala-*

die épidémique, appellée *Coqueluche*, *ibid.*

Cette maladie differe extrêmement de l'inflammation du cerveau, que l'on appelloit autrefois *Coqueluche* d'après Mézeray.

Cette maladie régna en 1557 dans la Gaule Narbonnoiſe, & emporta dans quelques jours quantité de perſonnes. Elle étoit accompagnée de la toux, de la rudeſſe du goſier, d'une inflammation violente, d'une fievre continue, d'un mal de tête violent, d'une toux férine, d'inſomnie, d'une douleur continue de reins & de lombes, d'un coryza perpétuel.

On employa pour la guérir la ſaignée & les béchiques, qui procuroient des ſueurs fétides abondantes. Ceux qui avoient le goſier bouché & qu'on n'avoit pas ſecourus à temps, moururent d'inanition. On eût pu purger les malades avec la manne & la caſſe; ce purgatif ſatisfaiſoit à l'indication.

3. *Eſquinancie maligne*, Panarole, *pentecoſt.* 5.

L'eſquinancie maligne épidémique, eſt celle qui eſt compliquée d'une tierce continue ou d'une hémitritée, & dont les paroxyſmes durent très-long-

temps. *Hartmann* & *Lindanus* prétendent qu'elle est très-dangereuse, & le plus souvent mortelle. Peut-être est-ce la même que la *cynanche contagiosa* de Strausius; l'*angina pestilens in capite fomitem habens*, de Bonet *Polyalth*; les *tonsiliæ pestilentes* d'Aëtius, le *laqueus gutturis*; *ulcus syriacum* d'Arétée; le *garrotillo* des Espagnols; le *pœdancone* de quelques Auteurs Grecs; l'*angina sicca* d'Hippocrate, *1. prognost.* Suivant *Severinus*, elle se manifeste par un charbon qui affecte la base de la langue & le larynx. Elle est très-funeste aux enfans, & c'est de là que lui est venu le nom de *pœdancone*, c'est-à-dire qui étrangle les enfans. On trouve dans le cerveau des cadavres quantité de pustules livides.

Cette espece fut épidémique il y a trente ans dans les environs de Nîmes; elle fit beaucoup de ravage parmi les bœufs, & elle infecta même quelques hommes; elle mangeoit la langue des bœufs à la racine & la leur faisoit tomber. Le seul remede que l'on trouva, fut de ratisser le charbon avec une piece de monnoie ou avec une cuiller, & de la déterger avec un gargarisme détersif, dans lequel on faisoit entrer l'ail,

le poivre, le ſel & autres choſes ſemblables. C'eſt à ceux qui l'ont obſervée, à voir ſi elle differe des ſuivantes. *Collect. Acad. tom. 2. pag. 295.*

A. *Cynanche ulceroſa* Vandermonde, 1758, *pag. 557. Mal de gorge gangreneux*, M. Boucler.

Débilité extrême, pulſation des tempes, quotidienne continue aiguë, déjections ſéreuſes enſuite des cathartiques, ſaignemens de nez, le voile du palais rouge, pouls foible, eſcarres griſes & extrêmement ſenſibles dans tous les recoins rouges du palais, leſquelles augmentent malgré tous les gargariſmes, à l'exception de celui de M. *Raulin.* Faites diſſoudre un ſcrupule de ſel de Saturne dans deux onces d'eau de plantain, trempez de la charpie dedans, & touchez-en les eſcarres plusieurs fois par jour, c'eſt le moyen de diminuer les ulceres & de les conſolider. On détruit promptement ces ulceres, ſi on les touche ſix fois dans la journée, avec un pinceau trempé dans un mélange de demi-once de miel roſat, & de vingt gouttes d'eſprit de ſel, en employant pour gargariſme l'infuſion de fleur de ſureau, qui doit ſervir

en même temps pour boisson. *Illustr. van Swieten.*

B. *Esquinancie gangreneuse*, M. Marteau, *Journal de Médecine*, *Mars 1756. Maux de gorge malins & gangreneux*, Huxham, *Journal de Médecine*, *Octobre 1757. Esquinancie contagieuse & pestilentielle*, *dissert. de M.* de Rabours, *sur les ulceres des amygdales*, 1749.

Les attaques de ce mal s'annoncerent très-différemment dans différentes personnes. Le plus communément cependant c'étoit d'abord des alternatives de chaud & de froid, pesanteur & douleur de tête; mal de gorge & enrouement; un peu de toux, grande foiblesse, oppression & débilité de poitrine, des nausées & un tenesme dans les enfans. Le pouls en général étoit vif, petit & sautillant, les urines pâles & crues; elles étoient cependant dans les adultes hautes en couleur, en petite quantité, troubles; les yeux étoient pesans, rouges, pleurans.

Le visage plein & bouffi, animé, rarement pâle & abattu.

La nuit aggrave tous les symptomes, c'est le temps où la fievre redouble; le redoublement revient constamment

le ſoir pendant tout le cours de la maladie ; quelquefois même le délire prend dès la premiere nuit.

Les amygdales s'enfloient tantôt plus tôt, tantôt plus tard ; un peu après ſe déclaroit l'enflure des glandes parotides & maxillaires, qui devenoit conſidérable en très-peu de temps, quelquefois même auſſi-tôt ; de ſorte que le malade ſembloit menacé d'étouffement. La bouche étoit d'un rouge fleuri & foncé ; il paroiſſoit ſur la luette, les amygdales, le voile du palais, & la partie poſtérieure du pharynx, quelques taches blanchâtres & livides diſperſées çà & là, qui ſouvent ne tardoient gueres à s'aggrandir, & qui dégénéroient en ulceres ſuperficiels qui rongeoient la luette & les amygdales.

La langue étoit blanche & moite au bout, mais à la racine elle étoit fort chargée, & couverte d'une matiere épaiſſe, jaunâtre ou brune.

L'haleine devenoit alors fétide, & finiſſoit par être inſoutenable.

Le ſecond ou le troiſieme jour, tous les ſymptomes s'aggravoient & la fievre augmentoit ; ils ſe calmoient au bout de trente ou quarante heures ;

à l'exception de l'insomnie, de la difficulté d'avaler, & de l'anxiété, qui devenoient beaucoup plus grandes.

La tête se troubloit, devenoit douloureuse & pesante, il y avoit toujours en général plus ou moins de délire, quelquefois une insomnie & une phrénésie continuelle, ou une stupidité, & le malade se parloit en marmottant à lui-même.

La peau étoit seche, rude, avec une disposition à la sueur; l'urine étoit telle qu'au commencement, le malade avoit des envies de vomir, il avoit un cours de ventre, & cela arrivoit sur-tout chez les enfans.

La respiration devenoit beaucoup plus difficile, & elle étoit accompagnée d'une espece de râlement, comme si le malade alloit être étouffé, la voix étant tout-à-fait creuse & enrouée, de sorte qu'il n'y avoit personne qui ne pût aisément reconnoître la maladie dans ceux qu'elle attaquoit.

Le quatrieme ou le cinquieme jour ils crachoient des mucosités puantes, & purulentes; quelquefois teintes de sang: d'autres fois la matiere étoit tout-à-fait livide, & d'une odeur abominable.

La plupart avoient les narines enflammées & excoriées, continuellement dégouttantes d'une matiere ichoreuſe exceſſivement âcre, qui corrodoit les joues & les mains dans les enfans, & qui les faiſoit éternuer.

La ſuppreſſion de cet écoulement de la bouche & du nez étouffa quelques enfans, & occaſionna dans ceux qui l'avalerent des excoriations d'inteſtins, des tranchées violentes, des dyſſenteries, juſqu'à des excoriations de l'anus & des feſſes.

La trachée artere ſe carioit, & les malades rendoient en crachant des lambeaux de ſes membranes externes; ils languiſſoient long-temps & mouroient enfin phthiſiques. Il arrivoit ſouvent auſſi que ces matieres tombant tout-à-coup ſur les poumons, emportoient le malade par une péripneumonie.

Il ſurvenoit vers le troiſieme ou quatrieme jour une effloreſcence ſur la ſurface de la peau; elle étoit tantôt de couleur cramoiſi, tantôt ſous une forme éryſipélateuſe ſur la poitrine & les bras, comme ſi l'on eût barbouillé la peau avec du ſuc de framboiſe ou du vin; tantôt ſous celle

de pustules sur le visage, elle causoit une démangeaison, l'épiderme tomboit par écailles, ce qui étoit le plus communément d'un bon augure.

Lorsque cette éruption prenoit une couleur livide ou plombée, ou rentroit sur le champ, le danger étoit plus pressant, sur-tout s'il paroissoit de côté ou d'autre des taches pourpres ou noires, comme cela arrivoit quelquefois ; les urines devenoient limpides & claires, il survenoit des convulsions, & bientôt le malade mouroit suffoqué.

Cette maladie parvenoit ordinairement à son état vers le cinquieme ou le sixieme jour dans les jeunes sujets ; elle tardoit plus long-temps dans les adultes, elle affectoit le malade comme s'il avoit eu une péripneumonie, & alors il mouroit dans une attaque de *coma*, ou phthisique, après avoir langui long-temps.

Si le pouls devenoit moins fréquent & plus égal, si le fond de la gorge se nettoyoit d'une maniere sensible & paroissoit vermeil & frais, & qu'en même temps la respiration devînt libre & aisée, & que les yeux reprissent un certain degré de vivacité & de brillant, il

il ſurvenoit une criſe ſalutaire par les ſueurs, & les urines troubles qui dépoſoient un ſédiment furfuracé, & enfin l'expectoration ſe faiſoit avec facilité, & l'épiderme tomboit par larges écailles.

Mais s'il ſurvenoit un friſſon, & que les exanthemes rentraſſent ſubitement ou devinſſent livides; ſi le pouls devenoit petit & vif, & que la peau reſtât ſeche & brûlante, la reſpiration plus difficile, l'œil morne & abattu, les urines pâles & limpides, la phrénéſie ou le coma ne tardoient pas à venir, avec une ſueur froide & viſqueuſe du viſage; la mort alors n'étoit pas éloignée, particuliérement s'il y avoit des hoquets avec reſſerrement à la gorge, ſi le viſage étoit bouffi, pâle, luiſant, huileux, & l'air cadavereux.

Une ſimple ſaignée eſt quelquefois utile, mais la ſeconde eſt toujours nuiſible. Dans la premiere, le ſang eſt couvert d'une coëne tenace & plombée; dans la ſeconde & dans les ſuivantes, il eſt verdâtre, comme une eſpece de gelée, ou noirâtre, ſans ſéroſité, mou & diſpoſé à ſe diſſoudre.

On trouva à l'ouverture des cada-

vres les viscéres remplis d'un sang putride, dissous & sphacelé. M. *Serane* le pere a écrit sur cette espece dans les Mémoires de la Société de Montpellier.

La cure consiste à corriger la putréfaction du sang avec des antiseptiques chauds, mais non point avec les sels alkalis volatils.

Toutes les fois que j'étois appellé auprès d'une personne attaquée de cette maladie, j'ordonnois un lavement émollient, rarement employois-je la saignée; j'y joignois les cathartiques doux, lorsqu'ils étoient indiqués au commencement, ce qui est rare; je la purgeois dans le déclin. Lorsque la nausée & le vomissement étoient forts, je leur donnois l'oxymel scillitique, ou tel autre émétique léger, pour calmer les symptomes de l'esquinancie.

Immédiatement après je donnois au malade une mixture composée de sel d'absynthe, ou de sel volatil de corne de cerf, de suc de limon & d'eau alexitere simple, à laquelle j'ajoutois la poudre de contrayerva composée, & un peu de myrrhe & de safran. Quant à ces derniers, je les ordonnois en bol avec un peu de nitre si la fievre étoit

forte, & j'y ajoutois un grain ou deux de camphre pour les adultes, lorsque leur estomac pouvoit le supporter; s'il ne le pouvoit pas, j'y substituois un julep camphré ou le vinaigre camphré, avec le syrop de groseilles noires, de framboise ou autre semblable. Le second ou le troisieme jour je faisois ajouter à la mixture saline ou au julep cordial la teinture de quinquina alexitere, qui favorise l'éruption des exanthemes, sans empêcher les sueurs. J'ai quelquefois essayé de les exciter par des diaphorétiques doux & légers, & par une très-ample boisson d'eau d'orge. Lorsque les sueurs étoient fétides, j'ajoutois à la teinture de quinquina l'élixir de vitriol, ou je lui faisois boire du vin trempé avec du jus de limon. Je lui faisois laver fréquemment la bouche & la gorge avec un gargarisme fait d'une décoction de figues, de roses rouges, de myrrhe & de miel, d'esprit de vitriol & de substances mucilagineuses. Quelquefois je faisois respirer la vapeur des roses rouges, des fleurs de camomille, de myrrhe & de camphre bouillis dans le vinaigre, aussi chaude que le malade pouvoit la supporter, & il en retiroit un prompt sou-

lagement. J'appliquois des épipaſtiques ſur les parotides, ou derriere les oreilles, j'appaiſois le météoriſme avec des fomentations émollientes.

4. *Eſquinancie exanthémateuſe.* Collect. Acad. *tom.* 3. *obſerv.* 42. de Wincler; *Angina varioloſa* Sydenhami, *pag.* 659. 664. *Angina morbilloſa* Sydenhami, *pag.* 144. Morton, *de morbillis.*

L'eſquinancie variolique ſurvient dans le temps que les puſtules ſuppurent, ou ſont ſur le point de ſécher, je veux dire vers le onze, à compter du jour de l'attaque. Comme le voile du palais & la partie poſtérieure du pharynx ſont alors remplis de puſtules, le malade rend par le nez les bouillons qu'on lui donne, il ne peut ſe moucher ni cracher la mucoſité qui s'eſt deſſéchée, il a peine à reſpirer, ſa gorge ſe reſſerre, & il ſurvient une fievre accidentelle dans la petite vérole confluente.

Rien n'eſt meilleur que d'injecter avec une ſeringue dans le nez & la bouche du malade une décoction d'orge & de miel roſat, pour les lui ramollir & le ſoulager.

A l'égard de l'eſquinancie de la rougeole, elle vient dans le temps de l'é-

ruption, & même avant; elle eſt accompagnée d'une voix rauque, d'une toux ſeche très-incommode, du coryza, de larmôiement, de la difficulté de reſpirer & d'avaler, parce que le palais ſe trouve engorgé de la matiere qui ſort des boutons : l'on emploiera les tiſanes édulcorantes & les éclegmes que j'ai indiqués dans la cure de la rougeole.

Le Docteur Allioni, *in tractatu de morbo miliarium*, traite en peu de mots de l'*eſquinancie miliaire*, qui précede l'éruption : elle ceſſe dès qu'elle eſt faite. L'illuſtre *Brogiani*, Profeſſeur à Piſe, *lib. de venenis, pag. 101.* a obſervé dans la ſcarlatine & dans la rougeoule, une eſquinancie accompagnée d'une averſion pour l'eau, pareille à celle qu'éprouvent les hydrophobes, ſans que les malades en mouruſſent.

5. *Cynanche trachealis; Anginæ prima ſpecies* Boerhaavii, *n. 801. Angina canina* Zacuti Luſitani, *obſerv. 88. lib. 1. Cynanche vera Græcorum, & Cynanche laryngea.*

Lorſque l'inflammation n'affecte que la membrane muſculeuſe interne de la trachée artere, ſans toucher aux autres

parties, elle eſt accompagnée de tumeur, de chaleur, de douleur, d'une fievre aiguë, ardente. Elle ne ſe manifeſte d'ailleurs par aucun ſigne extérieur, le malade a la voix aiguë & glapiſſante, on entend une eſpece de ſifflement, l'inſpiration eſt douloureuſe, la reſpiration courte, fréquente, élevée & gênée. Le ſang a peine à circuler dans les poumons, le pouls vacille, le malade eſt dans des angoiſſes extrêmes & ne tarde pas à mourir. Cette eſquinancie eſt d'autant plus funeſte, qu'elle ne ſe manifeſte par aucun ſigne extérieur. Plus le mal eſt voiſin de la glotte & de l'épiglotte, plus la vie du malade eſt en danger. Lorſque l'inflammation affecte les muſcles du larynx, & qu'elle eſt interne, le malade ne peut rien avaler qu'il ne ſente des douleurs cruelles, qui augmentent toutes les fois qu'il parle & qu'il crie; ſa voix eſt aiguë & perçante, il tombe dans des angoiſſes qui ſont en peu de temps ſuivies de la mort. Cette variété affecte la trachée artere, & eſt la plus mauvaiſe de toutes.

Voyez là-deſſus Dodonée, *obſerv. c.* 18. Tulpius, *lib.* 1. *cap.* 51. Grég. Horſtius, *&c.*

6. *Cynanche pharyngea*, quatrieme eſpece d'eſquinancie, Boerhaave, *n°.* *804.* en grec, *paraſynanche. Paraſynancie*, difficulté d'avaler, avec inflammation.

Lorſque l'inflammation n'affecte que le pharynx, il eſt aiſé d'appercevoir les ſignes qui lui ſont propres par l'inſpection du goſier. La reſpiration eſt aſſez libre, la déglutition douloureuſe, impoſſible, le malade rend la boiſſon par le nez, elle retombe dans la trachée artere, & excite une toux violente. Les alimens ni la boiſſon ne paſſant plus, les humeurs s'échauffent & ſe deſſechent, la fievre ſurvient; & comme elle n'eſt point violente, le malade traîne long-temps avant de mourir.

7. *Cynanche thymica*, Bonet, *Sepulchret. obſervat. 11. pag. 478.*

Cette eſpece provient de l'inflammation du thymus, & elle eſt rare. L'œſophage & la trachée artere étant preſſés par le thymus, il ſe forme une tumeur au bas du cou près du ſternum; le malade rejette ce qu'on lui donne; on n'apperçoit aucun changement dans le goſier.

8. *Cynanche hepatica*, Guarinonii,

conſil. 161. Les avives; Angina ſalvâ larynge à jecore corrupto ortum ducens, Bonet, *ſepulchret.*

On n'apperçoit aucune altération dans le larynx de ceux qui meurent de cette eſquinancie; mais leur foie eſt tellement putréfié qu'il ſe réduit en pouſſiere comme une motte de terre; & ce ſont les vapeurs qui s'en élevent qui reſſerrent le larynx. Le malade meurt au bout de trente heures.

Les chevaux ſont ſujets à cette maladie, lorſqu'on les baigne pendant qu'ils ſont en ſueur; les avives s'enflent, & ils meurent pour l'ordinaire au bout de deux jours. Leur foie, comme l'obſerve *Gliſſon*, eſt entiérement putréfié & fondu.

9. *Cynanche à deglutitis; Angina ſpuria*, Ettmuller. *Vide* Dyſphagiam, ou difficulté d'avaler.

10. *Cynanche arthritica; Angina arthritica*, Muſgrave, *cap. 13. Eſquinancie arthritique. Eſquinancie métaſtatique, occaſionnée par la rentrée de la gale, des dartres*, de Meyſerey, *tom. 2. nº. 318.*

Cette eſpece vient à la ſuite d'un accès de goutte réguliere; elle eſt cauſée par l'ardeur de la fievre, & com-

pliquée d'une douleur paſſagere dans les articles. Elle dégénere aiſément en un abcès qui vient à ſuppuration, lequel prend la place de la goutte, ce qui fait que le malade en eſt long-temps exempt; mais elle revient lorſqu'on répercute la matiere qui l'occaſionnoit.

Elle eſt précédée d'une fievre violente, preſque ardente, & ſuivie de douleurs, & d'une tumeur phlegmoneuſe dans le goſier; le malade a tant de peine à reſpirer & à avaler, qu'il ne peut plus rien prendre au bout de deux jours; il rend beaucoup de ſalive, il eſt conſtipé, & ſon ſang eſt *coëneux*.

Cure. Il faut attirer les humeurs au-dehors par le moyen de la ſaignée, de la purgation, des gargariſmes, des véſicatoires, comme dans l'eſquinancie ordinaire, & tâcher ſur-tout de les rappeller dans les parties oppoſées à celles ſur leſquelles elles ſe ſont jetées; & c'eſt en quoi cette cure differe de celle des autres. Pour cet effet, le malade uſera de cidre, de vin blanc ou de vin du Rhin, après s'être purgé, pour prévenir les douleurs des articles qu'ils ont coutume d'occaſionner. On appliquera ſur l'article affecté un em-

plâtre préparé avec la poix de Bourgogne, ou la toile cirée, ou un phénigme âcre & irritant; on lui fera baigner les pieds dans de l'eau auſſi chaude qu'il pourra la ſouffrir; & après que la tumeur ſera formée, on la couvrira d'un morceau de flanelle, ou avec un linge plié en double; dès que cette tumeur paroît ſur les pieds ou ſur les genoux, le reſte de l'eſquinancie ſe diſſipe.

11. *Cynanche mercurialis*, Schenckii, *lib. 6. obſervat. Eſquinancie cauſée par les frictions mercurielles*, Aſtruc, *des accidens qui arrivent dans les maladies vénériennes*, *1.* Stadii, *lib. 4. cap. 8.*

Il arrive quelquefois après la troiſieme ou la quatrieme friction, que les glandes ſalivaires, maxillaires, parotides & les amygdales, s'enflent tout-à-coup, s'échauffent, deviennent douloureuſes; la langue s'enfle, ſort de la bouche; le viſage & la tête s'enflent auſſi; le malade a de la peine à reſpirer & à avaler; il perd la voix, ou s'il parle, on croiroit qu'il mugit; il tombe dans l'aſſoupiſſement & dans une fievre aiguë; la ſalivation eſt fétide, copieuſe, gluante; il vient de petits ul-

ceres ſous la langue, dans l'intérieur des joues, il ſent les mêmes douleurs que ſi les dents pouſſoient, les gencives ſont rouges & enflées, les dents branlent, tombent, lors ſur-tout qu'elles ne ſont liées que par le tartre; ce ſont là la plupart des accidens que cauſent les frictions mercurielles trop réitérées, lorſqu'on néglige de faire prendre au malade un nombre de bains ſuffiſant.

La cure exige, 1°. que l'on faſſe quitter au malade le linge que le mercure a ſali, qu'on lui faſſe prendre un bain tiede pour déterger la peau, qu'on appaiſe l'agitation du ſang par la ſaignée, & qu'on évacue le mercure par la purgation, ſans négliger les gargariſmes de lait tiede, &c.

12. *Cynanche prunella*, Ettmuller. *de febrib. pag.* 202 & 207. en allemand, *die braune.*

C'eſt un ſymptome de la tierce continue ardente; il eſt compliqué de la ſoif, d'une chaleur extrême, de la ſéchereſſe, & d'une rougeur obſcure de la langue, de l'ardeur du goſier, de la difficulté d'avaler & de reſpirer.

Les remedes qui lui conviennent ſont le mucilage de ſemence d'herbe

aux puces & de coing, que l'on délaye dans de l'eau extraite de joubarbe, & dont on a ſoin de baſſiner la langue. On y joint un gargariſme composé avec les eaux de plantain, de laitue, de morelle, de troêne, de pourpier, de prunelle, avec le jus de mûre, d'épine vinette, de citron, le criſtal minéral, ou le nitre, &c.

Les mots de *prunella* & d'*angina* ſont ſynonymes dans *Paracelſe*.

13. *Cynanche à dyſſenteria*, Ettmuller, *de anginâ* ; G. Fabricii Hildani, *de dyſſenteriâ* ; Lamoniere, *Traité du flux dyſſentérique*, *cap. 5*. *Eſquinancie causée par la dyſſenterie.*

Cette eſpece vient à la ſuite de la dyſſenterie qu'on a arrêtée ou mal traitée ; elle eſt compliquée de l'inflammation du goſier, de fievre, de lipothymie. *Hildanus* la croit occaſionnée par des puſtules qui s'engendrent dans le goſier, & qui ont coutume de ſe former ſur les levres des perſonnes convaleſcentes.

On la guérit avec des gargariſmes de lait, de décoction d'orge, en oignant le cou du malade avec de l'huile de lys, d'amande douce, & en appliquant

deſſus de la laine graſſe. Vous trouverez un plus grand détail *dans la Bibliotheque de Médecine-pratique de* Manget, *à l'article de l'*Eſquinancie, *pag. 77*.

14. *Cynanche parotidæa*, vulgò *oreillons & ourles*, Tiſſot, *Avis au peuple*.

Cette eſpece eſt ſans fievre; les parotides & les glandes maxillaires ſont enflées. Le malade a de la peine à avaler & à ouvrir la bouche. On le guérit en lui preſcrivant une diete légere, une boiſſon réſolutive, & en le tenant dans un lieu chaud.

15. *Cynanche purpuro-parotidæa*, D. Tiſſot, *n°. 117*. A.

Cette eſpece differe de l'eſquinancie ordinaire, par la tumeur des parotides & de tout le cou, par une éruption de taches pétéchiales, qui a lieu juſqu'au ſixieme jour, à moins qu'elle ne ſoit ſuppléée par une ſueur abondante. La fievre dans cette eſpece a des redoublemens irréguliers; la difficulté d'avaler eſt peu conſidérable; les amygdales paroiſſent ulcérées, mais ſans malignité. On guérit cette maladie par les ſaignées & les ſudorifiques, ſurtout par l'uſage du kermès minéral.

XXI. *CARDITIS ; Inflammation du cœur ; Inflammation du cœur & du péricarde*, Senac, *Malad. du cœur, chap. 6 & 7.* Meckel, *Mémoires de Berlin, 1756.*

Le caractere de cette maladie est obscur & douteux. On le tire de la douleur qui se fait sentir sous le sternum, de la palpitation, des fréquentes défaillances, de l'inégalité & de la fréquence du pouls, quelquefois de la fievre aiguë qui survient au bout de quelques jours avec un pouls dur & fréquent. Elle est accompagnée de douleurs poignantes, d'anxiétés continues dans la région du cœur.

1. *Inflammation du cœur spontanée ;* Voyez *trois observat.* de M. Meckel & Senac *cap. 7.* où l'on trouve plusieurs Histoires de cette maladie.

L'Illust. *Trecourt* Journ. de Médecine Déc. 1755. fait l'énumération des signes qui caractérisent l'inflammation épidémique du cœur. Ces signes sont 1°. les symptomes péripneumoniques très-violens ; 2°. une difficulté extrême de respirer, avec un intervalle très-long

entre l'expiration & l'inſpiration qui ſuit; 3°. une ſoif ardente; 4°. une averſion pour la boiſſon, ſi grande, que les malades frémiſſent & tombent en convulſions au ſeul aſpect de l'eau; 5°. une douleur dans la région du cœur, pareille à celle qu'y exciteroit un clou qu'on y enfonceroit; ajoutez à ces ſymptomes une nauſée continuelle, la palpitation, la dépreſſion du pouls, les yeux larmoyans, triſtes, la langue ſeche, noire, le ſang pleurétique, couvert d'une coëne denſe & jaune; cette maladie contagieuſe ſe terminoit au bout d'une ſemaine. La ſubſtance du cœur parut ulcérée dans tous les cadavres qu'on ouvrit, & on obſerva dans pluſieurs cadavres, des concrétions polypeuſes, & des adhérences du péricarde avec le cœur.

Cure. On ſaignoit les malades 4 ou 5 fois le premier jour, & on les purgeoit ſans délais avec une décoction de caſſe dans laquelle on délayoit du tartre ſtibié; ces ſecours adminſtrés le premier jour, produiſoient un très-bon effet; différés au lendemain, ils étoient inutiles; lorſque la maladie s'étendoit juſqu'au cinquieme ou ſixieme jour, on

pouvoit espérer d'arracher les malades à la mort ; les aposemes délayans, la poudre tempérante mêlée avec un peu de camphre, les tisanes nitrées, & les purgatifs réitérés de deux jours l'un, ont sauvé plusieurs malades; il en mourut cependant une vingtaine, malgré ces secours. *Ill. Trecourt.*

Un jeune homme ressentoit des douleurs aiguës & poignantes dans la région du cœur, accompagnées d'anxiétés & d'oppression, qui l'empêchoient de vaquer à ses affaires. Il fut attaqué le sixieme jour de la fievre, son pouls devint dur & fréquent. Après plusieurs saignées, la maladie diminua le quatorzieme jour, mais les anxiétés & les douleurs augmenterent, & il mourut le vingtieme jour.

Ouverture du cadavre. Toute la superficie du cœur étoit couverte de pus, & d'une croûte grasse & purulente, qui couvroit sa tunique qui étoit rongée; le péricarde étoit rouge, entouré de vaisseaux gonflés, le tissu charneux du cœur, pâle, flasque.

On peut voir dans l'endroit cité plusieurs observations sur le corps, les oreillettes, la base, la pointe, le péricarde

&c. du cœur dans les cas où il s'enflamme & qu'il vient à ſuppuration. Le diagnoſtic & le pronoſtic ſont incertains, & les méthodes curatives de nul effet.

2. *Inflammation du cœur traumatique.* Senac, *Bleſſures du cœur, chap. VI.*

Elle eſt indiquée par le lieu de la bleſſure, la direction de l'inſtrument, la profondeur de la plaie & par d'autres ſignes très-obſcurs, ſavoir, par la douleur, l'anxiété, la fievre qui ſurvient le ſecond ou le troiſieme jour. Elle eſt ſouvent accompagnée de défaillances, de la petiteſſe & de l'inégalité du pouls, de ſueurs froides, d'anxiétés, ſans fievre aiguë ni palpitation. *Voyez* ſyncopes & orthopnées traumatiques. L'iſſue eſt pour l'ordinaire funeſte, & le malade meurt au bout de quelques jours d'une hémorrhagie.

Dans les inflammations du cœur & de l'eſtomac, la fievre eu égard à la chaleur & au pouls, eſt petite, rare, ou nulle, mais funeſte quant à l'iſſue & aux ſymptomes; elle tient pour l'ordinaire de la fievre maligne, de ſorte que ces maladies n'appartiennent preſque point à cette claſſe.

L'inflammation des yeux appartient à *l'ophthalmie*, celle des oreilles à l'*otalgie*, celle des mamelles à la *mastalgie* ou à la *synoque laiteuse*.

XXII. *PERIPNEUMONIA*, Péripneumonie; *Pneumo-pleuritis*, Dolæi, *Encycloped. Pulmonia pneumonia*, Alpini, *Medic. meth. lib. 7. Pneumonia & Peripleumonia*, Castelli *Lex.* appellée par quelques-uns *Pulmonaria*, *Pleuro-peripneumonia*, Bonet, *Merc. compil.*

La péripneumonie est une maladie inflammatoire accompagnée d'une fievre aiguë, d'oppression & de difficulté de respirer, d'une douleur gravative de poitrine, d'une toux incommode, de crachement de sang, & de la mollesse du pouls.

Son principe morbifique est l'engorgement des vaisseaux sanguins des poumons, que la nature s'efforce de lever, ou de conduire à suppuration par le moyen de la toux, de la fievre, de la dyspnée, y étant portée par le senti-

ment confus qu'elle a de l'obstacle qui s'oppose à la circulation & à la respiration.

Dans l'asthme, il n'y a que la respiration de gênée, ce qui fait qu'il n'y a point de fievre. Mais dans la péripneumonie, l'engorgement empêche le sang de circuler dans les poumons, de sorte que le cœur ne peut que se ressentir de cette résistance ; & de là vient qu'il s'efforce de la surmonter par l'attrition, la chaleur & l'impulsion qu'il communique au sang, indépendamment de l'expectoration du sang, qui emporte une partie des saburres.

Dans la péripneumonie & la pleurésie sanguines ou vraies, la fievre est synoque, c'est-à-dire, continue & d'une semaine ; dans les putrides, les impures & les malignes, la fievre est continue, ou tierce continue double, ou quotidienne continue, & dure pour l'ordinaire deux semaines.

1. *Peripneumonia pura ; La vraie péripneumonie ; Pneumonitis* Mich. Bourgard, *dissert. 1754. Péripneumonie vraie* des Auteurs.

Cette espece, dans laquelle il n'y a ni saburre putride, ni maligne, est oc-

caſionnée par l'agitation de la pléthore & par l'engorgement ſubit des poumons. Elle eſt accompagnée d'une fievre ſynoque continue non rémittente; l'haleine ne ſent point mauvais, point de nauſée, la chaleur eſt intenſe, le viſage haut en couleur, le pouls vif, plein, mollet, ondoyant, quelquefois inégal, mais d'une inégalité qui eſt propre à celui de la poitrine, je veux dire, redoublée; les crachats ſont ſanguinolens, ou jaunes, dans le déclin, blancs, viſqueux.

On la guérit de même que la pleuréſie ſanguine inflammatoire, par des ſaignées réitérées juſqu'à dix fois dans les adultes; on leur tire le premier jour toutes les quatre heures environ demi-livre de ſang, on leur fait prendre dans l'intervalle quelques bouillons légers, & une potion délayante, telle que la décoction d'orge avec la régliſſe, ou, ce qui eſt le plus uſité, des feuilles de chicorée, le ſuc dépuré de bourrache, à la doſe de trois onces dans l'intervalle des bouillons. Mais comme le ſuc de bourrache, lorſqu'on le donne en trop forte doſe au commencement de la maladie & à des ſujets bilieux, excite

la fievre, il vaut mieux faire bouillir quelques feuilles de bourrache dans une infuſion de capillaire, à moins qu'il ne faille provoquer la ſueur le troiſieme ou le quatrieme jour ; dans ce cas, il convient de donner au malade quatre onces de ſuc de bourrache pur & chaud avec la thériaque, l'antimoine diaphorétique, le ſang de bouc, &c.

2. *Peripneumonia putrida.* Theſe ſoutenue à Paris en 1752. *Péripneumonie ſymptomatique.*

Elle eſt occaſionnée par une fievre émitritée, ou par une tierce continue putride, ou par la cacochylie putride des premieres voies qui a paſſé dans le ſang. On la connoît à la puanteur de l'haleine, à la ſaleté de la langue, à l'exacerbation de la fievre, à la nauſée, la peſanteur de l'eſtomac, la cardialgie, la ſyncope, qui annonce quelquefois l'attaque, le vomiſſement bilieux. Elle ſe manifeſte par un froid & un friſſon, auquel ſuccedent, le premier ou le ſecond jour, la toux, une douleur de poitrine, poignante dans le côté, gravative dans la région du ſternum, ou la pleuro-pneumonie de *Schroëder.*

Cette eſpece exige des ſaignées moins

copieuſes ; & dès la premiere rémiſſion il faut preſcrire au malade un léger cathartique, comme deux onces de manne diſſoutes dans un verre d'infuſion de fleurs de mauve ou de violette, à laquelle on joint quelquefois un grain de tartre ſtibié, ou quatre gouttes de ſyrop de Glauber pour accélérer la purgation, après quoi l'on revient à la ſaignée, & l'on ſe conduit pour tout le reſte de même que dans la pleuréſie.

3. *Peripneumonia ardens*, Brunsflels. *Péripneumonitis* Mich. Bourgard. *Peripneumonia biliosa* Foreſti *lib. 16. obſ. 46. pag. 71.*

On la connoît au type de la tierce continue, auquel ſe joignent une ſoif ardente, l'ardeur de la poitrine, le tempérament ſec & bilieux du malade, par les exercices outrés qui ont précédé, les liqueurs ſpiritueuſes dont le malade a uſé, par la colere à laquelle il s'eſt laiſſé emporter, à la couleur jaune ou noire de la langue, à ſa ſécheresse, à la couleur jaune des crachats & de l'urine, à la vîteſſe du pouls, à l'âcreté & à la ſécheresse de la chaleur.

Cette variété exige des ſaignées réitérées, des tiſanes adouciſſantes & ra-

fraîchiſſantes faites avec la fleur de mauve, la décoction d'orge & la réglifſe, les ſemences froides ; dans la rémiſſion, des cathartiques légers compoſés d'une décoction de manne dans une infuſion de fleurs de violette, de graine de lin ; le ſoir, le ſyrop de nénufar, & même de pavot blanc en petite doſe, pour ne point arrêter le vomiſſement, & le reſte comme dans la premiere eſpece. Cette maladie ſe termine par des ſueurs qu'il faut aider à temps. J'ai vu ſaigner des malades juſqu'à dixhuit fois, & ils s'en ſont bien trouvés.

4. *Peripneumonia maligna ; Febris crimodes* Foreſti *obſerv. 37. lib. 1. Schol. Peripneumonia peſtilens* Schenckii, *obſ. lib. 6. pag. 855. Peripneumonia eryſipelatoſa*, Schenckii *ſchol. ad obſ. 46. Péripneumonie maligne.*

Cette péripneumonie, ſi l'on en croit *Gallus* & *Schenckius*, fit un ſi grand ravage en Europe en 1348, qu'il n'échappa qu'un dixieme des habitans. Elle tuoit les malades au bout de trois ou quatre jours.

Quartâ luce frequens fato perdebat acerbo,
Infecit Latium atque Europâ ſæviit omni.

Fracaſtor. *de Syphilide.*

Elle étoit accompagnée de la toux, d'une difficulté de respirer, qui obligeoit les malades de rester assis, de crachement de sang, d'exanthemes, d'abcès externes, &c.

Elle demande le même traitement que la pleurésie maligne, vermineuse, pestilentielle.

5. *Peripneumonia typhodes*, Deplaigne, Journ. de Méd. Septembre 1757. *Pleuro-péripneumonie bilieuse & putride; Epidémie annuelle parmi les troupes qui étoient en garnison à Valenciennes.*

Caractere. Oppression de poitrine, douleur poignante, ou gravative, abattement considérable des forces, pouls petit, foible, profond, souvent concentré, à peine fréquent pour l'ordinaire (sans fievre, à ce que dit l'Auteur) dyspnée, respiration entrecoupée, toux violente, seche, expectoration difficile, les crachats gluants, ténaces, jaunâtres; surviennent les nausées, le vomissement bilieux, la langue épaisse, couverte de saburres blanchâtres, céphalalgie légere, mais qui venant à augmenter, jette le malade dans un délire obscur, proportionné à l'engorgement de la poitrine. Dans les

cadavre

cadavres, ſuppuration du poumon, engorgement ou ſuppuration des deux lobes ; le thorax rempli de pus, ou d'une ſéroſité gélatineuſe, pareille matiere dans les viſceres du bas ventre ; quelquefois du pus ou de la ſéroſité dans le péricarde ; la plevre adhérente au côté malade, ſouvent des concrétions polypeuſes dans le cœur, indiquées par une reſpiration gênée & fréquente ; toutes les autres parties ſaines, à l'exception que le foie eſt plus gros & d'une couleur plus pâle.

Cure. Après une ou deux ſaignées, preſcrivez l'émétique au malade ; & même, ſi le pouls eſt petit & peu fréquent, commencez par une potion émétique & cordiale.

Réitérez la ſaignée, ou purgez-le avec des minoratifs & quelques grains de tartre ſtibié.

Auſſitôt après les premieres évacuations, appliquez un emplâtre véſicatoire ſur le côté malade ; les ſymptomes ſe calment au bout de quinze heures, la fievre diminue, l'expectoration recommence, la diaphoreſe ſurvient ; on ne remarque aucune altération dans

les urines. Les antiſeptiques énergiques n'ont rien de dangereux dans cette maladie ; c'eſt pourquoi il convient de donner au malade, toutes les quatre heures, un bol compoſé avec la racine de contrayerva, le camphre & le nitre, ou tel autre béchique & diaphorétique ſuivant le cas.

L'oxymel ſcillitique, le ſyrop de guimauve avec l'eau de ſcabieuſe, d'impératoire ou de ſcordium, & quelque peu d'huile d'amande douce, appaiſent la toux.

La diaphoreſe & l'expectoration annoncent une heureuſe iſſue ; c'eſt pourquoi, il convient, ſuivant les cas, de donner au malade dans les intervalles des cathartiques minoratifs, des lavemens, des tiſanes nitreuſes ou béchiques, des cordiaux & des diaphorétiques ; & en cas de délire ou de céphalalgie violente, de le ſaigner de la jugulaire.

6. *Peripneumonia catarrhalis ; Fluxion ſur la poitrine. Voyez* Amatus *centur. 7. cur. 79. Peripneumonia à capitis deſtillatione. Peripneumonia notha* Sydenhami 654. Boerhaavii aphor. 867. *Péripneu-*

monie pituiteuse. Forest. *Peripneumonia tussi epidemicæ succedens*, Sydenham. pag. 156. 138.

Cette espece est très-fréquente au commencement de l'hiver. Elle commence par une toux catarrhale, compliquée d'un froid & d'une chaleur alternatifs, de douleurs de poitrine, d'enrouement, de vertiges & de maux de tête violens lorsqu'on tousse. La toux n'est point continue, & le malade rejette toutes les liqueurs qu'on lui donne. Cette maladie attaque principalement les personnes âgées, d'un tempérament froid & pituiteux, avec une fievre manifeste, en quoi elle differe de l'asthme; la fievre est douce & moins violente que dans la vraie péripneumonie, sur-tout dans ceux qui l'ont déjà eue, le sang est coëneux de même que celui des pleurétiques.

Cette espece exige un petit nombre de saignées, mais plusieurs purgatifs. *Sydenham* saigne ses malades dès le premier jour, il les purge le lendemain avec la casse, la manne, le syrop de rose solutif dans une infusion de séné avec les figues & la réglisse. Il réitere

la saignée le sur-lendemain, il repurge le malade après un jour d'intervalle, continuant de même jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Les jours qu'il ne le purge point, il emploie les béchiques & les substances oléagineuses. La tisane n'est autre qu'une décoction d'orge avec la réglisse; le malade ne vit que de crêmes. L'ill. *Haller* a sauvé *Gesner* d'une péripneumonie en lui faisant respirer la vapeur du vinaigre chaud, d'après le conseil de *Severinus & de Boërrhaave.*

Lorsque, l'esquinancie disparoissant tout-à-coup, il survient une oppression de poitrine violente & continue, accompagnée d'une grande anxiété & d'une toux suffocative, cette péripneumonie est mortelle. *Voyez* la maniere dont *Sydenham* traite cette maladie, *pag. 153. cap. 8. sect. 5.*

7. *Peripneumonia arthritica*, Musgrave, *cap. 11. histor. 5.* Sydenham, *processf. integri, pag. 710. Péripneumonie arthritique.*

Elle est causée par un dépôt de la matiere arthritique dans les poumons, & elle fait cesser la douleur & l'enflure des membres.

Sydenham la traite comme la vraie péripneumonie, je veux dire, par des ſaignées réitérées, la diete, des remedes rafraîchiſſants & incraſſants. Dans l'intervalle des ſaignées on purge le malade avec des potions adouciſſantes. Les ſueurs ſont un obſtacle à la purgation.

Muſgrave prétend, contre l'opinion de *Sydenham*, qu'il faut attirer la matiere arthritique au dehors avec des ſudorifiques.

8. *Peripneumonia Phthiſicorum*, Morton, *phthiſiol. cap. 4. pag. 41. Péripneumonie des phthiſiques.*

C'eſt une fievre péripneumonique qui attaque de fois à autre les phthiſiques confirmés, lorſque les tubercules s'enflamment de nouveau; ce qui arrive toutes les fois que la fievre les prend pour s'être refroidis, pour avoir trop bu du vin, pour avoir fait trop d'exercice; car alors la reſpiration devient difficile, l'expectoration ceſſe, la toux continue, & elle eſt compliquée d'un point de côté. Ces ſymptomes ſont ſouvent compliqués d'une oppreſſion de poitrine, de crachats purulents &

ſanguinolents, de ſoif, d'anxiétés, d'inſomnie, d'une chaleur exceſſive continuelle, qui obligent le malade à garder le lit, & qui l'emportent quelquefois.

Cette fievre péripneumonique exige le même traitement que les autres péripneumonies, mais on doit le proportionner aux forces, qui ſont très-foibles dans les phthiſiques. Le malade doit uſer d'une diete légere, & ne prendre pour nourriture que des bouillons & des crêmes. Les médicamens ſe réduiſent à des béchiques propres à faciliter l'expectoration, tels que la décoction de figues & de raiſin ſec, le ſyrop de capillaire, de violette, le blanc de baleine mêlé avec du ſucre, les linimens anodins. Si les ſymptomes preſſent, on tirera quelques onces de ſang au malade. Le ſang qu'on lui tire contient beaucoup de ſéroſité, le cruor forme un caillot coëneux, jaunâtre, dur, creux dans le milieu. *Morton* veut que la ſaignée ſoit copieuſe, & qu'on ſerre fortement la ligature, de peur que le ſang ne s'échappe, ce qui eſt aſſez ordinaire aux phthiſiques. Faute de cette précaution, j'ai vu mourir un

Gentilhomme entre les mains d'un Chirurgien après qu'on lui eut tiré environ demi-livre de ſang; il fut impoſſible de le ſauver. Après que la fievre aura ceſſé, il faut le purger avant de le remettre à la diete blanche.

9. *Peripneumonia exanthematica ; Peripneumonia à miliari* Allioni *de morbo miliarium, pag.* 107. 53. *Peripneumonia à variolâ*, Sydenhami, *pag.* 122. Morton *de variol. c.* 7. *pag.* 64. *Peripneumonia à rubeolâ, ſeu poſt morbillos* Sydenhami, *pag.* 121.

Cette eſpece eſt cauſée par la rétroceſſion du virus des maladies exanthémateuſes, ou par la difficulté qu'il trouve à ſe jeter ſur la ſurface du corps.

Dans la péripneumonie miliaire le pouls eſt vif, l'urine n'a point de couleur, le malade s'effraie & s'attriſte ſans aucun ſujet, il ſent des coliques d'eſtomac, il ſoupire, les oreilles lui tintent, il a des inquiétudes, des mouvemens involontaires, il ſent des douleurs poignantes dans les doigts, ſon ſommeil eſt interrompu par des ſonges effrayans, il a des ſueurs aigres continuelles, ſon pouls eſt contracté. Viennent les ſymp-

tomes péripneumoniques, des douleurs de côté vagues, les crachats ſont partie ſanguinolens & partie jaunes, les ſueurs augmentent, la douleur diminue, & les exanthemes miliaires ſe manifeſtent. Les urines, dans le temps que la douleur eſt dans ſa force, ſont rouges, elles deviennent aqueuſes lorſque l'éruption eſt ſur le point de ſe faire; la péripneumonie eſt quelquefois ſuivie d'un délire qui ceſſe dès que l'éruption eſt faite.

Lorſque les crachats ſont bilieux ou fuligineux le troiſieme ou le quatrieme jour, qu'ils continuent d'être tels juſqu'au cinquieme, qu'il ſurvient un délire ou un catarre ſuffocatif, que le pouls eſt court & intermittent, le malade meurt preſque le même jour ſans ſentir aucune douleur. Cette péripneumonie ne vient point à ſuppuration, elle eſt éryſipélateuſe, & lorſqu'on néglige de la réſoudre doucement, elle dégénere promptement en ſphacele. L'éruption miliaire eſt extrêmement à craindre, lorſqu'elle ſurvient avant le ſixieme jour.

Cette péripneumonie & cette pleu-

réfie miliaires demandent des saignées copieuses, & des atténuans, aussi bien que des délayans & des émolliens. Il faut corriger le venin par des acides doux, entr'autres avec le rob de sureau, & mettre en usage les antiphlogistiques, comme le nitre, le pissenlit, le suc de chicorée & de laiteron. Si l'on craint le sphacele des poumons, on emploiera les fleurs de coquelicot, de sureau, le camphre avec le nitre, l'oxymel, &c.

La péripneumonie qui succede à la rougeole, tue infiniment plus de monde que la petite vérole, & l'on ne peut employer de secours plus efficace que la saignée.

A l'égard de la variolique qui survient le onzieme jour dans les confluentes, lorsque les pustules du visage commencent à se sécher, on peut voir ce que *Freind* en dit à l'article *de la fievre symptomatique*.

10. *Peripneumonia hydrophobica*, Journal Encyclopédique, *tom. 1. 3.*

11. *Peripneumonia gastrica.* Barthès *Prælection. Monspel.* Ne seroit-ce point l'inflammation sternocostale de l'estomac ?

C'est une espece de péripneumonie seche, qui se masque sous la forme d'une inflammation d'estomac ; lorsqu'on vient à ouvrir les cadavres, on leur trouvre l'estomac sain, & le poumon enflammé ou purulent.

Elle est accompagnée d'une douleur aiguë au dessous du cartilage xyphoïde, qui est renfermée dans la région de l'estomac ; de la douleur & de la tension des hypocondres, d'une toux qui ne produit aucun effet, le sang est toujours vermeil. Lorsqu'on ouvre les cadavres, on ne trouve aucun vice dans l'estomac, le foie est plus gros qu'à l'ordinaire, les intestins grêles sont livides, les poumons concontractés, remplis d'abcès & de tubercules qui sont venus à suppuration, ils nagent dans de la sérosité ; les parois de la vessie urinaire, sont épaisses d'un pouce. Le malade étoit auparavant sujet à une fievre lente, & à des douleurs dans l'épine du dos.

12. *Peripneumonia rachialgica.* M. Doazam, Médecin de Montpellier.

Cette espece dépend du même principe que la colique métallique, & on la guérit sans saignée avec une double

dose d'émétiques & de cathartiques, que l'on fait précéder de décoctions de bois sudorifiques. C'est ainsi que l'on traite la colique de *Poitou*, dans l'hôpital de la Charité de Paris.

XXIII. *Hepatitis*, Inflammation du foie, la Piece. *Febris icteriodes*, Galen. *isagoge 146. Inflammatio hepatis*, Sennert, *sect. 1. lib. 3. Febris typhodes*, Forestus, *lib. 1. observ. 39. Epatitis*, Galen. 1. *Epidem. comm. 3.* Les malades sont appellés *Hépatiques*, Castell. *Lexicon.*

C'est une maladie inflammatoire aiguë dont les principaux symptomes sont une tension douloureuse dans l'hypocondre droit, au dessous des fausses côtes, avec un sentiment de chaleur, de pesanteur; dyspnée, toux seche, le visage jaune, soif, anorexie, & souvent hoquet & vomissement.

Galien la définit une inflammation du

foie ; mais il vaut mieux définir les maladies par leurs ſymptomes que par leur ſiege, qui eſt ſouvent caché. On la définit dans les Écoles, une tumeur de l'hypocondre droit, accompagnée d'une grande chaleur & d'une fievre continue, & ſouvent du hoquet & du vomiſſement. Mais comme il n'y a que la partie poſtérieure & intérieure du foie d'enflammée, on ne peut appercevoir tout au plus que la tenſion, & l'on ne ſauroit juger de l'augmentation du volume que l'on ignore, ni par conſéquent de la tumeur.

Le diagnoſtic de l'hépatite eſt ſouvent très-incertain, mais voici ſes principaux ſignes. 1°. Une peſanteur dans l'hypocondre droit, laquelle eſt cauſée par la diſtenſion du foie, & qui empêche le malade de ſe coucher ſur le côté. 2°. Une douleur gravative ou tenſive ſous les fauſſes côtes, qui tient de la pleuréſie, & qui s'étend juſqu'au cou, parce que le médiaſtin eſt tiré en enbas. 3°. Une fievre quotidienne continue, ou qui redouble le ſoir, & la dureté du pouls, lorſque l'inflammation affecte la membrane extérieure du foie, autre-

ment la fievre est plus légere & le pouls moins tendu. 4°. La dyspnée avec une toux le plus souvent seche.

Chaque espece a des symptomes qui lui sont propres. On peut mettre de ce nombre la toux seche, la dureté & l'inégalité du pouls, le dégoût, la soif, la rougeur, la noirceur & la couleur jaune de la langue, la rougeur enflammée de l'urine, la constipation &c. Le diagnostic des especes de ce genre est très-obscur, comme on peut s'en convaincre par la lecture du Sepulchretum de *Bonet*; car on verra que les malades ont souvent eu des symptomes d'hépatite sans que le foie ait été vicié, & qu'au contraire l'inflammation de ce viscere a été accompagnée des symptomes d'une vraie pleurésie; de sorte qu'il est plus sûr de déterminer les genres des maladies par leurs symptomes que par leur siege.

1. *Hépatite Erysipélateuse*, *Hepatitis erysipelatosa*; Voyez *Amatus Lusitanus. centur. 1. curat. 28. pag. 169. Hepatitis à bile* Jonstoni, *idea univ. medic. Biliosa* Bontii, *de Med. Ind.*

Une femme âgée de plus de quarante

ans étoit affligée d'une fievre aiguë accompagnée d'une ſoif ardente, de la ſéchereſſe & de la noirceur de la langue, de ſoulévemens d'eſtomac, qui n'étoient ſuivis d'aucun vomiſſement. Elle ſe plaignoit de douleurs dans la région du foie, elle ne dormoit point, elle ne prenoit aucun aliment, mais elle buvoit quantité d'eau froide. Lorſque j'appliquois ma main ſur la région du foie, j'y ſentois une grande chaleur, la malade y ſentoit de la douleur, mais il n'y avoit aucune tumeur.

Amatus prétend que ce ſont là des ſignes d'un éryſipele du foie, & avec raiſon, vu que l'inflammation n'augmentoit point ſenſiblement le volume du foie; & je juge que la partie de ce viſcere contiguë au ventricule, étoit principalement affectée, ſur ce qu'il n'y avoit ni toux ni dyſpnée, ni telle autre affection de poitrine & d'eſtomac; d'où je conclus que l'inflammation s'étoit formée dans ſa partie concave.

Cure d'*Amatus*. Après avoir ſaigné la malade deux fois, il lui donna une émulſion d'eau de chicorée édulcorée avec le ſyrop de chicorée & de nénu-

phar, une conserve d'aigre de citron, & une tisane d'eau de chicorée, d'endive, d'oseille, de pourpier avec le syrop d'aigre de citron & de violette & celui de grenade aigre. Il bassina la région du foie avec un linge trempé dans du suc de laitue, d'endive & un peu de vinaigre rosat. Il lui oignit le nez, le front & les tempes avec de l'onguent de populeum. Il la nourrit avec une émulsion, à laquelle il joignit dans la suite les bouillons de poulet avec la graine de citron, d'oseille & d'épine vinette, & une décoction d'orge avec les tamarins. La malade eut le cinquieme jour une sueur critique, qui lui rendit la santé.

2. *Hépatite pleurétique ; Hepatitis pleuritica. Suspirium irruptum*, de Paul Æginette. Voyez Amatus *curat. 1. centur. 4. pag.* 365. Durand, *Journ. de Méd. Mai 1757. pag.* 377.

Elle est causé par l'inflammation de la partie convexe du foie, & on la connoît à ce que, outre la douleur & l'enflure de l'hypocondre droit, qui augmente lorsqu'on y touche, elle est accompagnée de toux, de dyspnée,

mais dans un moindre degré. La fievre est aussi moins violente que dans la pleurésie, avec laquelle on la confond souvent dans la pratique. *Galien* en rapporte des exemples qu'on peut voir dans Zacutus Lusitanus, *lib.* 2. *Med. princip. histor.* 101. & dans l'endroit cité. Elle est de plus accompagnée d'un crachement de sang. Elle differe cependant de la pleurésie qui affecte le bas du côté droit en ce que la douleur est moins aiguë (quelquefois même il n'y en a point,) & en ce que l'expiration est aisée, au lieu que dans la plurésie elle n'est pas plus libre que l'inspiration, outre qu'elle est compliquée d'une toux seche moins violente.

Elle differe de la colique & de l'hépatalgie par la fievre aiguë, la toux, la dyspnée dont elle est accompagnée, aussi bien que par la violence du mal.

Les urines dans cette espece sont aqueuses & non jaunes. Quoique les joues soient extrêmement rouges dans le fort de la maladie, il arrive quelquefois que la peau jaunit.

3. *Hépatite Musculaire*, *Hepatitis Muscularis*, Ettmuller. *de inflammat. hepatis*, *pag.* 291.

Cette eſpece eſt cauſée par l'inflammation des muſcles du bas-ventre, & par la preſſion que le foie ſouffre de leur part. Il eſt certain que les Médecins ſe ſont ſouvent trompés en attribuant cette maladie à l'inflammation du foie, ainſi qu'on peut s'en convaincre par la lecture de *Valleriola*, *lib. 4. obſerv. 5.* & de Bartholin, *cent. 2. epiſtola 45.*

On la connoît en touchant la peau, à la pulſation de la tumeur, laquelle s'étend quelquefois au-delà des limites du foie & ſur les fauſſes côtes, à l'abſence de la toux, du vomiſſement, du hoquet, de la dyſpnée. On peut voir dans *Bonet*, *ſépulchret. t. 2. p. 311.* un cas dans lequel on a pris cette maladie pour une inflammation du foie, quoiqu'elle fût occaſionnée par la contuſion de ce viſcere. L'abcès étoit de la groſſeur du poing.

4. *Hepatitis cyſtica.* Voyez Bonet, *ſepulchret. obſervat. 10. tom. 2. pag. 303.*

C'eſt une eſpece qui reſſembloit à une vraie inflammation du foie. La véſicule du fiel avoit ſouffert une contuſion ſi violente, qu'elle s'étoit crevée,

ce qui ne put arriver ſans douleur & ſans inflammation. La bile ſe répandit, & le malade mourut au bout de quatre jours. *Alexandre Stwart* rapporte dans les *Tranſact. philoſoph.* qu'une ſimple plaie de cette véſicule a été ſuivie d'une tympanite. L'enfant dont il eſt queſtion ayant donné du corps contre un banc, il a fallu néceſſairement qu'il ſurvînt une rupture & une inflammation à la véſicule du fiel.

5. *Hepatitis obſcura* Jonſton; *Idea univerſ. medic. Spuria* Bartholin, *obſ. 73.*

C'eſt celle qui eſt cauſée par les tubercules & les furoncles du foie, par un ulcere, une vomique, ou par les calculs du foie ou de la véſicule du fiel; mais les ſymptomes qui l'accompagnent ſont ſi légers, qu'il n'y a point de fievre, ou s'il y en a, elle eſt paſſagere, ou lente, ou hectique. Dans le cas où il y en a, la douleur eſt légere, il n'y a ni rénitence ni tumeur, ou bien elles ſont occaſionnées par l'enflure & la dureté du foie, ou bien il y a une ſimple phlogoſe, que les Anciens déſignent par le nom d'intempérie chaude. Cette eſpece a beaucoup de rapport

avec l'inflammation du foie, les ulceres & les ſquirres de ce viſcere, & il eſt très-difficile de diſtinguer ces variétés dans les ſujets vivans.

6. *Hepatitis ſuppurans; Febris typhodes* Foreſti, *obſerv. 37. lib. 1.* Durand, *Journ. de Méd. Mai 1757. pag. 377.*

Cette maladie eſt un ſymptome de la vraie inflammation du foie, dont elle differe, en ce qu'elle en eſt une eſpece de rechute, qu'elle dure long-temps, & que le foie vient à ſuppuration avec une fievre aiguë au commencement; car lorſque la ſuppuration ſe fait, la fievre augmente, elle redouble la nuit, & après que le pus eſt formé, elle dégénere en fievre hectique. La tumeur de l'hypocondre eſt plus groſſe, plus molle, la douleur continue; le malade eſt altéré, ſa langue eſt ſeche & rude, la chaleur qu'il ſouffre le fait dépérir, le jette dans la ſéchereſſe & le fait dépérir à vue d'œil. Il ſurvient alors un flux hépatique, ou bien l'abcès crevant en dedans, il ſe forme une aſcite, à moins que le Chirurgien ne le perce lui-même. Lorſque le pus eſt blanc & louable, il y a eſpérance de guériſon;

mais lorsqu'il est bilieux & semblable à du marc d'huile, la maladie est incurable. *Voyez* Morand, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. 2.*

XXIV. *SPLENITIS*, Inflammation de la rate. *Lienis inflammatio*, Sennert, *lib. 8. part. 4. cap. 5. Splenitis*, Felic. Plateri; *Douleur de l'hypocondre gauche*, appellée *Splenitis* par Platerus.

C'est une maladie inflammatoire, dont les principaux symptomes sont une tumeur dans l'hypocondre gauche, de même grosseur & de même figure que la rate, ou qui occupe la même place, accompagnée de rénitence, d'une douleur qui s'aigrit par le tact, de chaleur, & d'une fievre pour l'ordinaire rémittente.

Elle differe de la néphrétique du rein gauche, en ce que la tumeur de la rate est plus saillante, située plus haut, accompagnée d'une douleur pulsative, qu'elle forme comme une ceinture au

milieu du corps, & qu'elle cause une douleur plus sourde. D'ailleurs la fievre augmente tous les quatre jours, les pieds & les genoux sont rouges, le nez & les oreilles pâles; ajoutez à cela la difficulté de respirer, l'absence des symptomes néphrétiques, tels que la dysurie, la rétraction du testicule, &c.

1. *Splenitis phlegmonodea.*

On la connoît à la tumeur qui occupe la place de la rate, & qui conserve sa figure; à la douleur, la chaleur, la pulsation & la fievre aiguë dont elle est accompagnée; à la soif, au dégoût, & à la difficulté que le malade trouve à se coucher sur le côté gauche.

On la guérit de même que l'inflammation du foie, & l'on peut consulter là-dessus *Riviere;* mais cette maladie est si rare, qu'à la réserve de *Forestus*, qui prétend l'avoir observée deux fois, sans en donner la description, je ne connois personne qui atteste son existence.

XXV. *Nephritis*; Inflammation des reins; Néphrétique; *Renum inflammatio*, Sennert, *lib. 3. part. 7. sect. 1. c. 8. Phleg-*

mone renum, Profperi Alpini, *Nephritis*, Helmontii. *Les malades*, *Néphrétiques*.

C'eft une maladie inflammatoire aiguë, accompagnée de douleur dans les lombes, dans l'endroit où les reins font fitués, d'une ardeur & d'une incontinence d'urine, de fievre, & quelquefois de vomiffement, de ftupeur dans les jambes, &c.

Elle differe de l'inflammation des reins, en ce que le malade, après s'être baiffé, peut fe relever fans douleur, ce qui n'arrive point dans le mal des reins; ajoutez à cela que dans la néphrétique la douleur s'étend le long de l'uretere, qu'elle eft accompagnée de dyfurie, & que la couleur de l'urine change, ce qui n'arrive point dans le mal des reins.

Elle differe de l'inflammation des boyaux, en ce que la douleur répond rarement aux parties extérieures, au lieu que dans l'inflammation des boyaux & de la rate, elles fe fait fentir dans celles de devant, ou dans le bas-ven-

tre ; de la colique, par la fievre aiguë, par la douleur qui se fixe dans les reins, & par l'affection des conduits urinaires, excepté que la colique est aussi compliquée d'ischurie.

1. *Vraie Néphrétique.*

C'est celle qui commence par la fievre, & celle-ci n'est point l'effet de la douleur que cause le calcul en changeant de place ; & de plus il n'y a ni stupeur dans les jambes, ni rétraction du testicule, comme dans la calculeuse. Au reste, la fievre est tantôt violente & ardente, tantôt médiocre ; on sent quelque dureté dans le pouls, la douleur est gravative, distendante ou poignante, elle répond sous la troisieme fausse côte, & à trois travers de doigt de l'épine du dos. Elle est accompagnée de soif, d'anxiété, d'insomnie, de nausée & de vomissement ; le malade rend ce qu'il a dans l'estomac, & ensuite de la bile. Je doute fort que les matieres qu'il rend ayent l'odeur de l'urine, vu que je ne m'en suis point apperçu dans l'expérience que j'ai faite sur un chien à qui j'avois lié les vaisseaux des reins. Le malade est consti-

pé, ſon urine eſt de couleur de feu, brûlante & quelquefois ſanguinolente, elle ceſſe même entiérement de couler dans le fort de la maladie.

On la guérit par des ſaignées réitérées, avec une tiſane adouciſſante faite avec une infuſion de fleurs de mauve, de violette & de racine de guimauve. On donne le ſoir au malade des émulſions narcotiques; on peut même pour calmer la douleur, lui faire prendre du laudanum ſolide, & lui donner des lavemens compoſés avec la caſſe, une décoction de feuilles de mauve & de l'huile. On peut encore après l'avoir purgé avec la caſſe, lui faire prendre un bain tiede. On le purgera ſi l'on veut avec deux onces de pulpe de caſſe & une poignée de fleurs de mauve & de violette, que l'on fera bouillir dans une livre de petit lait ou d'eau de poulet. On fera deux doſes de cette potion.

On ne doit le purger qu'après avoir calmé la douleur à l'aide de trois ou quatre ſaignées. On réitérera le bain, & au cas qu'on ne ſoupçonne aucune ſaburre dans les premieres voies, & que le temps le permette, on lui fera

prendre

prendre le bain avant de le purger. Lorsque la fievre est occasionnée ou entretenue par les saburres des premieres voies, comme il y a lieu de le croire lorsque la langue est sale, la bouche mauvaise, & que la maladie commence par le frisson, on ne sauroit lui ordonner les bains, même après l'avoir purgé. Mais dans le cas où elle est causée par l'équitation, le voyage, la chaleur du temps, les veilles, l'usage des liqueurs fortes, qu'il n'y a point de signes de saburres, que le sujet est bilieux, on ne peut employer en été de meilleurs remedes que la saignée & les bains.

2. *Nephritis calculosa* Car. Pison. *de morbis à colluvie serosâ. Nephritis arthritica* Freder. Hoffmann. *tom.* 2.

On la distingue de la vraie néphrétique, 1°. par la douleur aiguë que cause le calcul, qui revient lorsqu'on fait de l'exercice, qu'on va en voiture, & qui est gravative dans les intervalles; 2°. l'urine est teinte de sang, muqueuse, & quelquefois remplie de sable; 3°. on sent une stupeur dans la jambe du même côté; 4°. le testicule

se retire, & la douleur s'étend le long du conduit de l'uretere; 5°. le malade est sujet aux nausées & au vomissement.

Son principe morbifique n'est autre chose qu'un calcul ou un gros gravier dans la vessie, qui ayant changé de place, comprime, irrite le rein ou l'uretere, à quoi contribue la pléthore, la suppression du flux hémorroïdal, le transport de la matiere arthritique dans les reins, l'erreur dans la diete ou l'exercice, l'usage des diurétiques, principalement de ceux qui sont chauds.

On la traite dans le paroxysme de la même maniere que la vraie néphrétique, avec cette différence qu'il faut un moindre nombre de saignées, & baigner le malade deux fois par jour avant de le purger, lorsqu'il n'y a point des saburres dans les premieres voies, & que la maladie n'est causée que par le déplacement du calcul. Les remedes qui conviennent dans ce cas sont les tisanes adoucissantes faites avec la graine de lin, la fleur de mauve, l'huile d'amandes douces, les potions nitreuses, les émulsions & les narcotiques, les lavemens d'eau de fontaine. Si le

malade a coutume de rendre du ſable rouge, ce qui eſt ordinaire aux perſonnes âgées, & qu'on ne ſoupçonne point de gros calculs, on peut lui preſcrire des diurétiques légers, & même des lithontriptiques, pour lui faire rendre le ſable; mais lorſqu'on a lieu de croire que le calcul eſt engagé dans les reins, il faut abſolument s'abſtenir des diurétiques.

On emploiera pour évacuer le ſable les tiſanes faites avec le jus de limon & quelques feuilles de pariétaire infuſées, les juleps compoſés avec les décoctions des feuilles de pariétaire, l'huile d'amandes douces & le laudanum, l'infuſion des feuilles d'herniaire, la décoction de l'écorce des racines de la chauſſe-trape, du fruit d'églantier, &c.

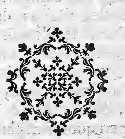
Voyez en quoi la néphrétique differe du phlegmon du pſoas, à l'article du mal des reins pſoadiques.

Si l'inflammation attaque le rein droit, la douleur s'étend ſouvent plus bas & plus en avant, vers le cœcum.

3. *Nephritis arthritica* Frid. Hoffmanni, *tom.* 3. de Meyſerey, *t.* 2. *n.* 374.

C'est une variété de la néphrétique calculeuse, dont la cure, outre les remedes généraux, exigent des sinapismes & des bains de pieds chauds, pour rappeller la matiere morbifique aux extrémités inférieures.

Quant au phlegmon du pancréas, *voyez* le *Vomissement*. Pour ce qui regarde le phlegmon des capsules atrabilaires, *voyez* la *Néphralgie*.



SOMMAIRE
DE LA QUATRIEME CLASSE

SPASMES.

CARACTERE. Contraction involontaire continue ou interrompue des muſcles, qui ne ſervent ni à la reſpiration ni à la circulation, mais au mouvement local.

ORDRE I. SPASMES TONIQUES PARTIELS. *Rigidité ou immobilité d'un membre ou d'un organe déterminé.*

I. S*Trabiſme*, ſpaſme de l'œil, qui fait diverger les axes optiques.

II. *Tic*, ſpaſme tonique ou clonique de la mâchoire inférieure.

III. *Torticolis*, spasme tonique du cou, qui change le mouvement & la direction naturelle de la tête.

IV. *Contracture*, rigidité constante & continue d'un membre, comme du bras, de la jambe, qui vient par degré.

V. *Crampe*, rigidité subite, passagere, douloureuse d'un muscle.

VI. *Priapisme*, rigidité désagréable de la verge.

ORDRE II. SPASMES TONIQUES GÉNÉRAUX. *Rigidité de presque tout le corps.*

VII. *Tetanus*, spasme subit & général avec dyspnée.

VIII. *Catoche*, spasme général, qui vient peu à peu sans dyspnée.





THÉORIE
DE LA
QUATRIEME CLASSE.

MALADIES CONVULSIVES,
OU CONVULSIONS.

CETTE Classe est ainsi nommée par *Willis*, *tom. 1, pag. 435.*

Mouvemens spasmodiques-convulsifs excessifs, (*Motus excedentes spastico-convulsivi.*) Nenter, *tom. 108.*

Convulsions en général, (*Convulsiones in genere.*) Juncker. *tab. 53.*

Maladies spasmodiques, (*Morbi spastici.*) Bart. de Moor. *pathol.*

Spasmes & convulsions, (*Spasmi & convulsiones.*) Heister. *Compend. Medic. pract.*

Mouvemens déréglés des esprits animaux, (*Morbus inordinati spirituum animalium.*) Ettmuller, *tom. 1.*

Spaſmus & tetanus, Hippocrat. & *Spaſmata*, ſpaſmes, *in coac.*

Synoke, par Aretée; *Spaſmodea pathe*, par Galien.

Diſtenſions des nerfs, (*Diſtentiones nervorum*) par Celſe; *Conductiones*, par Cælius Aurelianus.

Morbi ſpaſmodici ac ſpaſtici, par les modernes; *Spaſmes*, par les Américains; *Maladies convulſives*, par les François; *Convulſive diſeaſe*, par les Anglois, ou *nervous malady*, maladie nerveuſe. On leur donne vulgairement le nom de *vapeurs*, & c'eſt ainſi que *Raulin* les appelle, *de affectibus ſoporoſis*, 1758.

Le mot Grec *ſpaſmos*, vient de *ſpao*, je tire, parce que les anciens, qui ne diſtinguoient preſque point les tendons des nerfs, ont cru que les convulſions étoient cauſées par la rétraction ou le raccourciſſement des nerfs vers la tête.

2. La convulſion eſt une contraction violente & involontaire des muſcles qui ſervent au mouvement local, d'où vient qu'on appelle maladies convulſives celles dont le principal ſymptome eſt une convulſion, ou conſtante

que les Modernes nomment *ſpaſme* & les Grecs *tetanos ;* ou inégale & interrompue que les Modernes appellent *mouvement convulſif* ; les Anciens de même que Boërhaave *convulſion*, & les Grecs *ſpaſme.*

Afin donc de connoître une maladie convulſive, il fautauparavant connoître le principal ſymptome ou le ſymptome le plus apparent dont le malade & les aſſiſtans ſe plaignent, & dont on a le plus à craindre. Il faut obſerver encore ſi l'organe que la convulſion affecte eſt deſtiné au mouvement local ; car on ne peut mettre au rang des convulſions la contraction de la peau, du ventricule, de la veſſie, puiſqu'il faudroit par la même raiſon mettre au même rang preſque toutes les maladies, par exemple, les évacuations, les différentes eſpeces d'aſthmes, les douleurs, les fievres, les inflammations. Enfin, il faut diſtinguer, ſi ces mouvemens muſculaires ſont involontaires & violens.

Il n'eſt pas ſi aiſé de connoître ſi les mouvemens du malade ſont forcés ou volontaires, vu que les enfans qui ſont malades, les inſenſés, les gens qui dorment s'agitent volontairement, & ne

ſont point maîtres de leurs diſcours. Il faut donc obſerver attentivement leurs geſtes, & juger par les circonſtances ſi ces mouvemens ſont volontaires ou non.

Lorſque les geſtes, les mouvemens, la poſture du malade ſont tels qu'ils paroiſſent concourir à une fin que les circonſtances extérieures nous ſont connoître, c'eſt un ſigne que le mouvement n'eſt pas convulſif; comme, par exemple, lorſque le malade ayant perdu la parole, & craignant la ſaignée, retire ſon bras lorſque le Chirurgien veut le ſaiſir.

Lors au contraire que les efforts du malade ne paroiſſent point déterminés par les objets extérieurs, & dépendent de la diſpoſition intérieure du cerveau, alors ſes actions ſont ou convulſives, ou tiennent ſimplement du délire, ce que l'on confond ordinairement dans la pratique, ſans que cela tire à conſéquence. Par exemple, ſi le malade, à cauſe d'un vice de la rétine, croit voir voltiger des mouches dans l'air, & cherche à les attraper avec les mains, ou arrache le duvet de ſa couverture, le mouvement tient du *délire* & n'eſt

point convulſif, parce qu'il a une fin déterminée par l'objet extérieur : que s'il n'y a aucun objet extérieur, même imaginaire, qui détermine ces mouvemens, dans ce cas on doit les mettre au rang des convulſions.

Dailleurs, les mouvemens convulſifs ſont *violens*. On appelle mouvement violent celui qui diſſipe plus de forces que la puiſſance motrice n'eſt en état d'en employer pendant long-temps, & ils ſont d'autant plus violens, qu'ils ſont plus forts eu égard à la faculté motrice ; & de là vient qu'encore que ces mouvemens ſoient foibles par eux-mêmes, ils ſont violens lorſque la faculté motrice eſt foible, ou le malade épuiſé. Par exemple, les mouvemens des membres & des yeux ſont très-foibles dans les petits enfans, lorſque ces parties ſont affectées de convulſions ; cependant quoique foibles, ils ſont convulſifs, parce que eu égard à la foibleſſe de leur âge & à celle de leurs muſcles, ils ſont violens, ſur-tout lorſqu'ils ſurviennent dans l'agonie.

Au contraire un phrénétique & un maniaque s'agitent avec beaucoup de force & malgré eux au commencement

de la maladie, mais ces mouvemens ne sont ni violens ni inconséquens lorsqu'ils se défendent pour empêcher qu'on ne les lie. En un mot les Médecins ne mettent point au rang des convulsions tous les mouvemens violens des muscles, quelque déréglés qu'ils puissent être; par exemple, celui de la poitrine dans la toux & dans la fievre, mais bien l'asthme convulsif, la palpitation hystérique. Il faut pourtant avouer qu'il est difficile de fixer exactement les classes des maladies, à cause que les Médecins ne sont point d'accord entr'eux sur les termes dont ils se servent.

Théorie de la Convulsion.

3. Toute contraction violente & forcée d'un muscle est appellée *spasme* par les Grecs, & *convulsion* par les Latins; d'où vient qu'on appelle maladies spasmodiques ou convulsives, celles dont le principal symptome est une convulsion.

La contraction des muscles, selon les Physiologistes, est occasionnée par l'action du fluide nerveux qui se porte

dans les fibres motrices des muſcles, qui les ride, & raccourcit tout le faiſceau des fibres ou le muſcle.

4. Il y a trois ſentimens ſur le méchaniſme de cette corrugation. 1°. *Bernoulli* prétend avec *Borelli* qu'il y a dans le tiſſu des fibres, des véſicules oblongues, leſquelles deviennent ſphéroïdes & ſe raccourciſſent par l'action du fluide nerveux. 2°. *Privat de Molieres* ſuppoſe que les vaiſſeaux ſanguins ſont liés entr'eux par les petites fibriles nerveuſes & tranſverſales du muſcle, que ces vaiſſeaux qui étoient cylindriques, ſe changent en des vaiſſeaux noueux dont les articles s'enflent alternativement, ce qui eſt cauſe que les fibres charnues ſe rident, & que les muſcles ſe raccourciſſent. 3°. D'autres enfin ſuppoſent que le fluide nerveux étant pouſſé dans les muſcles par la faculté motrice, devient plus électrique qu'il ne l'étoit, & que les fibres qui étoient auparavant paralleles, & liées par des fibriles tranſverſales, s'écartent mutuellement les unes des autres dans les interſtices des nœuds, comme il arrive à deux fils ainſi diſpoſés qu'on électriſe, & laiſſent entr'elles des eſ-

paces de figure rhomboïde, & que c'est la raison pour laquelle les muscles se raccourcissent.

5. Ces trois sentimens supposent également que la faculté qui imprime au fluide nerveux la force nécessaire pour mouvoir le muscle, est ou la *liberté*, laquelle est déterminée par la volonté, ou la non volonté (*noluntas*), d'où vient que ces actions sont appellées *libres*; ou la *nature*, laquelle est déterminée par le *désir* ou l'*aversion*, d'où vient que ces actions sont appellées *naturelles*.

La *volonté* est une inclination de l'ame pour un objet à cause du bien ou du mal qu'elle y apperçoit distinctement; d'où il suit que le motif qui détermine les contractions libres des muscles, n'est de même qu'une perception semblable ou intellectuelle du bien ou du mal.

6. La *cupidité* est une inclination de l'ame pour un objet à cause du bien qu'elle y apperçoit, comme au contraire l'*aversion* est un éloignement de l'ame pour ce même objet à cause du mal qu'elle y apperçoit confusément; d'où il suit que le *motif* qui détermine les actions naturelles n'est que la per-

ception confuse ou sensitive du bien ou du mal.

7. Toute action corporelle s'exécute par la contraction des muscles : comme donc toutes les actions corporelles sont naturelles ou libres ; il s'ensuit que tous les mouvemens musculaires ou toutes les actions sont déterminées par l'un ou l'autre de ces motifs.

8. Le *motif* est ce qui contient en soi la raison suffisante des actions de l'homme ; & comme rien ne se fait sans une raison suffisante, il s'ensuit qu'il n'y a aucune contraction musculaire qui ne dépende de l'un ou l'autre de ces motifs.

9. Il y a des actions ou des contractions musculaires dont on n'apperçoit point les motifs qui les déterminent.

10. L'apperception (*apperceptio*), suivant *Wolff*, est la connoissance de notre propre perception. Or l'expérience nous apprend qu'il y a plusieurs actions, par exemple, cligner les yeux, avaler, regarder un objet, diriger les muscles internes de l'oreille pour mieux entendre, &c. dont nous ne connoissons point l'utilité ; d'où il suit qu'il y a des actions que nous faisons sans y être déterminés par la per-

ception d'aucun motif. Ces perceptions qui nous déterminent ſont obſcures, ou nous les avons oubliées.

11. A l'égard des actions des muſcles qui ſont tellement cachées dans le corps, qu'elles ne tombent point ſous les ſens, telles que l'action des muſcles de l'œil, de l'oreille interne, du goſier, &c. elles ne ſont déterminées par aucun motif, parce que n'en ayant aucune connoiſſance, nous ne les lions point avec le motif que nous appercevons diſtinctement. Ces actions ſe ſont ſouvent à notre inſu & ſans que nous le voulions. Par exemple, ſoit que je le veuille ou non, lorſque je regarde un objet, les muſcles des deux yeux ſe diſpoſent de façon, que la paupiere ſupérieure eſt toujours également diſtante de la prunelle, & que les deux axes optiques ſe réuniſſent vers l'objet.

12. De même, ſoit que je le veuille ou non, lorſque je veux marcher, les muſcles des lombes & des jambes agiſſent de façon, que le centre de gravité du tronc ſe porte tantôt de la droite à la gauche, & tantôt de la gauche à la droite, comme *Borelli* l'a dé-

montré ; autrement on tomberoit à chaque inſtant, & l'on ne ſauroit marcher.

13. Toute perception obſcure eſt néceſſairement confuſe ; & puiſqu'on appelle actions naturelles celles qui ſont déterminées par la perception confuſe du bien ou du mal qui doit en réſulter, il s'enſuit que les actions déterminées par une perception obſcure du bien ou du mal, ne ſont point libres, mais naturelles.

14. Perſonne ne doute, je penſe, que l'ame ne ſoit le principe de l'action qui dirige les muſcles des yeux vers l'objet qu'on veut voir diſtinctement, ceux des jambes & du tronc lorſqu'on marche, & il n'y a point d'enfant qui croie qu'il y a des machines automates, ou qui ſe meuvent d'elles-mêmes ; d'où il ſuit qu'on doit rapporter à l'ame les actions qui ſe paſſent à notre inſu & malgré nous.

15. A quoi l'on peut ajouter qu'on impute les actions habituelles, quoiqu'elles ſoient naturelles & non libres, parce qu'il dépendoit de nous de les perdre & de ne point nous y habituer ; mais il ſeroit abſurde d'imputer à un homme une action, comme on dit, purement mé-

canique, ou qui ne dépend point de l'ame; d'où il ſuit que les actions naturelles dépendent auſſi de l'ame, & ne ſont point purement mécaniques.

16. La nature eſt cette faculté de l'ame qui exécute les actions dictées par la cupidité ou l'averſion; c'eſt elle par conſéquent qui eſt le principe qui fait agir les muſcles dans les actions naturelles, ou dont le motif eſt la perception confuſe ou obſcure du bien ou du mal qui doit en réſulter.

17. Les actions qui ſont déterminées par la volonté & la cupidité tout enſemble, & que l'on fait avec plaiſir, ſont appellées *volontaires*, & telle eſt la déglutition du vin dans un homme foible, altéré, qui ſe perſuade que cette liqueur eſt un remede efficace dans le cas où il ſe trouve. Les actions *forcées* ſont celles que la raiſon nous dicte, & dont l'averſion ſenſitive nous détourne, par exemple, de tendre le bras à un Chirurgien qui veut nous le couper, d'avaler une potion déſagréable, mais néceſſaire.

18. Les actions naturelles ſont auſſi forcées lorſqu'elles ſont déſagréables, & qu'en les omettant, on craint qu'il

n'en résulte un plus grand mal. Tels sont les efforts que l'on fait pour aller à la selle dans le tenesme; pour tousser, lorsqu'il tombe quelque chose dans la glotte, le changement de place dans l'anxiété, lorsqu'on se trouve mal dans celle où l'on est.

19. Il y a des actions ordinaires & faciles, il y en a de violentes. Les actions *faciles* sont celles dont on surmonte aisément les résistances sans employer plus de forces qu'à l'ordinaire. Les *violentes* sont celles dont les résistances sont grandes, & ne peuvent être surmontées qu'en dissipant plus de forces qu'on ne peut en réparer.

20. Il s'ensuit donc que les actions sont d'autant plus violentes, 1°. qu'elles sont absolument plus fortes, ce que l'on juge par les forces qu'elles exigent; 2°. que la faculté motrice est plus foible; car la réparation des forces est d'autant plus difficile, que la perte qui s'en est faite est plus grande, & la puissance motrice plus affoiblie.

21. La convulsion est une action musculaire qui exige une dépense de forces proportionnée à sa durée & à son intensité. Elle est un changement

dans le corps de l'animal vivant, dont le principe est dans l'homme même qui change, & comme telle, une action qui dépend de lui.

Toute action est l'effet des forces employées pour vaincre une résistance; car il n'y a point d'action dans le corps qui n'en rencontre; dans la contraction musculaire, par exemple, l'inertie du muscle, la rigidité des fibres, le poids des membres, résistent à sa contraction. Comme donc l'action doit être d'autant plus forte que la masse qu'on veut mouvoir est plus pesante, il s'ensuit que la dépense des forces doit être proportionnée à la violence du mouvement musculaire, aussi-bien qu'à sa durée, ainsi que nous l'apprend l'expérience journaliere.

22. L'action musculaire qui n'exige pas plus de forces que ce qu'il s'en répare journellement par la nourriture & le sommeil, s'appelle *exercice;* celle qui en exige davantage & qui fatigue est un *travail.* Celui qui est attaqué de convulsions travaille effectivement, & dissipe plus de forces qu'il ne peut en réparer; & lorsque la faculté motrice est plus foible qu'à l'ordinaire, ou que

la maladie dure, la convulſion eſt une maladie violente, & l'on a raiſon de dire que la convulſion eſt une action violente des muſcles.

23. L'obſervation nous apprend que la convulſion eſt morbifique & forcée; & par conſéquent involontaire; car les muſcles des malades ſe contractent malgré eux. Il y a cependant de légeres convulſions qui dépendent de la volonté, & que la nature effectue avec plaiſir lors même que la volonté n'y conſent plus, & l'on peut mettre de ce nombre le bâillement, la pandiculation, l'éternument que nous excitons comme il nous plaît.

24. La convulſion eſt un effort que fait la nature pour changer l'état de l'homme en mieux. Cette propoſition a été admiſe par tous les Diſciples d'*Hippocrate* & de *Galien*, & il n'y a eu perſonne avant *Willis* qui ne l'ait reçue; mais comme il a plu aux Modernes de la regarder comme un paradoxe, je trouve à propos de l'expliquer.

25. Le travail qui tend à une fin, ou dans lequel on ſe propoſe un but, s'appelle *effort*. Or il eſt évident par ce

qui précede, que la convulsion est un travail ou une action violente de la nature, selon la définition qu'on en a donnée (16), & il ne nous reste plus qu'à montrer que la convulsion tend à la fin qu'on a indiquée ci-dessus (24).

26. La nature ne fait rien sans motif, je veux dire, que l'homme, lors même qu'il agit sans le vouloir ni le savoir, ou qu'il remue quelqu'un de ses membres, ne le fait point sans raison suffisante; car tout le monde sait, que l'homme ne fait rien sans motif, ni sans raison suffisante. En effet tous les mouvemens que nous faisons sans le savoir & par pure habitude, par exemple, cligner les yeux, tendre la main droite à un ami plutôt que la gauche, transporter le centre de gravité de notre corps çà & là, lorsque nous marchons, sont des mouvemens que nous faisons pour des motifs que nous avons autrefois connus, & que nous avons depuis oubliés. Comme donc les convulsions sont des actions, il s'ensuit qu'elles doivent être déterminées par quelque motif, ou avoir une fin.

27. La fin est ce dont l'acquisition soulage l'homme, le flatte & le délasse

du travail qu'il a fait. Or il y a des choses que nous ne connoissons point, & qui, lorsque nous les obtenons, nous procurent un certain plaisir caché, & de ce nombre sont l'éternument, la pandiculation, qui sont des convulsions ; comme nous l'avons éprouvé plusieurs fois; d'où il suit que les convulsions ont une fin utile.

28. Avant d'éternuer, après que nous avons pris du tabac, nous sentons un certain chatouillement dans les narines, qui nous fait désirer de le faire, & nous sommes soulagés après qu'il a cessé, & la fin de l'éternument est de chasser du nez, à l'aide de l'air que l'on a expiré, le tabac ou telle autre chose qui le chatouille.

29. Avant de nous allonger, nous sentons un engourdissement dans toute la machine, dont nous désirons d'être délivrés; & en effet, après l'avoir fait, nous en sommes plus lestes & plus agiles. *Sanctorius* nous apprend que dans le temps que nous mettons à nous allonger & à bâiller, la perspiration est six fois plus forte qu'à l'ordinaire; la Physiologie nous apprend aussi que le sang devient plus fluide & circule avec

plus de vîtesse, & telle est la fin de ces convulsions.

30. Ceux qui entreprennent d'expliquer ces convulsions sans le concours de l'ame, considerent ces mouvemens comme fortuits & extraordinaires, ne leur assignent aucune fin, & les attribuent à la sympathie qu'il y a entre les nerfs olfactifs & les nerfs expiratoires, entendant par ce mot un mouvement que le tabac communique aux nerfs olfactifs, & qui passe à ceux de la poitrine.

31. Mais ce mécanisme est faux & contraire aux lois de la Mécanique; 1°. les nerfs olfactifs ne peuvent communiquer aux autres nerfs plus de mouvement qu'ils n'en ont reçu; & comme le mouvement qu'ils ont reçu du grain de tabac qui s'y est attaché, & qui a resté quelque temps dans les narines, & infiniment plus petit que celui qui ébranle la poitrine & le corps lorsqu'on éternue, il s'ensuit qu'on ne sauroit déduire l'éternument de ce mécanisme. 2°. Ces mouvemens ne sont ni déréglés ni fortuits, mais ils commencent toujours par une inspiration lente, laquelle est suivie d'une expiration prompte

prompte & forte qui répond dans l'intérieur du nez, & de mille autres mouvemens également possibles, il ne résulte que ce seul-là, & non point le ris, le hoquet, le soupir, le bâillement, la toux, la voix, le chant, la parole, &c. qui n'obtiendroient point la fin proposée, parce qu'il est le seul qui remplisse le désir de la nature; d'où il suit encore que cette théorie est fausse. 3°. Les nerfs olfactifs ne communiquent qu'avec ceux de la cinquieme paire, qui n'agissent point dans l'éternument: ils prennent leur origine dans le cerveau dans des lieux éloignés de celle des nerfs expiratoires; mais supposons pour un moment qu'ils communiquent avec ceux de la poitrine, comme le tabac agit également dans le temps de l'inspiration, que dans celui de l'expiration, il doit communiquer le même mouvement aux nerfs qui servent à l'inspiration, qu'à ceux qui servent à l'expiration. On ne voit pas la raison pour laquelle les premiers agissent toujours avant les autres, pourquoi ceux de l'expiration agissent ensuite, pourquoi chacun de ces nerfs agit toujours d'une maniere déterminée, & non point

de mille autres également poſſibles ; cette théorie eſt donc fauſſe à tous égards. D'ailleurs il n'en réſulteroit qu'un éternument purement mécanique, & nous ne ſerions pas les maîtres de l'exciter quand bon nous ſemble, ou de le feindre, au lieu que nous l'arrêtons lorſque l'envie de rire nous prend.

32. Il y a cette différence entre les convulſions morbifiques & les convulſions légeres, qu'elles ne dépendent point d'une cauſe externe & légere, comme eſt le tabac en poudre, mais d'un principe interne grave & incommode, par exemple, du ſang, ou d'une humeur âcre qui irrite la membrane pituitaire ; & comme ces efforts ont une fin heureuſe, & que l'éternument loin de ſoulager le malade, le fatiguent, ce ſeroit avancer un paradoxe que de dire que ce ſont des efforts de la nature pour changer l'état du corps en mieux, vu que ſouvent ils le rendent pire.

33. J'avoue que les convulſions morbifiques, qui ſont toujours un ſigne funeſte ou mauvais, ont quelquefois, & non pas toujours, une iſſue plus fu-

neste, qu'on n'a lieu de l'attendre de la matiere morbifique qui les détermine; & cela est si vrai, que la Médecine, qui prend toujours la nature pour guide, est obligée de les modérer; mais cela ne détruit point la proposition que j'avance, que les convulsions sont un effort de la nature pour améliorer notre état.

34. Je n'ai point dit non plus que les convulsions morbifiques eussent toujours une heureuse issue, ni que l'événement, quelle que soit la fin que la nature se propose, fût toujours salutaire. Un homme qui s'écorche en se grattant, & qui s'attire un ulcere dangereux, s'est gratté pour une bonne fin, quoique l'événement prouve le contraire. Celui qui pour échapper à un ennemi qui le poursuit l'épée dans les reins, franchit un fossé & se tue, ne l'a pas moins franchi pour une bonne fin. Puis donc que l'homme se trompe tous les jours, & n'évite un danger que pour se plonger dans un autre, est-il surprenant qu'il se trompe dans les actions naturelles, lorsqu'il veut éviter un mal interne dont il n'a qu'une perception confuse, vu qu'il se sert

d'organes cachés, & qui échappent à la vue?

35. On peut dire cependant, non-seulement que la fin des convulsions est toujours bonne, mais encore qu'elles ne sont pas toujours funestes. Par exemple, *Sydenham* observe que la convulsion qui précede la petite vérole, annonce une éruption salutaire pour le lendemain matin. La toux qui survient, lorsqu'il est tombé quelque corps nuisible dans les poumons, par exemple, un clou, une aiguille, en procure l'expectoration, & prévient des maladies très-fâcheuses. L'éternument fait souvent du bien aux femmes en travail, à ceux qui ont une léthargie, sans compter quantité d'autres cas dont les Auteurs font mention.

36. Les convulsions n'effrayent que parce qu'elles annoncent le mauvais état du corps, & non point parce qu'elles le détériorent toujours. Que peut-on attendre de bon dans les fievres aiguës, accompagnées de l'assoupissement & du délire, si la nature ne fait point ces efforts? Le cerveau est en très-grand danger, & dans ceux qui sont à l'agonie, les convulsions

ſont les derniers efforts de la nature.

37. Il en eſt dans ce cas des convulſions comme des agitations dans leſquelles un malade tombe à la fin d'une maladie, lorſque le ſang ne circule plus, & menace d'une ſtagnation funeſte. Il ſe tourne de droite à gauche, & de gauche à droite, il ne peut reſter en place; après avoir eſſayé de le faire, il s'agite de nouveau, quoiqu'il ſache que ces efforts l'affoibliſſent, retardent la perſpiration, avancent ſa mort; mais comme il ne connoît rien de pire que ſa ſituation préſente, il s'efforce de la changer, parce que l'homme eſt infiniment plus affecté du mal préſent que du mal à venir; d'où vient le proverbe, *que le mal préſent eſt le pire de tous*, & lorſque le cas eſt déſeſpéré, il vaut mieux tenter un remede incertain, que de n'en faire aucun.

38. En un mot, *Hippocrate* & *Galien*, (*lib. 6. Epidem.*) attribuent les convulſions, telles que l'éternument, la toux, le bâillement, le hoquet, &c. à la nature. « Les ſymptomes d'un » mouvement dépravé, dit *Riviere*, » (*de convulſione*) ſont l'ouvrage de » la nature, quoiqu'elle ne ſoit déter-

» minée à agir ainsi qu'à l'occasion de » quelque cause morbifique. *Galien* » entend par le nom de *nature* la fa- » culté qui excite dans le corps les » mouvemens nécessaires, soit qu'ils » soient conformes à la volonté ou » non, & qui régit l'animal », *lib. 2. de symptomat. causis. Highmor*, *Schneider*, & d'autres attribuent les convulsions à la faculté *expultrice*, qui est irritée par la matiere morbifique; & *Riviere*, *Highmor* & d'autres entendent par faculté *expultrice*, la force ou la faculté de l'ame. (*Voyez* Riviere, *Physiolog. de facultatibus*.

39. Une action est morbifique, dès qu'elle devient plus fréquente, plus forte & plus difficile qu'à l'ordinaire, ce qui a lieu par rapport à la respiration, à la contraction du cœur, à la déjection des excrémens, qu'on dit être plus fréquentes, à la dypsnée, à la fievre, à la diarrhée; mais il ne s'ensuit pas de ce qu'une action est plus forte, plus fréquente & plus difficile, qu'on ne doive point l'attribuer au même principe, je veux dire à l'homme, autrement le travail ne seroit point l'effet de la faculté à laquelle on

attribue l'exercice ; la clameur ne dépendroit point du même principe que la voix, &c. il s'enfuit donc que quoique la convulſion ſoit une action des muſcles plus forte, plus difficile, ou morbifique, on ne doit point l'attribuer à un autre agent que celle qui eſt ſaine, mais forcée & difficile, autrement on multiplieroit les êtres ſans néceſſité. On peut appliquer ici l'axiome de *van Helmont*, *que toutes les actions ſont ſaines dans un homme ſain, & maladives dans celui qui eſt malade.*

40. La convulſion eſt une action de l'homme, mais une action morbifique & involontaire, vu qu'elle eſt une contraction muſculaire ; or l'ame étant le principe de la vie, elle l'eſt auſſi de toutes les actions humaines, comme la foi & la philoſophie orthodoxe nous l'apprennent ; car la vie eſt une ſuite d'actions tant naturelles que libres de l'homme (Wolff. *Philoſoph. practic.* 7.) d'où il ſuit que l'ame eſt le principe de l'action qu'on nomme convulſion, de même que de toutes les contractions muſculaires, qui ſont des actions humaines.

41. La rétraction élaſtique d'un muſ-

cle coupé, ou dont l'antagoniſte manque, n'eſt point une action de l'homme ; car elle a lieu dans les cadavres, elle n'exige aucune force, aucun effort humain ; & ſi dans le mouvement libre ou naturel les muſcles ſe contractoient ſimplement par leur élaſticité, ils ſe relâcheroient dans la contraction, au lieu qu'ils ſe tendent, & l'homme ſe fatigueroit lorſqu'il repoſe, & ſe délaſſeroit lorſqu'il travaille, au lieu qu'il arrive le contraire, ce qui ſuffit pour réfuter l'opinion de M. *Deidier*. Ceux qui prétendent avec *Borelli*, que le fluide nerveux fermente dans les muſcles avec le ſang, ou qui tiennent avec *Willis* qu'il ſe raréfie avec exploſion comme la poudre à canon, n'expliquent point l'augmentation du mouvement & des forces d'une façon mécanique, mais d'une maniere phyſique. Ils expliquent cette augmentation des forces par une hypotheſe qu'on a bannie depuis long-temps des Écoles, & qui ne s'accorde point avec les phénomenes, tels que la laſſitude, qui eſt toujours proportionnée au travail ; car il ne faut pas plus de travail pour allumer un quintal de poudre avec une bluette que

pour en allumer une pincée ; & suivant cette hypothese les forces de l'homme ne s'affoibliroient point par le travail, ce qui est démenti par l'expérience.

42. Les Cartésiens ont cru faussement que la volonté est la puissance motrice qui détermine seulement les actions libres, au lieu que le désir détermine celles qui sont naturelles; mais l'aversion tant naturelle que sensitive ne détermine pas moins les mouvemens que la volonté & le désir, comme on peut l'observer dans les passions de l'ame; d'où il suit qu'une action qui est contraire à la volonté ou au désir ne dépend pas moins de l'ame que celle qui lui est conforme, & que les unes & les autres dépendent de l'empire que la faculté motrice exerce sur les muscles.

43. Si l'ame, lorsque les nerfs sont irrités, n'étoit point inquiétée par la matiere morbifique, & si cette inquiétude ne la portoit point à éloigner la cause qui lui nuit; enfin, si la faculté motrice, pour seconder cette inclination de l'ame, ne travailloit point elle-même à l'écarter, ce seroit inutilement que ces trois facultés concourroient

dans l'homme, la divine Providence brilleroit moins dans les maux qui l'affligent, il verroit détruire sa machine sans aucun soulagement, & il seroit d'autant plus malheureux dans ses maux, que les prévoyant & les abhorrant, il seroit hors d'état de s'en délivrer; au lieu que ma théorie, qui est la même que celle des Anciens, fait voir la liaison & la fin des facultés que la bonté Divine nous a accordées.

44. De ce que l'homme est libre dans ses actions, & de ce qu'il agit quelquefois d'une maniere contraire à la raison, il ne s'ensuit pas qu'on doive le regarder comme un animal irraisonnable. L'humanité est fragile & sujette à erreur, mais il ne s'ensuit point de là qu'on doive attribuer ses actions à la machine plutôt qu'à l'ame. Les actions naturelles de l'homme ont beau être contraires à la raison, il n'en sera pas moins vrai que la nature, qui est l'auteur de ces actions, est une faculté de l'ame humaine, & l'on auroit tort de les attribuer au corps comme à une puissance motrice. D'ailleurs le corps n'agit que d'une maniere passive dans ces actions musculaires, & l'on n'a jamais

vu un cadavre, auquel il ne manque que l'empire de l'ame, se mouvoir d'un lieu dans un autre, marcher, & jouir d'une vraie contraction musculaire.

45. De ce que l'ame ignore & ne veut point les mouvemens convulsifs, *Heister* conclut que sa faculté motrice n'est point le principe des convulsions.

46. Il faudroit nier par la même raison que l'ame est le principe qui nous fait parler & avaler, parce qu'elle ne connoît ni les muscles de la langue & de la luette, ni ceux du larynx, qui sont les instrumens de la parole. Mais les Anatomistes eux-mêmes ignorent la maniere dont ces organes doivent être disposés pour pouvoir articuler les différens mots & les différentes syllabes; & puisque l'ame ignore ces mouvemens dans ceux qui sont éveillés, à plus forte raison doit-elle les ignorer dans ceux qui parlent en dormant, ou qui par un effet de la mauvaise habitude qu'ils ont prise, jurent & blasphêment lors même qu'ils promettent de se corriger de ce défaut. Les ivrognes, les personnes en colere ignorent les sotises qu'elles disent, mais elles ne les disent pas

moins ; ceux qui ont une esquinancie voudroient ne point remuer certains muscles qui leur font du mal, & cependant ils les remuent lorsqu'ils avalent, & par conséquent de ce que l'ame ignore les mouvemens qu'elle fait, il ne s'ensuit point qu'elle ne les fasse point.

47. Le fameux de *Gorter* répond à cela qu'on ne comprend pas plus la maniere dont l'ame agit sur le fluide nerveux, que celle dont agit une petite cause mécanique, & que cela étant, le sentiment des *Animistes* ne vaut pas mieux que celui des *Machinistes*.

48. Je réponds à mon tour, 1°. qu'encore qu'on ignore la maniere dont la pesanteur agit pour faire descendre les corps, on ne laisse pas de reconnoître l'action qu'elle exerce sur eux ; que quoiqu'on ignore la maniere dont l'ame agit sur le corps, on ne doute cependant pas qu'elle n'ait une puissance motrice qui est le principe de tous les mouvemens libres du corps, & il nous suffit qu'elle l'ait. 2°. La premiere idée que nous avons eue du mouvement & de la faculté motrice a été une suite de la réflexion que nous avons faite sur la

correſpondance qu'il y a entre les paſſions de l'ame & les mouvemens du corps. 3°. L'obſervation nous apprend que les cadavres & les corps inanimés, quelque bien conſtruits qu'ils ſoient, réſiſtent d'autant plus au mouvement, qu'ils ſont plus gros & plus denſes ou qu'ils tiennent plus du corps, & cette propriété qu'ils ont de réſiſter au mouvement leur eſt ſi eſſentielle, qu'il faut, ou la reconnoître, ou convenir qu'on ignore leur eſſence.

Autant donc qu'il eſt contradictoire que ce qui réſiſte au mouvement ſoit capable de ſe mouvoir ſoi-même, autant eſt-il impoſſible qu'un cadavre ait en ſoi la cauſe efficiente du mouvement, & ſoit capable de changer de place. 4°. Il s'en faut de beaucoup, dans les machines hydrauliques les mieux conſtruites, qu'une petite cauſe produiſe de grands effets; au contraire, les Mathématiciens, & entr'autres Euler (*Mém. de Berlin 1752. maxime 8.*) démontrent qu'il y a un ſix-ſeptieme des forces du moteur d'entiérement perdues, ou que la force motrice eſt à l'effet comme 7 à 1; & *Borelli* prouve *propoſ. 8. lib. 1. de motu animal*, que l'homme

quelque force qu'il emploie, ne peut mouvoir que de petits fardeaux. On voit donc que le sentiment des *Animistes* s'accorde avec la raison & l'expérience, & que celui des Machinistes est démenti par les principes de la Mécanique.

49. On divise les maladies convulsives en *toniques* & *cloniques*. Les toniques sont celles dans laquelle la contraction du muscle est continue & permanente & ne cause aucune agitation dans la partie, comme dans la crampe. Les cloniques sont celles dans lesquelles la contraction est inégale, irréguliere & successive, comme dans les convulsions des enfans; & ces efforts varient selon que la nature en a besoin pour altérer & évacuer la matiere morbifique. Hippocrate désignoit les convulsions toniques par le nom de *tetanos*, & les cloniques par celui de *spasmes*, comme cela paroît par l'aphorisme 57. sect. 4.

50. On divise encore les convulsions en *idiopathiques* & *sympathiques*. Les *idiopathiques* sont celles qui ont le même siege que leur principe proégumene ou procatartique, comme la convulsion du tendon d'Achille, ensuite d'une blessure ou du froid. On appelle

convulſions *ſympathiques*, celles dont le ſiege & le principe exiſtent dans des parties différentes; par exemple, la convulſion dans la gorge, & le principe dans la matrice, ainſi qu'il arrive dans la ſuppreſſion du flux menſtruel. On voit donc que cette diviſion eſt hypothétique, qu'elle dépend de la théorie que l'on ſuit, & que la même convulſion qui paroît à l'un ſympathique, telle que l'épilepſie cauſée par un vice du cerveau, paſſera chez un autre pour idiopathique. D'autres appellent maladie idiopathique celle qui eſt propre à la partie qu'elle attaque, & qui y fixe ſon ſiege; mais comme la cauſe n'agit jamais où elle n'eſt pas, il s'enſuit que la maladie doit naître dans l'endroit même où réſide ſa cauſe, & que ſoit qu'elle ſoit *protopathique*, ou *deutéropathique*, paſſagere ou permanente, elle n'en eſt pas moins idiopathique.

51. La diviſion de la maladie en *eſſentielle* & *ſymptomatique* n'eſt pas mieux fondée. Suivant moi, le ſymptome eſſentiel à la maladie eſt celui qui la fait connoître, & qui ſert à diſtinguer le genre & l'eſpece des autres; & *l'accidentel*, celui qui détermine l'individu,

Suivant les Scolastiques, la convulsion essentielle, ou *per se*, est celle qui n'est point occasionnée par une autre maladie ; & la symptomatique, celle qui est l'effet d'une autre maladie, de la fievre, par exemple. Mais comme chaque maladie est produite par sa cause, & non point par une autre maladie, il s'ensuit que cette définition est fausse ; car elle suppose que la fievre est la cause de la convulsion, au lieu qu'elle peut n'en être que le principe ; car comme la convulsion peut exister sans fievre, & que l'effet n'existe jamais sans sa cause, il s'ensuit que la fievre n'en est point la cause, & que la convulsion n'est point l'effet de la fievre ni d'aucune autre maladie.

52. Pour expliquer les convulsions, les Scolastiques imaginent des nerfs, dont les uns servent au sentiment & les autres au mouvement, & qui n'ont aucun sentiment ; mais cette opinion est démentie par la dissection qu'on a faite de plusieurs milliers d'animaux vivans, & toutes prouvent qu'il n'y a dans le corps aucune fibre nerveuse qui n'ait du sentiment.

53. Les Scholastiques ménagent si

peu la théologie dans la théorie qu'ils donnent des maladies, qu'on diroit à les entendre qu'il n'y a point de Providence, point de sagesse qui dirige les événemens, en un mot que les maladies n'ont aucun but, aucune fin. Cependant il est certain que les maux physiques servent à éprouver l'homme & à le perfectionner, & que les convulsions, qui sont de tous les maux les plus dangereux, ont pour but de corriger & d'évacuer la matiere morbifique, & nous délivrent de plus grands maux, comme *Sydenham* l'a reconnu, & que l'éprouvent tous ceux que la toux, l'éternument, le vomissement, la pandiculation délivrent des causes morbifiques qui étoient en eux (34. 38.)

54. Toute convulsion est un mouvement musculaire, & comme tout mouvent musculaire est produit par l'action du fluide nerveux que l'ame envoie dans le muscle, soit que la puissance motrice agisse librement, ou naturellement, volontairement ou par force, il s'ensuit que la convulsion est causée par l'action du fluide nerveux sur les muscles qu'elle affecte, & qu'il n'y a rien dans le cerveau qui puisse

imprimer à ce fluide la force & la direction requises, à la réserve du principe à qui nous devons le sentiment, la vie & le mouvement.

55. Ceux qui attribuent l'action du fluide nerveux aux causes qu'ils appellent mécaniques, heurtent les lois de la mécanique, en attribuant de grands effets à de petites forces, & en imaginant des vertus explosives & de la poudre là où il n'y en a point. Ceux qui attribuent ces mouvemens à la nature humaine, attribuent à l'ame une faculté motrice dont personne ne doute, & supposent que ses actions sont quelquelquefois forcées, comme il arrive dans les passions; & d'ailleurs ils s'accordent avec les principes de la mécanique, ce qui fait que leur sentiment est préférable à tout autre.

56. Il s'ensuit donc que la cause de la convulsion n'est autre chose qu'un effort de la nature pour corriger la matiere morbifique, pour l'éloigner des nerfs, ou pour lui faire changer la place qu'elle occupe, & qu'elle emploie pour cet effet le fluide nerveux qu'elle envoie dans les muscles.

57. Les *principes* des convulsions

ſont ou proégumenes ou procatartiques. Les *proégumenes* ſont tout ce qui irrite les nerfs, ſoit en leur cauſant de la douleur, comme les piqûres, les dilacérations, les éroſions, les diſtentions des parties douées d'un ſentiment vif, telles que les membranes, les tendons, ou des parties irritables, dont la ſenſibilité eſt obſcure, telles que le ventricule & les inteſtins; ou enfin des organes qui ont un ſentiment obſcur, mais dont l'intégrité eſt abſolument néceſſaire au maintien de la vie, telles que le cerveau & le cervelet. Ces principes ſont ou mécaniques, comme un os fracturé qui picote les méninges, un ver qui taraude les inteſtins; ou phyſiques, comme un poiſon qu'on a bu, un myaſme intérieur, &c, leſquelles choſes, quoiqu'elles ne ſoient ni aiguës, ni irritantes, ne laiſſent pas que de nuire par leur préſence, & par la néceſſité de la partie qu'elles affectent, comme cela paroît par la toux qu'excite une goutte d'eau lorſqu'elle tombe dans la glotte. On peut donc réduire ces principes matériels aux pointes (*ſtimulos*) & aux obſtacles, avec cette différence que dans les maladies fébriles ils ſe trouvent

tous deux dans les vaisseaux sanguins, au lieu que dans les maladies convulsives ils affectent les parties nerveuses, & sur-tout le cerveau; à l'égard des arteres, M. *Haller* prouve qu'elles sont infiniment moins sensibles que les nerfs.

58. On peut démontrer dans la Physiologie & par les Propositions de *Borelli*, *123. lib. 1. & 67. lib. 2.* que le poids que leve un muscle contracté est au moins seize fois plus grand que le poids du muscle même, & par l'hydrodynamique, (*Mém. de l'Académie de Berlin 1752. par M. Euler, maxime 7.*) que la force requise dans un fluide pour mouvoir une machine, est pour le moins sept fois plus grande que le poids qu'on leve par son moyen, d'où il suit que la force du fluide qui fait mouvoir les muscles est au moins cent douze fois plus grande que le poids que le muscle leve. La masse que le ventricule gauche du cœur met en mouvement est une colonne de sang, dont il n'entre pas la centieme partie dans les rameaux de la carotide, dont on prétend que les nerfs cardiaques tirent leur origine; d'où il suit, conformé-

ment aux principes de l'hydraulique, que la force que le ſang en ſortant du cœur communique au fluide nerveux, par l'entremiſe des petites artérioles qui aboutiſſent aux nerfs cardiaques, n'eſt pas la centieme partie de celles du ventricule gauche du cœur ; mais cette force que le fluide nerveux reçoit du ſang eſt à peine dans les nerfs cardiaques la cent-douzieme partie des forces du ventricule qui pouſſe le ſang, d'où il ſuit que la force du ſang dans l'origine des nerfs cardiaques n'eſt pas la 11200e. partie des forces néceſſaires pour mouvoir ou contracter le cœur. C'eſt donc à tort que quelques-uns attribuent la palpitation ſympathique du cœur, & la convulſion des autres muſcles à l'engorgement & à la pulſation mécanique des artérioles du cerveau.

59. Il s'enſuit donc que c'eſt moins à cet engorgement qu'à l'ame qu'on doit attribuer les mouvemens convulſifs des muſcles. Comme la nature veille à la conſervation du corps, & qu'elle ne peut changer l'état morbifique du cerveau ou du cœur auquel on le rapporte par ſympathie, qu'à l'aide de la force motrice, & qu'en impri-

mant un mouvement au fluide nerveux, il s'ensuit, que conformément aux lois de la sympathie, elle doit imprimer plus de mouvement au fluide nerveux qui doit exciter les convulsions.

60. Cet engorgement ne sauroit être non plus la cause physique de la convulsion du muscle, quoique les Machinistes recourent à elle comme à leur dernier refuge. Ils disent qu'une petite étincelle de feu allume un gros monceau de poudre, & que celle-ci produit un effet infiniment supérieur à la force de l'étincelle, & que par conséquent l'engorgement en question pour développer la force explosive du fluide nerveux, au point de lui faire produire ces mouvemens convulsifs.

61. C'est à tort que ces gens-là ressuscitent une hypothese que les Machinistes eux-mêmes ont abandonnée & réfutée depuis long-temps. 1°. Il est démontré que les effets ne sont jamais plus grands que leurs causes. (*Wolf. mech. prop. 72.*) (Beguelin, *Mém. de l'Acad. de Berlin*, *1756.*) 2°. L'existence de cette poudre dans les nerfs est imaginaire. 3°. Quand même elle

auroit lieu, on ne voit pas comment un grain de tabac qui entre dans les narines, l'allumeroit pour causer l'éternument; 4°. ni encore moins, pourquoi cette explosion se feroit dans certaines parties déterminées & éloignées les unes des autres, plutôt que dans d'autres. 5°. Enfin, comme dans cette hypothese même, il faut nécessairement recourir à l'ame comme à la cause qui excite & qui dirige ces mouvemens (30 & 39) il est inutile d'employer plusieurs moyens là où un seul suffit, & par conséquent cette ressource est absolument vaine.

62. On appelle convulsions *sympathiques*, celles dont le symptome est dans une partie, par exemple, dans le diaphragme, & le principe qui les cause dans l'autre, comme dans les narines dans l'éternument; autrement, on les nomme *idiopathiques*. Ceux qui expliquent ces convulsions d'une façon mécanique, comme ils disent, tombent dans quantité d'erreurs fondamentales, comme cela paroît par (N°. 30 & 31) au lieu qu'il est aisé d'expliquer ces phénomenes par la Psychologie & l'Anatomie.

63. L'ame connoît les parties dont elle peut faire uſage pour contribuer au ſoulagement du corps, & comme elle eſt la ſeule qui s'en apperçoive, elle fait choix des organes propres à concourir à cette fin (*Patholog. methodic. 1. 5.*) C'eſt elle auſſi qui contracte d'abord les muſcles qui ſervent à l'expiration, & enſuite ceux qui agiſſent dans l'inſpiration, & elle choiſit entre mille autres mouvemens également poſſibles, l'éternument pour faire ſortir le tabac du nez. (*Diſſertat. ſur l'action des médicamens, 27.*) Comme donc les convulſions ſont des efforts dont la fin eſt ſalutaire, & qui changent l'état de la machine en mieux (38) on ne doit pas être ſurpris que la nature ſe ſerve pour les exciter, d'organes prochains ou éloignés, qui ſeuls peuvent contribuer à cette fin (11. 12), ni que les mouvemens convulſifs, de même que tous les mouvemens libres ſoient ſympathiques, & s'exécutent par un grand nombre d'organes à la fois, ce que les Machiniſtes s'efforcent d'expliquer par des paroles vuides de ſens.

64. Tout le monde ſait que les nerfs étant irrités dans leur origine, il en réſulte

fulte dans la fubftance du cerveau une imagination ou une perception pareille à celle qui fe fait fentir dans les organes externes où aboutiffent ces fibriles médullaires, comme on le voit dans les amputations & les infomnies, &c. & comme une perception incommode quoiqu'imaginaire occafionne les mêmes mouvemens pour changer l'état du corps que celle qui eft fenfitive, il s'enfuit que lorfque le cerveau eft vicié, il doit furvenir dans les différentes parties du corps les mêmes convulfions que lorfqu'elles font irritées, ce qui fait qu'il eft difficile de diftinguer les convulfions fympathiques des idiopathiques; mais il eft abfolument faux que le principe des convulfions foit dans le cerveau, comme bien des gens le prétendent.

65. Les *principes procatartiques* des convulfions font les diverfes paffions de l'ame; car comme les paffions ne confiftent que dans des défirs ou des averfions irraifonnables pour certains objets (*Prolegom. 218.*) & qu'elles font fouvent les caufes des efforts irréguliers qui ont pour but de les écarter, fi ces objets font imaginaires, les efforts

quoique violens n'auront aucun rapport avec les objets extérieurs, & il en ſera de même des convulſions. Il n'eſt donc pas étonnant que les femmes dont l'eſprit eſt toujours agité par les paſſions, & qui ont des chagrins & des ſoucis ſoient ſujettes à des convulſions hyſtériques. On ne doit pas être ſurpris non plus que les adultes qui ont reçu une éducation mâle, ſupportent plus aiſément les maladies que les enfans & ceux qui ſont d'un tempérament délicat, & y réſiſtent plus que les femmes dont l'eſprit eſt inquiet, turbulent, agité des paſſions, & ſujet à la crainte, aux inquiétudes & à la mauvaiſe humeur.

66. Il n'y a point de paſſion qui n'excite des convulſions communes à pluſieurs autres ou propres à elles ſeules; ſi l'on met de ce nombre les maladies produites par les efforts violens des viſceres. La *terreur* excite le friſſonnement, le froid, la palpitation du cœur, l'épilepſie; la *haine*, le dégoût, le vomiſſement, le reſſerrement de goſier; l'*ennui*, le bâillement, la pandiculation; la *colere*, le grincement des dents, le trépignement ſpaſmodique, les convulſions.

67. Comme rien n'eſt plus efficace pour calmer une paſſion, que d'en faire naître une toute contraire, rien auſſi n'eſt plus utile pour appaiſer les mouvemens convulſifs qu'elle a occaſionnés. Par exemple, il n'y a perſonne parmi le bas peuple qui ignore qu'une foi ſuperſtitieuſe aux amulettes & à certaines paroles, de même qu'une injure atroce, arrêtent le hoquet, la toux, l'éternument, retardent l'accès de la fievre, tant que l'ame eſt moins affectée des principes morbifiques de ces ſymptomes, que des objets qui excitent en elle de nouvelles paſſions.

68. Il y a quantité de paſſions auxquelles bien des gens ont honte de ſe livrer, ſoit par reſpect pour leur âge ou pour le poſte qu'ils occupent, ou parce qu'il eſt honteux de les ſatisfaire; cependant quoiqu'on réprime ces mouvemens internes, & qu'on les cache avec ſoin, on en eſt infiniment plus tourmenté que ſi on s'y livroit, & le Médecin en a plus de peine à découvrir la cauſe ou le principe de ces effets, d'autant plus qu'on a ſoin de le cacher. Comme donc on ne ſauroit apporter à une maladie les remedes convenables

lorſqu'on ignore ſa cauſe ; de là vient qu'il eſt très-difficile de guérir celles que les paſſions font naître, & que la paſſion hyſtérique, hypocondriaque, la manie & la mélancolie, ſont le fléau & l'opprobre des Médecins.

69. Ce qui rend encore ces maladies difficiles à connoître & à guérir, eſt que les paſſions changent continuellement, & que la raiſon & la religion combattent l'imagination & la nature qui les entretiennent, d'où vient que les paſſions qui en réſultent, ſe préſentent ſous une infinité de faces différentes. Les Poëtes comparent ces agitations de l'ame aux flots d'une mer irritée, & il n'y a perſonne qui ne fût en état de ſentir l'effet que les paſſions produiſent en elle, ſi elle avoit aſſez de philoſophie pour y faire attention. Comme dans ces ſortes de cas, qui ſont très-fréquens chez les jeunes gens, l'homme ne ſe connoît point, & eſt une énigme indéchiffrable à lui-même, à plus forte raiſon doit-il être difficile à un Médecin de deviner les motifs des actions d'autrui, & pénétrer ceux qui peuvent occaſionner ſes maladies.

70. On peut mettre de ce nombre

les symptomes de quantité de maladies que des personnes saines & malades savent feindre, ce que j'avois de la peine à croire avant que d'en avoir été témoin. J'ai connu plusieurs filles, qui pour faire de la peine à leurs parens, ont feint non-seulement d'avoir des maladies sérieuses, mais se sont soumises pendant plusieurs jours à la saignée, à des remedes amers, à l'émétique, &c. J'ai vu des Religieuses, des femmes débauchées, détenues dans des monasteres, feindre des mois entiers d'avoir l'épilepsie, la manie, le crachement de sang, des syncopes, des hémiplégies. On ne sauroit douter que les Religieuses de Loudun n'ayent feint pendant deux ans d'être possédées pour perdre *Urbain Grandier*, leur Directeur. Un motif de religion a autrefois engagé les fanatiques des Cevennes à jouer une pareille comédie, & si l'on en croit *Hecquet*, des milliers de personnes ont joué dans notre siecle le rôle de convulsionnaires. Il n'y a point de Médecin qui ne soit à même d'observer tous les jours de pareilles fourberies, même dans les maladies vraies, lesquelles sont dictées par des motifs d'amour, de

haine, de vengeance envers un mari, un beau-pere, une sœur, un beau fils, une belle-mere, sur-tout dans les femmes hystériques.

71. Si quelqu'un faute d'expérience s'imagine qu'on ne peut feindre certaines maladies, que le Médecin ne découvre aussitôt la fraude, s'il croit par exemple, qu'on ne peut feindre la syncope, la palpitation, le hoquet, parce que les mouvemens du cœur & du ventricule ne sont point libres, il ne connoît surement pas la force de l'imagination, & il ignore que les Acteurs qui jouent une Tragédie ne sont pas moins émus des passions qu'ils imitent, que s'ils les ressentoient effectivement. Ceux qui feignent de bâiller & d'avoir une pandiculation, bâillent & s'alongent souvent sans le vouloir : & il leur arrive la même chose qu'à ceux qui feignant d'aimer, aiment à la fin effectivement.

Qui finxit simulator amare,
Sæpe quod incipiens finxerat esse, fuit.
Ovid.

Ceux qui feignent d'être malades, le deviennent souvent lorsqu'ils y pensent le moins; & le cœur ne palpite pas

moins dans une terreur feinte, que dans celle qui eſt véritable.

72. Les principes moraux des paſſions, & par conſéquent des convulſions, ſont l'irritabilité, ou la ſenſibilité, la puſillanimité, la débilité & l'habitude. Ce ſont là les principes proégumes des convulſions; & je les nomme moraux, pour les diſtinguer des matériels; je veux dire, des matieres morbifiques, tant irritantes qu'obſtruantes.

73. La *ſenſibilité* vient d'une éducation molle & efféminée, elle eſt entretenue par une vie ſtudieuſe, ſédentaire & ſolitaire; & les chagrins & les ſoucis l'augmentent. Ceux qui ont ſouffert une opération de Chirurgie, tremblent & frémiſſent à la vue d'un ſcalpel.

74. La *puſillanimité* ou la *timidité*, diſpoſe extrêmement aux convulſions, & à cette ſenſibilité exquiſe dont on vient de parler; la *débilité* exceſſive & l'épuiſement des forces que cauſe le danger de la mort ou d'un grand mal, ne diſpoſe pas moins aux convulſions que l'*habitude*; & il y a des convulſions légéres qui, lorſqu'on les néglige, deviennent dans la ſuite habituelles. Par exemple, il y a des gens qui, par

un vice d'éducation, bâillent, s'alongent en compagnie, & font divers autres mouvemens, qu'ils eussent pu réprimer s'ils avoient voulu, & qui deviennent nécessaires & involontaires. De là vient que toutes les actions auxquelles on s'habitue, deviennent naturelles, & ne dépendent plus de la raison ni de la volonté, parce que l'habitude est la faculté d'agir pour des motifs que l'on connoissoit, & que l'on a ensuite oubliés. Un homme qui sentoit un picotement dans l'œil, & qui s'est apperçu qu'il recevoit du soulagement lorsqu'il clignotoit, s'habitue à le faire, & clignote enfin sans s'en appercevoir; parce que les actions auxquelles on est habitué, se font sans conseil & sans délibération. Ceux, par exemple, qui sont habitués à prendre du tabac, ont beau prendre la résolution de s'en abstenir, ils l'oublient lors même qu'ils étudient, & fouillent dans leurs poches pour y prendre leur tabatiere. On a donc raison de dire que l'habitude est une seconde nature, puisque sans aucun motif, elle nous fait faire des actions dont nous serions bien aises de nous dispenser.

75. Il y a des convulsions qui sont accompagnées d'une privation totale de sentiment, comme on le voit dans l'épilepsie, les convulsions des enfans, la passion hystérique, & autres paroxysmes dangereux. Quelques-uns assignent pour cause de ce double symptome, savoir, la convulsion & la privation totale de sentiment, la compression inégale du cerveau; & pour expliquer la maniere dont le fluide nerveux se porte dans les parties affectées de convulsions, ils supposent des nerfs qui ne sont point comprimés, & d'autres qui le sont dans leur origine, auxquels ils attribuent cette privation de sentiment. Ils seroient aussi bien pour expliquer la convulsion, de supposer une compression uniforme dans toute l'enveloppe du cerveau, ainsi qu'ils la supposent dans l'apoplexie.

76. Mais cette hypothese n'est pas plus heureuse que les autres; car puisque le fluide nerveux coule dans les nerfs pour agiter les parties, pourquoi ne reflue-t-il pas dans ceux qui servent au sentiment? Pourquoi certaines parties affectées de convulsions, sont-elles privées de sentiment? Si c'est là la cau-

se, pourquoi y a-t-il tant de cas où la compression est inégale, (il est rare qu'elle soit égale dans les plaies & les fractures) quoiqu'il n'y ait souvent point d'épilepsie ? Enfin cette opinion est contraire à l'hydrodinamique. (58)

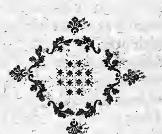
77. L'histoire de la Médecine nous apprend que l'extase & la catalepsie, sont accompagnées d'une privation totale de sentiment; & personne n'ignore qu'une joie, une crainte, un chagrin excessif, plongent l'ame dans une espece de sommeil, auquel on donne le nom de défaillance. Saint Augustin rapporte qu'un Moine d'Hippone avoit un tel empire sur ses organes, que toutes les fois qu'il se livroit à la contemplation, il suspendoit à son gré l'exercice de ses sens; de sorte que la vue, l'ouie & le tact, n'avoient d'action qu'autant qu'il trouvoit bon de leur en accorder. J'ai connu une femme qui étant tombée en syncope à l'occasion d'une colique violente, fut non-seulement délivrée de ses douleurs, mais encore de la maladie dont elle étoit affligée.

78. Comme l'attention de l'ame est limitée, l'état interne du cerveau ne sauroit l'affecter, qu'il ne la détourne

de l'attention qu'elle doit donner aux organes des ſens. Or, dans l'engorgement du cerveau, l'ame a deux motifs qui l'obligent à s'en occuper entiérement. Le premier eſt la connoiſſance du danger dont ſon domicile eſt menacé; & en effet, ces obſtructions ſont ſouvent accompagnées d'une apoplexie mortelle, d'un abcès, d'un épanchement de ſang, & d'autres maux ſemblables. Le ſecond eſt que les origines des nerfs étant comprimées, il en réſulte des douleurs atroces, comme nous l'apprend la diſſection des animaux vivans, des idées de tonnerres, de foudres, & autres ſenſations effrayantes, dont l'ame eſt tellement frappée, qu'elle ne fait attention ni aux clameurs ni aux piqûres des parties extérieures. Quel eſt l'homme qui voyant ſa maiſon en feu, & prête à l'écraſer ſous ſes ruines, fait attention à ce que ſes voiſins diſent dans la rue?

79. Mais ſoit que cette terreur ſoit panique, comme celle des perſonnes qui croient voir des ſpectres en dormant, ou qui s'effrayent de ce que les oreilles leur tintent, ſoit qu'elle ſoit légitime, il doit également en réſulter

des convulsions sympathiques ou des mouvemens violens & déréglés, pareils à ceux que causent la frayeur, la colere, le désespoir, & il n'est pas nécessaire que la matiere morbifique ait établi son siege dans le cerveau, vu que l'ame est également affectée de la douleur des autres parties, & qu'il ne faut qu'une piqûre du tendon, un déchirement de l'aponévrose, une colique d'estomac & du bas-ventre, une piqûre de vers, qu'un poison caustique pour causer l'épilepsie, & dans ce cas les Machinistes ont tort de l'attribuer aux vices du cerveau.





CLASSE QUATRIEME.

SPASMES,

OU

MALADIES CONVULSIVES.

CES maladies, à proprement parler, consistent dans un mouvement dépravé des muscles destinés au mouvement local. Il n'y a que les parties supérieures & inférieures, la tête, les yeux, la langue, la mâchoire, le cœur, la verge, qui soient sujettes à se déplacer; la poitrine de même que les arteres n'ont qu'un mouvement de dilatation & de contraction; le mouvement des autres parties, telles que le poumon, l'estomac, les intestins, ne tombe point sous les sens, & l'on n'en juge que par la voix, les excrétions, & autres phénomenes semblables.

Les maladies *dyspnéiques* ou les *essouflemens*, consistent dans la dilatation & la contraction alternatives de la poitrine; & c'est en quoi elles different des spasmodiques. Les mouvemens de la langue appartiennent au bégaiement.

Tout spasme proprement dit, est un mouvement musculaire, & comme celui-ci est produit par la force du fluide nerveux qui afflue dans les muscles par l'entremise des nerfs, & qu'il est proportionné à l'impulsion de ce fluide; il s'ensuit que la cause du mouvement convulsif n'est autre chose que l'impulsion du fluide nerveux dans un muscle dont il surmonte l'inertie. On ne sauroit attribuer le mouvement du fluide nerveux ni à la circulation, ni à l'explosion, ni à la mobilité, vu, comme le démontre *Borelli*, que pour mouvoir quelque muscle que ce puisse être, il faut dans le fluide nerveux une force considérable & capable de lui communiquer une vîtesse plus grande que celle du son, comme je l'ai prouvé dans la dissertation sur la fievre qui est à la fin de ma Hémastatique. Or la circulation du fluide nerveux n'est pas assez forte pour imprimer une pareille

vîtesse, & quant à l'explosion de *Willis*, elle est purement imaginaire.

La Physiologie nous apprend que c'est la liberté ou la nature qui imprime au fluide nerveux la force nécessaire pour mouvoir les muscles; & les convulsions ne sont point des mouvemens libres, puisqu'ils s'exécutent à notre insu & malgré nous; & comme les mouvemens que nous faisons & qui ne sont point libres, sont des mouvemens naturels, il s'ensuit que c'est la nature elle-même qui imprime au fluide nerveux la vîtesse qui cause la convulsion.

La nature est déterminée à agir, ou par une irritation qui l'oblige à faire des efforts pour se délivrer de ce qui l'incommode, ou par une passion, telle que la terreur, la crainte, la colere, ou même par des motifs dont l'entendement n'a aucune connoissance, telles que sont les actions morales dans les hystériques, les maniaques, les imbécilles, les personnes ivres; d'où il suit que ce sont ces motifs qui déterminent les convulsions.

Les maladies auxquelles on donne improprement le nom de spasmes sont

des *contractures* occaſionnées par le roidiſſement des tendons & des muſcles, ſans qu'il ſoit beſoin que le fluide nerveux s'y porte en plus grande quantité ; & des *mouvemens tremblans*, qui dépendent de l'irrégularité plutôt que de la vîteſſe de ſa circulation ; & cela étant, on devroit intituler cette claſſe du nom de *cacocinéſies*, ou de mouvemens dépravés.

Cette claſſe, que je ſépare des *eſſoufflemens*, avec leſquels elle a beaucoup de rapport, eſt diviſée en quatre ordres, dont les deux premiers contiennent les *ſpaſmes toniques*, dans leſquels les muſcles ſont dans une tenſion, une contraction & une convulſion conſtante & permanente, & les deux autres les *ſpaſmes cloniques* dans leſquels la contraction eſt inégale & interrompue ; il arrive très-ſouvent que les ſpaſmes toniques ſe joignent & ſe confondent, pour ainſi dire, avec les ſpaſmes cloniques ; mais nous mettons au nombre de ceux-ci, les ſpaſmes dans leſquels les agitations des parties ont lieu le plus conſtamment, & réciproquement.

ORDRE PREMIER.

SPASMES TONIQUES PARTIELS.

Conductiones de Cælius Aurelianus ; *Convulsions toniques*, de Gorter & d'Ettmuller.

CE ſont ceux dont le principal ſymptome eſt une rigidité involontaire, violente & conſtante de la partie, qui l'empêche de ſe mouvoir, ou du moins qui le rend immobile ; en quoi ils different des généraux, qui cauſent l'immobilité de pluſieurs membres & de pluſieurs parties à la fois.

Cette immobilité differe de celle que cauſe la paralyſie par la ſenſibilité & la rigidité, ou du moins par la ſenſibilité du muſcle immobile. Elle differe de celle que cauſe la douleur rhumatique ou arthritique, en ce que l'immobilité dans la douleur eſt volontaire, au lieu qu'elle eſt involontaire dans le ſpaſme. Ceux qui reſſentent une douleur dans une partie à cauſe de ſon inflammation ou de ſon engorgement, s'abſtiennent

de la remuer crainte de l'augmenter; mais le ſpaſme nous met dans l'incapacité de le faire, quoique nous le voulions.

Les ſpaſmes toniques different des cloniques par l'immobilité conſtante de la partie, au lieu qu'elle eſt irréguliere & alternative dans les cloniques, ou dans les mouvemens convulſifs.

La cauſe de cette immobilité eſt une réſiſtance de la part du muſcle plus forte qu'à l'ordinaire, tant de la part du muſcle qui eſt roidi & contracté, que de la part de l'organe qui doit ſe mouvoir. Cette réſiſtance eſt plus grande, ou abſolument ou reſpectivement. Elle eſt abſolue lorſque les tendons & les ligamens du muſcle ont une trop grande dureté, ou que les muſcles ſe roidiſſent par la trop grande affluence du fluide nerveux. Elle n'eſt que reſpective, lorſque les muſcles antagoniſtes, ſoit faute d'uſage, ou par une foibleſſe naturelle ou accidentelle ſe contractent moins qu'il ne faut.

I. STRABISME, *Strabifmus*; les malades, *Louches*, *Strabones*.

C'eft une affection tonique de l'un ou de l'autre œil, qui empêche les axes optiques de fe réunir à un même point.

L'axe optique eft une ligne droite qui paffe par le centre de l'humeur vitrée, du cryftallin & du globe de l'œil, & qui aboutit à l'objet.

Il faut pour que la vifion foit parfaite, que l'axe de l'œil droit concoure au même point de l'objet que l'axe optique du gauche. L'angle compris par ces deux axes nous fait juger de la grandeur & de la diftance des objets. Lors donc que les axes divergent, comme dans les perfonnes louches, on ne peut juger par la vue ni de l'une ni de l'autre.

La raifon qui fait qu'un objet nous paroît feul, quoique nous le regardions des deux yeux, eft que ceux-ci étant dirigés vers le même point, l'image de l'objet tombe fur le pôle optique de l'un & de l'autre, & nous éprouvons dans ces circonftances qu'un feul

objet a coutume d'exciter en nous cette sensation. Lors au contraire que les yeux divergent, les images du même objet tombent dans différens endroits des yeux, & comme nous ne sommes point accoutumés à cette double sensation, de là vient que nous nous en appercevons, & que nous croyons voir deux objets au lieu d'un, comme il arrive à ceux qui ont un strabisme. Cependant la coutume & le tact nous mettent à même de corriger cette erreur.

1. *Strabismus à luscitate* Boerhaav. *de morb. ocul. num. 175.* Porterfield. *Act. Edimb. tom.* 3. L.

On dit qu'un homme est louche, lorsqu'il ne voit point les objets directement, mais obliquement, & qu'il est obligé de les regarder de fort près pour les voir distinctement. Lorsqu'il n'y a qu'un œil qui voie obliquement les objets, l'autre ne converge point avec lui, & alors c'est un strabisme. *Voyez* Vue louche.

Cette obliquité de la vue vient, 1°. d'un défaut de sentiment dans le centre de la rétine, qui est cause que les objets directs paroissent confus, &

qu'on ne peut voir distinctement que ceux qui sont obliques. Ce vice de la rétine est cause que l'on s'habitue à regarder obliquement les objets, & on le guérit de même que la goutte serene occasionnée par une paralysie; 2°. ou d'une altération dans la convexité de la cornée, qui fait que les rayons lumineux après s'être rompus, ne tombent point sur le milieu de la rétine, mais de côté ou d'autre, & l'art ne sauroit presque corriger ce vice; 3°. lorsque le crystallin prend une situation oblique ensuite d'une contusion, il en résulte le même vice, & il n'est pas plus aisé à corriger. 4°. J'ai vu une jeune fille dont la prunelle étoit située vers le grand angle de l'œil, à cause d'un leucome de la cornée, qui lui causoit un strabisme. On peut corriger ce vice par des médicamens résolutifs, tels que le fiel de bœuf, la myrrhe. *Porterfield, Act. Edimb. tom. 3. p. 289. & 295.*

2. *Strabismus vulgaris; Vue à la Montmorency.* L.

La cause de ce strabisme n'est autre que la mauvaise habitude que l'on prend d'avoir un œil continuellement fixé sur

un objet, de maniere que l'on perd la faculté de diriger les deux axes optiques vers le même point. C'est ainsi que les enfans au berceau qui s'habituent à ne regarder que d'un œil la lumiere d'une chandelle, ou le jour qui entre par une fenêtre, deviennent louches. La même chose arrive à ceux qui fixent toujours les yeux sur un défaut ou une tache qu'ils ont au bout du nez.

Les enfans nouveaux nés, tournent leurs yeux de côté & d'autre comme le caméléon ; mais s'appercevant qu'ils voient plus distinctement les objets avec les deux yeux qu'avec un, ils apprennent à diriger les axes optiques vers le même objet, & cette direction leur devient si naturelle, qu'il ne dépend presque plus d'eux de la changer.

Cette espece est très-aisée à prévenir, & lorsqu'elle est formée, on la guérit avec des besicles concaves ou coniques, qui ne sont ouvertes que par la pointe, & dans les adultes, par l'attention & en lisant des livres imprimés en petit caractere devant un miroir.

3. *Strabisme* de Buffon, cinquieme

espece de Porterfield; *Act. Edimburg. tom. 3. pag. 298. Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1743. L.

C'est celui qui est occasionné par la foiblesse d'un œil, ou par l'inégalité de la distance à laquelle la vue des deux yeux atteint, ce qui fait que l'on s'habitue à regarder l'objet avec celui qui est le plus fort, & qu'on ne se sert point de l'autre comme inutile pour voir les objets, toutes les fois qu'ils se trouvent dans l'éloignement qui convient à l'autre. Par exemple, si l'œil droit ne voit point au-delà d'un demi-pied de distance, & que le gauche voie au-delà d'un pied, nous ne regardons les objets que de l'œil droit; d'où s'ensuit un strabisme difficile à guérir. On a donné à cette espece le nom de M. *de Buffon* qui l'a découverte, & qui en parle dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, *année* 1743.

La foiblesse de l'autre œil est ou naturelle, & alors elle est incurable, ou causée par une paralysie, un accès d'épilepsie, &c. *Voyez* les histoires & les cures de ces maladies.

Les variétés du strabisme sont, le strabisme *connivent*, lequel a lieu lorsque

que les axes se croisent; le strabisme *divergent*, lorsque les axes ne se réunissent point, & sont paralleles; le strabisme *de hauteur inégale*, lorsqu'un œil regarde en haut & l'autre en bas, ce qui est un défaut très-désagréable.

4. *Strabisme spasmodique*. L.

C'est celui qui est causé par la convulsion d'un des muscles d'un œil ou des deux ensemble, ensuite d'une ecclampsie ou d'une simple convulsion, qui est cause que le muscle perd son mouvement, que l'œil est roide, & résiste au toucher, & se tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en haut & tantôt en bas, ce qui est aussi difforme qu'incommode. *Voyez* les remedes de la *contracture*.

5. *Strabisme par la paralysie*. L.

Lorsque l'un ou l'autre des muscles droits vient à se relâcher à l'occasion d'une paralysie, d'une plaie, d'un ulcere, ou par telle autre cause que ce puisse être, son antagoniste est affecté d'une convulsion & reste immobile, ainsi qu'il arrive à la bouche dans l'hémiplégie; ou bien l'œil entier peut être affecté d'une paralysie, & dans ce cas, il reste fixe & immobile, & ne converge

converge point avec celui qui eſt ſain. Ce ſtrabiſme differe du ſpaſmodique, en ce qu'on peut tourner l'œil du côté du muſcle relâché. Sa cure eſt la même que celle de la paralyſie.

6. *Strabiſme catarrhal.* B.

C'eſt celui qui eſt cauſé par une congeſtion dolorifique, catarrheuſe, &c. dans l'un ou l'autre muſcle, de maniere que la douleur l'empêche de ſe mouvoir librement.

Ce ſtrabiſme ſe guérit aiſément par la ſaignée, les fomentations réſolutives & anodines. On doit bien ſe garder d'appliquer des narcotiques ſur les yeux, il en réſulteroit une goutte ſerene.

7. *Strabiſme ſymptomatique; Strabiſme des perſonnes qui prient*, Boerhaave. A.

C'eſt un renverſement de l'œil en haut, lequel arrive à la fin d'une maladie grave, & aux enfans dans l'hydrocéphale interne, dans les convulſions, les fievres, un peu avant qu'ils meurent. On dit communément que ces enfans regardent leur patrie, parce que le muſcle releveur eſt affecté d'une convulſion, qui fait qu'on ne voit que le blanc de l'œil : j'en ignore la raiſon,

8. *Strabismus lagophtalmos*; Vue de lievre. L.

C'est une rétraction constante de la paupiere supérieure en enhaut, qui fait que l'œil reste découvert pendant que l'on dort, ce qui arrive aux lievres à ce qu'on prétend.

Ce vice a beaucoup d'affinité avec le strabisme, ce qui fait qu'on le rapporte à la même classe; mais les Auteurs ne nous mettent pas assez au fait de ses principes.

9. *Strabisme des Myopes*; Vue Françoise. L.

On appelle myopes ceux qui ne peuvent bien voir un objet qu'à la distance de deux pouces, & qui ne l'apperçoivent que confusément lorsqu'il est plus éloigné, de sorte que lorsq'uils veulent le voir distinctement, ils l'approchent contre leur nez, se placent à côté d'une fenêtre pour avoir plus de jour, & ne le regardent que d'un œil, l'autre leur étant tout-à-fait inutile faute de convergence.

Il y a des personnes louches & myopes qui ne pouvant distinguer le visage de ceux à qui elles parlent, ne les regardent point en face, ce qui fait que leurs yeux divergent.

10. *Strabisme équinoxial.* Battel. *Voyage en Asie.*

Les *Jaggas* qui habitent au Nord de l'Abyssinie, & les habitans du Loango, appellés par les Portugais, *Negres blancs*, qui habitent entre le 28°. 40″. de longit. & le cinquieme de latitude méridionale en Asie, sont sujets au strabisme. Ces deux peuples ne sont éloignés que de cinq à six degrés de l'Equateur. Les Jaggas sont d'une taille gigantesque & fort laids; ils se cicatrisent le visage avec un fer chaud, & ne montrent que le blanc des yeux, cachant la prunelle sous la paupiere, pour n'être point offensés par la réflexion des rayons du soleil. Leurs femmes, pour se rendre plus aimables, s'arrachent les quatre dents incisives supérieures, & les deux inférieures.

Les habitans du Loango naissent blancs, mais ils deviennent noirs au bout de deux ans. Ils ont l'iris gris, les cheveux jaunes, ils sont louches & nyctalopes, & voient mieux la nuit que le jour. Ils tiennent que ce sont leur Mochissy ou leurs idoles, qui leur envoient toutes leurs maladies.

11. *Strabismus caligantium.* L.

Les Amblyopes sont ceux qui ne voient point distinctement les objets à cause de quelque vice sensible & interne, par exemple, un leucome, un hypopium, un drapeau, un pterygion.

Lorsque la cornée est opaque vis-à-vis de la prunelle, ils sont obligés de voir les objets de côté, entre le leucome & le nez, ou entre le leucome & l'angle externe. *Voyez* la cure de l'obscurcissement de la vue.

12. *Strabisme par le cristallin.*

Cette espece, qui est peut-être imaginaire, dépend de la luxation du cristallin, ou de ce qui est situé obliquement par rapport à la prunelle. Comme les objets que nous voyons en face envoient des rayons, qui étant rompus obliquement par le cristallin, ne tombent point sur le milieu de la prunelle, mais à côté, on est obligé de les regarder obliquement, pour que le cône de la lumiere tombe sur le milieu de la rétine, après avoir été rompu.

II. *Tic ; Trismus.*

C'est une maladie dont le principal symptome consiste dans une convul-

fion tonique ou clonique de la mâchoire inférieure.

Le tic eſt ſouvent un ſymptome léger d'autres maladies ; par exemple, de l'épilepſie, du tétanos, du carus hyſtérique, &c. & il conſiſte dans un mouvement convulſif des muſcles maſſeters & crotaphytes, des ptérygoïdiens internes & externes, auſſi bien que des digaſtriques, qui ſeuls abaiſſent la mâchoire. Les nerfs de ces parties ſont 1°. les maxillaires ſupérieurs ; 2°. les maxillaires inférieurs, qui ſont des rameaux de la cinquieme paire ; 3°. les petits ſympathiques, ou la partie la plus dure du rameau auditif, qui naît de la ſeptieme paire. Les huit muſcles qui relevent la mâchoire, ſont beaucoup plus forts que les deux digaſtriques, qui l'abaiſſent à l'aide de ſa propre peſanteur. A moins donc que l'ame ne les relâche, en conſéquence de l'empire qu'elle a ſur eux, ils ſe contractent par leur ſeule élaſticité, & tiennent la bouche fermée ; ce qui n'a pas lieu dans les autres parties. C'eſt cette clôture de la bouche qu'on obſerve dans la ſyncope, le carus, l'apoplexie, & les cadavres récens ;

mais les releveurs se contractent aisément par le froid du matin; & lorsqu'ils restent dans cet état, c'est un tic tonique; lorsqu'ils sont agités, c'est un tic clonique; ce qui fait qu'on ne doit point en faire deux genres.

Tics toniques; *Trismi tonici.*

1. *Trismus nascentium*, Heister, *de maxillæ spasmo in infantibus*, *Med. compend. pag.* 237.

Trismus Balearicus, Cleghorn, *de morbis Insulæ Minoricæ. Tetanus maxillæ in infantibus*, Hofer. *Act. Helvet. tom.* 1. *pag.* 65. en françois, *la Sarrete.* A.

Cette maladie qui est connue de presque toutes les Nourrices du Languedoc, de Provence, de Suisse, de Minorque, &c. & qui a été inconnue jusqu'aujourd'hui aux Médecins, est très-fréquente parmi les enfans, depuis le troisieme jour de leur naissance, jusqu'au douzieme; & les femmes sont tellement persuadées qu'elle est incurable, qu'elles ne daignent pas appeller le Médecin.

Ses symptomes sont des pleurs plus sourds qu'à l'ordinaire, la bouche moins

ouverte, les gencives écartées d'environ deux lignes; & on ne peut les rapprocher qu'on ne coure risque de les rompre, nul mouvement dans les levres, la déglutition facile; mais l'enfant ne peut point teter; il a le ventre serré, distendu par des flatuosités, le pouls est sain pendant deux jours, sans aucun changement dans les symptomes. Elle tue souvent les enfans, quoique robustes & venus à terme; quelquefois le cou, le tronc & les membres, sont affectés peu à peu d'un tétanos, qui les rend roides & immobiles; le muscle quarré de la levre inférieure devient aussi dur que du bois.

Cette maladie est beaucoup plus fréquente en hiver, & dans des temps humides, qu'en été & par un temps sec.

Plus les enfans en sont attaqués de bonne heure, plus elle est dangereuse. Plus l'ouverture qui reste entre les gencives est petite, plus l'issue en est funeste, & plus les enfans sont foibles, & plutôt ils en meurent. Le tétanus qui s'y joint, ne rend pas la maladie plus dangereuse. Lorsqu'elle va jusqu'au cinquieme jour, il y a tout lieu de bien espérer; & c'est dans ce cas,

qu'on peut dire avec le proverbe, que qui gagne du temps, gagne tout.

Cure. Les émétiques & les cathartiques tuent les malades dès le premier jour qu'on les leur donne.

1°. Il faut avoir soin de nourrir les enfans qui refusent la mamelle; leur donner de temps en temps quelques cuillerées de lait tiede, ou leur faire avaler de la bouillie deux fois par jour.

2°. On calmera la violence des spasmes avec des nervins & des corroborans. Faites un mélange d'eau de fleurs de tilleul, de prime-vere, de bourache, de buglosse, de syrop de pivoine & d'althæa, de fleurs d'œillets, de poudre de guttete & d'un peu de nitre, & mettez-en de temps en temps quelques gouttes dans la bouche de l'enfant, avec une petite cuiller.

Prenez de poudre de guttete quatre grains, de corne de cerf philosophiquement préparée, de cinabre, d'antimoine, de chacun deux grains; d'ambre gris, un grain; de sucre rosat, cinq grains; mêlez, & faites-en une poudre que vous partagerez en trois ou quatre doses, dont vous donnerez une toutes les six heures au malade, dans du syrop de pivoine.

Vous oindrez les parties affectées de convulsions avec de l'huile rosat, ou de lis blanc, & vous les couvrirez d'un linge chaud. Vous lui donnerez deux fois par jour un lavement de lait de vache tiede, ou bien, vous lui mettrez un suppositoire de beurre frais; & vous entretiendrez ces petits corps dans une douce chaleur. *Lentilius* vante beaucoup les liqueurs spiritueuses, mais *Hofer* les condamne absolument, & avec d'autant plus de raison, qu'il prétend avoir sauvé la quatrieme ou la troisieme partie des enfans par la méthode qu'il a suivie.

Cette maladie attaque aussi quelquefois les adultes. *Voyez* l'histoire & la cure de cette maladie dans *les Actes Helvétiques*, *tom. 1.*

2. *Tic traumatique*; *Trismus traumaticus* Heister; *spasme de la mâchoire par une blessure; Spasmus maxillæ à vulnere*, *compend. Med. cap. 15. Chirurg. cap. 57. A luxato sesamoide pedis*, Pouteau, *de la rage*, *pag.* 34. A.

Cette espece est occasionnée par une blessure des muscles de la mâchoire, de l'aponévrose crotaphite, par une piqûre des nerfs, qui sont très-denses

dans cet endroit, ou par des remedes vitrioliques âcres ou autres semblables appliqués sur les plaies de ces parties, comme aussi par l'amputation d'un bras ou d'une jambe, lorsque les nerfs sont trop serrés par la ligature, ou qu'on les pique de telle autre maniere que ce soit.

Dans ces cas 1°. s'il se trouve quelque corps âcre ou étranger dans la plaie, il faut avoir soin de le retirer, autrement l'on emploieroit inutilement les nervins & les sédatifs; 2°. si le nerf est piqué, & que le malade soit en danger de mort, il faut le couper; 3°. si l'on ne peut distinguer le nerf, & que les forces du malade le permettent, il faut couper au plutôt le bras ou la jambe où il se trouve; 4°. si ce sont des remedes caustiques & vitrioliques qui irritent la plaie, il faut les enlever & la déterger le mieux qu'il sera possible; 5°. s'il n'y a point de corps étranger dans la plaie, c'est une irritation. 1°. On l'appaisera avec des décoctions émollientes faites avec la racine de guimauve, les feuilles de mauve, de violette, les fleurs de camomille, les semences de lin, de pavot, dont on fera aussi des cataplasmes qu'on appliquera sur la partie. 2°.

S'il survient une inflammation, on calmera l'impétuosité du sang par la saignée & un régime léger, avec des potions rafraîchissantes nitreuses. 3°. Si la plaie a été faite avec une arme à feu, il faut la dilater, & couper avec un scalpel les aponévroses internes qui ont été déchirées, pour faire cesser l'étranglement. 4°. Si le tendon ou le nerf est piqué, avant de les couper, il faut y appliquer de l'huile de térébenthine chaude, pure, ou mêlée avec l'eau de la Reine d'Hongrie, ou verser dedans du baume du Pérou ou de Copahu. Si l'hémorrhagie est abondante & suivie de spasmes, *Voyez* le mot de Convulsion à l'article des Cloniques.

3. Tic inflammatoire; *Trismus inflammatorius*, Heister. *Chir. cap. 57.* A.

S'il'inflammation des muscles de la mâchoire ou des amygdales empêche les mâchoires de s'ouvrir, il faut y remédier par des saignées réitérées, des potions délayantes, des cataplasmes émolliens & résolutifs. Comme le malade est hors d'état de prendre aucune nourriture solide, il faut lui faire couler du bouillon dans la bouche par l'ouverture qui reste entre les mâchoires, ou par l'en-

droit où il manque des dents, ou bien le lui injecter dans l'intestin en forme de lavement.

4. Tic scorbutique; *Trismus scorbuticus;* rigidité des joues; *genarum rigiditas*. Sennert, *du scorbut*, *pag.* 744. Salomon Alberti, *du scorbut*. C.

C'est une rigidité des tendons & des ligamens qui assurent la mâchoire inférieure dans son article, accompagnée de douleur, laquelle augmente lorsqu'on mâche & qu'on bâille. Les scorbutiques y sont quelquefois sujets, mais ce cas est fort rare.

Elle exige le même traitement que la contracture scorbutique.

5. Tic vermineux, *Trismus verminosus;* grincement des dents causé par les vers; *Stridor dentium à vermibus*. A.

Cette affection est fort fréquente, & elle consiste dans un grincement des dents, soit que l'on veille ou que l'on dorme, occasionné peut-être par les vapeurs aigres douces, qui s'élevent de l'estomac, ou par l'irritation de ce viscere dont les tuniques sont contiguës au gosier par le moyen de l'œsophage. Ce tic accompagne quelquefois le synochus vermineux, & on le guérit

avec des vermifuges. Je l'ai quelquefois observé dans la petite vérole.

6. *Trismus equinus*, Soleysel, en François *le Tic*.

On l'appelle ainsi, parce que les chevaux qui en sont attaqués mordent leur mangeoire, & font avec les dents le bruit dont ce nom est tiré.

7. *Trismus crepitans ; Claquetter des dents.*

C'est un symptome des fievres intermittentes, qui accompagne le tremblement.

8. Tic hypocondriaque ; *Trismus hypochondriacus*, appellé par Juvenal *cacoethes*. L.

Je connois un homme mélancolique qui depuis son enfance claquette des dents en dormant, de sorte qu'elles sont toutes usées ; mais c'est la seule incommodité qu'il ait depuis plusieurs années.

On peut rapporter ici la distorsion involontaire des muscles qui meuvent les joues, les yeux & la mâchoire, qui passent en habitude & qu'on appelle vulgairement *Tic*.

9. *Trismus arthriticus ; podagra dentium*, Strobelbergeri, *Lipsiæ* 1730.

Cette affection consiste dans une difficulté extrême & douloureuse d'ouvrir la bouche, à cause de la rigidité du muscle crotaphite ou masseter, laquelle dure des mois entiers, & est accompagnée d'un ptyalisme abondant, d'insomnie, & de l'agitation continuelle des muscles voisins.

Je conseillai à une de mes malades qui étoit tourmentée de cette maladie cruelle, de se faire arracher une dent, croyant que c'étoit elle qui l'occasionnoit, mais l'opération n'aboutit à rien; l'eau de *Balaruc* lui procura quelque soulagement, mais moins que les narcotiques qu'elle prenoit tous les jours. La douleur revenoit tous les matins dès qu'elle vouloit ouvrir la bouche.

10. *Trismus febrilis*, Tic fébrile; *Stridor dentium in morbis acutis*, grincement des dents dans les maladies aiguës.

C'est un signe de mort & de folie de claquetter & de grincer des dents, à moins que ce défaut ne vienne dès l'enfance; mais lorsque cela arrive dans le délire, c'est un symptome funeste. Hippocrat. *in coacis.*

11. *Trismus capistratus; Bredissure*, Hazon, *Journal de Méd. Mars 1761*, *pag.* 249.

Les malades sont vulgairement appellés *bridés*.

C'est une impossibilité de remuer la mâchoire inférieure, à cause de l'agglutination de la partie intérieure des joues avec les gencives.

Cette agglutination arrive souvent à ceux à qui l'on a procuré une salivation abondante avec le mercure, sans user des précautions nécessaires. Les petits ulceres qui se forment sur la surface intérieure des joues, venant à se déssecher, font corps avec les gencives, de maniere qu'on ne peut plus ouvrir la mâchoire, & que le malade ne peut avaler les alimens que goutte-à-goutte, & encore faut-il qu'ils soient liquides.

La cure exige une opération Chirurgicale, je veux dire, qu'il faut séparer avec un instrument les parties adhérentes, & empêcher qu'elles ne se rejoignent, en mettant des tentes entre deux, dont on augmente la grosseur de jour à autre, & ensuite des lames de plomb ou de liege, à mesure que la cicatrice se forme. *Voyez* l'observation singuliere de M. *André* Chirurgien à Versailles, *pag. 383*.

12. *Trismus occipitalis*. André, Chi-

rurgien à Versailles, *observ. 4. p. 355.* Tic occipital.

Un Ecclésiastique étoit sujet depuis long-temps à des douleurs & des convulsions dans la tête, le cou & les épaules qui le tourmentoient de la maniere la plus cruelle ; & lui faisoient jeter les hauts cris. Il disoit qu'on lui arrachoit le crâne, qu'il avoit dans la tête des marteaux & des soufflets, & prioit les assistans de le débarrasser d'un fardeau aussi pesant qu'une meule de moulin. Les paroxysmes commençoient par la nuque où il avoit autrefois reçu un coup. On ouvrit un cautere dans l'endroit, qui le soulagea pour quelque temps, mais la maladie revenoit dès qu'il se fermoit.

13. *Trismus maxillaris, Tic maxillaire*, André, *observ. 2 & 3. p. 343. &c.*

Un homme étoit sujet depuis quinze ans tant la nuit que le jour, à une douleur dans la mâchoire inférieure, qui le rendoit comme insensé, tant elle étoit cruelle. Il ne pouvoit ni manger, ni rester en place, & s'il avaloit quelque chose, c'étoit avec des distorsions épouvantables ; les paroxysmes étoient fréquents. Il tenoit continuellement le

menton appuyé ſur quelque corps dur, il ne pouvoit ni parler ni vaquer à ſes affaires. Les paroxyſmes commençoient par des douleurs qui lui faiſoient jeter les hauts cris, & qui lui coupoient peu à peu la parole; il ne pouvoit reſpirer que par le nez, ſa reſpiration étoit courte, précipitée & accompagnée de diſtorſions du nez, des levres, de la bouche & du viſage. Il lui ſembloit qu'on lui arrachoit la tempe & l'os pariétal du côté gauche.

Le nerf maxillaire inférieur étoit affecté, & on ne pouvoit y atteindre que par le trou du menton. On le détruiſuit avec un cauſtique, & il guérit.

14. *Triſmus dolorificus*, André *obſervations ſur les maladies de l'uretre, Paris 1756. p. 318. Tic douloureux.* Seroit-ce là Podagre des dents de Strobelberger, *tract. Lipſiæ 1630.* Tic arthritique, *Triſmus arthriticus.* L.

C'eſt une difficulté extrême & douloureuſe d'ouvrir ou de remuer la bouche, accompagnée d'un ptyaliſme copieux, d'inſomnie, & d'une agitation continuelle & convulſive des muſcles voiſins.

J'ai eu occaſion il y a dix ans d'obſer-

ver une fois cette maladie. Madame de Gasc en fut affligée pendant plusieurs mois. Elle en étoit exempte à son réveil, pourvu qu'elle eût la précaution de ne point ouvrir la bouche; mais dès qu'elle remuoit la mâchoire pour parler, pour manger, ou pour rire, elle ressentoit aussi-tôt des douleurs cruelles dans le tendon du masseter & dans les environs, qui ne la quittoient plus de toute la journée. Ces douleurs étoient accompagnées de mouvemens convulsifs, d'une espece de ris canin & d'autres distorsions, qui lui rendirent la vie à charge durant plusieurs mois. Comme cette Dame avoit quelques dents cariées, je crus d'abord que sa maladie étoit causée par une odontalgie, & je les lui fis arracher, mais cette opération ne produisit aucun effet, non plus que les remedes que j'employai pour détruire le virus arthritique que je soupçonnois en elle. Les eaux de Balaruc lui procurerent quelque soulagement, mais la maladie revint, & je ne vins à bout de la calmer qu'avec le laudanum, elle en fut entiérement délivrée au bout d'un an.

Il m'est tombé derniérement entre

les mains plusieurs observations de M, *André* Chirurgien à Versailles, qui répandent beaucoup de jour sur l'histoire & sur la cure de cette maladie. Il paroît par ce qu'il rapporte qu'elle est causée par l'irritation de nerfs maxillaires, du sous-orbitaire, & des autres muscles du visage, du cou & de la mâchoire, & qu'on la guérit en brûlant & en coupant le nerf affecté, & même que les cauteres guérissent les ulceres qui n'atteignent point jusqu'aux nerfs.

Une femme ayant reçu un coup dans le grand angle de l'œil, il lui vint une fistule à la mâchoire supérieure, dont elle guérit en se faisant arracher les trois dents de devant. La fistule n'eut pas plutôt cessé de fluer, qu'elle tomba plusieurs fois par heure dans des convulsions douloureuses qui ne la quittoient ni la nuit ni le jour. Elle ne pouvoit ni manger, ni tousser, ni cracher, ni se moucher, qu'elle ne sentît aussi-tôt des douleurs cruelles & des convulsions spasmodiques au visage, lesquelles augmentoient pour peu qu'on y touchât. Il lui sembloit même qu'on lui arrachoit le péricrâne. On mit en usage les antispasmodiques, les antiscorbuti-

ques, les bains, le laitage, les vésicatoires, mais ces remedes ne produisirent aucun effet, ce qui obligea M. *Maréchal* à couper le nerf orbitaire inférieur. Pour cet effet, il introduisit le scalpel entre les gencives & l'os maxillaire, & coupa les muscles canins incisifs & le maxillaire jusqu'à l'orbite. La malade reposa la nuit, mais la maladie revint quelques jours après, & ce ne fut qu'au bout de deux ans que M. *André* vint à bout de la guérir, en lui appliquant la pierre à cautere à côté du nez, en bassinant l'escarre avec de l'eau mercurielle, & en continuant l'incision jusqu'à la bouche. Il leva l'appareil, douze jours après, & la malade se trouva parfaitement guérie. Comme le nerf se trouvoit à découvert au commencement, toutes les fois que le Chirurgien le touchoit avec la sonde, la malade avoit un accès de tic, mais la cicatrice faite, elle ne s'en ressentit plus depuis.

15. *Trismus catarrhalis*, Tic catarrhal. L.

Je vis à Aiguemortes au mois de Mai 1759, un soldat nouvellement arrivé, qui pour s'être exposé le soir au

ferein, fut faifi d'une douleur dans les mufcles de la mâchoire inférieure, accompagnée d'une enflure & d'une rigidité, qui empêchoit cette partie de fe porter en arriere; de maniere qu'il ne pouvoit ni la remuer ni l'ouvrir. Il refta cinq à fix jours dans cet état, quoique je l'euffe fait faigner trois fois, & que j'euffe appliqué fur la partie des cataplafmes anodins & émolliens; il en fut enfin délivré par le moyen d'un cathartique.

16. *Trifmus cynicus*, *Spafmus cynicus*, Bontii, *Med. Indor. obferv. 1.* A. P.

Les levres fe retirent vers les oreilles, le malade a les yeux & le vifage rouges ou livides, il grince des dents, fa voix paroît fortir d'un fouterrain; il ne peut rien avaler, ce qui fait croire au peuple qu'il eft obfédé par le Démon.

Cure. On faignera copieufement le malade, on emploiera les frictions & les linimens avec l'huile de macis, de girofle, d'aneth, de térébenthine, &c. On lui appliquera des ventoufes fur la nuque, & au cas qu'il ait la déglutition libre, on lui donnera l'émétique mêlé avec des fudorifiques, tels que la thériaque,

le bézoard; sinon, on lui donnera un lavement de vin émétique. On l'oindra avec les huiles dont j'ai parlé ci-dessus, après quoi on en viendra aux narcotiques.

17. *Trismus cynogelos ; Ris canin. Spasmus cynicus* des Auteurs, appellé vulgairement *Risus caninus*; Ris canin. A. P.

C'est un effort de la nature pour abaisser le diaphragme & retenir l'haleine, pareil à celui qu'on est obligé de faire pour aller à la selle, pour accoucher & pour uriner lorsqu'on a des grands obstacles à surmonter. *Martial* en fait mention dans son Epigramme contre *Crispus.*

Comme cet effort est morbifique & involontaire, il y a tout lieu de croire que la nature se propose la même fin en l'occasionnant, & que le diaphragme ne sauroit s'abaisser, à moins que les muscles du visage & du larynx ne se contrarient, que la glotte ne se ferme & n'empêche la sortie de l'air qui est entré dans le poumon, dans l'inspiration.

Quelques-uns attribuent ce spasme à la convulsion fortuite de ces muscles;

mais je ne vois pas la raison pourquoi elle affecte plutôt ceux-ci que les autres, quoiqu'on prétende que cela arrive dans les lésions du diaphragme. *Voyez* la Differt. sur le Ris sardonien, imprimée à Heidelberg en 1683.

18. *Trismus sardonicus; Ris sardonique;* en Grec. *Sardonicos gelos; Spasmus sardonicus*. A. P.

Cette maladie attaque ceux qui ont le malheur de manger le *ranunculus sceleratus* de *Linnæus*, appellé *sardonia* par *Dioscoride*, laquelle est fort commune dans la Sardaigne & dans le Languedoc. Elle differe du ris ordinaire par le délire, la cardialgie, le vomissement, & plusieurs autres symptomes que l'on attribue à la qualité corrosive de cette renoncule. Les malades meurent en riant, ce qui a fait nommer cette renoncule *apium risus*.

Cette maladie exige des adoucissans & des vomitifs énergiques, beaucoup de lait & de l'hydromel; *Dioscoride* y joint les irrigations, les onctions chaudes, les bains d'huile chauds, indépendamment des frictions & des onctions. *Voyez* l'Histoire d'un spasme cynique rapportée par Freind, *dans les Trans.*

Philos. Les accès furent précédés de la douleur & de l'enflure de l'estomac auxquelles succéderent les convulsions de la bouche & du gosier. G. Francus, *dans sa Dissertation sur le ris sardonien*, prétend que le safran, le datura & l'aconit, causent le même accident. Voyez-en la cure dans le Journal de Médecine Octobre, 1759.

19. *Trismus Diastrophe; Diastrophe* Galen. *Oris tortura paralytica.* L.

C'est une distorsion de la bouche vers l'un ou l'autre côté, occasionnée par l'hémiplégie du côté opposé, ce qui fait que le muscle zigomatique & le muscle buccinateur du côté sain, tirent la bouche à eux & la tiennent dans cet état. Ce symptome est un avant-coureur ou une suite de la paralysie ou de l'apoplexie, & demande le même traitement. *Voyez* la cure de cette espece par le moyen du quinquina dans le *Journal de Médecine*, *Octobre*, *1759. pag. 312. par M.* Olivier.

III. *Obstipitas*, Torticolis, *Caput obstipum*. Mauchart, *dissert. 1742*. Les malades, *Obstipi*; en Grec, *Loxoi*.

C'est une inflexion tonique de la tête, à droite ou à gauche, en avant ou en arriere.

La tête reste droite, & devient susceptible de tous les mouvemens qu'on veut lui donner, en conséquence de l'équilibre qui regne entre les forces antagonistes. Derriere la tête se trouvent les releveurs ou extenseurs, savoir, le splénius, le complexus & les latéraux qui agissent conjointement avec eux; la tête agit sur le devant par son propre poids, d'où vient que pendant le sommeil, lorsque les muscles se relâchent & cessent d'agir, elle penche en avant; mais la nature la remet en place, sans que le sommeil soit interrompu. Ce même accident arrive dans la syncope, l'apoplexie, &c. avec cette différence que la tête une fois penchée ne se releve plus d'elle-même.

Les muscles latéraux sont les sterno-mastoïdiens, dont le droit agissant seul

tourne la tête du côté gauche, comme au contraire elle fe tourne du côté droit lorfque le gauche agit. Ces mufcles font fecondés par le maftoïdien latéral, grand & petit, le droit, l'oblique fupérieur, le droit antérieur, long & court, le tranfverfal antérieur premier, qui prennent leur origine dans les vertebres du cou & s'inferent à la tête. Ces mufcles font fecondés par d'autres qui fervent à fléchir la tête, lefquels tirent les vertebres du cou, & font attachés aux autres vertebres, comme le fecond tranfverfe antérieur & l'oblique inférieur, le facrolombaire, &c. d'où il arrive que les latéraux droits venant à fe contracter, la tête & le cou penche vers le côté gauche, comme au contraire elle penche à gauche, lorfqu'ils fe relâchent, ce qui forme deux efpeces de torticolis.

1. *Obftipitas renuens*. L.

C'eft celle dans laquelle le vifage refte tourné en dehors vers l'humerus à caufe de l'action trop forte des mufcles latéraux, favoir du fterno-maftoïdien oppofé & des latéraux poftérieurs du même côté, ou ce qui revient au même, à caufe du raccourciffement

conſtant & involontaire de ces muſcles. Il y a une autre eſpece de torticolis paralytique, dans lequel le viſage reſte tourné vers le côté droit ou gauche ſans qu'on le veuille, à cauſe de la réſolution du muſcle ſterno-maſtoïdien du même côté, & même des autres muſcles latéraux du côté oppoſé, & dans ce dernier cas la tête penche également.

2. *Obſtipitas annuens.* L.

C'eſt celle dans laquelle la tête penche ſur le devant ou directement ou obliquement, & reſte dans cet état, à cauſe du relâchement des muſcles poſtérieurs. Cette eſpece exige des fomentations aromatiques, des embrocations avec l'eau de Balaruc, des draps imprégnés des vapeurs qui s'en élevent.

3. *Obſtipitas catarrhalis; Torticolis catarrhal.*

Elle conſiſte dans la douleur, l'enflure & l'immobilité des organes qui meuvent le cou, à cauſe du froid qu'on a pris pendant qu'on étoit échauffé, d'où s'enſuivent le coryza, la toux & des eſquinancies.

Elle exige au commencement une ſaignée, des potions chaudes en guiſe

de thé, une diete médiocre, un air chaud, des pieces de draps secs remplies de cendre chaude, dont on enveloppe le cou du malade, des linimens anodins & résolutifs.

4. *Obstipitas gibbosa.* L.

Elle est causée par un vice des os; savoir par une exostose ou une distorsion ou une inflexion des vertebres du cou, ce qui fait que la tête penche en avant ou en arriere, à droite ou à gauche, & reste constamment dans cet état.

Cette maladie est pour l'ordinaire incurable.

5. *Obstipitas lateralis; Musculi sterno-mastoidei dextri strictura* Boerhaav. *consult. pag.* 220. Tulpii *lib.* 4. *cap.* 57. *mercur. compilat. pag.* 130.

Un Syndic de Geneve âgé de 60 ans, qui avoit long-temps gouverné les affaires de cette République, fut attaqué d'un torticolis latéral, qui lui faisoit pencher malgré lui la tête du côté droit, ce qui venoit de la trop forte tension du muscle sterno-mastoïdien du côté opposé, & de la foiblesse de son antagoniste. On avoit peine à distinguer lequel des deux péchoit par trop de

force ou de foibleſſe. On lui preſcrivit quantité de remedes qui ne produiſirent aucun effet; il prit pluſieurs douches, & *Boerhaave* à qui il s'adreſſa lui ordonna ce qui ſuit : 1°. de ſe faire verſer ſoir & matin de l'eau chaude ſur la tête pendant ſix ſemaines, de ſe la faire frotter modérément enſuite de ces embrocations; 2°. de s'oindre pendant quelque temps ſoir & matin l'endroit où le muſcle ſterno-maſtoïdien eſt ſitué avec de l'onguent d'althæa compoſé; 3°. de ſe faire frotter en même-temps l'endroit où eſt ſitué le gauche ou l'antagoniſte, avec des morceaux de flanelle bien ſeche, imprégnée des vapeurs du ſuccin pour le rendre d'égale force que ſon antagoniſte, & rétablir leur équilibre.

6. Torticolis ſpaſmodique; *Obſtipitas ſpaſmodica.* Bonet. *Sepulchret. de convulſ. obſerv. 33. Symptoma epiſthotoni & emproſthotoni;* Tulp. *lib. 4. cap. 57. Mercur. compilat. pag. 130.* M. Lorry *de Melanch. p. 115.*

Cette eſpece exige le même traitement que la précédente.

IV. *CONTRACTURA*, *Contracture*, *Ankylose.*

Elle consiste dans un défaut de mouvement dans les bras ou dans les jambes, occasionné par la rigidité successive de ces parties.

Elle differe de l'Ankylose par la rigidité des tendons & des ligamens; au lieu que celle-ci est une maladie des jointures qui les prive de leur mouvement, en les tenant roides, comme si les os n'étoient que d'une seule piece dans leur articulation.

Elle differe des spasmes vrais, en ce que la contracture dure long-temps, & ne vient pas tout-à-coup, mais par degrés.

1. Contracture hypochondriaque, *Contractura hypochondriaca*, Bonet, *in polyaltheâ*. L.

Les mélancoliques y sont souvent sujets. Elle est accompagnée du froid, de la stupeur & du fourmillement des extrémités, & la diete blanche leur convient parfaitement.

2. Contracture douloureuse; *Contractura dolorifica*, en Languedocien, *Gambarot*.

Personne n'ignore qu'une goutte ou un rhumatisme invétéré est toujours suivi de douleurs, de la contraction & de l'immobilité des articles des extrémités, d'un sentiment de douleur aiguë, de stupeur & de débilité dans la partie. Cette espece, indépendamment des linimens, exige des fomentations d'eaux thermales sulphureuses, telles que celles de *Lamalou* près de Beziers, de *S. Laurent* dans le Vivarais, & de *Bagnau* près de Mende. L'électrisation réitérée & l'usage continu du lait font aussi beaucoup de bien aux malades.

3. Contracture scorbutique ; *Contractura scorbutica* Sennert, *de scorbuto*, Ettmuller, *pag. 448*. L.

Les tendons du jarret, dit *Eugalenus*, s'endurcissent souvent dans les marins, au point que leurs jambes se roidissent & qu'ils ne peuvent plus les remuer, ce qui arrive par degrés. Il arrive encore quelquefois, lorsque la maladie augmente, que tous les articles sont affectés du même accident; de sorte qu'ils ne peuvent plus allonger leurs membres, & qu'ils sont obligés de rester courbés & ramassés en peloton. *Lindius* observe que la même chose ar-

rive dans le second période du scorbut, avec cette différence que la maladie est compliquée de tumeur & de douleur, si-bien qu'elle approche de la gonagre. J'ai vu une contracture scorbutique compliquée d'une rigidité & d'une extension tonique continue de deux extrémités, avec des taches jaunes violettes & enfin noires & d'une dureté qui rendoient les jambes du malade pareilles à celles des mumies. Bernard Below *in miscellan. curios.* assure avoir guéri soixante malades d'une pareille contracture scorbutique aux genoux par le moyen du remede suivant.

Prenez de sedum âcre, 8 poignées; faites-les bouillir dans un vaisseau bien fermé dans 16 livres de vieille biere, jusqu'à diminution de moitié. Le malade en prendra trois onces tous les matins. Les feuilles vous serviront à faire un cataplasme que vous appliquerez sur les genoux. *Voyez* Lind. *de scorbuto.*

4. Contracture paralytique; *Contractura paralytica* Schroder, *phytolog.* dans laquelle le sentiment reste & le mouvement & la flexibilité se perdent. L.

Dans la paralysie invétérée, qui a été précédée & entretenue par un rhumatisme & qui est fréquente, les doigts des mains, le carpe & les cubitus sont affectés d'une contracture, & les chairs & les tendons des muscles fléchisseurs se roidissent au point, qu'on ne peut les écarter qu'ils ne courent risque de se fracturer, & c'est en quoi cette espece d'hémiplégie differe des autres.

Cette espece est incurable, & l'on peut seulement la calmer en électrisant une fois par jour le malade à différentes reprises pendant une quinzaine durant un quart d'heure, y ajoutant quelques fulminations. Voyez *la Dissertation sur la cure de l'hémiplégie par l'électrisation*, *imprimée à Montpellier*.

Le sentiment reste assez souvent dans cette espece; mais le mouvement se perd.

5. Contracture rachialgique; *Contractura rachialgica* ou par la colique de Poitou. *Voyez* l'ouvrage de *Citois*, *Astruc*, *Dubois & Tronchin*. L. Les eaux sulfureuses & le lait satisfont à l'indication.

6. *Contractura Bohemica*, Schenckius

obſ. Van Swieten, *aphor. 1051. pag. 335.*

L'obſervation journaliere nous apprend que l'uſage du vin auſtere fait avec des raiſins qui n'ont pas ſuffiſamment mûri, occaſionne des maladies très-dangereuſes, & de là viennent peut-être ces contractures qu'on dit être ſi fréquentes dans l'Autriche, & qui conſiſtent dans le roidiſſement des ligamens qui lient les os dans leur articulation. *Van Swieten.*

Les délayans mêlés avec les alkalis fixes ſont fort ſalutaires dans cette maladie; on donne quelques grains des ſeconds dans de l'eau; par exemple, douze gouttes d'huile de tartre par défaillance, dans quatre onces d'eau.

Les eaux de Seltz en Allemagne, celles du Mont d'or en Auvergne, contiennent un ſel alkali très-propre à réſoudre ces ſortes de concrétions. Il en eſt de même de celles de Saint Laurent dans le Vivarais, dont on uſe en forme de bain, de fomentation & d'étuve, après en avoir bu quelque temps.

7. *Contracture arthritique*, Ettmuller. *tom. 1. pag. 377.* L.

Tackius a guéri cette eſpece par l'uſage du lait; elle n'eſt qu'une variété de la contracture douloureuſe.

8. *Contracture catarrhale*, de Ballonius. L. Voyez *catarrhe.*

9. *L'ankylose. Contractura ankylosis.* L. C'est une rigidité du genou, ou d'une autre articulation, occasionnée par un contact trop intime des os. Cette espece a plusieurs variétés; la premiere dépend d'un défaut de synovie articulaire, destinée à lubréfier les extrémités des os; il en résulte un frottement plus considérable de la part des os, qui font entendre une espece de craquement lorsqu'ils se meuvent, ou, ce qui revient au même, cette variété dépend de la viscosité & de la sécheresse de la synovie, sans aucune virulence. Les eaux minérales sulfureuses sont très-utiles dans cette variété, sur-tout si on les emploie en douches & en frictions. Il faut fléchir de temps en temps l'articulation, pour faciliter & augmenter l'excrétion de la synovie; on emploie aussi avec succès les fomentations émollientes, ainsi que les onctions faites avec des huiles tirées par expression, & de la graisse fondue.

Il y a une autre variété d'ankylose, qui dépend d'un calus qui soude les os

d'une articulation; cette variété n'est pas susceptible de guérison, elle arrive le plus souvent à la suite d'une fracture, lorsque les parties fracturées ont été trop long-temps en repos, & ont souffert une ligature trop long-temps continuée.

Il y a aussi une espece d'ankylose, qui est produite par une exostose rachitique ou simple, qui s'éleve dans l'articulation; elle exige la même cure que l'exostose; mais on la guérit rarement.

Quant à l'ankylose produite par une matiere arthritique ou rachitique, qui donne lieu à l'engorgement & à la roideur des tendons & des ligamens d'un article; elle présente le même pronostic & la même cure, que la goutte & le rachitis.

10. *Ankylose vérolique. Contractura syphilitica.* L.

Elle est causée par le virus vénérien, qui engorge les glandes synoviales, & empêche l'excrétion de la synovie, ou qui fait naître en même temps des exostoses, des épines venteuses. On guérit cette espece par les frictions mercurielles, ou par l'usage du remede de

van Swieten, ſur-tout s'il ne s'agit que de diſſiper l'engorgement, & que l'exoſtoſe ne ſoit pas parfaite.

11. *Contractura ſpaſmodica.* L. *Contracture ſpaſmodique.*

Cette eſpece, qu'on peut regarder comme une crampe conſtante & permanente, dépend de l'impétuoſité avec laquelle le fluide nerveux afflue dans une partie déterminée ; cette contracture accompagne la convulſion qui eſt familiere aux Suédois ; elle ſe joint auſſi à la gangrene ſeche, tant à celle qui eſt occaſionnée par le ſeigle ergoté, qu'à celle qui eſt épidémique ; elle eſt accompagnée dans l'un & l'autre cas, d'une eſpece de ſtupeur, & d'une ſenſation de brûlure, quoique la partie ſoit froide & livide à l'extérieur ; l'application de linges chauds en augmente conſidérablement la douleur. *Voyez convulſion* & *gangrene ſeche.*

V. *Crampus*, *Crampe* ; en Anglois, *Cramp* ; en Languedocien, *Rampe* ; *Spaſmes flatueux* des Auteurs ; en Italien, *Granchio*.

Elle consiste dans la rigidité d'un muscle ou deux, laquelle vient tout-à-coup & s'en va de même, accompagnée d'une douleur souvent aiguë dans les membres ou dans le cou.

1. *Crampus idiopathicus; Crampe idiopathique*. D.

C'est celle qui affecte les muscles du péroné, de la jambe, ou d'autres parties du corps, lorsqu'on se baigne dans l'eau froide, qu'on se refroidit les jambes la nuit, ou que les muscles sont dérangés de leur situation naturelle, par la mauvaise situation que l'on prend. Elle affecte pareillement les muscles digastriques, lorsqu'on se refroidit le cou. La douleur qu'elle cause est insupportable, mais elle cesse d'elle même au bout d'une ou deux minutes, lors surtout qu'on frotte ou qu'on chauffe les parties, ou qu'on leur fait prendre une situation plus commode.

2. *Crampus sympathicus; Crampe sympathique*. A.

C'est celle qui affecte principalement le péroné dans le cholera morbus, avec une distension & des douleurs violentes dans les jambes, qui obligent le malade à les remuer & à

jeter les hauts cris; elles augmentent à chaque fois que le vomiſſement recommence.

Le moyen le plus court de ſoulager les malades, eſt de les faire vomir avec de l'eau de poulet, & de leur donner enſuite vingt gouttes de laudanum.

Lorſque ce ſpaſme affecte la poitrine, il eſt ſuivi de douleurs paſſageres, mais cruelles, qui font craindre que le malade n'étouffe à tout moment. S'il affecte le goſier, c'eſt une angine ſpaſmodique.

VI. *Priapismus; Priapiſme.*

Le Priapiſme eſt une maladie de courte durée, dont le principal ſymptome eſt une érection ſouvent répétée & douloureuſe de la verge ſans aucun déſir amoureux.

Il differe du ſatyriaſis, en ce qu'il n'eſt accompagné d'aucun aiguillon de volupté.

1. *Priapiſmus dyſuricus; Priapiſme dyſurique.*

La Dyſurie calculeuſe eſt ſouvent compliquée d'une tenſion douloureuſe de la verge, avec cette circonſtance

qu'elle ne s'enfle point, comme lorfqu'on eft aiguillonné par un fentiment de volupté; mais qu'elle s'endurcit fans que fon volume augmente. Ajoutez à cela qu'elle baiffe au lieu de fe dreffer, & que l'on fent une douleur âcre dans le gland, qui feul paroît s'enfler.

2. *Priapifmus gonorrhoicus; Priapifme caufé par la gonorrhée.*

C'eft celui qui accompagne la gonorrhée récente, & qui eft compliqué de douleur, fans aucun aiguillon de volupté. La verge fe courbe même fouvent à caufe des ulceres qui fe forment dans le canal de l'uretre, qui empêchent la verge de s'alonger, & lui font prendre la figure d'un arc; d'où vient qu'on l'appelle en françois *gonorrhée cordée.*

3. *Priapifmus à frigore; Priapifme caufé par le froid. Voyez* Zacutus Lufitanus, *Prax. lib.* 3. *obf.* 114. Les convulfions de la verge font fort rares.

Un Flamand ayant refté une heure dans une riviere dans le cœur de l'hiver, en fortit avec la verge fi tendue & fi courbée, qu'il ne pouvoit piffer fans fe falir le vifage.

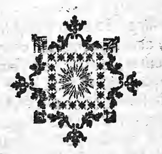
Il fut guéri au moyen d'une fomen-

ſation faite avec une décoction de rhue, de ſauge, de baſilic, & d'un liniment compoſé d'huile d'anis, de térébenthine, de vers de terre, avec de l'eau-de-vie & du vin généreux. Sa verge reprit peu à peu ſon premier état.

4. *Priapiſmus à cantharidibus ; Priapiſme occaſionné par la poudre de cantharides.*

La poudre de cantharides priſe intérieurement, quoiqu'à une légere doſe, donne lieu à la dyſurie, au piſſement de ſang, & à un priapiſme douloureux, accompagné de convulſions de différentes parties ; ces ſymptomes ſont proportionnés à la doſe du poiſon & à la ſenſibilité du ſujet. Les libertins qui uſent de cette poudre pour s'exciter à l'amour, s'expoſent à tous ces maux, & mettent leur vie en danger. La cure exige les remedes généraux, ſur-tout les adouciſſans, tel qu'une décoction de racine d'althæa pour boiſſon, à laquelle on joint l'uſage interne du camphre, qui a la propriété de détruire ce poiſon, & d'appaiſer les convulſions. Il faut prendre le camphre diſſous dans l'huile d'amandes, à la doſe de quelques grains.

La tension de la verge, qui subsiste même après la mort, dans ceux qui ont été pendus, prouve que le sang accumulé dans les corps caverneux, s'y coagule, y étant retenu par la contraction spasmodique de la racine de la verge. *Voyez* Morgagni, *epist.* 19, 20.



ORDRE SECOND.

SPASMES TONIQUES GÉNÉRAUX.

CE ſont ceux qui affectent les membres & le tronc enſemble, ou qui rendent le corps roide & immobile.

VII. *TETANUS ; Tétanos.*

C'eſt une maladie aiguë, dans laquelle le corps eſt droit & roide, ſans pouvoir pencher ni d'un côté ni de l'autre. Elle eſt très-ſouvent accompagnée de la difficulté de reſpirer; mais elle n'affecte point les ſens.

La rigidité des muſcles paroît être cauſée ou par l'affluence conſtante du fluide nerveux dans les parties, ou par la coagulation du ſang qui arroſe les muſcles, ou par l'un & l'autre enſemble.

Le cadavre d'un homme qui meurt d'un épuiſement total des forces, eſt roide & affecté d'un tétanos général; mais il eſt flaſque, lorſqu'il meurt d'une mort violente. Si *Van Helmont*, auteur

de ce sentiment, avoit été aux boucheries, il eût vu le contraire dans les animaux qu'on y égorge; car ils continuent de vivre après même qu'on les a égorgés, & qu'on leur a tiré tout leur sang; mais on ne leur a pas plutôt enfoncé le couteau dans les vertebres du cou, qu'ils meurent sur le champ d'un tétanos universel. *Walther* a observé la même chose dans les grenouilles auxquelles on coupe la tête, & à qui l'on enfonce un stylet dans le canal des vertebres. Nous avons besoin là-dessus des observations des Fossoyeurs, & de ceux qui ensevelissent les corps. Les cadavres de ceux qui meurent de fievres malignes, de dyssenterie, & d'autres maladies qui regnent dans les camps, restent flasques en été, parce que leur sang ne se coagule point, comme cela arrive à ceux qui sont morts depuis peu.

1. *Tetanus tonicus*, Sennert. A.

Dans cette espece, tout le corps depuis la tête jusqu'aux pieds est si droit & si roide, que si on leve les jambes du malade qui est couché, il ne porte que sur l'occiput, comme si c'étoit une statue. Son visage est extrêmement haut en couleur, les yeux lui sortent

de la tête, sa respiration est forte & fréquente, le pouls fébrile est plein, la chaleur intense, accompagnée de sueurs qui appaisent les symptomes, & terminent la maladie au bout de sept jours.

J'ai connu un jeune jardinier qui fut attaqué de cette maladie, pour être descendu tout suant dans un puits à roue, & y avoir pris du froid & de l'humidité. Il usa de la même diete & des mêmes potions que pour la pleurésie, on le saigna plusieurs fois les premiers jours, il prit une décoction de chicorée qui le fit beaucoup suer, il remédia à ses insomnies avec des narcotiques, & il guérit au bout de sept jours. *Le Journal de Médecine, Avril 1764. pag. 335*, fait mention d'un tétanos guéri par des saignées réitérées, par l'usage de substances huileuses & émollientes, & enfin par l'usage des bains domestiques.

2. *Tetanus emprosthotonicus*, Sennert. Bontii, *de Medic. Tetanus anticus*, Bontii, *de Medic. Indor. Emprosthotonos Auctorum*. A.

Dans cette espece, qui est fort commune parmi les Indiens, le corps se penche en devant, en sorte que le men-

ton touche à la poitrine, & que la tête est quelquefois attirée jusqu'aux genoux, qui se portent en avant. Elle est accompagnée de douleurs cruelles, de la difficulté de respirer & d'avaler, d'un ris canin, d'un teint livide, du tic, du grincement des dents, d'un bruit sourd, & de l'enrouement de la voix, & souvent d'une légere dysurie.

Les malades passent pour être possédés du démon.

On la guérit de même que le tetanus par des saignées réitérées, & ensuite par le laudanum & l'extrait de safran. *Bontius* veut qu'on y joigne les ligatures, les frictions, les linimens spiritueux, les ventouses, les lavemens âcres, qui, lorsqu'on les emploie de bonne heure, produisent un très-bon effet.

3. *Tetanus opisthotonicus ; Raptus posterganeus* de Cælius Aurelianus ; *Tetanus dorsalis* ; en Grec, *Opisthotonos*. A. *Journ. de Méd. Oct. 1761, p. 325.* Il y est fait mention d'une variété appellée hystérique.

Cette espece, dans laquelle le corps & la tête même sont pliés en derriere comme un arc, est accompagnée de la

difficulté de respirer & d'avaler, & des autres symptomes du tetanus, dont elle differe par ses principes, étant causée par des poisons destructifs, tels que la ciguë, le phellandrium, ce qui fait qu'elle exige le même traitement que le ris sardonien.

M. *Serane* le pere a vû un homme attaqué de cette maladie ensuite d'un coup de feu qui lui avoit foulé le tendon d'Achille. Le frere de ma femme, Capitaine de Dragons de M. le Dauphin, étant au siege de Parme, reçut un coup de feu à la poitrine, au-dessous du cartilage xyphoïde, lequel fut suivi de douleurs cruelles & de convulsions qui lui faisoient plier le corps, tantôt en devant, tantôt en derriere, pour peu qu'il négligeât de se tenir droit; & si la lassitude l'obligeoit à se pencher en devant, il étoit aussi-tôt affecté d'un emprosthotonos. M. *Bertaud* lui retira la balle avec beaucoup de dextérité, & il en fut quitte pour quelques saignées. Rien n'est meilleur pour les foulures des tendons que de verser dessus de la térébenthine chaude, ou de l'huile de térébenthine. *Wepfer*, *Bonet*, &c. remarquent que le même

accident arrive à ceux qui sont mordus par un chien au tendon d'Achille.

Vous trouverez la description du tetanus de la Caroline, *dans le Journal de Médecine* de Vandermonde, *1759. mois de Novembre.*

4. *Tetanus holotonicus*, appellé par les habitans du Pérou *pasme*, comme qui diroit spasmus. *Pasme* du P. Feuillée, *Journal*, *pag.* 474. A.

Un Cacique de Cusco étant venu à Lima, eut l'imprudence de se lever tout suant de son lit, de marcher nuds pieds & de s'exposer à la fraîcheur de l'air, ce qui est si dangereux dans ce pays-là, que les habitans ont soin de natter leurs appartemens, & de ne s'exposer à l'air qu'un quart d'heure après qu'ils sont levés. Pour avoir négligé ces précautions, le Cacique fut affecté d'une roideur dans tout le corps, qui n'épargna que les yeux qu'il avoit très-étincelans. Sa bouche se ferma le lendemain, & ses yeux & son corps devinrent tout-à-fait immobiles. Le Médecin ordonna de lui arracher une dent; mais le Chirurgien n'ayant pu venir à bout de le faire, les douleurs augmenterent,

augmenterent, & le malade mourut faute de nourriture, ce qui est assez ordinaire dans cette maladie.

5. *Tetanus indicus; Spasmus* Bontii, *de med. Indor. cap.* 2. Il est ou emprosthotonique, ou opisthotonique. A.

Cette maladie est endémique dans les Indes, & extrêmement cruelle. Elle n'affecte ni les parties vitales ni les parties naturelles, mais elle est accompagnée de douleurs si violentes, que les malades ne peuvent prendre aucun aliment, & meurent en très-peu de temps.

Ceux que cette maladie affecte ont un regard féroce & capable d'inspirer la terreur à ceux qui se trouvent présens. Elle se manifeste pour l'ordinaire par un ris canin ou convulsif, qui fait retirer les joues vers les oreilles, les malades ont les yeux & le visage rouges & verdâtres, ils grincent des dents, ils font en parlant un bruit sourd & confus qui paroît sortir du fond d'un souterrain, de maniere que ceux qui ne connoissent point leur maladie les prennent pour de vrais possédés. Cette maladie prend tout-à-coup, & rend le corps aussi roide qu'une statue.

Cure. 1°. On saignera copieusement le malade. 2°. On emploira les frictions & les ligatures. 3°. On l'oindra avec de l'huile de macis, de girofle, d'aneth, de rose, de térébenthine, de spica indica. 4°. On lui appliquera de grosses ventouses bien allumées sans scarification, sur la nuque, les lombes, les épaules, les mamelles, pour attirer l'humeur séreuse & bilieuse qui s'est jetée sur les nerfs. 5°. Au cas que la déglutition soit libre, on le fera vomir avec la gomme gutte, le foie d'antimoine, & cela le plutôt que l'on pourra; car tout délai est dangereux. 6°. On évacuera la matiere morbifique avec des sudorifiques & des diurétiques, tels que la pierre de bézoard, la thériaque, le mithridate, le cristal minéral. 7°. Au cas que le malade ne puisse point avaler, on lui donnera des lavemens âcres. 8°. On l'oindra depuis la tête jusqu'aux pieds avec des huiles aromatiques, & on lui fera prendre des bains composés d'une décoction de lagondi, ou de troêne des Indes, qui est excellent pour calmer les douleurs, & à son défaut, on mettra

en usage les narcotiques, tels que le laudanum de *Quercetan*, le philonium, l'extrait de safran. 9°. On lui donnera, si l'on peut, des bouillons faits avec la chair de poule, de chevreau, de veau. Les Anglois guérissent cette maladie par l'usage de l'opium & des bains.

6. *Tetanus lateralis* Fernelii, *Pathol. l. 5. p. 372. de spasmophysode; Goutte-crampe*, Fernel. A.

J'ai eu derniérement occasion, dit *Fernel*, de traiter un spasme physode d'une espece extraordinaire. Il revenoit tous les hivers deux ou trois fois par jour; l'accès commençoit par une vibration de tête qui revenoit par intervalles; le mal gagnoit ensuite le cou avec un sentiment de froid, & lorsqu'il étoit parvenu aux épaules, le malade étoit saisi d'un opisthotonos qui lui rendoit le corps roide, sans influer ni sur son esprit, ni sur ses sens. Lorsque le spasme se jetoit sur un côté, sur un bras, ou sur une jambe, il se contractoit avec tant de force, qu'il n'y avoit personne, quelque forte qu'elle fût, qui pût l'alonger, dans le temps même que l'accès avoit cessé,

7. *Tetanus syphiliticus* Riviere, *obs. 10. commun. pag.* 130. *Rara convulsionis species*, Riviere, *obs. 10. pag.* 130. Aimar. Tetanus vérolique. A.

Un Officier, nommé Bollon, ayant eu le bras fracassé par un boulet de canon, on fut obligé de le lui couper. La cicatrice faite, il tomba dans des mouvemens convulsifs de la tête & de la mâchoire qui la faisoient tourner du côté droit, ce qui l'obligeoit à avoir continuellement un mouchoir dans la bouche, qu'il mordoit & coupoit dans le fort des convulsions. Le Docteur *Aimar* soupçonna que cet accident étoit causé par un virus vénérien qui avoit passé dans le sang, ensuite d'une gonorrhée qu'il avoit eue, & qui avoit été mal traitée. S'étant apperçu que tous les remedes étoient inutiles, & qu'une seconde amputation ne lui avoit procuré aucun soulagement, il eut recours aux frictions mercurielles; elles procurerent aux malades une salivation copieuse, qui le délivra pour toujours de ces convulsions.

8. *Tetanus verminosus* Barrere, *obs. anatom. pag.* 167. *édit.* 1753. *Intestins*

percés par les vers, Barrere, *obs. anat. pag.* 167.

Un jeune Negre né dans les Indes avoit par intervalles des convulsions compliquées de colique, ensuite desquels il tomba dans un tetanus très-familier aux gens de son pays. Ses membres se roidissoient & étoient affectés de mouvemens convulsifs. Il mourut le dixieme jour.

On ouvrit son cadavre, & on n'apperçut aucun vice dans le cerveau; mais on trouva dans ses intestins des pelotons de vers, dont quelques-uns avoient percé le colon, & qui bouchoient son orifice.

Ce célebre Médecin que nous venons de perdre depuis peu, & que je regrette tous les jours, recommande pour cette maladie le scordium en poudre, comme le meilleur anthelmintique que l'on puisse employer.

9. *Tetanus hemiplegicus* Boneti, *Sepulchret*, & Schenckii, *observ.* Tetanus hémiplégique. A.

Cette espece, qui est fort rare, consiste dans un tetanus extrêmement douloureux qui affecte la moitié du corps

d'un bout à l'autre ; l'autre moitié eſt paralytique & privée de ſentiment, indépendamment de la fievre aiguë, du délire & de la dyſpnée dont cette maladie eſt compliquée. On la croit occaſionnée par un abcès dans le cerveau.

10. *Tetanus febricoſus*, Storck, *An. med. II. p. 163.* Tétanos fébrile. A.

Un jeune homme de neuf ans éprouvoit tous les jours à la même heure des convulſions, qui étoient ſuivies d'un tétanos univerſel, auquel ſuccédoit huit minutes après une ſueur copieuſe qui calmoit tout. Six drachmes d'extrait de quinquina priſes par intervalles dans le temps de l'intermiſſion diſſiperent & les convulſions & le tétanos.

11. *Tetanus traumaticus ; Tétanos occaſionné par une plaie, par exemple, par une piqûre, ou par la coupure du tendon d'Achille.*

Mr. *Serane* a obſervé cette eſpece dans un homme de Montpellier dont le tendon d'Achille avoit été bleſſé par un coup d'arme à feu ; l'illuſtre *Lieutaud* a auſſi été témoin d'un pareil té-

tanos occasionné par l'opération d'un sarcocele ; les coups d'armes à feu qui affectent la poitrine, y donnent aussi lieu. *Voyez* la troisieme espece des *tétanos.*

Cure. Il faut dilater la plaie, tant pour faciliter l'introduction des médicamens, que pour donner issue au pus & à la matiere ichoreuse qui s'y forment. On répandra ensuite de l'huile de térébenthine chaude sur le nerf ou sur le tendon qui a été piqué ; on s'abstiendra des onguens & des huiles rances si la douleur ne diminue pas ; *Paré* est d'avis qu'on verse dans la piqûre de la même huile bouillante ; & si le tétanos résiste à ces remedes, il faut couper transversalement le nerf ou le tendon piqué. *Voyez* Paré, *lib. 8. c. 9. & lib. 9. cap. 37. 38.* Vous y lirez la célebre histoire de la piqûre d'un nerf que souffrit *Charles IX. Roi de France.*

12. *Tétanos hystérique ; Tetanus hystericus.* Journal de Médecine, 1761. pag. 327.

C'est une variété de l'épisthotonos. Une femme de Montpellier sujette à l'affection hystérique, éprouvoit cha-

que jour un tétanos hystérique, accompagné de perte des sens & de suppression des regles. Elle prit avec succès pendant trois mois quinze grains de feuilles d'oranger, deux fois le jour; ce remede ne lui produisit ensuite aucun effet; on lui fit prendre alors pendant quinze jours trois grains de camphre mêlés avec du sucre, elle s'en trouva bien; les bains tiedes qu'elle prit pendant l'été, augmenterent son mal; mais les bains froids lui furent fort salutaires, ils rétablirent ses forces & diminuerent les paroxysmes; mais rien ne la soulagea tant, que trois grains de musc associés à quelques grains de nitre. *Cl. Coulas.*

13. *Tetanus mirandus.* Tétanos admirable. *D. de Plaigne*, Journal de Médecine, Nov. 1765. pag. 436.

Une fille qui tombe fréquemment dans une espece de catalepsie accompagnée de délire, est douée d'une si grande sensibilité, que si on la contredit lorsqu'elle est dans le délire, ou qu'on profere en sa présence le mot de *perruque*, qu'elle a en aversion, ou s'il tombe sur ses yeux un peu de tabac, lors même qu'elle se

trouve dans l'accès de catalepsie privée de tout sentiment, on la voit tout-à-coup agitée de mouvemens convulsifs singuliers, elle hurle, elle tire & retire sa langue, & tombe ensuite dans un tétanos qui courbe son corps en arriere, & qui est accompagné d'une violente agitation de toute la tête, & ce tétanos devient ensuite holotonique; & rend la malade roide comme une statue de marbre, les yeux immobiles & élevés vers le ciel, comme sont ceux des dévots. J'ai dit que l'attaque de catalepsie privoit la malade de tout sentiment, ce symptome n'est pas continuel; car, quoiqu'elle ne paroisse rien sentir dans le paroxysme du tétanos, elle entend cependant très-distinctement; & lorsqu'on la leve sur ses pieds, elle marche avec vîtesse, comme font quelques statues; si elle rencontre en marchant, quelque obstacle, elle se détourne pour suivre une autre ligne; la scene change un quart d'heure après, la catalepsie survient, & toutes les parties du corps deviennent flexibles; la malade récupere peu de temps après l'usage de tous ses sens, & paroît en-

tiérement guérie. *Voyez* la *Cacalepsie hystérique*, & *celle qui est accompagnée de délire.*

VIII. *CATOCHUS*, de Galien ; *Catoche.*

Cette maladie occasionne la même rigidité que le tetanus, avec cette différence, 1°. qu'elle est chronique & de longue durée, au lieu que le tetanus est aigu ; 2°. le catochus n'est accompagné ni de la convulsion de la poitrine ni de dyspnée, au lieu qu'elle est considérable dans le tetanus.

1. *Tetanus holotonicus* Galen. *comment. in prorrhetic.* 1. *Hippocratis. Mich.* Fehr. *Collect. Acad. tom.* 3. *pag.* 456.

Cette espece differe du tetanus par l'immobilité de la poitrine ; de l'extase & de la catalepsie, par l'inflexibilité du corps. *Galien* est le premier qui l'ait observée, ou qui en ait parlé. Un homme d'étude, dit-il, restoit étendu roide comme un pieu, les yeux ouverts & immobiles, sans voix, & sans presque rien ouir. *Mich. Fehr* prétend que cette maladie est périodique.

2. *Catochus cervinus* Hippiatrorum; *Elaphia* des Grecs; *Mal de cerf*, Soleysel. Storck. *ann. med. 1758. pag. 9.*

Cette maladie est familiere aux chevaux & aux cerfs. La peau devient aussi dure que du bois, l'animal a des palpitations de cœur, & les yeux égarés.

Un jeune homme après avoir longtemps ressenti des douleurs lancinantes dans tous ses membres sans qu'il pût en découvrir la cause, en fut tout-à-coup délivré; mais son corps devint roide & inflexible, il avoit les bras collés contre le tronc, les jambes étendues, roides, le bas-ventre aussi dur qu'une pierre, insensible, le cou immobile, les mâchoires serrées l'une contre l'autre, les muscles masseter & temporal roides, enflés; la langue libre, les yeux vifs, la respiration libre, & le pouls sain.

Le lieu où il étoit ne lui permettant point de prendre les bains, on lui appliqua de la fiente de cheval toute chaude sur les mâchoires, on lui cassa les dents incisives, & on lui donna des bouillons auxquels on joignit le mélange suivant.

Prenez d'esprit de sel ammoniac une drachme, de vinaigre de rhue autant qu'il faut pour le saouler, d'eau de rhue trois onces, de syrop de kermès une once.

On lui fit deux fois par jour des frictions sur l'épine du dos, & on l'oignit avec de l'huile de bouillon dans laquelle on mettoit une vingtieme partie d'esprit de sel ammoniac. Le quatrieme jour, il commença à remuer la mâchoire, & à avaler. On lui appliqua de deux jours l'un des ventouses seches sur les épaules & sur l'épine du dos, & on lui fit prendre des lavemens. Le huitieme jour il remua les mains, & ensuite les pieds, & le trentieme il se trouva en état de vaquer à ses affaires.

Le catochus differe du tetanus par la liberté de la respiration.

3. *Catochus cutaneus.* Voyez Zacutus, *prax. pag. 398. obs. 96. Tetanus rheumatismalis mirandus*, Cornax, *lib. 2. cap. 27.* Isbrand Diemerbroeck, *anatom. p. 747. Raro è stravagante morbo*, Carol. Curzii, Neapolitan. *ann. 1755.* L.

Une jeune fille qui vivoit à Naples en 1752, s'apperçut que la peau de

son cou, de son visage, & enfin de son corps s'endurcissoit peu à peu, si bien, comme l'observe *Curzius*, qu'elle devint aussi dure & aussi seche qu'un cuir ou qu'une écorce d'arbre. Elle avoit dix-sept ans, & n'étoit pas encore réglée, elle se portoit d'ailleurs fort bien.

Elle guérit par un long usage du petit lait & du lait, auquel on joignit les bains tiedes, la vapeur de l'eau chaude, le mercure crud pris dans un bol de caffe, dont elle usa long-temps, & enfin à l'aide d'un cautere qu'on lui fit à la jambe.

Le catochus léthargique de *Galien, lib. definit. medic.* & le catochus hystérique du même, paroissent appartenir au carus; son cathocus phrénétique à la typhomanie; à l'égard du catochus vermineux de *Schenckius*, c'étoit ou un tétanus, ou une catalepsie.

4. *Catochus scorbutique* de Vandermonde, *Journal de Médec. Juillet 1758. pag. 51.* On peut y joindre *l'ossification des muscles* dont il est parlé dans les *nouvelles d'Angleterre du mois de Novembre 1760*, à moins que ce ne soit une espece à part. C.

M *Marteau de Granvilliers* a observé cette espece dans une femme âgée de cinquante ans, qui avoit eu quelque temps auparavant un rhumatisme, peut-être scorbutique, & ensuite une anasarque ou une phlegmasie. La peau, les tendons, les muscles de son corps devinrent aussi roides que du cuir, & pareils à ceux des mumies d'Egypte; elle ne pouvoit remuer ni les genoux, ni les carpes, ni les doigts, ou si elle les remuoit, c'étoit d'une maniere imperceptible; sa peau étoit si dure, que la lancette rebouchoit contre; ses muscles étoient presque cartilagineux, mais le pouls se faisoit sentir dans le carpe. Elle avoit des maux de tête qui cessoient dès qu'il survenoit une hémorrhagie. On eut toutes les peines du monde à la saigner. On apperçut ensuite des signes manifestes de scorbut; ses gencives s'enflerent, devinrent livides, son haleine étoit d'une puanteur insupportable, elle rendoit par la bouche des matieres fétides, il lui survint un ptyalisme séreux & sanguinolent dont la matiere suintoit à travers le voile du palais; elle mourut.

Je me souviens d'avoir vu en 1725 à l'Hôpital d'Alais un homme qui étoit alité depuis plusieurs années. Il avoit les pieds & les jambes endurcies & couvertes de petites taches jaunes, livides, la peau & les muscles très-durs & inflexibles, de sorte que ses jambes ressembloient à celles d'une mumie. Voyez *goutte scorbutique*, & *rachialgie scorbutique*.

5. *Catochus suillus, collect. Acad. tom. 3. p. 210. observ. 61. Ephemerid. Germanic.* observé par André Cnoeffelius.

J'ai vu un enfant monstrueux dont la peau ressembloit à celle d'un cochon de lait rôti. Elle rendoit du son lorsqu'on frappoit dessus, & elle étoit remplie de crevasses. *Voyez* pour le reste l'endroit cité.

6. *Catochus diurnus.* Missa, *Journ. de Méd. Fév. 1755. pag. 94.*

Une femme âgée de 50 ans, d'un tempérament mélancolique, tomboit tous les jours, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, dans un sommeil si profond qu'il n'étoit pas possible de l'éveiller; son corps étoit pendant ce sommeil roide & immobile, comme

dans la catoche de *Galien*; le soir en s'éveillant, elle étoit agitée de convulsions, elle pleuroit, elle alloit du ventre, elle prenoit ensuite du vin avec un biscuit; elle restoit éveillée toute la nuit, & le lendemain matin elle retomboit dans le même sommeil; ce qui lui a fait donner le nom de *marmotte de Flandre.*

Fin du Tome troisieme.

TABLE
DES ORDRES
ET GENRES DE MALADIES

Qui font contenus dans ce troisieme Volume.

CLASSE TROISIEME.

ORDRE PREMIER.

ORDRE SECOND.

ORDRE TROISIEME.

SOMMAIRE de la IV. Classe.

THÉORIE DE LA IV. CLASSE. 487

CLASSE QUATRIEME.

ORDRE PREMIER.

ORDRE SECOND.

Fin de la Table du troisieme Volume.